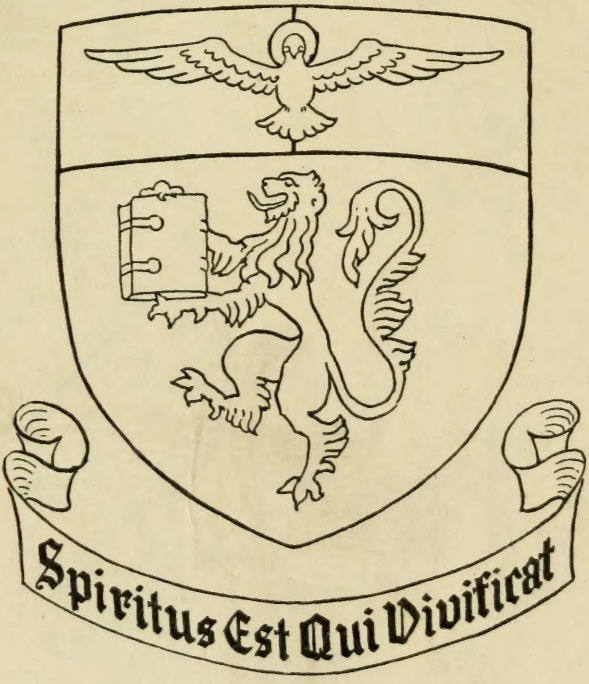
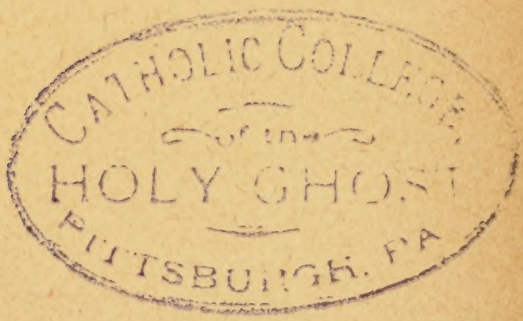
·Ex Libris
Duquesne University:



SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE



Avec permission des Supérieurs.

Imprimatur.

Tornaci, 15 Maii 1888.

J. HUBERLAND, can. cens. lib.

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

PAR

LE R. P. EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO

CAPUCIN.

TOME PREMIER.

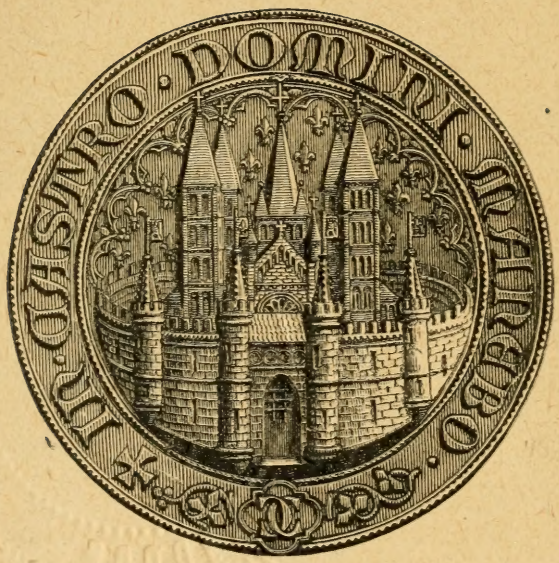
CATHOLIC COLLEGE
OF THE
HOLY GHOST
PITTSBURGH, PA

PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Sternwartenstrasse, 46

H. & L. CASTERMAN
Editeurs Pontificaux, Imprimeurs de l'Evêché
TOURNAI
1888

926
M3935p
v.1
BS2485
E9x
vol 1
F



DILECTO FILIO

Religioso Viro

EXUPERIO AB OPPIDO PRATS-DE-MOLLO

Sodali Franciscali Capulato

LEO PP. XIII

DILECTE FILI, SALUTEM

ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Tuum de *Sancta Maria Magdalena* opus *ex Evangelio* depromptum libenter accepimus : teque arbitramur ex eo laudem facile consecuturum pietatis et ingenii. Addimus etiam propositi : quippe quod est tibi propositum ex opportunis commentationibus causas arcessere, quamobrem Christiani lectores exemplo sanctissimæ feminæ permoveantur, seque ad amorem Christi traducant. Est igitur quo tu

A NOTRE CHER FILS

EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO

Religieux de l'Ordre

des Frères Mineurs Capucins.

LÉON XIII, PAPE

CHER FILS, SALUT

ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Nous avons reçu avec plaisir votre livre intitulé : Sainte Madeleine dans l'Évangile. *Nous Nous tenons assuré que votre piété et votre talent recueilleront, sans difficulté, au sujet de cette œuvre, l'estime dont ils sont dignes. Nous ajoutons que votre but sera atteint : l'exemple de cette très sainte femme, mis si opportunément en lumière par vos commentaires, touchera les lecteurs chrétiens et les en-*

SEP 1942

14521

merito læteris, industriamque tuam ingeniique facultatem in ejusmodi argumentis exercere pergas. Divinorum interea munerum auspicem, et Nostræ benevolentiæ testem, Apostolicam benedictionem tibi peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die xx Julii An. MDCCCLXXXIX. Pontificatus Nostri Duodecimo.

Leo P.P. XIII

traînera à se livrer sans réserve à l'amour de Jésus-Christ. Réjouissez-vous donc et continuez à consacrer à de semblables œuvres votre soin et la richesse de votre talent. Sur ce, comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons bien affectueusement, dans le Seigneur, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 20 Juillet 1889, douzième année de Notre Pontificat.

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARD. DESPREZ

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

A L'AUTEUR.

ARCHEVÊCHÉ
DE
TOULOUSE.

Toulouse, le 26 mars 1888.

Mon Révérend Père,

Sur le rapport qui Nous a été fait de votre ouvrage : Sainte Madeleine dans l'Évangile, *Nous sommes heureux de déclarer que vos* Méditations *sont un bon travail, écrit avec piété, sagesse et talent. Je vous sais gré d'avoir suivi, comme vous le faites, pas à pas, le récit évangélique de la vie de cette grande sainte. Vous ne pouviez choisir un meilleur moyen de la bien faire connaitre, d'éclairer et de toucher les âmes, de faire comprendre, enfin, ce que l'on ignore trop de nos jours, quelles précieuses ressources, pour une dévotion solide, renferment les pages de nos saints Livres. En témoignage de ma satisfaction, et pour le succès de votre ouvrage, je vous envoie ma meilleure bénédiction.*

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon entier dévouement en N.-S. J.-C.

† Fl. Card. DESPREZ, archev. de Toulouse.

LETTRE

DE

SA GR. MGR GASPARD MERMILLOD

ÉVÊQUE DE LAUZANNE ET GENÈVE,

A L'AUTEUR.

ÉVÊCHÉ
DE
LAUZANNE ET GENÈVE
FRIBOURG (SUISSE).

Fribourg (Suisse), le 25 mai 1888.

Mon Très Révérend Père,

Je vous félicite de votre livre : Méditations sur sainte Marie-Madeleine. *Votre travail ne reste pas dans les banalités, ni ne s'aventure dans des faits douteux. Il expose le triomphe de l'amour divin dans le cœur de l'illustre pénitente, et il met en relief l'admirable fidélité de la sœur de Lazare à l'appel de la grâce.*

Vous avez su rester dans le récit évangélique, développer le texte sacré, et en faire jaillir des lumières et des flammes pour les âmes qui méditeront vos pages pleines de doctrine et de vie. Il me semble que vous êtes un disciple de saint Bernard dans votre heureux commentaire des Livres Saints : vous vous appropriez les paroles inspirées ; la vie et l'âme de sainte Marie-Madeleine se détachent de vos méditations ; elle devient ainsi une leçon et un exemple pour les consciences tombées, jalouses de monter, par le repentir et la ferveur, dans les voies les plus élevées de la vie surnaturelle. Les cœurs purs vous liront avec utilité et attrait.

Vous avez réussi, après les pages que saint François de Sales et le Cardinal de Bérulle ont consacrées à sainte Marie-Madeleine, à faire resplendir d'un nouvel éclat la sainte Pénitente que les siècles contempleront toujours, répandant ses parfums sur les pieds du Sauveur dans la demeure de Simon, versant ses larmes sur le Calvaire entre les deux grandes puretés de la Vierge-Mère et du Disciple-Vierge.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes remercîments, mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur

† GASPARD, évêque de Lausanne et de Genève.

LETTRE

DE

SA GR. MONSEIGNEUR DABERT

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT,

A L'AUTEUR.

ÉVÊCHÉ
DE
PÉRIGUEUX ET DE SARLAT.

Périgueux, le 29 juin 1888.

Mon Révérend Père,

J'ai parcouru avec attention et intérêt les épreuves du bel ouvrage que vous vous disposez à publier : Madeleine dans l'Évangile.

Cet examen rapide mais consciencieux de votre livre, laisse dans mon esprit la meilleure impression. On s'étonnera peut-être que vous ayez eu la pensée hardie de tirer toute la théologie mystique des seuls textes par lesquels l'Évangile nous rapporte quelques traits de la vie de sainte Madeleine. On se demandera même si un ouvrage qui personnifie presque uniquement en Marie-Madeleine tous les états des âmes, tous les degrés de la vie intérieure, échappe entièrement à la monotonie, et si les personnes habituées à la sainte pratique de la méditation quotidienne n'y chercheront pas quelque-

fois, sinon des sujets, du moins des tableaux et des exemples plus variés.

Mais vous avez su éviter des écueils qui, de prime abord, auraient paru inévitables dans un livre de ce genre, tel que vous l'avez conçu et mis en œuvre. Madeleine dans l'Évangile *conviendra à beaucoup d'âmes désireuses de se retrouver elles-mêmes avec la diversité de leurs états successifs, avec leurs difficultés, leurs épreuves et leurs consolations, dans les livres dont elles font usage, et elles auront, en outre, dans le vôtre, un guide sûr vers les sommets de la perfection. Votre doctrine, en effet, me paraît irréprochable ; elle est fortement nourrie d'Écriture sainte, et, dans vos méditations, se révèlent non seulement votre âme ardente et votre connaissance approfondie du cœur humain, mais encore votre science des voies de la vie spirituelle.*

Votre ouvrage se recommande aussi par des qualités de style qui font souvent défaut dans les livres de spiritualité, ou l'excellence du fond n'excuse pas les négligences de la forme. Peut-être eussiez-vous bien fait de donner plus de concision à votre œuvre, moins de place à l'imagination dans ces entretiens de Jésus et de Madeleine, ou dans ces sentiments qu'ils supposent et qu'on ne peut déduire que de loin du texte évangélique. Mais toutes les âmes, il est vrai, ne s'élèvent pas d'elles-mêmes au plus haut degré de la contemplation par le seul mot de Madeleine à Jésus, devant le sépulcre : Rabboni! *et vous les y aidez, dans tout le cours de votre ouvrage, par une surabondance de pensées, une chaleur d'expressions, une vivacité de sentiments dont elles sauront gré à la fécondité de votre plume, et surtout à l'ardeur de votre charité.*

Recevez, mon Révérend Père, avec mes félicitations, l'assurance de mon affectueux et respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† N. JOSEPH, év. de Périg. et de Sarl.

LETTRE

DE

SA GR. MONSEIGNEUR SEBAUX

ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

A L'AUTEUR.

ÉVÊCHÉ
D'ANGOULÊME.

Angoulême, le 7 août 1888.

Mon Révérend Père,

Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de votre ouvrage sur sainte Madeleine, et vous avez poussé la confiance jusqu'à me demander mon humble avis. Les communications verbales que vous m'aviez faites et que j'avais encouragées me persuadaient d'avance que je n'aurais qu'à vous féliciter de ce travail. Aujourd'hui, après avoir lu en grande partie ces méditations, et m'en être fait rendre compte par un prêtre expérimenté dans les voies de Dieu, je suis heureux de leur donner toute mon approbation.

Laissant à l'écart le côté historique de la vie de sainte Madeleine, étudié d'ailleurs avec tant d'intérêt depuis plusieurs années, vous n'avez interrogé que l'Évangile, et vous y avez trouvé, comme vous le dites, « la série des évolutions par lesquelles, sous l'action des miséricordes divines, les âmes de bonne volonté vont à la perfection. » Envisagée sous ce rapport, la vie de l'illustre pénitente peut donc être considérée « comme l'itinéraire

que l'âme doit suivre pour aller de la conversion à l'union avec Dieu. »

Cet itinéraire, vous invitez le lecteur à le parcourir avec vous, et à se reposer quelques instants dans les six stations qu'il y rencontre, savoir : la conversion, le changement de vie, la grâce de la vocation, la douleur, les œuvres parfaites de la charité, et enfin l'épreuve suprême dans laquelle il rencontre la croix et le sépulcre. Ce sont bien là en effet les états divers dans lesquels l'Évangile nous montre sainte Madeleine, et par lesquels passe toute âme tendant à la sainteté.

Il suffit, mon Révérend Père, de ce coup d'œil d'ensemble pour voir combien le plan que vous avez adopté est heureux et vaste ; je me hâte d'aiouter, que vous avez su le suivre et le remplir avec une rare perfection. La doctrine est sûre et fondée sur l'Écriture-Sainte citée abondamment et toujours à propos ; elle est fortifiée par les enseignements ascétiques des Pères et des Docteurs de l'Église ; on y sent aussi partout, mon Révérend Père, votre expérience dans la conduite et la direction des âmes.

Dans un travail de cette nature, la forme n'a qu'une importance secondaire ; cependant, j'aime à le reconnaitre et à le dire, le style joint à la simplicité une élégance et un charme qui ajoutent à l'intérêt de la doctrine l'action suave de la persuasion.

Je ne saurais trop conseiller la lecture de cet ouvrage ; il respire une tendre piété, il fait aimer Dieu et bénir ses miséricordes ; il tempère les armes et la douleur du repentir par les effusions de l'amour et des consolations divines ; il initie aux voies de la grâce malheureusement trop peu connues, et aux transformations admirables qu'elle opère dans les âmes ; c'est en effet

un monde nouveau, celui où Dieu saisit une âme, même dans les abaissements les plus profonds, pour l'élever de degrés en degrés avec autant de douceur que de puissance, jusqu'aux sommets de la perfection.

En méditant les considérations, que vous savez si bien présenter, on se trouve insensiblement avec Madeleine aux pieds du Sauveur, chez Simon le lépreux ou elle verse sur la tête de son adorable Maître un précieux parfum; avec elle encore au pied de la Croix, au sépulcre, et lorsqu'elle baise avec respect les pieds de son Jésus ressuscité.

Vous avez donc fait, mon Révérend Père, une œuvre excellente et dont vous sauront gré toutes les âmes pieuses et intérieures.

Veuillez bien agréer, mon Bon et Révérend Père, l'expression de mon plus affectueux dévouement,

† A. L., év. d'Angoulême.

INTRODUCTION.

SOMMAIRE.

I. Admiration constante du monde chrétien pour les vertus de sainte Marie-Madeleine, conformément à la prédiction de Jésus-Christ. — II. Le récit de sa vie par les Évangiles est une sorte d'itinéraire des voies du salut. — III. Caractère, but, titre et division du présent ouvrage. — IV. Appréciation du terme « pécheresse » appliqué à sainte Marie-Madeleine par les Évangélistes.

I.

« PARTOUT où cet Évangile sera prêché, dans le monde entier, ce que cette femme a fait pour moi sera raconté, à sa louange[1]. » Voilà dix-huit siècles que cette prophétie s'accomplit. Que de pécheurs ont été arrachés au mal, que de justes ont été conduits à la perfection par la gloire de Madeleine, gloire qui est bien plus encore le triomphe de la miséricorde de Dieu ! Les pénitents ont appris de Marie-Madeleine à répandre aux pieds de Jésus-Christ les larmes qui purifient, les larmes que les anges recueillent, et dont le Seigneur transforme l'amer-

[1] Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus (MATTH. XXVI, 13).

tume salutaire en célestes consolations. Les vierges consacrées l'ont choisie pour guide de leurs ascensions dans les voies élevées et difficiles du pur amour. Le désert s'est peuplé, et la solitude a fleuri[1] souriant au souvenir de la sainte amante de Jésus-Christ. La ville a délaissé ses affaires, et ses plaisirs qui l'absorbent plus que ses affaires, afin d'élever à Madeleine un temple digne d'elle. Les ordres religieux les plus célèbres, les enfants de saint Dominique et de saint François en particulier, ont fait d'elle, après Marie, mère de Dieu, et leurs saints fondateurs, l'objet de leur dévotion principale.

Excepté le Prince des apôtres et le Séraphin d'Assise, peut-être n'y a-t-il pas un autre saint à qui la piété des fidèles ait élevé des autels aussi nombreux. Peut-être aucun autre n'a inspiré aussi souvent et avec autant de bonheur le génie et l'art chrétien; aucun n'a été célébré en des pages plus éloquentes et plus remplies d'amour. Au milieu des privilégiés de Dieu qui sont la gloire de l'Église militante, et parmi les saints et les anges qui entourent le trône de l'Agneau, Marie-Madeleine apparaît à notre âme ravie, rayonnante de la triple et incomparable auréole dont la prédilection du Fils de Dieu, la dévotion des fidèles et les merveilles de l'art couronnent son front, plus pur que le front même des vierges[2].

[1] Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo et florebit (Is. XXXV, 1).

[2] Illico quasi virgine castior verecundior quæ evasit, virgines quoque ipsas castitate superavit (S. Chrysost. Hom. in Publican. et Pharis.).

II.

L'attrait universel et constant de la piété des fidèles pour sainte Marie-Madeleine, est l'œuvre du Saint-Esprit. Les brises de l'été font onduler à leur gré les moissons blanchissantes; mais c'est le soleil qui remplit l'épi, le mûrit et l'incline doucement sous l'ardeur de ses rayons bienfaisants. Le soleil du monde surnaturel, l'astre qui remplit l'Église de lumière, de chaleur de vie, c'est le Saint-Esprit : il embrase les âmes de charité; il les mûrit dans la pratique des vertus; il incline à son gré les cœurs aux diverses œuvres de la vie surnaturelle[1]. Ce n'est donc pas un médiocre honneur pour sainte Marie-Madeleine que d'avoir été désignée à la vénération, à la confiance, au culte, à la prière des chrétiens de tous les siècles par Celui qui est venu enseigner toute vérité en même temps qu'aider notre faiblesse[2]. La ressemblance qu'il y a entre l'état spirituel du plus grand nombre et l'âme d'une amie de Dieu qui a eu besoin de se convertir, pourrait paraître à beaucoup une raison suffisante de ce privilège de notre sainte[3]; mais l'auteur de ce chef-d'œuvre de la nature et de la grâce ne s'est pas contenté d'incliner les cœurs catholiques vers Madeleine par la dévotion la plus constante et la plus universelle; il ne lui a pas suffi, non plus, de leur révéler la beauté future de son âme,

[1] Hæc autem operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult (I Cor. XII, 11).

[2] Docebit vos (Spiritus) omnem veritatem (Joan. XVI, 13). — Spiritus adjuvat infirmitatem nostram (Rom. VIII, 16).

[3] Si te deliquisse memineris, suadeo ut Mariæ-Magdalenæ conversionis recordere, ut tanquam ad Domini vestigia positus, præteritas maculas laves (S. Aug. Serm. de Assumpt.).

dans la louange unique que Jésus-Christ même donne à la perfection de sa charité dès le jour où elle commence à aimer Dieu[1]. Semblable à un artiste qui raconterait lui-même son chef-d'œuvre, et qui décrirait les procédés dont il s'est servi pour gravir au sommet le plus élevé de son art, il a dit lui-même l'âme de Madeleine; il en a révélé toute la beauté. On peut ne remarquer point ce fait; mais le chrétien qui l'aura remarqué n'imaginera jamais qu'il se soit produit sans aucun dessein de Celui qui est le principal auteur, tout à la fois, des Écritures et de la sainteté de Madeleine.

La vie spirituelle est l'ensemble des rapports de notre âme avec Jésus-Christ, à qui nous sommes unis par le lien très doux et très puissant de la charité. Or, le Saint-Esprit ne nous montre de notre sainte que ses relations avec Jésus-Christ. Comme si elle n'avait ni famille ni passé, ainsi que saint Paul le remarque de Melchisédech[2]; comme si elle n'avait pas vécu avant de connaître le Sauveur, dès qu'elle apparaît dans le récit évangélique, il nous la montre aux pieds de Jésus-Christ qui l'a attirée et convertie. Peu après, nous la voyons à la suite du divin Maître, portant dans la Galilée le bienfait de la bonne nouvelle. Un peu plus tard, retirée à Béthanie pour obéir à l'attrait intérieur de la grâce qui l'invite à la contemplation, elle reçoit de Jésus l'approbation publique de sa vie de silence et de recueillement. Elle, que l'amour coupable avait égarée, maintenant le déchirement d'un amour permis, et même commandé, la rapproche de Dieu: son cœur brisé se

[1] « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Sainte Marie-Madeleine est le seul personnage de toute l'Écriture dont la charité ait reçu un éloge divin.

[2] Hebr. VII, 1-4.

tourne vers Jésus, et le divin Maître, en la consolant par un miracle, ajoute, à la pureté qu'elle avait trouvé dans l'épreuve, les saintes ardeurs filles de la reconnaissance. Ainsi agrandi par la douleur, son amour a besoin de se manifester par des œuvres plus parfaites : Béthanie voit donc de nouveau Madeleine aux pieds de Jésus; c'est pour la seconde onction, qui prophétise et prépare la sépulture du Sauveur[1]. Enfin, l'histoire de la Passion nous la représente au pied de la croix, et Jésus-Christ ressuscité la trouve « inclinée et regardant son sépulcre[2]. » Puis il monte au ciel, et Madeleine disparait des saintes Lettres, comme si l'Esprit-Saint n'avait voulu nous permettre de la contempler qu'au rayonnement de la lumière de Jésus-Christ.

Les scènes évangéliques où Marie-Madeleine est en relation avec Jésus-Christ nous montrent donc successivement : sa *conversion*, son *changement de vie*, sa *vocation*, *l'épreuve* qu'elle souffre *à l'occasion des créatures*, *la purification* qui en est la conséquence, enfin l'*épreuve suprême* par où cette âme, sous la main redoutable et paternelle de Dieu, atteint à la perfection de la foi et de la charité, et s'y repose comme au vestibule du ciel. La vie spirituelle de la sainte est ainsi racontée dans son ordre non seulement vrai, mais nécessaire, parce qu'il est celui de toute vie spirituelle.

N'est-ce pas, en effet, la série des évolutions par lesquelles les âmes de bonne volonté vont à la perfection? Sans doute, chacune de ces phases ne se trouve pas au même degré en elles toutes, les voies et les des-

[1] Quod habuit hæc, fecit : prævenit ungere corpus meum in sepulturam (Marc. XIV, 8).

[2] Dum ergo fleret (Maria), inclinavit se, et prospexit in monumentum (Joan. XX, 11).

seins de Dieu à l'égard de chacun de ses enfants n'étant pas identiques; néanmoins, soit à l'état parfait, soit dans un état rudimentaire plus ou moins développé, chaque âme a son heure de conversion, suivie de la transformation des habitudes de sa vie. Toutes ont une vocation particulière; toutes ont leurs douleurs; toutes doivent s'appliquer à faire dans la charité les œuvres de leur vocation; toutes, enfin, dans une épreuve suprême, doivent rendre gloire à Dieu par le triomphe en elles-mêmes de la foi et de l'amour.

Qu'on veuille bien méditer ces choses, et il n'est pas douteux que l'on n'arrive à la conclusion qui, pour nous, en est la seule explication suffisante, à savoir : que le Saint-Esprit a voulu nous proposer sainte Marie-Madeleine comme le parfait modèle des âmes converties, ou plutôt comme un exemple achevé et absolu de vie spirituelle; que la partie de sa vie qu'il a dictée aux évangélistes est une sorte de carte routière de la perfection chrétienne, l'itinéraire que l'âme doit suivre pour aller de la conversion à l'union avec Dieu.

III.

Après ces réflexions, il serait à peine utile de justifier le titre, la division et la forme de cet ouvrage. Nous nous contenterons de dire la pensée qui nous a guidé.

Ce n'est pas une histoire de sainte Marie-Madeleine que nous avons voulu écrire; ce n'est pas non plus une œuvre d'exégèse savante. Après l'abbé Faillon, cette histoire n'est plus à faire, et il y a longtemps que les Pères de l'Église et les interprètes catholiques ont dit sur le texte sacré tout ce que peut produire la science unie à la piété. On se tromperait donc si l'on venait

chercher ici des citations savantes ou des discussions approfondies : notre dessein a été tout autre, et peut-être n'est-il pas pour cela moins élevé et d'une exécution moins difficile.

Nous avons entrepris d'étudier l'âme de sainte Madeleine, de faire voir sa beauté surnaturelle, d'écrire l'histoire de ses progrès dans la charité et, par conséquent, dans les voies de la perfection, en nous servant des seuls documents qui contiennent la vérité absolue, les textes inspirés de la sainte Écriture. Précisément parce que nous n'avons eu en cela ni guide ni modèle, nous souhaitons ardemment d'avoir, non pas des imitateurs, mais des successeurs qui conduisent à la perfection qu'elle est capable d'atteindre une entreprise dont notre faiblesse ne peut fournir qu'une ébauche trop imparfaite.

Notre travail ne s'étendant pas au delà des limites que le Saint-Esprit a trouvé bon de donner à cette touchante et instructive révélation, le titre qui lui convient est SAINTE MADELEINE DANS L'ÉVANGILE.

L'ouvrage est divisé en six livres, correspondant aux six phases de la vie spirituelle communes à toutes les âmes qui tendent à la perfection. Nous avons cru qu'en décrivant ces six étapes du chemin du ciel, le Saint-Esprit a voulu donner aux fidèles un modèle parfait en même temps qu'un grand encouragement. « Quoi ! disait saint Augustin, je ne pourrais pas ce qu'ont pu un tel et un tel ! » Quoi ! dirons-nous à tous les chrétiens, vous ne pourriez pas ce qu'a pu une humble et faible femme ! Mais si, malgré son exemple, vous aviez la pensée de vous décourager, voyez-la donc ! Elle vous sourit ! Elle vous tend la main ! Elle implore en votre faveur l'abondance des secours qui vous sont nécessaires, et vous savez qu'elle ne peut implorer en vain Celui qu'elle a tant aimé !

Nous avons adopté la forme de méditations, sans nous dissimuler les difficultés et les inconvénients qu'elle présente. Elle éloignera de la lecture de cet ouvrage toute cette nombreuse partie du public chrétien qui n'a pas l'habitude de la piété, l'habitude de la méditation quotidienne. Mais l'esprit de dévotion trouvera peut-être dans le choix que nous avons fait un aliment plus solide. Il ne convient pas, en effet, de prêter aux enseignements de Dieu une attention médiocre et passagère, comme celle que l'on prête à la narration d'un fait intéressant; il faut les recueillir dans un cœur désireux des divines lumières, pour y être soigneusement et pieusement médités. On ne saurait les comprendre autrement, ni se montrer assez respectueux envers Celui qui nous les donne.

La meilleure vie de Marie-Madeleine, celle qui pourra seule faire connaître la sainte amante de Jésus-Christ, au moins pour la partie qui est dans l'Évangile, sera donc celle que chacun se fera en recueillant précieusement toutes les paroles de Dieu qui la concernent, et en les méditant longtemps au pied de la Croix : la richesse du trésor évangélique n'est découverte qu'à cette étude assidue, humble et fervente. On n'aura pas la vraie Marie-Madeleine toutes les fois que l'on essaiera de faire autrement; surtout, on ne recueillera pas, des enseignements que le Saint-Esprit a voulu nous donner par elle, les fruits qu'il avait en vue.

En écrivant nos propres méditations, nous ne nous sommes point flatté de l'espérance qu'elles révéleraient la sainte à ceux qui nous liront; notre désir unique a été de leur enseigner ce qu'ils doivent faire, s'ils veulent que la lumière et l'onction de la grâce leur en donnent cette connaissance supérieure qui éclaire et qui enflamme, celle qui seule est utile au progrès spirituel de l'âme.

Nous avons trop longuement pensé à ce sujet si rempli d'attraits, pour avoir conçu, même un instant, même en rêve, un dessein plus ambitieux. Que de douces heures, trop rapides à notre gré, se sont écoulées dans l'étude de notre sainte bien-aimée! Quelquefois, il nous semblait entrevoir sa beauté divine, comme l'artiste voit l'objet idéal de ses études; et quand nous croyions mieux la voir, mieux la comprendre, nous étions plus assuré de ne jamais pouvoir décrire la vision qui avait passé devant nos yeux. Plus souvent, nous sommes venus à ses pieds rempli d'amertume, d'angoisses de toute sorte, parfois même de tentations. Il suffisait de quelques instants à notre sainte pour donner à nos pensées, à nos sentiments, une direction plus élevée, plus chrétienne. En sa compagnie, les choses d'ici-bas s'oublient aisément, et si Dieu ne veut pas qu'elle nous délivre de tous nos maux, de toutes nos douleurs, elle nous apprend du moins à les aimer comme des présents de Dieu, et à les supporter. Combien nous voudrions que ce témoignage public de notre reconnaissance attirât à ses pieds toutes les âmes qui, comme la nôtre, ont besoin de son puissant secours!

IV.

Qu'il nous soit permis, à la fin de cette Introduction, de protester, autant peut-être pour l'honneur de la nature humaine que pour l'honneur de la sainte, contre certaine opinion qui, assurément, n'a pu naître et n'a pu vivre que parmi les personnes qui ne l'ont jamais étudiée, au moins d'une manière sérieuse. Certains croient pouvoir assurer qu'avant sa conversion, sainte Marie-Madeleine vivait dans les plus grands désordres;

pour peu qu'on voulût leur prêter créance, ils feraient d'elle une personne de la pire espèce, une sorte de courtisane de bas étage. L'Évangile ne dit rien de semblable ; il en fait une pécheresse, non pas une femme vicieuse : ni l'Ancien ni le Nouveau Testament n'hésite à employer le mot propre lorsqu'il s'agit de désigner les femmes de mauvaise vie. Ceux qui ont lu les saintes Écritures comprendront la valeur de cette observation. Les autres ne douteront pas que l'Esprit-Saint ne sache réussir à dire ce qu'il veut dire.

Nous n'avons pas, il est vrai, de documents précis sur la vie de notre sainte avant sa conversion ; il n'y a pas davantage de tradition bien nette à cet égard dans l'Église. Les quelques passages des Pères qui pourraient être allégués en faveur de l'opinion que nous combattons, n'ont pas la valeur qu'on leur voudrait donner, et ils ont été écrits, non pour déshonorer la sainte, mais pour exalter la miséricorde de Dieu et encourager les pécheurs à espérer en elle. Mais il y a un document toujours vivant, que chacun peut consulter : le cœur humain, la nature humaine ; c'est à lui que nous en appelons avec confiance. Quiconque le consultera ne pourra pas attribuer à sainte Marie-Madeleine un plus grand désordre, une vie plus criminelle que celle de sainte Marguerite de Cortone.

Ce qu'il y a d'élan, de courage, de générosité, de puissance d'aimer, en Marie-Madeleine convertie, est incompatible avec la supposition d'une nature et d'un caractère usés par le vice. L'humanité déchue est faible et fragile. Une personne vicieuse sort de la nature déchue ; elle en est la dégradation. Marie-Madeleine demeure avec le même caractère avant et après sa conversion. Comme, dans son amour pour Jésus, elle obéit aux seules inspirations de cet amour même, sans aucune

attention au jugement que l'on pourra porter sur ses œuvres, ainsi s'était-elle montrée, avant sa conversion, dédaigneuse de toute considération humaine : elle n'avait point caché sa faute, et ses actes publiaient hautement la folie de son cœur et les fautes qu'elle devait pleurer si amèrement tout le reste de sa vie. Elle a vécu, avant et après sa conversion, pour ce qu'elle a aimé ; le reste du monde n'existait point pour elle. Mais elle était femme, et la nature de femme la plus riche et la plus complète qui ait peut-être jamais existé ; elle n'a donc été coupable, devant Dieu et devant ses concitoyens, que par amour pour un seul homme. Nous sommes certain qu'il en est ainsi, et quiconque voudra réfléchir n'aura pas besoin du secours de preuves historiques pour en être aussi assuré que nous le sommes.

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE I.

LA CONVERSION.

RÉCIT DE SAINT LUC.

(Chap. VII, 36 à 50).

Prié par un pharisien de manger avec lui, Jésus entra dans sa maison, et se mit à table.

Or, il y avait dans la ville une pécheresse. Dès qu'elle sut que Jésus était à table dans la maison du pharisien, aussitôt elle apporta un vase d'albâtre plein de parfums, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et à les essuyer avec les cheveux de sa tête; elle les couvrait de baisers et les oignait de parfums. A cette vue, le pharisien qui avait invité Jésus, dit en lui-même : « Si cet homme était prophète, il saurait quelle est la femme qui le touche, et que c'est

une pécheresse. - Alors Jésus lui dit : - Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, parlez, répondit celui-ci. — Un créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux. Lequel l'aimera davantage? - Simon répondit : « Celui, je pense, auquel il a le plus remis. » Jésus lui dit : « Vous avez bien jugé. » Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas donné d'eau pour laver mes pieds; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez pas oint ma tête d'huile; mais elle a oint mes pieds de parfums. Aussi, sachez-le, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a aimé beaucoup; mais celui à qui on pardonne peu, aime peu. - Puis il dit à la femme : - Vos péchés vous sont pardonnés. » Et ceux qui étaient à table avec lui dirent en eux-mêmes : - Qui est celui-ci qui remet même les péchés? - Mais Jésus dit encore à cette femme : « Votre foi vous a sauvée; allez en paix. »

Même après le récit de ce drame de la rédemption d'une âme, si beau dans sa grandiose simplicité, on

ne lira pas sans profit ces lignes de saint Grégoire le Grand :

« Lorsque je contemple la pénitence de Madeleine, les larmes, plus aisément que les paroles, jaillissent de mon cœur. Quel cœur, en effet, fût-il de marbre, ne se laisserait pas aller à pleurer ses fautes dans la pénitence lorsqu'il voit les larmes de cette pécheresse? A la pensée des péchés qu'elle avait eu le malheur de commettre, et à cause de ses péchés, Madeleine ne voulut point mettre de modération dans les actes qui devaient lui en obtenir le pardon. Elle se présenta éplorée au milieu du festin. Elle y vint sans en avoir été priée, et, en ce lieu de joie et de délices, elle pleura amèrement. Songez à la douleur qui doit consumer une âme, lorsqu'elle ne rougit point de pleurer ainsi, au milieu d'une fête.

« Celle que saint Luc appelle Madeleine, saint Jean la nomme Marie. C'est d'elle encore, croyons-nous, que saint Marc nous apprend que sept démons avaient été chassés. Sept démons! Certes, elle était bien coupable; mais nul n'avait de son abaissement un sentiment aussi vif et aussi profond qu'elle-même [1].

[1] L'extrême modestie de l'expression qu'emploie saint Grégoire pourrait troubler certaines âmes, capables peut-être de voir l'incertitude de l'esprit là où il y a, au contraire, la simplicité et l'humilité du cœur. Celle que saint Luc appelle Madeleine (VIII, 3), il l'appelle aussi Marie-Madeleine (XXIV, 10) et Marie (X, 39, 42). De son côté, saint Jean ne la nomme pas seulement Marie en divers endroits, mais Marie-Madeleine (XX, 1), dans le même chapitre où Notre-Seigneur la nomme simplement Marie (ibid. 9), et il s'agit bien de la même personne. Les deux autres évangélistes la nomment

« Elle considéra donc les souillures de sa vie, et elle courut, pour se purifier, à la source de la miséricorde. Elle ne rougit point de le faire en présence des conviés. Elle avait, intérieurement, si grande honte d'elle-même, qu'elle ne songea point à rougir des œuvres extérieures par lesquelles elle voulait effacer les taches de son âme.

« Quel sera le sujet de notre étonnement et de notre admiration, frères bien-aimés? Sera-ce Marie venant à Jésus avec confiance, ou Jésus recevant Marie avec bénignité? Est-ce « recevant » qu'il faut dire? N'est-ce pas plutôt « attirant? » Mais il serait plus juste de dire « l'attirant et la recevant » tout ensemble; car la miséricorde et la grâce de Jésus l'attirent invisiblement, tandis que sa bénignité la reçoit extérieurement. »

Marie-Madeleine (Marc, XVI, 1 et 9; Matthieu, XXVIII, 1). Il semble que Notre-Seigneur ait tenu à la nommer Marie sans addition, et il doit y avoir à cela des raisons bien dignes de son cœur. Serions-nous loin de la vérité en supposant qu'il se plaisait à donner le nom de sa Mère à celle qui, après cette incomparable Mère, savait l'aimer davantage et méritait le plus d'être aimée. Peut-être Magdalum, dont plusieurs font dériver le surnom de Madeleine, était le lieu de son péché, et la délicatesse du cœur de notre Maître l'empêchait d'employer un nom auquel des souvenirs si douloureux étaient attachés.

MÉDITATION I.

DES MAUVAISES DISPOSITIONS DE L'AME PÉCHERESSE ET INSENSIBLE A LA VOIX DE JÉSUS.

Un pharisien pria Jésus de manger avec lui.

ADORONS la profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Celui qui est puissant, et dont le nom est saint. Dans ses jugements incompréhensibles, et dans ses voies inscrutables, il fait miséricorde à l'un, et laisse l'autre dans son endurcissement[1]. Nous souvenant que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine[2], supplions humblement le Seigneur d'avoir pitié de vous.

Contemplons Jésus-Christ acceptant l'invitation du pharisien avec cette douceur et cette bonté qui attirent à lui tous les pécheurs[3]. Cependant son regard infaillible voit au fond du cœur de celui qui l'invite les véritables motifs de sa démarche. La foi et la reconnaissance guident moins Simon que ne font l'hypocrisie et l'orgueil. Sans avoir entièrement oublié qu'il doit à Jésus sa délivrance de la maladie qui rongeait son corps, il tient plus à paraître reconnaissant qu'à l'être en effet. De plus, en invitant Jésus, dont la gloire et la popularité sont évidentes, il

[1] Potens est et sanctum nomen ejus (CANTICUM VIRG.). — O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus (ROM. XI, 33)! — Cujus vult miseretur, et quem vult indurat (ROM. IX, 18).

[2] Nescit homo utrum amore vel odio dignus sit (ECCL. IX, 1).

[3] Erant appropinquantes ei peccatores (LUC. XV, 1).

prétend surtout procurer à sa maison une distinction qui flatte son amour-propre. Le cœur de notre Maître bien-aimé est affligé ; mais il ne veut pas éteindre le lin encore fumant, ni briser le roseau à demi cassé[1]. Il accepte.

La compagnie de Jésus ne convertit pas tout le monde ; le contact de Jésus ne guérit point tous les cœurs ; la présence de Jésus n'élève pas à une plus haute sainteté toute âme en grâce avec lui. Hélas ! si cette vérité redoutable avait encore pour nous besoin de preuves, celle que nous avons sous les yeux n'est-elle pas accablante d'évidence ?

Simon a invité Jésus, et, sans aucun doute, une grâce de Jésus l'a poussé à le faire. Il verra son hôte à sa table ; il le verra faisant éclater hautement sa miséricorde envers une pauvre pécheresse ; il l'entendra répondre, avec une vérité et une charité infinies, aux accusations que formule secrètement l'orgueil pharisaïque. Il aura ainsi la triple grâce de la présence, des œuvres, des paroles du Sauveur. Cependant il demeurera pharisien.

D'où vient que celui qui convertit Madeleine ne convertit pas Simon ? Pourquoi, de ces deux âmes qui étaient au champ du péché, l'une est-elle prise et l'autre laissée[2] ? O profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu !

Si nous cherchons l'explication de ce fait, non dans les insondables desseins de Dieu, mais dans les dispositions des deux âmes qui profitent inégalement de la grâce, il est facile de la trouver. Tous les actes de Madeleine nous laissent voir l'oubli d'elle-même, la pureté de

[1] Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet (Isaie, XLII, 3).

[2] Duo erunt in agro : unus assumetur et unus relinquetur (Matth. XXIV, 40).

l'intention qui la conduit auprès de Jésus, la sincérité de l'humilité et la simplicité de l'amour qui l'y retiennent. Elle s'abandonne tout entière au mouvement de la grâce; elle oublie tout, hormis Jésus et les crimes dont il peut lui donner le pardon.

Le pharisien, au contraire, ne s'oublie pas un instant; pas un instant il ne paraît préoccupé de Jésus seul; l'amour-propre a fait dévier le mouvement de la grâce qui le poussait à inviter le Seigneur. Il ne l'a point reçu chez lui avec humilité; il ne lui a pas même offert ce que la politesse du temps obligeait d'offrir aux hôtes de distinction; il le regarde moins pour s'édifier que pour se scandaliser[1]; il ne l'aime pas, s'aimant trop lui-même; il ne le prie pas, s'estimant trop lui-même; il l'accuse[2], au contraire, comme s'il était son supérieur et son juge.

Jésus avait accepté l'invitation du pharisien avec autant d'amour pour l'âme de Simon que pour celle de Madeleine, avec un égal désir et une égale puissance de les convertir l'un et l'autre; mais Madeleine était contrite et humiliée, et Simon orgueilleux et content de sa justice.

O Jésus, que de fois je vous ai invité à venir dans mon cœur, et vous avez porté la condescendance jusqu'à vous rendre à mon appel! Que de fois vous m'avez invité vous-même, et j'ai essayé de répondre à votre invitation! J'ai dit : « Venez, Seigneur Jésus! » et le Seigneur Jésus est venu[3]. Vous avez fait crier dans les rues et sur les places publiques[4] : « Venez, mangez le pain que

[1] Observabant eum scribæ et pharisæi (Luc. VI, 7).

[2] Ut invenirent unde accusarent eum (*Ibid.*).

[3] Sed veni (Matth. IX, 18). — Veni, Domine Jesu (Apoc. XXII, 20).

[4] Exi cito in plateas et vicos civitatis (Luc. XIV, 21).

je vous ai préparé et le vin que j'ai mêlé pour vous[1]. Buvez, mes amis; enivrez-vous, mes bien-aimés[2]! » J'ai entendu cette voix; j'ai mangé le pain qui donne la force[3], et j'ai bu le vin qui fait germer la chasteté dans les âmes[4].

Hélas! de quoi ont servi mes visites à Jésus et les visites de Jésus à mon âme? Que de fois il est entré dans mon cœur inutilement pour moi, comme il entra inutilement pour le pharisien dans sa maison! O confusion! J'ai réduit à l'impuissance de toucher et de convertir mon cœur celui qui est toute-puissance et tout amour! J'ai rendu inutiles à mon égard les plus tendres et les plus pressantes invitations du Sauveur et de l'Époux des âmes.....

Je sais trop maintenant quelle est la cause de ce malheur. En présence de Jésus, je n'ai pas pensé à Jésus seul; je me suis souvenu de moi-même, des intérêts de ma vanité et de mon orgueil, lorsqu'il aurait fallu tout oublier, excepté mes péchés. Souvent, en présence de Jésus, sous son regard attristé, je me suis préoccupé moins de ce qu'il voyait au fond de mon cœur que de l'estime que les hommes faisaient de ma piété. Qui me donnera une source intarissable de larmes pour pleurer[5] la folie de mon orgueil et les grâces qu'elle m'a fait perdre?

O Jésus, j'ai mérité mille fois que vous vous détournassiez avec dégoût de mon cœur, de ce cœur de pauvre

[1] Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis (Prov. IX, 5).

[2] Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi (Cant. V, 1)!

[3] In fortitudine cibi illius (3 Reg. XIX, 8).

[4] Vinum germinans virgines (Zach. IX, 27).

[5] Quis dabit capiti meo aquam, et plorabo (Jer. IX, 1)?

orgueilleux[1]. Vous ne l'avez point fait, cependant, et votre patience ne s'est pas lassée. J'avoue maintenant ma faute et ma folie ; mais vous seul pouvez faire que ce soit avec de tels sentiments d'humilité et de contrition, que je mérite d'être encore l'objet de votre amour, de cet amour qui a pitié du pécheur et lui fait miséricorde[2].

MÉDITATION II.

DE L'ABUS DES GRACES DIVINES.

Jésus entra dans la maison, et se mit à table.

DORONS la bonté infinie de Dieu ; elle le porte à user d'une patience et d'une adresse sans bornes, pour conquérir à son amour le cœur de tant d'hommes uniquement préoccupés d'eux-mêmes et de leurs vanités. Demandons pardon au Seigneur de ce que nous l'avons obligé à user envers nous si souvent, et presque toujours en vain, de cette patiente adresse. Supplions-le de nous rendre humble et aimant.

Contemplons notre Maître bien-aimé : il a pris place, selon l'usage de ce temps, à la table du pharisien. Des mets variés et succulents sont servis. Les nombreux convives se laissent aller à la joie du festin. Jésus seul a une autre nourriture que les hommes ne connaissent pas : c'est de faire la volonté de son Père en lui atti-

[1] Pauperem superbum (Eccl. XXV, 4). — Detestor ego superbiam Jacob (Amos VI. 8).

[2] Deus, cui proprium est misereri semper et parcere (Liturg.).

rant des âmes[1]. Il voudrait gagner surtout le cœur de son hôte : c'est pour cela qu'il a consenti à venir à ce festin. Il a fait déjà beaucoup ; il va faire beaucoup plus encore pour toucher ce cœur dont il désire ardemment le salut. Cependant, il sait qu'il n'y réussira pas, parce que Simon est rempli de lui-même. La vue des mauvaises dispositions de son hôte fait naître dans le divin cœur de Jésus une douleur profonde ; néanmoins son tendre amour pour cette âme le porte à tout faire pour l'attirer à lui, comme si le succès devait couronner ses efforts.

Qu'il est bon le Dieu d'Israël[2] ! Bien que Jésus n'ignore pas l'obstacle que va rencontrer sa grâce, il parle à Simon avec une douceur infinie ; il fait briller à ses yeux le trésor caché de sa miséricorde. Ne dirait-on pas que Jésus est auprès d'une âme bien disposée et qui mérite, d'une certaine manière, ce qu'il fait pour elle ! La vérité est, pourtant, que le Verbe fait chair ne reçoit pas, dans la maison du pharisien, l'accueil qui lui est dû.

Simon fait moins attention à Jésus qu'à lui-même ; il songe moins à l'honorer qu'à se servir de lui pour être plus honoré lui-même. Extérieurement, tout semble se passer d'une façon régulière : Jésus a la place d'honneur : les convenances, presque toutes au moins, sont observées. Mais, au lieu de cet appareil cérémonieux, l'humble Jésus observe les sentiments du cœur. Il veut être aimé, et il voit qu'il ne l'est pas. On ne le contemple point d'un œil simple et pur ; on l'épie. On ne l'écoute point d'une oreille humble et attentive ; on cherche, au contraire, à le prendre dans ses discours[3]. Ni sa divinité n'est

[1] Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis... Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (Joan. IV, 32, 34).

[2] Quam bonus Israël Deus (Ps. LXXII, 4) !

[3] Ut caperent eum in sermone (Luc. XX, 20).

adorée, ni sa charité n'est comprise : en sorte qu'au fond de tout ce qu'on semble faire pour l'honorer se cache un long outrage adressé également à son humanité et à sa divinité.

Son cœur sacré y est à peine sensible, tant il souffre de voir que le bien qu'il est venu faire sera empêché par les dispositions mauvaises des convives. Sa présence et ses œuvres les rendent plus coupables, puisqu'ils ne se servent de ses grâces que pour l'offenser. Cependant il reste au milieu de ces pharisiens ; il continue à leur prodiguer ces mêmes grâces, comme si le désir de sauver ces âmes le faisait espérer contre l'espérance même[1].

O Jésus, que de fois ce qui vous est arrivé dans la maison de Simon ne vous est-il pas arrivé dans mon cœur ! Vous y êtes entré sous les voiles du sacrement divin, et vous y êtes demeuré longtemps ; d'autres fois, vous y êtes venu sous la forme d'une inspiration de la grâce, et vous avez longuement cherché à me toucher.

Extérieurement, je semblais prêter attention à votre présence et au mouvement de votre grâce en moi. Je paraissais recueilli, uniquement occupé de vous ; je donnais à ce recueillement extérieur un temps suffisant. Si je parlais, c'étaient des paroles de foi qui sortaient de ma bouche ; si je travaillais, je paraissais faire des œuvres qui se rapportaient à votre gloire.

Vous, cependant, vous suiviez d'un œil affligé les mouvements d'une âme qui s'appartenait trop pour être sérieusement, sincèrement et uniquement occupée de vous. Vous êtes un Dieu jaloux ; vous ne souffrez point que votre gloire et votre amour soient donnés à un

[1] Contra spem in spem (Rom. IV, 18).

autre[1]. Je le sais; pourtant combien de fois, en votre présence même, ai-je été plus occupé de moi que de vous! Vos bienfaits me semblaient une dette que vous acquittiez envers moi, et je n'en étais pas reconnaissant. Je me souvenais moins de ce que vous aviez fait pour moi que de ce que j'avais fait pour vous. Je me trouvais généreux lorsque j'aurais dû rougir de mes infidélités, reconnaître que je n'avais droit à aucun de vos bienfaits, et que tout ce que vous me donniez me venait de votre bonté seule, sans aucun mérite de ma part. Que dis-je? j'étais moins reconnaissant de vos dons que jaloux des biens que vous accordiez à d'autres, et qui me semblaient dûs à mes vertus. Je poussais l'audace jusqu'à vous accuser en mon cœur, lorsque votre sagesse ne se pliait pas à mes caprices.....

Hélas! le moi, toujours le moi! La préoccupation de moi-même rendait inutiles les grâces que vous me prodiguiez pour m'attirer à vous, et je devenais plus coupable à mesure que vos bienfaits se multipliaient. Ne suis-je pas aujourd'hui encore ce que j'ai été dans le passé?....

O mon Dieu, délivrez-moi de la préoccupation de moi-même; faites que je sois simple en votre présence[2], et que mon cœur soit pur[3]; alors je m'oublierai, alors je vous aimerai, ô mon Dieu, et vos dons produiront des merveilles de sainteté dans mon cœur devenu aimant et humble.

[1] Dominus zelotes nomen ejus, Deus æmulator (Exod. XXX, 14). — Gloriam meam alteri non dabo (Isa. XLVIII, 11).

[2] Simplices filii Dei (Philipp. II, 15).

[3] Mundo corde (Matth. V, 8).

MÉDITATION III.

DE LA RÉALISATION DES DESSEINS DE DIEU, QUI FAIT TOUT CONCOURIR A SA GLOIRE.

Jésus entra dans la maison, et se mit à table.

ADMIRONS l'action de la providence de Dieu, pleine d'amour et de sagesse. Elle glorifie le Très-Haut en se jouant sans cesse devant lui, en se jouant dans l'immensité de l'univers ; mais elle fait ses délices d'être avec les enfants des hommes[1] et de se servir de leurs erreurs et de leurs fautes pour les faire concourir aux desseins du Dieu des miséricordes[2]. Remercions le Seigneur de ce que nous ne cessons pas, malgré notre indignité, d'être l'objet des soins de sa providence.

Contemplons Jésus-Christ dans la salle du festin. Son cœur, attristé par la vue des mauvaises dispositions des hommes qui l'entourent, s'élève vers son Père céleste ; il le prie intérieurement avec une ferveur extrême : « O mon Père, si ce que je fais pour vous obéir est inutile pour ces pauvres âmes, ce ne sera pas inutile pour votre gloire, et c'est pourquoi vos promesses seront justifiées, et, aux yeux de tous, votre miséricorde et votre bonté remporteront la victoire, lorsqu'il vous

[1] Ludens coram eo omni tempore. Ludens in orbe terrarum. Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (Prov. VIII, 30, 31).

[2] Pater misericordiarum (II Cor. I, 3).

plaira d'être jugé[1]. Soyez béni de ce que je souffre en ce moment à cause de l'ingratitude de ces âmes; soyez béni aussi de ce que c'est sur moi, et non sur vous, que tombent les outrages[2] de ceux qui vous oublient et vous dédaignent. Que votre providence, ô Père, qui gouverne toute chose, soit éternellement bénie[3]! »

Dans son humble et fervente adoration de la volonté et de la sagesse de son Père, le cœur de Jésus contemple avec un ravissement inexprimable le dessein de la divine Providence qui l'a conduit dans la maison de Simon le pharisien. Il voit que cette salle de festin, où son cœur a eu d'abord tant à souffrir, est un lieu prédestiné à faire éclater les merveilles de la grâce et les ressources de la miséricorde divine; que le pharisien, en croyant ne satisfaire que sa vanité, son orgueil et sa malignité, a concouru sans le savoir à réaliser le dessein de Dieu. Il voit que ce qui va se passer dans cette salle servira à l'instruction et à l'édification des enfants de Dieu dans toute la suite des siècles; que des âmes sans nombre renaîtront à l'espérance et au désir du salut, en contemplant les prodiges de la charité divine qui vont s'accomplir en ce lieu; et, que l'Église tout entière apprendra quelles dispositions font profiter de la grâce, et quelles dispositions la rendent infructueuse.

Il voit déjà la pécheresse qui viendra, humble et contrite[4], chercher et recueillir à ses pieds les grâces inutilement prodiguées à ces hommes hypocrites et orgueilleux. Il voit ce qu'elle est actuellement et ce qu'elle sera

[1] Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris (Ps. L, 5).

[2] Improperia improperantium tibi ceciderunt super me (Rom. XV, 3).

[3] Tua autem, Pater, providentia gubernat (Sap. XIV, 3).

[4] Cor contritum et humiliatum (Psalm. L, 19).

dans quelques instants, sa persévérance, sa perfection croissante, sa pureté reconquise dans les larmes et dans les flammes purifiantes de l'amour, son éternelle beauté dans le ciel et, sur la terre, les âmes sans nombre que son exemple et ses mérites gagneront à Dieu.

A cette vue, son cœur, rempli d'une joie délicieuse, se répand en présence de son Père en actions de grâces, et le flot majestueux de sa prière est comme un fleuve impétueux qui réjouit toute la cité de Dieu[1].

O mon Dieu, tout votre dessein, dans les jeux de votre sagesse, est de vous faire rencontrer par ceux qui ne vous cherchent point, et de paraître à découvert aux yeux de ceux qui ne veulent point vous connaître[2], et, si vous êtes repoussé, d'étendre tous les jours vos bras vers un peuple qui ne croit pas et qui vous contredit[3]. Oui, tel est le but que l'amour éternel dont vous nous aimez[4] vous fait poursuivre par tous les événements de notre vie. Je le crois maintenant ; je le confesse : je vous adore et je vous bénis.

Mais combien de fois, ô mon Dieu, oubliant que vous faites coopérer toute chose au bien spirituel de ceux qui vous aiment[5], me suis-je plaint, ai-je murmuré, me suis-je même révolté pour des événements, douloureux peut-être à la nature, mais qui étaient certainement les œuvres de votre miséricorde sur mon âme? Combien de fois aussi, oubliant que tout vient de vous, que nos cheveux sont comptés, et que pas un ne tombe à terre sans

[1] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei (Psalm. XLV, 5).

[2] Inventus sum a non querentibus me ; palam apparui iis qui me non interrogabant (Rom. X, 20).

[3] Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem (Rom. X, 21).

[4] In charitate perpetua dilexi te (Jerem. XXXI, 3).

[5] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28).

la volonté de notre Père céleste[1], suis-je demeuré à votre égard dans une indifférence stupide, tandis que vous, au contraire, vous tourniez vers moi toute la sollicitude de votre cœur de Père !

O mon Dieu, de combien de fautes le manque de recueillement et d'esprit de foi n'est-il pas la cause ! Et que de grâces, que de progrès spirituels perdus de la sorte ! Je confesse humblement à vos pieds les péchés et les ignorances de ma jeunesse : daignez ne plus vous en souvenir[2] ; et, malgré mon indignité, pour l'amour et au nom des mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, accordez-moi d'être désormais l'adorateur fidèle de votre volonté sainte et de tous les desseins connus et inconnus de votre providence paternelle.

MÉDITATION IV.

DU PÉCHÉ EN REGARD DES ATTRIBUTS DE DIEU.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville....

DORONS avec un profond respect la pureté du Très-Haut. Contemplons Jésus-Christ dans la maison du pharisien. Il est à sa place dans la salle du festin, répondant avec une douce condescendance et une bonté admirable aux questions que lui adresse la curiosité cérémonieuse et quelquefois

[1] Vestri autem capilli capitis numerati sunt : unus ex illis non cadet sine Patre vestro (MATTH. X, 30).

[2] Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris (Ps. XXIV, 7).

malveillante de ses hôtes. Cependant, son cœur sacré ne trouve point, parmi ces justes contents d'eux-mêmes[1], une seule âme en qui se puisse reposer l'amour qui le consume. Son regard intérieur va chercher hors de cette assemblée, hors de la maison même, une pauvre âme accablée et comme écrasée par le souvenir du nombre et de l'énormité de ses fautes. Il la pénètre d'un rayon de miséricordieuse lumière[2].

« Or, il y avait dans la ville une femme pécheresse, » non pas une personne coupable devant Dieu de quelques péchés qu'une habileté hypocrite avait réussi à dissimuler aux hommes, mais une personne que l'éclat de ses fautes avait rendue fameuse, une personne dont la vue scandalisait toute la ville. C'est à elle que Jésus envoie le rayon sauveur de sa miséricorde.

Une femme pécheresse ! Efforçons-nous de pénétrer le sens de cette parole : il le faut, si nous voulons comprendre, autant qu'il est possible à notre faiblesse, la grandeur de la miséricorde divine et la puissance de la grâce.

Le péché suppose avant tout l'oubli de Dieu. Vivre dans l'oubli de Dieu, vivre comme si Dieu n'existait pas[3], ne tenir aucun compte de sa pureté infinie, ne faire aucun cas de sa volonté sainte, ne prendre aucun souci de sa justice éternelle, et cela, tandis qu'on est la créature de ce Dieu très grand, très bon, très saint et très juste, quelle ingratitude !

Quelle ingratitude, surtout si l'on veut considérer que ce Dieu, dont le pécheur ne daigne pas s'occuper, ne nous a pas créés, en un instant, pour nous abandonner

[1] Gratias ago tibi quia non sum sicut cæteri hominum (Luc. XVIII, 11).

[2] Et misericordia ejus... timentibus eum (Cant. Virg.).

[3] Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Ps. LII, 2).

ensuite à nous-mêmes, que sa providence veille sur nous sans cesse, que nous ne pourrions demeurer en possession de l'être et de la vie, si, un seul instant, elle venait à nous oublier! Nous dépendons tellement de Dieu, que notre conservation n'est pas autre chose que le prolongement de l'acte puissant de bonté qui nous a tirés du néant. Ainsi, pendant que l'âme pécheresse néglige et oublie son Dieu, lui, dans sa paternelle providence, il la suit avec une sollicitude pleine d'amour, pareille, mais infiniment supérieure, à la sollicitude d'une mère qui garde et allaite son enfant[1].

Or, elle oubliait son Dieu, la pauvre pécheresse, parce qu'elle donnait tout son souvenir, tous ses instants, tout son cœur, à l'objet de ses passions coupables; elle dédaignait Dieu pour se consacrer tout entière à ce qui flattait ses penchants déréglés. Pouvait-elle ignorer, cependant, que la loi de Dieu condamnait sa conduite? Pouvait-elle réussir à imposer silence à la voix de sa conscience, à calmer l'angoisse de son âme qui, loin de Dieu, se mourait de lassitude et de dégoût[2]?

Hélas! combien un tel oubli est outrageant pour sa divine Majesté! Se voir oublié, lui, notre créateur, notre Dieu, notre Père, parce qu'on préfère à sa beauté l'éclat trompeur d'un objet infâme, et à sa bonté, qui donne la vie, le mal qui donne la mort; à la paix, au bonheur qu'il procure à ceux qui l'aiment, les ivresses abrutissantes du vice! Encore une fois, quel outrage!

C'est ainsi, ô mon Dieu, que nous nous montrons reconnaissants envers vous. Dès les profondeurs de votre éternité, vous nous avez vus dans la vision même de votre sagesse et de votre puissance. Parmi les créa-

[1] Tanquam si nutrix foveat filios suos (Thes. II, 7).

[2] Dormitavit anima mea præ tædio (Ps. CXVIII, 28).

tures innombrables que vous aperceviez possibles dans l'abime infini de votre science, votre premier regard nous choisit, et vous résolûtes de nous communiquer l'être et la vie par une effusion de votre bonté. A partir de ce moment, aussi ancien que vous-même, vous nous avez aimés. La vue des bienfaits que vous aviez destinés à l'ornement de notre âme, principalement sa fin surnaturelle consistant dans l'éternelle possession de vous-même, avec l'ensemble des moyens naturels et surnaturels propres à nous y conduire; cette vue, inséparable pour votre œil divin de la vue même de votre sagesse et de votre bonté, devenait à jamais partie intégrante de votre félicité.

Il n'y a pas un instant, dans l'éternelle durée de votre vie bienheureuse, où vous ne vous soyez souvenu de moi. Il me serait donc permis de chanter, dans ma reconnaissance : « Le Seigneur m'a possédé au commencement de ses voies, dès l'origine et avant qu'il fît aucune créature. J'ai eu ma place dans l'ordre de ses conseils dès l'éternité, avant que la terre fût. Les abimes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçu; les sources n'avaient pas jailli, les montagnes n'avaient point consolidé leur masse énorme, avant les collines, j'étais enfanté dans le doux sanctuaire de l'amour de mon Dieu[1]. » Lorsqu'il se résolvait à devenir le fils de sa propre créature et le frère des pécheurs, j'étais présent; lorsqu'il disposait la source de ses grâces, et qu'il préparait les canaux pour les répandre sur toute

[1] Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam quidquam fieret. Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram : necdum fontes aquarum eruperant, necdum montes gravi mole constiterant, ante colles ego parturiebar (Prov. VIII, 23).

âme vivante, j'étais avec lui. Il me considérait avec miséricorde, et m'assignait une place privilégiée près de la source même de toute vie et de tout salut.

Mes péchés ne lui étaient pas inconnus; mes ingratitudes ne pouvaient pas être cachées à son regard. Cependant mes oublis, mes révoltes, mes crimes furent un obstacle impuissant à l'approche du fleuve impétueux de ses miséricordes, et, là où abondait l'iniquité, il voulut faire surabonder les trésors de sa grâce[1].

Et moi, en retour de votre souvenir et de votre amour éternellement fidèles, ô mon Dieu, je vous ai donné l'oubli. Je vous ai oublié de deux manières : de cet oubli honteux d'où procède le péché, lorsque j'asservissais mon esprit à l'erreur et ma volonté au vice. J'ai préféré au souvenir de votre sainteté le souvenir de ce qui est faux et de ce qui est mauvais. Hélas! j'ai été un pécheur!... Maintenant, converti par l'excès de vos miséricordes, je vous oublie encore : la dissipation m'égare loin de vous; l'amour-propre arrête souvent à ma triste personnalité des œuvres qui devraient remonter à vous, ô mon Dieu, à vous, principe de mon être, centre de ma vie et repos de toutes mes affections! Et je ne cesse pas d'être ingrat!

Cependant, vous voyez le fond de mon cœur : vous savez que je voudrais vivre en votre présence et vous avoir seul pour unique fin de mon activité. Mais j'ai été conçu dans l'iniquité[2], et, à l'inclination native vers la créature, vers le mal, vers le rien, j'ai ajouté par mes fautes personnelles la force de l'habitude. Seigneur, ayez pitié de moi, ne méprisez pas un cœur

[1] Ubi autem abundavit delictum superabundavit et gratia (Rom. V, 20).

[2] Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea (Ps. L, 7).

contrit et humilié de ses ingratitudes. Créez en moi un cœur pur ; innovez dans mes entrailles un esprit droit[1], et vous serez, Seigneur, l'unique aspiration de mon âme, et votre Verbe la lumière unique de mes pas[2].

MÉDITATION V.

DE LA FOLIE DU PÉCHEUR.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville....

ADORONS la majesté infinie de votre Dieu, arrêtant particulièrement nos pensées et nos adorations sur l'amour nécessaire qu'il a pour ses propres perfections. Cet amour lui fait haïr le péché. Humilions-nous de l'avoir offensé si souvent.

Considérons encore Jésus-Christ dans la maison du pharisien. En même temps que son regard miséricordieux va frapper au cœur de la pécheresse, il offre à son Père céleste l'obéissance qu'il lui a rendue dans toute sa vie[3], celle qu'il veut lui rendre jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix[4], comme l'expiation nécessaire et surabondante de toutes les révoltes de cette

[1] Miserere mei Deus... Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies... Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis (Ps. L).

[2] Lucerna pedibus meis Verbum tuum et lumen semitis meis (Ps. CXVIII, 105).

[3] Quia ea quæ placita sunt ei facio semper (Joan. VIII, 29).

[4] Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis (Philipp. II, 8).

pauvre pécheresse contre l'adorable Majesté du Très-Haut. Il le supplie, par les mérites infinis de cette obéissance, de lui accorder le salut de cette âme misérable.

Une femme pécheresse ! Elle ne vivait donc pas seulement dans l'oubli de Dieu, mais dans la révolte contre lui.

Double folie ! Qui sommes-nous pour résister à Dieu ? Nous sommes sans défense dans sa main toute-puissante, et il nous est impossible de lui échapper. « Où irai-je, loin de votre esprit, ô mon Dieu ? Où pourrai-je fuir loin de votre face ? Si je monte au ciel, vous y règnez dans la splendeur de votre gloire ; si je descends aux enfers, votre justice en remplit l'étendue. Si, empruntant des ailes, je me réfugie à la limite du monde, votre droite m'y a conduit et votre main m'y soutient. Et j'ai dit : Peut-être les ténèbres me cacheront-elles, et l'impénétrable nuit sera la lumière de mes délices. Mais les ténèbres n'ont pas d'obscurité pour vous, ô mon Dieu, et la nuit, sous votre regard, s'illumine comme le jour même[1]. » Impossible, donc, d'échapper à Dieu.

Il n'est pas moins impossible de lui résister, ni moins insensé de le tenter. Qu'opposera le pécheur à la force divine, lui qui est la faiblesse même et presque le néant ? Que peut un jouet d'enfant contre un géant invincible ? C'est là, et encore moins, ce que peut le pécheur contre Dieu.

[1] Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ? Si ascendero in cœlum, tu illic es : si descendero in infernum ades ; si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me. Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me, et nox illuminatio mea in deliciis meis. Quia tenebræ non obscurabuntur a te, et nox sicut dies illuminabitur ; sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus (Ps. CXXXVIII, 7 et seq.).

Le pécheur ne peut pas faire qu'il n'ait reçu de Dieu l'être et la vie; au moment où il l'offense, c'est en lui qu'il vit, qu'il se meut, et qu'il est[1]. Sans le secours de Dieu, il ne peut pas même l'offenser, et il faut que la Providence conserve l'ingrat, pour que l'ingrat puisse guerroyer le Seigneur de ses dons. Un mot de la bouche de Dieu, un acte de sa volonté, et la mort saisira le coupable! Que Dieu cesse de vouloir glorifier en lui sa miséricorde, et l'enfer l'engloutira vivant[2]! Nous le savons, et cependant notre folie arrive à ce point que, non seulement nous nous révoltons contre Dieu, mais nous persévérons de longues années dans cet état de révolte. Et pourquoi? Quel avantage y trouvons-nous? Quel bien nous apporte notre superbe, et de quelle utilité nous sont la jactance qui vient des richesses ou les ivresses honteuses de la luxure?

La justice, la sainteté, la vie éternelle ne sont pas les seuls biens que le juste trouve dans ses voies; il y rencontre aussi le respect de lui-même, l'honneur et la paix. Apprenez où est la prudence, où sont la vertu et l'intelligence, et vous saurez en même temps où se rencontrent la durée de la vie et l'aliment qui lui convient, où la lumière des yeux et la paix[3]. La condescendance miséricordieuse du Seigneur envers notre faiblesse n'a pas voulu que les chemins de la révolte fussent plus doux que ceux de l'obéissance, et la perdition plus facile que le salut[4]. Or, on aurait beau vouloir le nier, il est certain

[1] In ipso vivimus et movemur et sumus (Act. XII, 23).

[2] Veniat mors super illos, et descendant in infernum viventes (Psalm. LIV, 16).

[3] Disce ubi sit sapientia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus : ut scias simul ubi sit longiturnitas vitæ et victus, ubi sit lumen oculorum et pax (Baruch III, 14).

[4] Ambulavimus vias difficiles (Sap. V, 7).

qu'il n'y a point de paix pour l'impie[1] ; au dernier jour il devra s'écrier : « Je me suis donc trompé[2] ! Je me suis fatigué dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; j'ai parcouru des voies difficiles[3] ! » C'est donc une double folie que de se révolter contre Dieu.

Hélas ! ô mon Dieu, cette double folie, puisque je la décris, je la connais : j'en ai fait la funeste expérience. J'ai su combien il est amer[4] de se détourner de vous et de vous abandonner, ô Dieu très bon ! J'ai su combien il est dur de regimber contre l'aiguillon[5] de votre appel miséricordieux ! Et j'ai osé, moi qui ne suis rien, moi qui passe sur la terre semblable à l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu[6], j'ai osé refuser d'obéir à mon Dieu, à mon créateur, à mon Père, à mon roi ! J'ai levé contre votre Majesté adorable un front rempli de superbe, et contre votre patiente bonté une bouche pleine de blasphèmes. J'ai secoué votre joug très léger[7]. J'ai rompu le lien très doux qui m'unissait à vous, et j'ai dit : « Je ne vous servirai pas[8] ! » Et je ne voyais pas l'horreur de mon crime et la stupidité de ma folie ! Que serais-je devenu si votre justice, à bon droit irritée, m'avait par la mort immobilisé, pétrifié, si je puis ainsi dire, dans la

[1] Non est pax impiis (Is. XLVIII, 22).

[2] Erravimus a via iniquitatis (Sap. V, 6).

[3] Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus (*Ibid.* 7).

[4] Qui elongant se a te peribunt (Ps. LXXII, 27).

[5] Durum est contra stimulum calcitrare (Act. IX, 5).

[6] Fœnum agri quod hodie est et cras in clibanum mittitur (Matth. VI, 30).

[7] Jugum enim meum suave est et onus meum leve (Matth. XI, 30).

[8] Non serviam (Jer. II, 20).

révolte!... Ma chair frémit et mon esprit tremble à cette pensée.

Insensé! pouvais-je ignorer l'immensité de mon Dieu? Pouvais-je me flatter de tromper sa vigilance, de me soustraire à sa justice, d'échapper à son bras puissant? Je puis abuser de ma liberté; mais l'abus de ce noble don de Dieu ne change point les adorables nécessités de la nature divine. Dieu doit être nécessairement, pour tous les êtres qu'il a formés, centre et circonférence tout ensemble. Il les attire à lui comme à leur centre, par la même bonté qui leur a communiqué l'existence; et sa justice est la circonférence qui embrasse toutes ses créatures et les contient : aucune d'elles ne la franchira.

Puis-je faire que ce ne soit là, dans le Créateur, une nécessité par rapport aux êtres qu'il a tirés du néant? Et n'est-il pas aisé pour moi de comprendre qu'en échappant à la bonté, à la miséricorde de Dieu, je tombais par le fait même sous l'empire de sa justice. Or, il est affreux de tomber, coupable, entre les mains du Dieu juste et vivant[1]!

Oh! qui donnera à ma tête une source de larmes, et je pleurerai[2]... Je pleurerai ma folie..., je pleurerai mon malheur... Mais je pleurerai avec confiance, parce que vous ne vous êtes point détourné de moi, Seigneur; vous m'avez aidé, au contraire, et vous m'avez consolé[3] : vous avez eu pitié de moi, et vous m'avez fait miséricorde lorsque j'étais dans le crime. Et maintenant, au milieu de mes regrets, vous convertirez mes pleurs en

[1] Horrendum est incidere in manus Dei viventis (Hebr. X, 31).

[2] Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo (Jer. IX, 1).

[3] Adjuvisti me et consolatus es me (Psal. LXXXV, 17).

chants d'allégresse, et vous m'entourerez d'une sainte joie[1].

MÉDITATION VI.

DU PÉCHÉ EN TANT QU'IL S'OPPOSE A LA GLOIRE DE DIEU.

Et voici qu'une femme qui menait une vie dereglée dans la ville.

ADORONS Dieu, le Dieu que les séraphins proclament trois fois Saint. Il est la majesté souveraine; et le péché, s'il était possible, ternirait l'éclat de cette majesté. Il est la félicité plénière : et le péché, si cela pouvait être, détruirait son bonheur.

Continuons à contempler Jésus dans la maison du pharisien. Cependant, ne nous arrêtons pas à la scène extérieure que l'œil du corps peut apercevoir; pénétrons dans l'intérieur de Jésus.

Son cœur divin se consume en désirs ardents pour le salut de la pécheresse. Il s'élève vers son divin Père; il lui représente toute la gloire que lui donne et lui donnera éternellement l'anéantissement et l'obéissance d'une personne divine[2], toutes les complaisances qu'il prendra à jamais dans l'Incarnation et la Passion de son Fils[3], l'éclat glorieux dont brillera à tous les yeux Sa Majesté

[1] Convertisti planctum meum in gaudium mihi; circumdedisti me lætitia (PSAL. XXIV, 12).

[2] Sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens (PHIL. II, 7).

[3] In quo bene complacuit (MATTH. XII, 18).

très sainte, à cause de ces deux mystères, les suites qu'ils auront, l'accroissement et la beauté du royaume de Dieu, les vertus, les mérites et le bonheur des saints. Il le supplie, au nom de tout ce qu'il a fait déjà et de ce qu'il fera encore, au nom de tout ce que les saints, unis à lui sous l'action de la grâce, feront avec lui pour la gloire de Dieu; il le conjure d'accorder à la pauvre pécheresse la grâce, la miséricorde et le pardon.

Le Père exauce Jésus à cause de la révérence qui lui est due[1], et Jésus continue d'attirer la pécheresse avec une force et une douceur croissantes.

Ce que faisait Madeleine en accumulant tous les jours faute sur faute, elle ne le savait pas entièrement. Le péché a une portée que celui qui le commet n'aperçoit qu'en partie. Le péché ravit à Dieu sa gloire extérieure : c'est un vol fait au souverain Seigneur du ciel et de la terre; il empêche les créatures sorties de Dieu, qui est leur principe, d'aller à Dieu qui est leur fin ; il s'oppose, en un mot, à ce que les créatures procurent à Dieu, en le faisant connaître, la gloire extérieure pour laquelle elles ont été produites.

Dieu a fait son œuvre avec nombre, poids et mesure[2]. La création est ordonnée comme une armée rangée en bataille ; cet ordre est une harmonie, et cette harmonie chante Dieu. Grandeur, beauté, harmonie de la créature, tout est fait pour la gloire du Créateur : la créature le sait. Dieu appelle les étoiles par leur nom, et elles donnent joyeusement leur lumière en sa présence[3]. Devant la face du Seigneur la terre tremble, les fleuves applau-

[1] Exauditus est pro sua reverentia (Hebr. V, 7).

[2] Sed omnia in mensura et numero et pondere (Sap. XI, 21).

[3] Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat (Ps. CXLVI, 4). — Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt (Baruch III, 34).

dissent, la mer se retire, les montagnes bondissent comme des béliers, et les collines comme des agneaux ; à sa voix, le cèdre se brise, le désert s'émeut, la solitude fleurit[1].

« Nous obéissons à Dieu, dit le chœur des créatures : nous servons Dieu ; nous chantons Dieu ; nous racontons sa gloire[2] ; nous faisons aimer sa bonté. Notre grandeur et notre petitesse, notre multitude et notre variété, notre beauté et notre harmonie, révèlent quelque chose de la force et de la sagesse, de la beauté et de la divinité de notre auteur. » Puis, s'adressant à l'homme, la Création ajoute : « Aide-nous à adorer, à aimer, à bénir et à chanter notre Dieu : c'est pour cela que notre commun Seigneur t'a établi sur nous comme un roi ; c'est pour cela que tu as reçu ce que nous ne possédons pas, une intelligence et un cœur. Celui que nous ne connaissons pas, nous te le faisons connaître ; contemple-le ; aime-le par nous, afin que, nous aussi, en toi et par toi, nous puissions l'adorer. »

Au milieu de l'hymne universel, passe la voix du pécheur ainsi qu'un cri strident, qui jette partout la confusion et le désaccord : « Non, dit-elle aux créatures, non, je ne vous aiderai pas à retourner à Dieu : je vous forcerai à vous arrêter à moi. Le vrai Dieu du monde visible, c'est moi, et tout est fait pour mon service et pour mon plaisir. Non, je ne vous aiderai pas à servir celui que vous appelez votre Dieu ; mais, je vous for-

[1] A facie Domini mota est terra (Ps. CXIII, 7). — Flumina plaudent manu (Ps. XCVII, 81). — Mare vidit et fugit... Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium (Ps. CXIII, 3, 4). — Vox Domini confringentis cedros... Vox Domini concutientis desertum (Ps. XXVIII, 5. 8).

[2] Narrabimus mirabilia tua (Ps. LXXIV, 1). — Cœli enarrant gloriam Dei (Ps. XVIII, 2).

cerai à me servir, moi. Il me plaît de me révolter contre le Créateur, et vous, vous serez les auxiliaires de ma révolte. Je veux être votre Dieu, et je veux que vous soyez mon Dieu. Au lieu de m'élever par vous à une connaissance plus grande, à un amour plus parfait de celui qui vous a créées pour sa gloire, pour vous, j'oublierai Dieu; pour vous, j'offenserai Dieu. Au lieu de vous élever en moi vers Dieu, je m'abaisserai vers vous loin de Dieu, et je vous abaisserai vous-mêmes, chantres de Dieu, et vous serez les instruments souillés de mes péchés et de mes turpitudes. »

C'est pourquoi l'harmonie que Dieu avait faite s'est changée en un long et lugubre gémissement. Car toute créature gémit et pousse le cri de l'enfantement, dans l'attente de la liberté qui lui sera donnée par les enfants de Dieu..., parce que, malgré elle, elle a été soumise à la vanité [1].

Par la foi, nous avons connu, Seigneur, que la création a été faite à l'image de votre Verbe, afin que vos beautés invisibles fussent rendues sensibles à la créature que vous aimez [2]. Par la foi, nous connaissons encore que, ne pouvant assigner à votre œuvre une fin plus glorieuse et plus remplie de félicité que vous-même, vous avez tout fait, ô mon Dieu, pour votre gloire [3].

Mais qui, parmi vos enfants, a, moins que moi, réglé sa conduite sur les enseignements de la foi? La créature ne m'a pas élevé au Créateur; elle m'a détourné de lui : non qu'elle ne fût très propre à me conduire à ma fin

[1] Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc,... adoptionem filiorum Dei expectantes (Rom. VIII, 22 et seq.). — Vanitati enim subjecta est creatura, non volens (*Ibid.* V, 20).

[2] Fide intellegimus aptata esse sæculo Verbo Dei ut ex invisibilibus visibilia fierent (Hebr. XI, 3).

[3] Omnia propter semetipsum operatus est Dominus (Pro. XVI, 4).

divine, mais parce que je n'ai pas voulu atteindre cette fin. Si j'ai étudié la création, ce n'a pas été pour contempler Dieu à travers le voile de ses œuvres, mais pour me complaire en moi-même et dans ma vaine science, pour capter l'estime des hommes et les entendre louer mon talent.

La soumission que j'ai trouvée dans les êtres inférieurs, n'a pas excité ma reconnaissance envers vous. Je n'ai pas même songé que votre amour paternel pour moi avait établi cet ordre. Les avantages que j'ai trouvés dans vos œuvres, l'utilité qu'elles ont eue pour moi, le plaisir qu'elles m'ont procuré, ont paru à mon égoïsme comme un devoir qu'elles remplissaient, et mon cœur ne vous a point rendu grâces.

Lorsque j'ai rencontré la résistance à mes désirs même injustes, lorsque les évènements ne se sont pas succédé au gré de mon caprice, je me suis irrité. Alors je me suis souvenu que vous êtes l'auteur de toutes choses, et que vous les gouvernez par votre providence; mais je m'en suis souvenu pour blasphémer votre saint nom et insulter à votre bonté.

Hélas! l'ingratitude domine toute ma vie! Je cherche vainement dans les jours écoulés l'heure et le moment où, à l'occasion de vos œuvres, qui sont pour moi des bienfaits et des révélations, mon esprit et mon cœur se sont élevés vers vous. Je n'aurais pas besoin, au contraire, de chercher longtemps pour trouver les années ou je me suis servi de vos biens pour vous offenser, où j'ai détourné de vous votre création, pour l'assujettir au mal, à la vanité, à moi-même. Telle a été ma vie! Moi, votre créature, je ne vous ai pas servi, et j'ai empêché que vous fussiez servi; je ne vous ai pas glorifié, et j'ai empêché que vous fussiez glorifié. Et c'est ainsi que je vous ai remercié de ce que vous m'avez placé à peine au-

dessous des anges, couronné d'honneur et de gloire, et constitué sur les œuvres de vos mains[1]!...

Pardonnez-moi ce long crime, ô mon Dieu, et ayez pitié de ma faiblesse! Désormais, détournez vous-même mes regards, afin que je ne voie plus la vanité; éclairez mes yeux, et je contemplerai les merveilles de votre amour[2].

MÉDITATION VII.

DU PÉCHÉ CONSIDÉRÉ DANS SA MALICE.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville.

PROSTERNONS-NOUS devant le trône du Dieu très bon et très grand. Pénétrons-nous de la pensée que l'Être infini mérite infiniment plus d'amour, de reconnaissance et d'adorations que nous et toutes les créatures réunies ne pouvons lui en rendre. Invitons-les toutes à le louer, à le bénir avec vous, à exalter avec nous son saint nom, à célébrer sa gloire.

Le cœur sacré de notre divin Maître ne cesse pas de supplier la divine bonté en faveur de la pauvre pécheresse. Ses sollicitations sont quelque chose de semblable

[1] Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum (Ps. VIII, 6).

[2] Averte oculos meos ne videant vanitatem: revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua (Ps. CXVIII, passim).

à cette prière de l'Église demandant le pardon de ses enfants coupables : « O Dieu dont le propre est d'avoir compassion toujours et de pardonner..... » Il lui représente aussi, comme une excuse, que l'intelligence humaine est trop faible pour comprendre la malice et l'horreur du péché, où l'entraînent la force et la ruse de l'ennemi du salut. Le Père accueille avec une complaisance ineffable la prière de son Fils bien-aimé.

Dieu a daigné mettre sa gloire dans les triomphes de sa miséricorde. « Ce ne sont point les morts qui vous loueront, Seigneur, ni ceux qui descendent dans les enfers, mais nous, qui vivons de la vie de la grâce bien que nous en soyons indignes; nous qui sommes appelés à l'éternelle gloire encore que nous soyons pécheurs. C'est nous qui vous bénirons maintenant et à jamais[1] ! » C'est pour cela que l'Église, en qui la perfection de la foi produit la perfection de la prière, chante avec amour : « Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire[2]. »

Tel est le Dieu que Jésus-Christ a fait connaître à son Église, et ce serait l'offenser que d'avoir de lui d'autres sentiments. Les œuvres de la miséricorde jaillissent comme spontanément des profondeurs de sa bonté; mais lorsqu'il est forcé de produire les œuvres d'une justice inexorable, il le fait à contre-cœur. Ce n'est point pour révéler sa justice, mais sa bonté, qu'il a créé toutes choses, et qu'il s'est fait homme.

Hélas! le péché, l'affreux péché survient : la bonté de Dieu est méconnue, sa justice éclate glorieusement, sa

[1] Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum, sed nos qui vivimus, benedicimus Domino ex hoc nunc et usque in sæculum (Ps. CXIII, 17, 18).

[2] Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam (*Gloria in excelsis*).

vengeance est terrible, parce que la seule gloire qu'il voulait tirer de ses œuvres, la seule qui convenait à son cœur de Père, ne lui est pas rendue. Il y a des créatures qui, destinées dans l'origine à partager éternellement les divines béatitudes, demeurent à jamais sans aucune pensée de la bonté de Dieu : ce sont les pécheurs morts dans l'impénitence. Et si quelque rayon de cette bonté adorable pénètre dans les profonds abîmes où les a jetés l'implacable justice, ils sont saisis de fureur, grincent des dents, et sèchent de rage[1]. Sortis des mains de Dieu intelligents et capables d'amour, pendant toute l'éternité ils le maudissent, blasphèment son nom, haïssent sa tendresse. En proie à un châtiment qu'ils ne peuvent éviter, ils trouvent dans leur rage la force de demeurer immobiles dans leur révolte. C'est là une œuvre que Dieu n'a point faite, œuvre de la justice vengeresse, étrangère à ce cœur de Père qui n'a point créé la mort et qui s'attriste de la perte des vivants[2].

Cette attitude de l'enfer, des démons et des damnés nous sert utilement. Elle nous révèle, dans son jour le plus vrai et le plus profond, la malice incompréhensible du péché. Il est l'ennemi de Dieu ; il combat contre lui pour régner à sa place ; il procède d'une préférence positive de notre caprice à sa volonté.

Mais il est impossible que la loi éternelle et la volonté de Dieu reculent devant cette révolte. C'est pourquoi le pécheur méprise la loi de Dieu, la poursuit de sa haine.

[1] Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet (Ps. CXI, 10).

[2] In flamma ignis dantis vindictam iis qui non noverunt Deum, et qui non obediunt Evangelio Domini nostri Jesu Christi, qui pœnas dabunt in interitu æternas a facie Domini, et gloria virtutis ejus (II Thess. I, 8, 9). — Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum (Sap. I, 13).

Il y a par conséquent dans le péché un orgueil, ou une rage sauvage, que la destruction, l'anéantissement de Dieu pourrait seul assouvir. Un insensé, pour parler le langage de l'Écriture désignant ainsi le pécheur, n'a-t-il pas dit : « Dieu n'est pas! » Un autre n'a-t-il pas osé s'écrier : « Je monterai au ciel; j'exalterai mon trône au-dessus des astres; je m'assiérai sur la montagne du Testament[1]? »

Mon intelligence, trop faible, ne peut connaitre, pénétrer la laideur, l'énormité du péché. Plus je médite, plus je comprends qu'il est incompréhensible. Cette réflexion pénètre ma chair d'une horreur inconnue. J'entrevois, dans un rapide moment de lumière, des abimes devant lesquels mon âme recule épouvantée.

O Jésus, lorsque, sur la croix, dans une vue parfaite de la sainteté de votre Père et du nombre et de la grandeur des péchés des hommes, le cœur broyé par la contrition qui convenait pour les expier, souffrant dans votre chair et dans votre âme les douleurs incommensurables et la double mort qu'ils ont méritées, humilié, torturé, brisé, mourant, vous jetiez ce cri de votre poitrine haletante : « Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font[2], » ah! ce n'était pas seulement votre compassion pour nous qui parlait; c'était encore votre vue très nette de l'énormité, de la monstruosité qu'il y a dans nos crimes. Il est vrai, celui qui commet le péché, ne voit pas entièrement ce qu'il fait; la vue du pécheur est trop courte, son intelligence trop bornée, pour qu'il puisse mesurer la malice et l'horreur d'un acte qui veut souiller la pureté de votre Père, insulter

[1] In cœlum conscendam; super astra Dei exaltabo solium meum; sedebo in monte testamenti (Is. XIV, 13).

[2] Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt (Luc. XXIII, 34).

Sa Majesté très sainte, fouler aux pieds sa justice redoutable[1].

O Jésus, ô mon Sauveur bien-aimé, non, tandis que j'offensais Dieu, quand je buvais l'iniquité comme l'eau, lorsque je multipliais mes fautes au delà du nombre des cheveux de ma tête, je ne savais pas ce que je faisais[2]. Mais, hélas! ma conscience me force invinciblement à le reconnaître, cette ignorance, que votre cœur compatissant faisait valoir devant la miséricorde de votre Père comme une excuse en ma faveur, moi, je ne puis m'en prévaloir. N'étais-je pas rendu entièrement inexcusable par la lumière que nous donne la foi? Cette vérité, que le péché est la cause unique de votre passion et de votre mort, ne suffisait-elle pas à m'éclairer? Quel besoin avais-je de savoir quelque chose au delà?

Bien plus, l'ignorance où j'ai été, avec toute créature, de la malice infinie qu'il y a dans le péché, n'est qu'une charge de plus, qui s'ajoute aux autres pour ma confusion et ma condamnation. Je n'ai point su parfaitement le sens de ces paroles : Désobéir à Dieu, faire une offense, un outrage à Dieu ; cependant, j'ai commis les actes que ces mots définissent ; je les ai donc acceptés, ces actes, avec leur malice inconnue, quelle qu'elle fût, quelle qu'elle pût être. J'outrageais Dieu, ne sachant pas, il est vrai, la grandeur de mon outrage, mais le voulant, quelque grand qu'il pût être, et le sachant tellement grand, que l'esprit humain est impuissant à le comprendre.

[1] Si hinc peccati pudorem et illinc cernerem inferni horrorem, et necessario uni illorum haberem immergi, prius me in infernum mergerem, quam peccatum in me immitterem (S. Anselm. de Simil. c. CXC).

[2] Iniquitates meæ... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei (Ps. XXXIX, 13).

Et le nombre de ces outrages, que j'ai, créature infâme et misérable, adressés à la souveraine Majesté de mon Dieu, est presque infini ! « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde, et, selon la multitude de vos miséricordes, effacez mon iniquité. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché ; car maintenant je connais mon iniquité, et sans cesse mon péché est devant mes yeux[1]. »

MÉDITATION VIII.

DU PÉCHÉ EN FACE DE LA JUSTICE DIVINE.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville.

DORONS la Majesté de Dieu, considérant tour à tour sa bonté, qui le porte à communiquer tous les biens et à se donner lui-même à ses enfants, et sa justice, qui l'oblige à châtier éternellement celles de ses créatures qui refusent de l'aimer. Confondons-nous d'avoir tant méconnu l'une et si peu redouté l'autre.

Contemplons encore Jésus dans la maison du pharisien. Il continue de prier son Père céleste pour l'humble pécheresse que son cœur très doux veut con-

[1] Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam ; et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam. — Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me. — Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper (Ps. L, 1 et seq.).

vertir. En le suppliant de céder, en faveur de Madeleine, à l'élan naturel de sa bonté, il n'oublie point les droits de la justice; au contraire, il l'adore avec un respect et un amour indicibles, et, pour satisfaire à ses divines exigences, il lui offre par avance les expiations du Calvaire et de la croix. C'est ainsi que, dans le cœur de Jésus, la miséricorde et la vérité, la justice et la paix, se donnent le baiser de la réconciliation[1].

Nous n'avons pas encore apprécié toute la malice du péché; les besoins de notre âme exigent que nous nous appliquions à sonder autant qu'il est possible cet abîme redoutable. Essayons, aujourd'hui, de comprendre l'horreur que le péché inspire à Dieu; nous sentirons mieux celle qu'il doit nous inspirer à nous-mêmes.

L'amour de Dieu pour les hommes est inexprimable; il prend sa source dans le trésor infini de la bonté divine; il se répand sur nous sans mesure, parce que nous ne sommes pas seulement les créatures de Dieu, mais ses enfants. Si « l'être bon ne saurait vouloir de mal à personne[2], » quel bien ne doit-il pas vouloir à ses enfants! Aussi est-il vrai de dire que nous vivons dans l'amour de Dieu, que nous en sommes entourés et pénétrés plus que de l'air que nous respirons et dans lequel nous nous mouvons.

L'Esprit-Saint multiplie les comparaisons afin de nous persuader de cette vérité : « Dieu nous garde comme la prunelle de son œil. Il nous couvre de son amour comme la poule couvre ses poussins de ses ailes. Dieu est une mère qui porte ses enfants sur son cœur. La mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles? Et,

[1] Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt (Ps. LXXXIV, 11).

[2] Platon.

si elle le pouvait, moi je ne vous oublierais pas, dit le Seigneur[1]. » Nos infidélités peuvent affliger son amour, mais elles ne le lassent jamais. « Un homme reprendra-t-il l'épouse infidèle qui l'a quitté pour s'attacher à un autre? Vous vous êtes souillés d'iniquités sans nombre; cependant, revenez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai[2]! » Oui, l'amour de Dieu pour l'homme est inexprimable; sa tendresse ne peut pas être racontée.

Malgré cet amour, ou, mieux sans doute, à cause de cet amour même, voyez comme il punit le péché dès cette vie. Étudiez d'abord les châtiments que sa providence attache au péché originel pour tous les siècles : La terre maudite est rendue inféconde, donnant à peine un pain avare au travail, aux sueurs de l'homme; les maux de la femme, ses douloureux enfantements multipliés; toutes les créatures inférieures révoltées contre la royauté de l'homme, et l'homme révolté contre lui-même, n'obéissant plus ni à la raison ni à la foi, à cause des ténèbres de son esprit et des concupiscences de sa chair. Ajoutez à tout cela les maladies innombrables et enfin la mort[3], que Dieu n'a point faite, la mort que nous détestons et que nous abhorrons de toutes les puis-

[1] Custodit quasi pupillam oculi (Deut. XXXII, 10). — Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas (Matth. XXIII, 37)! — Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui, et si illa oblita fuerit, ego autem non obliviscar tui (Is. XLIX, 15).

[2] Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo duxerit virum alterum numquid revertetur ad eam ultra?... tu autem fornicata es cum amatoribus multis, tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te (Jerem. III, 1).

[3] Mulieri dixit : Multiplicabo ærumnas et conceptus tuos... Adæ vero dixit :... Maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ... In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es (Gen. III, 16 et seq.).

sances de notre être. Voici maintenant le déluge détruisant le genre humain privé de l'esprit de Dieu et devenu charnel; puis la dispersion des hommes et la confusion des langues, à la suite du crime d'orgueil commis à Babel; enfin Sodome et Gomorrhe, à la fois brûlées et englouties parce qu'elles se sont endormies dans la luxure.

Ce n'est pas tout. Écoutez le long gémissement qui s'échappe des entrailles de l'humanité, tandis qu'elle traverse cette vallée de larmes. Voyez tous les fléaux qui l'accablent; approchez-vous, étudiez cette guerre de tous les éléments qui s'élèvent contre l'homme, et la guerre encore plus affreuse de l'homme contre l'homme. Comptez, si vous le pouvez, tous les sanglots qui sortent d'une poitrine humaine, dans le court espace de temps qui s'écoule entre son berceau et sa tombe; mesurez la quantité de larmes qu'un œil d'homme peut pleurer; faites le total beaucoup plus long et difficile des gouttes de sang (ne faudrait-il pas dire des ruisseaux de sang humain?) qui ont abreuvé la terre, et que des mains violentes ont répandu, depuis celui d'Abel.

Qu'est-ce que tout cela, sinon l'accomplissement de cette parole : « La terre entière et toutes les créatures combattront pour Dieu contre les insensés, c'est-à-dire contre les pécheurs[1]? » La providence de Dieu ne gouverne-t-elle pas toutes choses, et sa justice ne règle-t-elle pas les événements? Les insensés peuvent dire en leur cœur : « Dieu n'est pas! » Mais leur blasphème ne prévaut point contre la foi et le bon sens du genre humain.

Les coups de votre justice sont effrayants, Seigneur:

[1] Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos (Sap V, 21).

vous glacez ma chair de votre crainte, et je redoute vos jugements[1]. Mais quoi! est-ce véritablement le tableau de vos justices que je viens de contempler?... Je pourrais le croire, si je ne le considérais qu'avec mes yeux de chair; mais la lumière de la foi me montre la miséricorde et la tendresse cachées sous ces apparences de justice et de rigueur. Le Seigneur tue et vivifie; il conduit jusqu'aux enfers et il en ramène. Telle est la vérité[2].

Non, mon Dieu, non, vous ne frappez pas pour frapper; vous ne châtiez pas pour vous venger : vous blessez pour guérir, vous tuez pour rendre la vie. Il n'est pas possible que vous oubliiez de mêler l'huile qui adoucit au vin amer qui fortifie. Les peines que vous infligez à l'homme coupable, tant qu'il est dans l'épreuve de cette vie, sont des remèdes propres à le guérir; elles doivent lui faire comprendre combien il est amer de s'être séparé de Dieu[3], combien il est dur de regimber sous l'aiguillon qui nous veut diriger[4] dans une voie de justice, de lumière et de paix.

Je le crois fermement, tous les maux si nombreux, si effrayants, que vous nous envoyez, ô Dieu des miséricordes, ou doivent prévenir nos fautes en corrigeant nos mauvais penchants, ou doivent nous purifier du mal commis, en nous imposant une utile pénitence. La mort elle-même est une grande réparation, en même temps que notre purification dernière. A son approche, nous pouvons faire les actes les plus parfaits et les plus

[1] Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui (Ps. CXVIII, 120).

[2] Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit (I Reg. II, 6).

[3] Amarum est reliquisse te Dominum (Jerem. II, 19).

[4] Durum est contra stimulum calcitrare (Act. IX, 5).

héroïques. Tout est donc miséricorde et compassion dans le châtiment temporel qui nous atteint.

Cependant, la forme rigoureuse de vos miséricordes doit me faire comprendre d'une certaine manière l'horreur que vous inspire le péché. Rien ne coûte à votre bonté pour empêcher votre enfant de se rendre coupable ; rien ne lui coûte, non plus, pour le laver de son iniquité. Mais, si l'horreur du mal vous fait employer contre lui de tels remèdes, quelles rigueurs ne vous fera-t-elle pas trouver contre le même mal reconnu incurable?

Mon Dieu, ayez pitié de moi ; je suis tellement misérable et vil, les vérités de la foi produisent sur moi une impression si légère, qu'encore à présent, ce qui m'inspire de l'horreur, c'est moins le péché que la punition, et je redoute moins le châtiment éternel, mais éloigné, de la justice, que l'expiation imposée ici-bas par la miséricorde. Ayez pitié de ma faiblesse, ô mon Dieu : vous savez de quelle boue j'ai été pétri[1].... Si cette boue ne sait aimer les croix qui purifient, faites au moins qu'elle commence à pleurer ses péchés et à les avoir en horreur.

[1] Comparatus sum luto (Job. XXX, 19).

MÉDITATION IX.

DU PÉCHÉ EN REGARD DE L'AMOUR DIVIN.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville.

ADORONS, le front dans la poussière, la justice infinie de Dieu, et souvenons-nous, en tremblant, que nous avons mérité mille fois d'éprouver ses redoutables effets. Cependant, même en enfer, où elle semble régner sans partage, elle est encore tempérée de miséricorde et de bonté.

Le cœur sacré de Jésus continue son instante prière en faveur de la pauvre pécheresse qu'il veut sauver. Il considère les jugements effrayants de son Père céleste ; il voit les suites éternelles de ses arrêts de condamnation. Il est ému d'une douleur ineffable à la pensée de tant d'hommes qui oublient ces jugements, et s'exposent à cette condamnation. Oh ! comme il voudrait détourner ce malheur et les arracher à leurs péchés ! Comme il désire, en particulier, que Madeleine se convertisse ! Pauvre pécheresse ! si tu pouvais voir le cœur de Jésus et y lire son amour pour toi !...

Cependant, le Fils de Dieu adore la justice divine, et il bénit son Père céleste de l'avoir exaucé en faveur de l'âme qui va bientôt procurer tant de gloire à Dieu.

Voyez de quelle charité le Père nous a aimés : nous portons le nom d'enfants de Dieu, et nous le sommes

en effet[1]. Il nous a aimés le premier, et d'une charité perpétuelle[2].

C'est peu de savoir que l'amour de Dieu pour nous est infini dans la durée ; il faut encore comprendre qu'il est infini par son intensité. Nous devons le mesurer comme nous mesurons tout amour, c'est-à-dire par les œuvres. Or, n'a-t-il pas atteint l'infini lorsqu'il nous a fait don d'une personne divine? Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique[3] !

Ce n'est pas assez : ce Fils de Dieu fait homme, ce Verbe de Dieu fait chair nous a aimés à son tour d'un amour si véhément, que, non seulement il a donné sa vie pour l'expiation des péchés et pour le salut de tous les hommes, mais il a voulu que sa chair devint l'aliment, et son sang le breuvage de chacun d'eux[4].

Personne, en effet, n'a pu ravir à Jésus sa vie[5] : c'est lui-même qui l'a donnée volontairement. Personne, non plus, ne l'a forcé à instituer l'Eucharistie. Et qui donc, si ce n'est son cœur consumé d'amour, eût pu être assez grand pour songer à une telle invention?

L'Esprit-Saint, aussi, nous aime avec une infinie tendresse. Après l'élection que Dieu fait de nous pour ses enfants, il se hâte de descendre en nos âmes, non

[1] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus (I Joan. III, 1).

[2] Quoniam prior dilexit nos (*Ibid.* IV, 19). — In charitate perpetua dilexi te (Jerem. XXXI, 3).

[3] Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Joan. III, 16).

[4] Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus (Joan. VI, 56).

[5] Ut nos redimeret ab omni iniquitate (Tit. II, 24). — Auctorem salutis eorum (Hebr. II, 10). — Nemo tollit eam a me, sed pono eam a me ipso (*Ibid.* X, 18).

point seulement pour y passer, mais pour faire d'elles son temple et son habitation permanente. Il aide notre faiblesse; il prie en nous avec des gémissements d'une douceur inénarrable[1]; il aime en nous le Père qui nous a adoptés; il nous réforme à l'image de Jésus-Christ; en un mot, il opère, par sa présence en nous, l'œuvre si difficile et si admirable de notre sanctification.

Enfin, l'auguste et à jamais adorable Trinité a conçu, pour son ouvrage racheté et embelli par le sang de l'Agneau, une telle tendresse, que, si quelqu'un veut aimer Jésus, elle viendra et fera en lui sa demeure[2]. O Chrétiens, vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit-Saint habite en vous!

Eh bien! quelque immense et incompréhensible que soit cet amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit pour nous, quelque admirable et sublime que soit cette longue et ardente tendresse de la très sainte Trinité pour les hommes, s'il est une âme choisie et aimée entre toutes, une âme comblée des dons et des faveurs célestes, et que cette âme vienne à mourir en état de péché mortel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit la damneront. Dieu la privera à jamais de son amour; il se privera lui-même des délices qu'il aurait voulu goûter en la faisant entrer dans la joie de son Seigneur; il la punira sans trêve pendant l'éternité; il trouvera, dans les inventions d'une justice rendue implacable, des châtiments rigoureusement proportionnés aux crimes, et il versera à flots les trésors

[1] Accepistis Spiritum adoptionis filiorum (Rom. VIII, 15). — Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti, qui in vobis est (I Cor. VI, 19). — Similiter autem et Spiritus adjuvat infirmitatem nostram;... sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (Rom. VIII, 26).

[2] Si quis diligit me, ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus (Joan. XIV, 23).

de son indignation et de sa colère sur la tête de ceux qui seront morts obstinés dans leur iniquité.

Rien n'est capable de nous faire comprendre l'immensité de la malice que Dieu voit dans le péché, si nous ne savons point l'apercevoir dans cette violence qu'une telle malice l'oblige à faire à sa miséricorde et à sa bonté.

Je sais et je crois fermement, ô mon Dieu, que vous m'avez créé à votre image et à votre ressemblance[1] ; je sais et je crois que vous avez imprimé sur nous la lumière de votre face[2]. Comment se peut-il donc que je me laisse séduire par le péché, que vous poursuivez, vous, d'une haine parfaite? Comment est-il possible que je trouve quelque attrait en ce que vous réprouvez?

Il n'est que trop vrai : plus d'une fois je vous ai abandonné pour faire le mal; j'ai préféré aux délices de votre amour et à vous-même ce qui est pour vous l'objet d'une horreur sans mesure. Encore aujourd'hui, en sortant de cette prière où mon cœur semble ressentir quelqu'amour pour vous, il suffira peut-être d'un objet infâme, ou de la plus légère tentation, pour que ma concupiscence m'entraîne dans le mal. Hélas! ô mon bon Maître, d'où vient ce mystère de douloureuse confusion? D'où vient ce combat? Quelle est cette loi de la chair, qui résiste à l'esprit et qui le captive sous le joug du péché? Pourquoi fais-je le mal que je ne veux pas, et non le bien que je voudrais[3]?

Ma foi me l'enseigne, et mon cœur le sent : ce n'est point vous, ô mon Dieu, qui avez fait ce désordre; ce

[1] Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram (Gen. I, 26).

[2] Signatum est super nos lumen vultus tui (Ps. IV, 7).

[3] Non enim quod volo bonum, hoc facio ; sed quod nolo malum, hoc ago... Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ (Rom. VII, 19, 23).

n'est point vous qui avez établi cette contradiction. Cette source de péchés est fille d'un premier péché ; c'est lui qui a porté le trouble et la confusion dans le chef-d'œuvre de vos mains, qui a incliné au mal dès son enfance la créature chérie que vous aviez faite semblable à vous. Ah ! puisqu'il en est ainsi, votre amour même pour cette créature préférée m'explique, d'une certaine manière, la haine dont vous poursuivez le péché : haine divine, née de l'amour de jalousie dont vous aimez l'homme, elle ne peut pardonner celui qui vous ravit, pour le souiller et le perdre, le cœur de votre enfant de prédilection.

Et moi, qui suis la victime du péché, je ne le haïrais point ! Il me détourne de vous, qui êtes le centre de ma vie et le repos de toutes mes aspirations, et je ne le combattrais point ! Vous l'avez en horreur à cause de votre gloire qu'il vous ravit, et de mon bonheur qu'il empoisonne ; et moi, je ne l'aurais pas en horreur à cause du zèle de votre nom et de la paix de ma vie ! Oui, mon Dieu, je veux haïr, détester, combattre le péché de toutes les forces de mon âme ; mais vous, Seigneur, auteur de tout don parfait[1], vous qui me donnez de le vouloir, donnez-moi aussi la grâce de tenir ma résolution[2].

[1] Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursum est (Jac. I, 17).

[2] Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate (Philip. II, 13).

MÉDITATION X.

DE L'INGRATITUDE DU PÉCHEUR.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville.

ADORONS, en la très sainte Trinité, l'abîme de toutes les perfections. Elle nous a créés à son image ; mais le péché nous a ravi cette divine beauté : humilions-nous de vos fautes.

Ne nous lassons pas de contempler Jésus-Christ dans la maison du pharisien. Son cœur est ému de tristesse et d'une profonde compassion, en considérant l'état où le péché a réduit l'âme de Madeleine. Il l'avait créée avec un amour de prédilection; il l'avait rendue capable des plus nobles dévouements et des plus beaux sacrifices. En se détournant de son Dieu, elle est descendue dans la pire dégradation. La beauté, l'élévation et l'énergie de son caractère n'ont servi qu'à la faire tomber plus bas. Ce qui lui avait été donné de meilleur, son cœur, naturellement généreux et tendre, est devenu la cause même de ses péchés. Cependant, Jésus ne s'indigne pas, ne s'irrite pas, ne se détourne pas ; il presse, au contraire, intérieurement la pécheresse de revenir à lui.

Elle était noble, riche, jeune et belle : Dieu l'avait véritablement comblée. Sa famille comptait parmi les plus remarquables, non seulement par son origine antique et sa fortune, mais aussi par l'éclat de ses vertus. Avec tous ces dons, elle était devenue une pécheresse, et une pécheresse publique. Comment es-tu tombée, toi

qui brillais d'un si grand éclat[1] ? Comment as-tu renversé tous les obstacles qui te séparaient du mal ?

Le monde, en la voyant passer, se laissait aller à des sentiments divers : les uns enviaient ses avantages naturels, et la louaient de consacrer sa jeunesse au plaisir et à la dissipation ; d'autres blâmaient hautement sa conduite, secrètement contents que ses scandales leur donnassent occasion de faire paraître l'austérité de leur vertu et leur zèle pour la loi ; un très petit nombre suivaient ses débordements d'un œil attristé, ne la blâmant pas, ne la condamnant pas, mais pleurant dans le secret, à cause de l'offense de Dieu, et priant, afin que la miséricorde divine convertît en exemples d'édification et de salut ce qui était depuis si longtemps une pierre d'achoppement et de scandale. Pour elle, ardente, emportée, ne voulant voir ici-bas autre chose que ce qui la perdait, elle passait au milieu de la foule, insensible aux murmures des uns et aux applaudissements des autres.

Elle n'était pas heureuse, cependant. Rien ne pouvait empêcher qu'elle se trouvât par moments, seule avec elle-même : l'emportement des passions les plus vives a ses heures de relâche et de calme. Alors il fallait qu'elle entendît la voix de sa conscience, qu'elle sentît la dégradation de son âme, l'abus de tous les dons de Dieu, la honte de sa vie, le déshonneur de ses parents. A ces reproches, des rougeurs salutaires montaient à son front. Le remords commençait son œuvre de miséricorde. Mais bientôt la fougue du caractère, la force de l'habitude, la violence des passions reprenaient leur empire. Entraînée et tourmentée tout ensemble, afin de mieux échapper à ses remords, elle se replongeait avec un nouvel emporte-

[1] Quomodo cecidisti,... qui mane oriebaris (Is. XIV, 12).

ment dans le désordre et la dissipation. Les dons de Dieu étaient ainsi plus pervertis que jamais, et ses grâces traînées dans une boue plus infecte.

Et moi aussi, Seigneur, j'ai traîné dans la fange de tous les vices vos dons et vos grâces, et pourtant vous m'en aviez comblé plus que vous n'aviez fait la pauvre pécheresse! Elle vous connaissait à peine, et moi j'ai vu couler votre sang au sommet du Calvaire; elle ne savait pas tout votre amour, et moi j'ai goûté les délices de l'Eucharistie! Savait-elle que le Père l'avait choisie pour sa fille, que le Fils l'avait voulue pour épouse, que le Saint-Esprit l'avait élue pour son temple? Et moi, pouvais-je ignorer aucun des liens qui m'attachent à la très sainte Trinité? Elle n'avait point juré aux pieds de vos autels, ô mon Dieu, de renoncer au monde et au démon pour suivre les lois de votre amour; et moi, ces serments, je les ai faits! Ah! si elle était coupable et digne de tout châtiment, puisque enfin elle connaissait votre loi très sainte, que suis-je, moi, qui ai vu vos exemples et goûté les douceurs de votre amour?

Et j'ai prolongé de longues années cette vie inique! O beautés surnaturelles, qu'êtes-vous devenues? Chaude encore du sang de l'Agneau, par qui tu avais été purifiée, ô mon âme, je t'ai jetée dans la boue fétide du péché! O foi! ô espérance! ô charité! nobles racines par lesquelles tu étais vivifiée en Dieu, qu'ai-je fait de ces vertus?... C'est Dieu même que j'ai chassé de mon intelligence et de mon cœur, afin de faire régner sur moi le démon et le péché! J'ai contristé l'Esprit-Saint; je l'ai éteint en moi[1]. J'ai renouvelé dans mon cœur, ô mon Jésus, ô Dieu d'amour, les tourments et les ignominies

[1] Et nolite contristare Spiritum Sanctum Dei (Ephes. IV, 30). — Spiritum nolite extinguere (I Thes. V, 19).

de votre passion! Et peut-être, quand je faisais toutes ces choses, j'exigeais encore l'estime et la gloire qui viennent des hommes. O folie! ô malheur incomparable!

Mais, si mes crimes ont surpassé de beaucoup les fautes de la pauvre pécheresse de Béthanie, au moins faites, ô mon Dieu, dans l'excès de votre miséricorde, que ma contrition égale la sienne. Donnez-moi une source intarissable de larmes[1]. La beauté intérieure que votre sang précieux m'avait donnée une première fois, votre sang peut encore me la rendre. Que faut-il pour qu'il me la rende en effet? Que je répande au moins une larme de repentir; et que mon amour pénitent unisse cette larme d'homme et de chrétien aux flots sacrés du sang de notre salut.

MÉDITATION XI.

DU SCANDALE.

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville.

ADORONS humblement les impénétrables desseins de la sagesse de Dieu. Ce qu'elle voit de plus horrible et de plus détestable dans le péché, c'est le pouvoir qu'il a de se propager par le scandale. Cependant, elle déclare le scandale nécessaire; elle permet qu'il soit donné[2]. Humilions-

[1] Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum JEREM. IX, 1?

[2] Necesse est enim ut veniant scandala (MATTH. XVIII, 7).

nous profondément de ce que nous avons eu le malheur de donner mauvais exemple à vos frères.

Jésus est toujours chez le pharisien ; mais son cœur ne cesse pas de s'occuper de la pécheresse. Ce qui l'afflige particulièrement, dans la vie de Madeleine, c'est la vue des âmes que ses scandales ont détournées de lui. Peut-être en voit-il déjà dans l'enfer plusieurs dont son dérèglement a déterminé la perte. Jésus, cependant, ne se détourne pas d'elle ; il représente à son Père que, convertie, elle pourra donner les plus beaux exemples, que son influence funeste, limitée à un seul lieu, aura été de courte durée, tandis que le bon exemple de sa conversion servira jusqu'à la fin des temps à l'exaltation de la divine miséricorde, et sera l'occasion de la conversion de beaucoup de pécheurs.

Il y a, en tout péché, quelque chose de funeste pour tous les hommes. Il augmente la somme des crimes qui excitent sans cesse la justice de Dieu contre le monde ; il est un obstacle de plus dressé contre la miséricorde et la grâce de Dieu ; il augmente la puissance du mal sur la terre, et diminue les forces du bien : un membre ne saurait souffrir sans que le corps entier ne s'en ressente[1].

Mais si le péché secret est si pernicieux, que sera le péché public ? Nous sommes, depuis la chute d'Adam, plus portés au mal qu'au bien. Le moindre prétexte suffit pour nous autoriser à mal faire. Non contents d'attendre que ce prétexte vienne à nous, nous le recherchons avec une habileté qui parait infernale, et qui n'est au fond que le résultat de l'aiguillon qui nous pousse au mal. Nous scrutons dans ce but la conduite des autres, spécialement celle des personnes que leur

[1] Si patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra (I Cor. XII, 26).

état oblige à une vie plus parfaite. A peine apercevons-nous en elles l'ombre d'une action répréhensible, aussitôt nous nous en emparons comme d'une proie ; nous publions le fait, ou l'apparence du fait avec une joie insensée ; surtout, nous nous hâtons de nous en autoriser secrètement pour donner à nos vices toutes les satisfactions qu'ils peuvent souhaiter.

Qu'est-ce donc lorsque, pour ainsi dire, le scandale vient à nous? Qu'est-ce donc lorsqu'il descend de haut? Qu'est-ce donc lorsque le péché public s'adresse à la passion la plus vivace et la plus violente qui soit en nous? Ce qu'Augustin disait pour aiguillonner la lâcheté : « Eh quoi! ne pourrais-je point, moi, ce qu'ont pu tant d'autres? » Satan le dit pour aiguillonner encore l'âpreté de nos passions, la violence de nos désirs, en même temps que pour calmer un reste de honte ou de crainte de Dieu qui nous retient : « Eh quoi! tu t'abstiendrais, lorsque tant d'autres, plus honorés que toi, ne s'abstiennent pas! tu refrénerais les passions quand tant d'autres se font gloire de leur lâcher publiquement la bride! » Et c'est ainsi qu'en peu de temps une ville ou un peuple se détourne de Dieu, parce qu'il y a en ce peuple ou en cette ville une femme pécheresse.

Vous l'avez dit, ô mon Dieu : « Malheur au monde, à cause de ses scandales! Il est nécessaire que le scandale arrive; cependant, malheur à celui qui le donne!... Il vaudrait mieux pour lui qu'on le jetât à la mer, une pierre au cou[1]. » Telles sont vos paroles effrayantes, ô vous qui êtes la douceur et la bénignité!

[1] Væ mundo a scandalis. Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit... Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris (Matth. XVIII, 7, 6).

Malheur à moi! car j'ai donné le scandale, et je l'ai donné aux faibles et aux petits, et je l'ai donné de propos délibéré! Ce n'a pas été assez que la faiblesse ou la violence de mes passions me portât à des fautes qui n'ont pas été ignorées; j'ai voulu positivement entraîner dans le mal des créatures rachetées comme moi par votre sang. J'ai voulu plaire; j'ai voulu être recherché. J'ai fait de ma personne une idole, dont j'ai été le premier adorateur, et que j'ai offerte aux adorations des autres. Que m'importait que Jésus fût oublié, pourvu que l'on s'occupât de moi? Que m'importait que les âmes vinssent à se détourner de Dieu, à se vider de Dieu, pourvu qu'elles fussent remplies de mon image et de mon souvenir? Que de temps, que d'années, que de démarches employées, ou plutôt perdues, dans ce dessein. Et lorsque ma conscience criait pour m'avertir de ma faute, comme j'étais habile à la faire taire, à l'étouffer en quelque sorte sous les vains prétextes que me forgeait une prudence toute de chair[1]! Hélas! et j'ai réussi dans mes projets insensés!... Hélas! peut-être maintenant, plusieurs, pour m'avoir connu, pour m'avoir vu loin de Dieu, ont trouvé leur ruine dans le scandale que je leur donnais, et l'éternelle mort dans cette ruine.

O mon Dieu, si je suis ainsi coupable, quelle miséricorde reste-t-il pour moi? Si j'ai rendu inutile pour plusieurs votre rédemption surabondante; si j'ai perdu pour l'éternité des âmes qui vous ont été chères, puis-je encore attendre la miséricorde et le pardon? Non, je ne le pourrais pas, et, après les sentences terribles que vous avez prononcées dans votre Évangile, le désespoir seul me resterait, si je n'avais pas sous les yeux,

Prudentia carnis mors est (Rom. VIII, 6).

dans la conversion de Madeleine, la preuve évidente qu'il y a grâce aussi pour le pécheur scandaleux !

O mon Dieu, je puis donc être pardonné, quelque grands et funestes qu'aient été mes péchés !... Je vous offenserais, miséricordieux Sauveur, si je n'espérais pas obtenir ce pardon. J'espère donc en votre miséricorde, j'espère en votre sang répandu pour moi. « Vous qui avez absout Marie, vous qui avez exaucé le larron, ô doux Jésus, vous m'avez donné, à moi aussi, l'espérance[1] ! »

MÉDITATION XII.

COMMENT JÉSUS PRÉPARE L'AME QU'IL VEUT AMENER A CONVERSION.

Ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien.

DMIRONS comme la divine bonté sait atteindre son but avec une force invincible, tout en usant d'une grande douceur[2]. Pour attirer à elle les âmes, elle emploie avec un égal succès la crainte de sa justice et les attraits de sa miséricorde.

Jésus est toujours chez le pharisien. Son action sur l'âme de la pécheresse devient pressante. Il l'éclaire d'une vive et profonde lumière; il lui révèle avec une grande clarté l'horreur de ses fautes; il la frappe de la crainte des jugements du Très-Haut.

[1] Qui Mariam absolvisti, et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti (LITURG.).

[2] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter (SAP. VIII, 1).

Toutes ces opérations de la grâce ne la jettent pas dans le désespoir : elle sent que ce qui se passe en elle est une œuvre de miséricorde, et, bien qu'elle comprenne le danger de son état, et qu'elle tremble sous le regard de la justice divine, une secrète espérance la soutient, la console, et lui fait trouver la paix dans un ardent désir de devenir meilleure.

Peu d'études sont capables de nous procurer autant de profit spirituel que la contemplation des opérations par lesquelles Dieu prépare une âme à recevoir le bienfait du pardon et de la justification. Il y a un abîme à combler, une distance à franchir, et seul il en a la puissance ; il le fait au moment précis de l'infusion de la grâce qui justifie, au moment où le pécheur cesse d'être enfant de colère et de malédiction pour devenir enfant de bénédiction et d'amour. Aucun acte antérieur à cette grâce, si bon qu'il soit, aucune docilité aux inspirations du Saint-Esprit qui l'y disposent, ne pourrait mériter à l'âme coupable le baiser divin de réconciliation et de paix. La justification, la sanctification, la grâce, demeure toujours un pur don. Le Très-Haut s'incline vers le pécheur par bonté ; le Dieu juste et saint l'accueille par miséricorde en ses bras, le presse sur son cœur, comme fit le père de l'enfant prodigue. Avant cette faveur qui le rend juste, l'homme ne saurait se rendre digne d'un bien spirituel[1].

Cependant, elle est admirable la sollicitude avec laquelle Dieu provoque les préparations de l'âme pécheresse en vue de son pardon. Tout se fait si doucement, si naturellement, semble-t-il, que cette âme, conduite par l'Esprit-Saint, paraît agir spontanément, ne recevoir que de soi-même l'inspiration du respect que

[1] Aut quis prior dedit illi, et retribuetur ei (Rom. XI, 35).

mérite le don de Dieu et des dispositions avec lesquelles il le faut accueillir. Les soins que dès lors elle se donne à elle-même sont comparables à celui que prend un homme d'humble condition, nettoyant et ornant sa maison, sur le point d'y recevoir un grand personnage; ou bien encore à l'attention avec laquelle une femme approprie un vase qui a servi jusqu'à présent à des usages communs, et qu'elle destine maintenant à recevoir la liqueur la plus précieuse. Hélas! le cœur et l'âme coupables ont servi non seulement à des usages vulgaires, mais à contenir le péché, unique mal qui atteigne Dieu, comme Dieu peut être atteint, et qui les souille. Et maintenant Dieu les destine à recevoir le prix du sang de Jésus, c'est-à-dire la grâce, la charité, les dons divins, l'Esprit-Saint!

Ah! bien que la préparation qui précède cet heureux moment ne puisse nous faire mériter qu'il arrive, il convient au Dieu qui fait toutes choses avec harmonie, il convient à la sainteté du bienfait, que cette préparation ait lieu.

Ordinairement, elle commence par un vif sentiment du nombre et de la grandeur de nos fautes; par une sorte de vue de l'état de profonde dégradation naturelle et de mort surnaturelle où se trouve notre âme. A cette première grâce, qui fait pénétrer une honte et une confusion salutaires jusqu'au plus intime de notre être, succède, ou plutôt se mêle promptement la crainte de la justice de Dieu. Les pensées de la mort, du jugement, de l'éternité et de l'enfer, nous frappent successivement d'une terreur indicible; notre chair même en frémit. C'est ainsi que Dieu commence à vider notre âme du péché et de l'attachement au péché, qui l'avaient trop longtemps détournée de lui. Tout cela, il le fait de mille manières différentes, même les plus inatten-

dues. Parfois, c'est à l'occasion d'une mort dont nous sommes témoins, d'une parole que nous entendons; d'autres fois, c'est la vue d'un grand spectacle de la nature, la satiété que nous cause le péché même, ou le vide qu'il laisse en nous; souvent, enfin, c'est une touche de la grâce et de la divine miséricorde, qui semble arriver comme du ciel et sans aucune occasion extérieure. Si les voies de l'homme pour aller à Dieu sont diverses, diverses aussi sont les voies de la miséricorde de Dieu pour visiter le pécheur.

O mon Dieu, ces traits de votre grâce, par lesquels vous commencez une œuvre dont la justification du pécheur sera bientôt le couronnement, ne se terminent pas absolument au moment de notre conversion. Votre bonté les continue d'une manière différemment semblable, durant tout le cours de notre vie spirituelle, en leur donnant de temps en temps plus de force et de vigueur. Vous avez disposé des ascensions dans notre cœur et dans notre vie; vous voulez que nous nous élevions de vertu en vertu[1]. Chacune de nos ascensions, chacune de nos élévations est précédée d'une purification analogue à celle qui prépare l'entrée bienheureuse de l'âme dans le pardon de ses péchés. Sur la voie du ciel, où nous marchons, il se rencontre des obstacles et des difficultés; nous passons par des heures de fatigue et de lassitude. Le relâchement et la tiédeur, alors, nous deviendraient trop aisés; mais vous, ô mon Dieu, vous savez, par ces traits acérés de votre grâce, venir à notre secours en temps opportun[2].

Et qu'est-ce donc que ces vues profondes et inattendues de notre néant et de notre misère? Qu'est-ce que

[1] Ascensiones in corde suo disposuit (Ps. LXXXIII, 6).

[2] Et gratiam inveniamus in auxilio opportuno (Hebr. IV, 17).

ces sentiments vifs et subits de notre culpabilité, auxquels, sans motifs apparents, ne tardent pas à se joindre les terreurs salutaires qu'inspire à l'âme la conscience de sa faiblesse et de ses abus de la grâce de Dieu? Qu'est-ce que tout cela, sinon des grâces semblables à celles par lesquelles notre conversion a commencé, et qui nous appellent à une conversion plus parfaite?

Que vous êtes bon, ô mon Dieu, que vous êtes admirable dans le soin que vous prenez de vos enfants! Ah! si seulement nous voulions étudier les voies par lesquelles votre miséricorde nous visite sans cesse, comment nous serait-il possible de ne pas nous éprendre pour vous des sentiments de la plus vive reconnaissance et de l'amour le plus ardent?

MÉDITATION XIII.

JÉSUS RÉPAND L'ESPÉRANCE DANS LE CŒUR QU'IL VEUT RAMENER A LUI.

Ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien.

DORONS les conseils de la sagesse et de l'amour de Dieu : il ne refuse à personne, pas même aux plus grands coupables, les grâces nécessaires au salut; mais, parmi les pécheurs, il se choisit des élus qui recevront une plus grande miséricorde. Prions le Seigneur de nous attirer, nous aussi, afin que nous puissions courir à l'odeur de ses parfums[1].

[1] Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum (CANT. I, 3).

Considérons des yeux de la foi l'action invisible de Jésus sur le cœur de Madeleine. Après l'avoir remplie de confusion et de terreur, son cœur très doux se hâte de faire pénétrer en elle des pensées de confiance. L'espérance qui naît de la miséricorde se mêle à la crainte qu'inspire la justice. Jésus fait grandir progressivement les sentiments de cette confiance jusqu'à ce qu'ils deviennent plus forts et plus pressants que ceux de la crainte. C'est ainsi qu'il attire à lui l'humble pécheresse, dans le cœur de laquelle nous pouvons distinguer déjà un commencement d'amour pour son Sauveur.

Ce n'est pas la première fois que Madeleine entend parler de Jésus. Qui pouvait à cette époque, ignorer le nom du Sauveur dans la Judée? Ses œuvres et ses miracles avaient eu trop d'éclat; sa bonté et sa miséricorde avaient trop étonné, et sa condescendance pour les pécheurs avait trop indigné les pharisiens, pour que son nom ne fût pas célèbre. Peut-être Madeleine a-t-elle entendu parler du pardon accordé à la femme adultère. En tout cas, elle sait que la bénignité de Jésus a remis les péchés d'un grand nombre. Béthanie, qu'elle scandalisait, a déjà vu Jésus dans son sein. Madeleine n'ignore pas que le pharisien qui a l'honneur de le recevoir en ce moment, a auparavant reçu de lui la guérison d'un mal horrible qui rongeait son corps. Ce pharisien est Simon le lépreux. Est-il plus difficile pour Jésus de guérir la lèpre de l'âme que celle du corps?

Plusieurs croient avoir le droit d'ajouter que Madeleine elle-même aurait été l'objet d'un bienfait miraculeux du Sauveur : sa délivrance de sept démons, dont elle était possédée[1]. S'il est vrai que le texte sacré doive être interprété dans ce sens, Madeleine n'a pas été

[1] De qua ejecerat septem dæmonia (Marc. XVI, 9).

reconnaissante ; surtout, elle n'a pas profité de la bonté de Jésus comme il eût été nécessaire. Elle a donc été ingrate. Cependant, celui qui a délivré son corps de la possession diabolique, n'est-il pas assez puissant pour délivrer son âme d'une possession plus redoutable et plus funeste. Le pouvant, n'est-il pas assez bon pour le vouloir !

Telles sont les pensées que la grâce fait se succéder dans l'âme de la pauvre pécheresse. Quelques-unes d'entr'elles, toutes d'une certaine manière, augmentent sa confusion ; car toutes, en lui faisant mieux connaître le Dieu qu'elle a offensé, lui donnent une plus grande honte de ses fautes ; mais toutes, aussi, augmentent sa confiance en la bonté de ce même Dieu. Déjà un sentiment inconnu commence à naître en elle : la confiance en grandissant, prend un caractère d'amour. Et l'objet de cet amour, si nouveau dans un tel cœur, c'est Jésus, le Dieu qu'elle a tant affligé, tant offensé, tant outragé. Elle ignore les mystères de la grâce, elle ne sait pas que Jésus même opère en elle tous ces sentiments qui l'étonnent. Elle éprouve une certaine honte de ce que son cœur veut oser. Cependant, elle ne sait pas, elle ne veut pas résister à ce sentiment, naissant encore, et pourtant si fort déjà et si doux, qui la presse comme irrésistiblement d'aller se jeter aux pieds de Jésus.

Et qui pourrait, en effet, résister aux attraits de votre douceur et de votre bénignité, ô Jésus? Hélas ! malgré le grand nombre de pécheurs qui vous résistent, il me semble, ô mon bien-aimé Sauveur, que vos attraits sont irrésistibles.

Essayons, essayons de nous souvenir des bontés de Jésus ; essayons de nous rappeler ce que nous avons entendu dire et ce que nous avons vu de nos yeux sur ce

sujet. Essayons, surtout, de mesurer les miséricordes infinies dont nous avons été nous-même l'objet de la part de sa bénignité, et nous verrons qu'en effet les attraits de Jésus sont irrésistibles.

Ah! le chef-d'œuvre de l'adresse de Satan consiste à nous faire oublier Jésus. De tous les filets où notre ennemi nous retient captifs, loin de vous, ô Maître uniquement aimable, le plus fort, c'est la dissipation. Il cherche à vous faire oublier, afin que nous ne nous souvenions pas de vos bontés pour nous et du prix qu'elles vous coûtent. Il faut cet oubli pour qu'il devienne possible de ne pas vous aimer, pour qu'il devienne possible de vous offenser!

Dans un autre état d'âme, Satan agit de la même manière. Il n'ignore pas que les saints ont porté constamment l'Évangile de Jésus dans leur cœur; il sait qu'ils n'ont pas cessé de nourrir leur âme de cet aliment divin dans le silence de la méditation. Aussi, pour empêcher ceux qui sont appelés à une vie parfaite d'arriver à la perfection de leur état, il ne sait rien de mieux que de les détourner de cet exercice, rien de plus sûr que de les retenir dans une certaine dissipation. A l'un, il propose des études importantes pour la gloire de Dieu; à l'autre des œuvres de zèle pour le salut des âmes; à ceux-ci les soins multipliés qu'exige l'entretien matériel d'une maison; à ceux-là le souci de la direction d'un grand nombre d'âmes. Et c'est ainsi que, sous de vains prétextes, il ravit à tous le souvenir de Jésus, et les prive des agrandissements que l'amour divin eût pris dans leur cœur par ce souvenir uniquement précieux.

Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il pesant? Pourquoi aimer la vanité et chérir le mensonge? Sachez que Dieu a rendu son Saint admi-

rable[1]. Ah! que rien au monde, rien de mauvais, ni rien de bon ne nous empêche jamais de nous souvenir de lui, si nous voulons qu'il ait pour nous des attraits irrésistibles.

MÉDITATION XIV.

JÉSUS ATTIRE VERS LUI LE CŒUR DU PÉCHEUR.

Ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien...

ADORONS la sainteté divine; c'est elle qui fait du Très-Haut le Dieu jaloux. Il est jaloux, et il ne veut pas donner sa gloire à un autre[2], et il ne veut point de partage dans notre cœur. Ce n'est donc qu'en abandonnant tout le reste, que nous pourrons le trouver pleinement.

Le cœur de Jésus tressaille d'allégresse; il contemple avec complaisance les effets de sa grâce sur l'âme de Madeleine, et il rend intérieurement d'admirables actions de grâces à son Père. Cependant, après avoir produit en elle ces saints désirs et ces bonnes aspirations, il continue à l'assister, s'il est possible, plus que jamais. Il sait ce que peut la nature humaine abandonnée à elle-même; il sait que lui seul, qui a commencé la bonne œuvre de cette conversion, peut la conduire à

[1] Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum (Ps. IV, 3, 4).

[2] Gloriam meam alteri non dabo (Is. XLVIII, 11

bon terme[1]. C'est pourquoi il illumine de plus en plus cette intelligence, il fortifie davantage cette volonté. Déjà, du reste, le bon usage qui a été fait des faveurs reçues, le presse invinciblement d'en accorder de plus grandes.

Le premier mouvement de l'âme qui se convertit est de se détourner avec horreur du mal, qu'elle a trop aimé jusque-là, et de s'en éloigner ; ensuite, elle tend vers le bien, c'est-à-dire vers Dieu, vers ce Dieu trop oublié et trop outragé jusqu'à cette heure, mais qu'elle commence à aimer maintenant, et à qui elle souhaite de s'unir déjà par la perfection de la charité. Ces deux actes se supposent mutuellement : l'un ne peut se faire sans que l'autre ne soit par là-même presqu'entièrement accompli. Cependant, ils ne sont pas identiques, et l'âme chrétienne ne cesse pas de les produire tous deux en les distinguant : le premier s'appelle contrition, et le second, charité[2].

Tout cela est bien exprimé dans la conversion de notre chère sainte. Elle sort de sa maison, de cette maison où elle avait si souvent offensé Dieu ; elle la quitte pour aller vers Jésus, vers celui qu'elle veut désormais uniquement aimer. Ah ! dans sa contrition, tout ce qui lui rappelle ses fautes lui est en horreur. Ce n'est pas qu'elle refuse d'avoir sans cesse son péché devant les yeux pour le pleurer toute sa vie ; mais elle a en horreur tout ce qui l'a éloignée de Dieu, tout ce qui a pu servir d'instrument à sa folie et à son crime. Les lieux qu'elle a souillés de ses fautes lui paraissent

[1] Confidens hoc ipsum quia cœpit in vobis opus bonum perficiet usque in diem Christi Jesu (PHILIPP. I, 6).

[2] Considerans enim et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis quas operatus est, vivet et non morietur (EZECH. XVIII, 28).

plus insupportables que la solitude la plus affreuse. Elle sait trop maintenant sa faiblesse ; elle aimerait mieux mille fois mourir que d'offenser encore son Dieu : cependant, ce qui l'a entraînée une fois loin de lui, ne pourrait-il pas l'entraîner encore? Le royaume du péché est le royaume des délices des sens, et Jésus-Christ est la source des délices de l'esprit ; le royaume du péché est le lieu où l'esprit est immolé à la chair[1], et Jésus-Christ veut que la chair soit immolée à l'esprit. C'est pourquoi la sainte convertie n'attend pas que Jésus vienne à elle dans le lieu des délices charnelles : il ne peut faire qu'une visite intérieure à l'âme pécheresse dans le lieu de son péché, et c'est pour l'en faire sortir ; il ne peut y demeurer lui-même, et l'âme sent qu'il faut qu'elle aille à Jésus, à ce Roi qui a une croix pour trône. Et puis, une sainte haine l'anime contre son corps : elle trouve qu'il est juste que la chair coupable soit châtiée, et que le corps qui a péché fasse pénitence.

Ne nous étonnons pas si toutes les conversions illustres ont été suivies d'un entier changement de vie. Les pensées qui ont produit ce changement ont suffi à peupler les déserts de saints, à remplir les cloîtres de pénitents, à établir pour jamais les pauvres pécheurs dans les trônes de gloire laissés vides par la rébellion de Lucifer et de ses anges.

O mon Dieu, vous êtes un Dieu jaloux, et je vous rends grâces de votre sainte jalousie. « Quittez, dites-vous à Abraham, quittez votre pays, votre famille, la maison de votre père[2]. — Voulez-vous être parfait?

[1] Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur (Gal. V, 17).

[2] Egredere de terra tua, et de cognatione tua et de domo patris (Gen. XII, 1).

dites-vous au chrétien, quittez vos richesses ; déchargez-vous de ce fardeau trop pesant. Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il se quitte lui-même[1]. »

O mon Jésus, mon cœur comprend ce langage, et il comprend aussi l'adresse amoureuse de votre providence. Toute la vie doit être une conversion. Il faut d'abord s'éloigner de tout ce qui est mal, puis s'éloigner de ce qui est naturel et imparfait, enfin quitter même ce qui peut créer un danger ou devenir un obstacle ; il faut aller à la liberté, à la liberté entière. Ce n'est pas assez, pour cela, de rompre les chaînes, il faut rompre même le fil qui pourrait nous retenir loin de vous.

Et pourquoi cette jalousie, sinon parce que vous êtes saint, et que vous voulez que nous soyons saints[2] ? Pourquoi cette universelle exclusion, sinon parce que vous voulez être notre vie, et votre pureté est telle, qu'il ne vous est pas possible de vous approcher de ce qui est impur ?

Mais vos divins oracles ne sont pas compris ; votre voix si douce[3] n'est pas écoutée Que fera votre amour, ô mon Dieu ? Comment s'y prendra-t-il pour convertir perpétuellement cette âme que vous aimez ? Vous la laisserez aller à son gré, dans les sentiers de la vie[4], et l'expérience lui parlera de sa voix austère. La patrie et la famille, qu'elle n'aura pas voulu quitter par amour, il faudra qu'elle les quitte par dégoût ; la maison de son père lui deviendra une prison ; les richesses lui seront

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum (Luc. IX, 22)
[2] Sancti estote, quia ego sanctus sum (Levit. XIX, 2).
[3] Locutus sum, et non audierunt (Is. LVI, 4. — Jer. XXXV, 17).
[4] Abjiciet eos Deus meus, quia non audierunt eum (Os. IX, 17).

des épines[1]; et son plus cruel ennemi, elle le connaîtra enfin, ce sera elle-même[2], à qui votre amour n'a pu la faire renoncer. Et alors il faudra comprendre que ce que Jésus voulait, dans son amour jaloux, était ce qui nous valait le mieux; et il faudra faire dans la douleur ce que nous aurions pu faire dans la joie.

Combien la sagesse de Dieu diffère de la sagesse humaine! Donnez-moi, ô mon Jésus, la grâce de le comprendre; donnez-moi aussi la force de préférer à toute autre lumière celle qui vient de vous. Ah! il faut que les ravages du péché originel soient bien grands, puisque, ne pouvant douter ni de votre sagesse, ni de votre amour pour nous, je puis encore préférer mes mauvais penchants à vos commandements ou à vos conseils. Faites, s'il vous plaît, qu'il n'en soit pas ainsi, et que désormais le tout pour moi, dans cette vie, soit de faire votre volonté[3].

[1] Quod autem in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus et divitiis et voluptatibus vitæ euntes suffocantur (Luc. VIII, 14).

[2] Inimici hominis domestici ejus (Matt. X, 36).

[3] Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es (Psalm. CXLII, 10).

MÉDITATION XV.

JÉSUS INSPIRE AU CŒUR DU PÉCHEUR UN ARDENT DÉSIR DE POSSÉDER DIEU.

Ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien...

HONORONS la bonté infinie de notre Dieu. C'est elle qui l'a conduit à se communiquer à nous comme il l'a fait ; c'est elle aussi qui attire à lui, comme à leur centre, toutes ses créatures raisonnables. Humilions-nous d'avoir si souvent fermé notre âme aux effusions de la bonté divine, et d'avoir tant de fois résisté à son attrait.

Suivons du regard notre chère sainte. Comme l'Épouse des saints Cantiques, elle se lève et parcourt la cité, cherchant celui que son âme chérit : elle va dans les rues et sur les places ; elle demande aux gardes : « N'avez-vous pas vu celui que cherche mon cœur ? » Ah que vos pas sont beaux[1], heureuse pécheresse, maintenant qu'ils vous conduisent à Jésus ! Qui me donnera de faire, sous l'impulsion du saint amour, des pas semblables ! Voyez : elle passe dans les rues, mais ses yeux ne voient point ; son œil intérieur est fixé vers l'objet de sa recherche avec tant d'intensité, que tout lui est devenu indifférent. Les regards de mépris, les chuchotements de l'hypocrisie, les railleries indécentes

[1] Surgam et circuibo civitatem ; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. — Num, quem diligit anima mea, vidistis ? — Quam pulchri sunt gressus tui (CANT. passim) !

que sa présence occasionne, l'expression de divers sentiments, tous injurieux pour elle, ne l'effleurent même pas ; elle n'y prend pas garde. Que lui fait tout cela[1] ?

« Je vous en prie, si vous avez vu mon Bien-Aimé, dites-moi où il se cache ; montrez-moi celui que mon cœur préfère. Il m'a fait sentir, malgré mes crimes, qu'il est assez bon pour me pardonner, et qu'il ne méprisera pas ce cœur que j'ai prostitué à l'amour des créatures. Il a dit, au fond de mon âme, qu'il peut et qu'il veut la guérir, la purifier et refaire sa beauté. Auprès de lui, j'oublierai les angoisses que j'ai ressenties, les folies, les hontes, les souillures du passé ; j'oublierai l'amour vide et mortel, et j'apprendrai la sagesse et l'honneur, et je trouverai l'amour qui fortifie et qui donne la vie. Oh ! dites-moi où est mon Bien-Aimé[2] ? »

Elle va ainsi, le cœur tout rempli d'amour et de contrition ; quelquefois, peut-être, elle s'arrête, disant : « Oserai-je m'approcher de lui ? » Et la rougeur de la confusion monte à son front, et ses larmes coulent avec abondance. Mais bientôt elle entend la douce voix de Jésus, qui ne cesse de l'appeler, et sa confiance se ranime ; et elle va, elle va à Jésus.

O mon Sauveur, toujours votre voix nous appelle ; toujours vous nous pressez intérieurement de venir à vous. Votre voix est douce ; votre nom est une huile répandue ! Vous nous attirez, et vous voulez que nous courions à l'odeur de vos parfums[3].

[1] Viam sapientiæ monstrabo tibi ; ducam te per semitas æquitatis. Quas cum ingressus fueris, non arctabuntur gressus tui, et currens non habebis offendiculum (Prov. IV, 11, 12).

[2] Num quem diligit anima mea vidistis ? — Indica mihi quem diligit anima mea (Cant.).

[3] Vox tua dulcis. — Oleum effusum nomen tuum. — Trahe nos, curremus in odorem unguentuorum (Cant.).

La vie entière est une conversion ; nous vous avons connu, nous vous avons aimé ; nous avons dit : J'ai trouvé celui qui est cher à mon cœur ; je l'ai trouvé, je le tiens et je ne le laisserai pas aller[1].

Pourtant, nous nous sommes aperçus, un jour, que vous étiez loin de nous, et cela sans que nous eussions reculé. C'est que vous êtes semblable à l'aigle qui provoque ses petits à voler[2]. Vous ne vous arrêtez pas : vous marchez toujours, et vous dites à l'âme fidèle : « Si quelqu'un veut venir après moi[3].... »

Où irons-nous, Seigneur? C'est vous seul qui avez les paroles de vie éternelle. Un jour auprès de vous vaut mieux que mille[4]. Je sens, je sens mon indignité et ma profonde misère. Je suis semblable à un hérisson tout couvert des épines du péché. Mais n'êtes-vous pas la pierre qui sert de refuge au hérisson[5] misérable et vil? Où allez-vous? Où vous conduiront vos pas si beaux?....

Quelque part que je vous voie, Jésus, je veux aller à vous. « Allons, dit l'Apôtre, et mourons avec lui[6]. » Ah! je le comprends : c'est ce qu'il faut, car vous allez au Calvaire.

Jésus, ô mon Bien-Aimé, votre amour est enivrant, et il est délicieusement trompeur. Il opère dans l'âme qui le boit une soif ardente[7]. Plus elle boit votre dilection

[1] Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam (CANT.).

[2] Sicut aquila provocans ad volandum (DEUT. XXXII, 11).

[3] Si quis vult post me venire... (MATTH. XVI, 24).

[4] Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes (JOAN. VI, 69). — Melior est dies una in atriis tuis super millia (PSALM. LXXXIII, 11).

[5] Petra refugium herinaciis (PSAL. CIII, 19).

[6] Eamus et nos, et moriamur cum illo. (JOAN. XI, 16).

[7] Ego mater pulchræ dilectionis.. In me gratia omnis viæ, et

très sainte, plus elle veut boire, et c'est ainsi que vous l'entraînez à votre suite, hors d'elle-même, jusqu'au dépouillement, jusqu'au crucifiement, jusqu'à l'entière mort. Et comment n'en serait-il pas ainsi? L'âme qui vous aime est votre épouse, et il faut qu'elle quitte tout pour adhérer à son époux[1]. Il faut qu'elle aille le rejoindre et s'unir à lui sur le lit nuptial, qui est la Croix.

Attirez-moi par l'odeur de vos parfums. Mettez sur mes lèvres la douceur de votre amour, afin qu'elle m'entraîne après vous. Faites que j'aie soif de cette douceur inénarrable, une soif si ardente, que je coure comme un insensé vers vous, jusqu'à ce que je vous trouve et vous possède, sur cette croix où vous avez établi votre trône, et que rien ne me sépare plus de vous[2]!

veritatis : in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me et a generationibus meis implemini .. Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient (Eccli. XXIV, 24, 25, 26, 29).

[1] Propter hoc relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit ad uxorem suam... Quod ergo Deus conjunxit homo non separet (Marc. X, 7, 9).

[2] Christo confixus sum cruci (Gal. II, 19).

MÉDITATION XVI.

GÉNÉROSITÉ DE L'AME VRAIMENT CONVERTIE.

Elle apporta un vase d'albâtre plein de parfum...

HONORONS la Majesté divine, considérant spécialement cette bonté infinie qui porte Dieu à communiquer sans mesure ses biens à ses plus humbles créatures. Remercions-le des bienfaits sans nombre dont nous avons été l'objet.

Jésus fait sentir au cœur de l'humble pécheresse quelque chose des excès où sa générosité l'entraînera en notre faveur. Sans doute, elle ne peut pas deviner toutes les inventions de l'amour du Sauveur pour les âmes, cependant, la voix intérieure de celui qu'elle aime déjà avec tant de pureté et de véhémence, lui répète les paroles qu'il adressait autrefois plus sensiblement à la Samaritaine : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te parle, celui qui t'attire.... si tu connaissais la générosité de son amour[1] !

Madeleine se rend vers Jésus avec un vase d'albâtre rempli d'une essence précieuse. Qui nous dira ce que signifie cet objet, peu important en apparence, mais que le profond instinct de l'art catholique nous montre comme un signe distinctif de la sainteté de Madeleine? Qui nous fera comprendre l'influence qu'il a exercée sur tout le cours de sa vie et sur les accroissements de ses

[1] Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi (JOAN. IV, 10)!

vertus? Pourquoi, déjà si profondément remuée par la divine grâce, a-t-elle choisi ce vase d'albâtre, de préférence à tout autre, pour servir à l'onction des pieds de son Sauveur? Il y a là un mystère : celui de la générosité de son cœur, grand entre tous. Sans doute, des souvenirs, précieux à Madeleine pécheresse, se rattachent à ce vase; il est pour elle un monument. Ses yeux y ont lu longtemps, avec joie, un nom, une date. Peut-être fut-ce le premier don de celui qui l'avait entraînée loin de Dieu; peut-être est-ce le dernier, et il a été accepté au milieu des protestations et des serments d'éternelle fidélité par lesquels l'amour profane se ment à lui-même[1]. Porter ce vase à Jésus, et répandre le parfum aux pieds du divin Maître, c'est pour Madeleine l'acte suprême de la générosité; c'est immoler au pur amour naissant l'amour impur qui l'avait séduite; c'est faire le sacrifice du plus cher objet, de l'unique peut-être, qui l'a si longtemps retenue loin de Jésus. O cœur fait pour aimer beaucoup ce Dieu qui aime sans mesure! O Madeleine, vous apprendrez glorieusement qu'il n'est pas possible d'égaler Jésus en générosité[2].

Ce qu'il faut, avant tout, à l'âme qui veut vous aimer, ô Jésus, c'est d'être généreuse. Deux motifs l'exigent : votre propre générosité envers elle, et la difficulté de la voie parfaite où vous l'appelez[3].

Comment vous refuser quelque chose, ô Seigneur, à

[1] Mentita est iniquitas sibi (Psalm. XX, 12).

[2] Deus autem, qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo (cujus gratia estis salvati) (Eph. II, 4, 5).

[3] Estote ergo imitatores Dei, sicut filii charissimi. Et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos... Eratis enim aliquando

vous qui ne nous refusez rien? Vous avez tout donné pour nous : votre gloire divine, vous l'avez anéantie pour notre salut; votre gloire humaine, vous l'avez pareillement sacrifiée. Et qui peut dire avec quel oubli de vous-même vous avez fait ces sacrifices! Avez-vous un seul instant, en toute votre vie terrestre, pensé à vos intérêts[1]? Avec quelle largesse avez-vous répandu votre sang pour nous! Et ce n'a pas été assez de le répandre jusqu'à la mort, vous avez voulu donner les dernières gouttes après votre mort même. Maintenant, est-ce avec mesure que vous vous donnez à vos enfants dans le sacrement de votre amour? Y faites-vous quelque réserve? Non; vous vous donnez autant de fois qu'ils le veulent; bien plus, vous les pressez d'accepter souvent ce don inestimable de votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité. Ah! l'amour qui vous presse de venir à moi est véritablement sans mesure!

Mais, comme il est en même temps délicat, vous avez voulu que nous puissions y répondre par un amour semblable, par des sacrifices pareils, autant que cette similitude est possible. Pour cela, à nous qui sommes petits et faibles, vous nous avez demandé de grandes choses, vous nous avez imposé des œuvres d'héroïsme. Enfants d'Adam, pécheurs et inclinés au mal dès notre enfance[2], vous nous invitez à devenir enfants de Dieu: vous nous appelez du doux nom de frères, et vous voulez que nous le méritions par notre ressemblance avec vous[3]. De la profonde misère où nous sommes

tenebræ, nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate (Eph. V, 1, 2, 8).

[1] Christus non sibi placuit (Rom. XV, 3).

[2] Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua (Gen. VIII, 25).

[3] Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei

nés, il n'est point possible d'aller à la perfection où nous devons mourir, sans que nous rencontrions sur notre route de grands sacrifices à faire : offrir nos corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et capable de plaire à sa pureté infinie[1] ; courber l'orgueil de notre nature sous le joug de l'humilité; déposer la violence et revêtir la douceur ; en un mot, nous renoncer, et ne pas cesser de nous renoncer; porter la croix, et la porter tous les jours.

Et comment accomplir toutes ces œuvres sans une générosité au-dessus de toute lassitude? Soyons donc généreux. Donnons à Jésus ; donnons-lui tout ce qu'il nous demande; donnons-lui promptement; donnons-lui, surtout, ce qu'il est plus difficile de lui donner. Suivons l'exemple de notre chère sainte : choisissons, parmi tous les sacrifices, celui qui déchirera le plus vivement notre cœur; c'est celui qui nous éloignera le plus du péché, et qui nous rapprochera le plus de l'amour de Jésus.

neri (JOAN. I, 12). — Qui enim facit voluntatem Dei, hic frater meus (MARC. III, 33). — Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum (JOANN. XX, 17).

[1] Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem (ROM. XII, 1).

MÉDITATION XVII.

HUMILITÉ DE L'AME VRAIMENT CONVERTIE.

Elle apporta un vase d'albâtre plein de parfum.

ADORONS Dieu comme la source unique de tout être et de toute beauté. Qu'avons-nous, excepté le péché, que nous n'ayons reçu de lui? C'est pourquoi il donne sa grâce aux humbles, et il résiste aux superbes. Prions-le de nous accorder une parfaite humilité.

Arrêtons un instant notre pensée sur la grandeur et la multiplicité des grâces nécessaires à la conversion d'une âme : Jésus les prodigue à l'humble pécheresse qu'il attire à lui. Pour sauver l'homme coupable, il a fallu que Dieu se fît homme[1] et mourût sur une croix : qu'il le nourrît de sa chair, le prévînt et l'accompagnât, dans toutes ses œuvres, des grâces les plus admirables ; qu'il ne le laissât pas un seul instant livré à lui-même[2]. Si nous voulons comprendre la profondeur de notre misère, ne nous contentons pas de mesurer la grandeur et la puissance de ces moyens à l'aide desquels Jésus s'efforce de nous arracher à notre abjection ; souvenons-nous que ces inventions divines, où nous pouvons

[1] Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et homo factus est (SYMB. NIC.).

[2] Non relinquam vos orphanos (JOAN. XIV, 18). — Sine me nihil potestis facere (JOANN. XV, 5). — Sufficientia nostra ex Deo est (II COR. III, 5).

apercevoir toute la sagesse et tout l'amour d'un Dieu, échouent entièrement sur le plus grand nombre des âmes, et ne réussissent parfaitement sur aucune, la Vierge Marie exceptée.

La confusion que doivent nous inspirer ces pensées, notre chère sainte la ressent vivement dès ses premiers pas dans la voie de la conversion. Son admirable générosité n'est égalée que par son humilité profonde ; et ces deux sentiments se montrent dans le même symbole, dans ce vase de parfums qu'elle veut répandre aux pieds de Jésus.

C'était la coutume, dans l'antique Orient, de ne se point présenter devant les grands personnages sans se faire précéder ou accompagner de quelque présent. Le sens très humble de cette coutume n'est point difficile à deviner. En s'y conformant, dans ce moment solennel de sa vie, Marie-Madeleine entend bien faire acte d'humilité : la preuve évidente en est dans l'usage auquel elle destine son présent. Elle se sent tellement pauvre et misérable, elle a une si grande confusion d'elle-même et une si haute idée de l'Homme Dieu aux pieds de qui elle vient se prosterner, que ce qui est chez elle de plus précieux lui semble à peine digne d'être jeté aux pieds de celui en qui sa foi et son amour naissants lui montrent son Sauveur.

Qui vous a si bien instruite, heureuse convertie? Qui vous a fait connaître les dispositions que doit avoir une âme pour s'approcher de Jésus? Qui vous a dit que ce serait peu d'aller généreusement à lui, si on n'y allait avec humilité? Lui seul peut-être! Ah! si sa douce voix n'a pas fait entendre à votre oreille ce divin enseignement, inconnu et incompris de la sagesse humaine, sa grâce a dit au fond de votre cœur, avec une force de persuasion irrésistible : « Celui qui s'abaisse sera

élevé[1]. Abîmez-vous, abîmez-vous donc dans la vue de votre néant et dans la confusion de votre péché, et je vous tirerai de la poussière; vous vous croirez privée de tout, et je vous élèverai de votre fumier; vous sentirez votre misère, et je vous donnerai une place parmi les princes de mon peuple[2]; je vous ferai entrer dans le chœur même des vierges qui me suivent, comme des épouses fidèles, dans les espaces de l'éternité, partout où je vais, accompagnant mes pas de leurs cantiques célestes[3]. »

O mon Jésus, qu'il est difficile à notre nature orgueilleuse et rebelle de comprendre et de pratiquer la sainte humilité que vous êtes venu enseigner à votre créature coupable! Et cette difficulté même devrait nous jeter dans une extrême confusion! O abîme profond de ma malice! Quoi! je ne suis que cendre et poussière[4], et j'ose être insolent et orgueilleux! En vain vous me faites avertir par votre Apôtre que les superbes et ceux qui sont enflés d'eux-mêmes n'entreront point dans le royaume des cieux; en vain, me donnant à entendre que l'orgueil n'est au fond que la rébellion contre vous,

[1] Qui se humiliaverit exaltabitur (MATT. XXIII, 12).

[2] Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui (PS. CXII, 6).

[3] Hi sunt qui... non sunt coinquinati; virgines enim sunt. Hi sequuntur agnum quocumque ierit (APOC. XIV, 4). — « Ma fille, disait le Seigneur à Marguerite de Cortone, ta contrition et tes peines te réintégreront dans la pureté virginale. » A ces paroles, la crainte de Marguerite s'accrut; elle interrogea son divin Maître Jésus-Christ, et demanda s'il avait mis dans la gloire céleste Madeleine au rang des vierges. Ce vrai Maître lui répondit : « Après la Vierge Marie et Catherine martyre, nulle n'est au-dessus de Madeleine dans le chœur des Vierges (Legenda Vitæ et mirac. S. MARG. A CORT., p. 88). »

[4] Cum sim pulvis et cinis (GEN. XVII, 28).

et la préférence donnée à notre néant sur votre Être, vous m'avertissez que vous résistez aux superbes. Et comment le superbe pourrait-il lutter contre vous et vous résister avec avantage[1]? — En vain vous me montrez le divin spectacle de vos humiliations et de vos anéantissements dans l'Incarnation, où vous perdez votre beauté divine; dans la Rédemption, où vous perdez votre beauté humaine; dans l'Eucharistie, où vous perdez l'apparence même d'homme vivant, et où, non content de vous être fait serviteur de Dieu, vous vous rendez le prisonnier et l'obéissant esclave de tout homme bon ou mauvais. Si mon esprit entend quelque chose à vos divins abaissements, mon cœur reste dur et refuse de les imiter. Eh quoi! je suis donc à ce point endurci, rebelle, injuste et mauvais! Et cette vue ne peut m'irriter contre moi-même, et m'obliger à avoir pour moi, pour mon néant, les sentiments de mépris et de haine que je devrais? Hélas! qui peut mesurer une semblable iniquité?

Il est vrai, l'orgueil, l'amour-propre, l'enflure de moi-même sont devenus en quelque sorte le fond de ma nature, corrompue par le péché d'Adam. Il est vrai, l'humilité m'est très difficile, et l'humiliation me révolte. Cependant, vos saints ont été pétris de la même chair et du même sang, ou plutôt de la même boue, et, par la fidélité à votre grâce, ils sont devenus parfaitement humbles.

Ne pourrai-je pas ce qu'ont pu tant d'hommes et tant de femmes?... Considère, ô mon âme, qu'il le faut, puisque, après le péché, il n'y a pas d'autre voie de salut que la pratique de l'humilité.

[1] Sapiens corde est fortis robore: quis restitit ei, et pacem habuit?... Deus, cujus iræ nemo resistere potest, et sub quo curvantur qui portant orbem (Job. IX, 4, 13).

MÉDITATION XVIII.

CONFUSION DE L'AME PÉNITENTE AUX PIEDS DE JÉSUS.

Et, se tenant derrière lui, à ses pieds...

ADORONS Celui à qui nul n'est pareil, et qui habite les sommets les plus élevés. Il regarde avec une complaisance infinie ce qui est petit et humilié au ciel et sur la terre[1]. Il est juste, en effet, que tout soit petit devant lui, mais combien plus le pécheur, qui n'a en propre que le péché, qui est par conséquent moins que le néant même. Humilions-nous de l'avoir si peu compris et si mal pratiqué jusqu'à présent.

Madeleine entre dans la salle du festin. Elle s'arrête un instant, sur le seuil de la porte ; ses yeux baissés, qui laissent couler des pleurs, son front rouge de confusion, son attitude profondément humiliée, devraient exciter dans tous les cœurs des sentiments de commisération et de bienveillance. Cependant, à sa vue, il y a une grande agitation dans la salle. Si la présence de Jésus retient sur les lèvres des Pharisiens l'expression de leur indignation, elle n'arrête ni leurs murmures, ni leurs regards méprisants. Les Apôtres eux-mêmes sont étonnés. Seul, Jésus ne change pas de visage, encore que son cœur soit inondé de cette ineffable joie céleste, plus grande pour la conversion d'un seul pécheur que

[1] Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra (Ps. CXII, 6)?

pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes[1].

Il ne prononce aucune parole. Seulement, il lève sur Madeleine ses yeux remplis de bonté ; il l'encourage d'un regard semblable à celui qui, plus tard, touchera le cœur de saint Pierre dans la cour de Caïphe. Madeleine voit tous les sentiments qu'excite sa présence ; elle n'est touchée que du regard de Jésus. Elle fait quelques pas vers lui; chacun d'eux la remplit d'une douceur céleste et d'une extrême confusion. Arrivée près de lui, elle se prosterne à ses pieds.

Jésus n'est pas venu apporter la santé à ceux qui se portent bien, mais aux malades[2]. Ce n'est pas qu'il y ait des hommes, fils d'Adam, qui se portent bien; mais il y en a qui croient se bien porter : ils méprisent le médecin et ses remèdes salutaires. Jésus voudrait bien guérir, ressusciter ces âmes malades des suites du péché originel, ces âmes blessées, mortes peut-être des suites des péchés personnels; mais son humilité rencontrerait leur orgueil, sa tendresse leur insensibilité, et ses efforts deviendraient inutiles. Malheur à ceux-là ! Jésus a prononcé contre eux la plus terrible des sentences. Il a dit : « Je ne suis pas venu pour eux. » Voulons-nous savoir si nous sommes au nombre de ces malheureux qui, à cause de leur orgueil, ne profiteront pas de la venue de Jésus dans la chair, et de sa mort sur la croix?

[1] Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis (Luc. XV, 7). — Accubuit Christus, non pocula saporata melle, floribus odorata sumpturus, sed pœnitentis lacrymas ex ipsis oculorum fontibus potaturus. Deus delinquentium lacrymas esurit, sitit lacrymas peccatorum (Chrysost. Serm. 93). — Lacrymæ pœnitentium vinum sunt Angelorum (Bernard. Serm. 30 in Cant.).

[2] Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus; non enim veni vocare justos, sed peccatores (Matth. IX, 12, 13).

Voyons quelle est notre attitude relativement à lui.

Deux hommes, un pharisien et un publicain, entrent dans le temple. Le premier s'avance vers le sanctuaire, se tient debout, et, au lieu de prier Dieu, il se loue lui-même; c'est le bien portant, c'est celui qui n'a pas besoin de médecin, et pour qui Jésus n'est pas venu. Le publicain, au contraire, prosterné sur le parvis, n'ose lever les yeux, et, se frappant la poitrine, dit : « Ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Or, celui-ci s'en va, justifié par l'orgueil de l'autre. « En vérité, dit Jésus à ces hommes contents d'eux-mêmes, en vérité, les publicains et les filles de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume des cieux[1]. »

Si, comme le publicain, nous frappons notre poitrine et confessons nos péchés; si, comme Madeleine, nous nous prosternons aux pieds de Jésus, remplis de confusion en pensant à notre état, mais pleins de confiance en voyant l'inépuisable bonté du Sauveur, réjouissons-nous : nous sommes de ces heureux malades que Jésus est venu guérir[2].

Je n'ai que trop de raisons, ô mon divin Maître, de sentir que je suis au nombre de ces malades spirituels. La multitude de mes péchés est sans cesse devant moi; vos grâces sans nombre et l'abus que j'en ai fait,

[1] Duo homines ascenderunt in templum. — Deus, propitius esto mihi peccatori (Luc. XVIII, 10, 13). — Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei (Matth. XXI, 31).

[2] Vidistis mulierem famosam, malæ utique amæ, quæ erat peccatrix, non invitatam irruisse convivio, ubi suus medicus recumbebat, et quæsisse pia impudentia sanitatem, irruens quasi importuna convivio, opportuna beneficio. Noverat enim quanto morbo laboraret, et illum ad sanandum esse idoneum ad quem venerat, sciebat (August. Hom. 23 inter 50).

mes bonnes œuvres même, dont je suis forcé de voir l'imperfection, tout me fait sentir ma culpabilité, tout m'inspire le devoir de m'humilier.

O Jésus, donnez-moi donc la sainte humilité ! Ployez vous-même mon front, prosternez-le dans la poussière : faites que je sois humble à quelque prix que ce soit. L'expérience m'a appris qu'aucune vertu n'est plus difficile ; mais je sais aussi que votre grâce est toute-puissante.

Peut-être ne sais-je pas encore ce que c'est que l'humilité. Peut-être n'ai-je pas encore compris que c'est uniquement auprès de vous, Seigneur, que l'âme s'humilie comme il convient. Que l'exemple de ma chère sainte m'instruise. Écrasée sous le poids d'une confusion extrême, se sentant digne de tout mépris, de toute haine, de l'éternelle damnation, elle ne laisse pas de s'approcher de vous. Elle n'ose pas lever les yeux vers la beauté et la douceur de votre visage : mais elle vient à vous. C'est à vos pieds qu'elle se prosterne, qu'elle pleure et qu'elle gémit. Loin de vous, sa confusion eût été du découragement, son humiliation du désespoir, ses larmes une amertume sans consolation. Près de vous, elles sont adoucies et coulent plus abondantes ; sa confusion et son humiliation, dans la paix, la pénètrent plus intimement et plus longuement. C'est là seulement qu'elle peut comprendre toute l'horreur de sa vie, mais là aussi qu'elle peut en espérer le pardon [1].

[1] Accessit non ad caput Domini, sed ad pedes. Et quæ diu male ambulaverat, vestigia recta quærebat. Prius fudit lacrymas cordis, et lavit Domini pedes obsequio confessionis. Capillis suis tersit, osculabatur, unxit, tacita loquebatur, non sermonem promebat, sed devotionem ostendebat (Aug. loco citato).

O Jésus, faites que la vue de mes péchés produise en moi des effets semblables; faites, avant tout, qu'elle me prosterne à vos pieds. Je n'oserai point lever les yeux vers vous; mais je sentirai que je suis sous le regard de votre grande miséricorde. Je me replierai sur moi-même, et je me nourrirai de ma confusion; mais je serai à vos pieds. Je comprendrai mieux ma malice et votre bonté, la grandeur de mes fautes et la facilité avec laquelle vous pardonnez; et il y aura dans mes larmes tant de paix et de douceur, que rien ne me sera plus précieux que de m'anéantir et de pleurer à vos pieds.

MÉDITATION XIX.

CONSTANCE DU PÉCHEUR CONVERTI EN FACE DE LA FROIDEUR APPARENTE DE JÉSUS.

Et, se tenant derrière lui, à ses pieds...

DMIRONS la sagesse qui préside aux manifestations de l'éternel amour de Dieu pour les âmes. Tantôt il attire celles-ci avec une puissance pleine de suavité ; tantôt il paraît les laisser à elles-mêmes, selon qu'il est plus utile de les encourager ou de les humilier. Remercions-le de sa conduite à notre égard; soyons confus de ce que nous n'avons jamais ni assez compris ni assez loué sa sagesse; surtout, repentons-nous d'avoir tant de fois murmuré contre sa providence.

Contemplons notre sainte bien-aimée aux pieds de Jésus. Tant qu'elle avait été loin de lui, il l'avait

attirée avec une force et une douceur divines. Maintenant qu'elle est près, non seulement il ne lui adresse pas une parole de bonté ou d'encouragement, mais il ne semble pas même faire attention à sa présence, ni prendre garde à ses larmes, à sa douleur, à sa confusion.

Cette conduite extérieure est le signe de ce qui se passe invisiblement entre Jésus et la pauvre pécheresse. Sans doute, il la soutient toujours et la guide par une grâce toute-puissante ; mais le sentiment de cette grâce et la douceur qu'elle avait imprimée jusqu'ici dans les régions sensibles de l'âme, a disparu. C'est peut-être le moment critique de cette conversion, et l'épreuve suprême pour le salut éternel de cette âme. De la fidélité à cette grâce qu'elle ne sent pas, dépend peut-être, sinon le salut, au moins la perfection et la haute sainteté de Madeleine. Oh ! avec quelle tendre et maternelle sollicitude le cœur sacré de Jésus l'observe et l'assiste secrètement ! Quelle serait l'angoisse de ce cœur divin, à ce moment solennel, s'il pouvait en connaître d'autres que celles qu'il veut bien se donner à lui-même.

Moins généreuse et moins humble, notre chère sainte serait troublée. Elle jetterait un regard en arrière ; elle ferait un retour trop tendre sur elle-même ; elle hésiterait, et peut-être la pensée de reculer lui viendrait. Se rappelant tout ce qu'il lui a fallu faire d'efforts, tout ce qu'elle a été obligée d'endurer de cruelles humiliations pour arriver aux pieds de Jésus, elle se dirait : « Eh quoi ! est-ce là la récompense de tant de sacrifices ? » Et le découragement, malheureux enfant de l'amour-propre, se glisserait dans son cœur. Tout serait perdu alors, ou du moins compromis.

Mais de semblables pensées ne sauraient trouver place, même sous la forme fugitive de la tentation, dans cette âme véritablement humble. Peut-être la joie,

l'ineffable bonheur d'être auprès de Jésus, elle pauvre pécheresse, ne lui permet pas même de voir la froideur de l'accueil qui lui est fait. Si elle le voit, loin d'en être troublée, elle ne s'étonne que d'une chose : c'est qu'elle n'ait pas été repoussée et rejetée avec mépris. « Il permet, lui le Fils très pur de la très pure Vierge Marie, que je sois à ses pieds, moi, la plus impure des créatures ! O bonté, ô divine condescendance ! » Et, loin de se décourager de ce que Jésus semble ne pas la voir, elle se sent si indigne d'être soufferte auprès de lui, qu'elle ne sait comment exprimer sa reconnaissance. Son âme, doucement remuée jusqu'en ses profondeurs par l'excès de la bonté de Jésus envers elle, qui se considère comme la plus ingrate des créatures, ose lui dire intérieurement : « Je l'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je l'ai trouvé, il ne me sera pas ravi. O Jésus, je ne vous laisserai que vous ne m'ayez pardonnée et bénie !... » Sainte admirable ! comment avez-vous appris si promptement à aimer avec tant de puissance et d'humilité ?

O mon Dieu, quelle salutaire leçon vous me donnez par l'exemple de cette âme, digne en effet d'être toute à vous seul ! Faites que je la comprenne et que je la mette à profit. La vie spirituelle, notre union avec Jésus, votre Fils, n'a pas de plus grand obstacle que l'amour-propre, c'est-à-dire notre tendresse exagérée pour nous-même, notre sollicitude ridicule pour nos plus vains intérêts, nos petites humiliations, nos pauvres petites douleurs. Nous n'avons jamais cherché à comprendre, au moins d'une manière pratique, le sens de cette profonde parole : « Qui aime son âme la perdra[1]. »

[1] Qui amat animam suam perdet eam (JOAN. XII, 25).

Si vous nous traitez avec douceur, nous oublions aussitôt combien est misérable notre condition devant votre Majesté, et nous nous considérons comme des créatures privilégiées. Nous forçons ainsi votre amour à se faire violence et à se priver de la consolation de répandre sur nous les tendres effusions de sa bonté. Afin que nous ne perdions ni le souvenir de nos fautes, ni l'attitude qui convient aux pécheurs en votre sainte présence, votre sagesse même vous oblige à nous traiter avec une apparente rigueur.

Mais alors, loin de comprendre le sens de cette conduite de votre providence paternellement miséricordieuse, nous nous troublons, nous nous attendrissons sur nous-même, nous nous décourageons, et il nous en coûte peu de nous plaindre de vous et des exigences de votre amour. Semblables à Pierre, dès que nous avons entrevu votre beauté, nous voulons que vous nous commandiez de marcher sur les eaux pour aller à vous ; tout retardement nous est insupportable. Mais que le vent de la tentation souffle, que l'épreuve de notre foi arrive : soudain, l'élan de la confiance fait place aux hésitations de la crainte et du doute, et nous commençons à être submergés[1].

Combien de fois me suis-je ainsi laissé aller ? Combien de fois ai-je dû à un nouveau miracle de votre miséricorde, de n'être pas entièrement englouti par les flots ? Et lorsque, oublieux de ce qui me semblait être mon intérêt spirituel, trop heureux d'être souffert à vos pieds, j'aurais dû pleurer mes péchés et multiplier courageuse-

[1] Respondens autem Petrus dixit : Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas. At ipse ait : Veni. Et descendens Petrus de navicula ambulabat super aquam ut veniret ad Jesum. Videns vero ventum validum timuit, et cum cœpisset mergi, clamavit... (MATTH. XIV, 28, 29, 30).

ment mes œuvres de pénitence, je demeurais immobile, triste, découragé, le regard attaché, non sur vous, mais sur moi-même, incapable d'accomplir le moindre de mes devoirs pour votre amour.

C'est que je ne suis pas humble : or, sans humilité, la générosité est impossible, aussi bien dans la ferveur que dans la sécheresse.

Faute d'humilité, faute de ce lest nécessaire, ma barque, quand soufflait le vent de la consolation, songeait plus à jouir des caresses de la brise qu'à profiter de la brise même pour aller en avant. Sans ce poids nécessaire de l'humilité, qui peut seul l'empêcher d'être le jouet des vents et des flots, comment celle qui n'a pas su se bien comporter pendant le beau temps, se comportera-t-elle bien pendant la tempête? Comment obéira-t-elle au gouvernail, quand, à tout instant, sa légèreté fait craindre que la violence des vagues ne la renverse et ne la jette pour jamais au fond de l'eau?

O mon Dieu, pardonnez-moi! Je comprends maintenant, à la lumière de l'exemple que me donne ma sainte bien-aimée, la folie de mes découragements. Leur cause est évidente : j'ai manqué d'humilité. Je n'ai jamais voulu me faire à cette double pensée : que je mérite une seule chose, l'enfer; et que tout ce que vous me donnez, hors l'enfer, je dois le recevoir avec une confusion pleine de reconnaissance et d'amour, comme une grâce dont je suis absolument indigne. A l'avenir, je m'efforcerai de me nourrir de cette pensée; je m'efforcerai aussi de comprendre combien absolu et complet est votre droit de créateur, sur une créature tant de fois révoltée et tant de fois pardonnée; je tâcherai d'aimer désormais toutes les manifestations de votre souverain domaine sur moi, en me soumettant toujours avec une humble joie à votre providence.

MÉDITATION XX.

PREMIÈRES CONSOLATIONS DU PÉCHEUR CONVERTI.

Et, se tenant derrière lui à ses pieds...

ADORONS la sainteté infinie de Dieu. Elle est si pure et si élevée, que les anges mêmes, esprits purs et parfaits, ne l'adorent qu'en tremblant. Cependant, elle souffre sans dégoût auprès d'elle la présence des pauvres pécheurs. Que dis-je? elle les appelle et les attire, et, s'ils refusent de se rendre, s'ils résistent, elle en est touchée de douleur.

Notre sainte est aux pieds de son Sauveur, et Jésus semble ne point s'occuper d'elle. Les yeux du divin Maître s'arrêtent sur chacun des conviés. Les sentiments qui les animent se peignent sur leur visage. Son cœur est moins douloureusement affecté des regards de mépris et des pensées de blasphème qu'il voit chez les pharisiens, que de l'étonnement, de la stupeur, que laissent apercevoir les apôtres ; ils ne savent pas encore de quel esprit ils sont[1]. Jésus ne trouve dans aucun des invités des dispositions comparables, même de loin, à celles de la pécheresse méprisée qui est à ses pieds ; son cœur divin s'élève vers le Père céleste : « O Père, Seigneur très haut, qui regardez les humbles avec complaisance, et vous détournez de ceux qui s'élèvent eux-mêmes[2],

[1] Nescitis cujus spiritus estis (Luc. IX, 55).

[2] Quoniam excelsus Dominus et humilia respicit, et alta a longe cognoscit (Psalm. CXXXVIII, 6).

jetez un regard d'amour sur cette femme qui est à mes pieds, et dont l'humilité est parfaite ! » Et l'âme sainte de Jésus s'incline comme un vase débordant, pour remplir de sa plénitude le cœur de l'humble pécheresse.

Qui pourrait décrire les sentiments de notre sainte bien-aimée aux pieds de son Jésus ? Elle s'est approchée de Dieu, et son âme a été illuminée [1]. D'un seul regard, elle a tout vu, tout compris. Elle a compris qui est celui qu'elle avait cherché avec une ardeur si touchante ; elle a vu ce qu'elle est elle-même. La grâce a déjà répondu à cette double question, que les saints se poseront plus tard dans l'extase de leur humble et brûlante charité : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je [2] ? » Son désir d'être désormais toute à Jésus seul, devient si intense, que ses précédents désirs lui paraissent comme s'ils n'avaient pas été ; la confusion et la douleur que lui inspirent le néant de son être et les révoltes de son âme contre celui dont le soleil et la lune admirent la beauté [3], deviennent si grandes, qu'il lui semble n'avoir connu jusqu'à ce moment ni douleur, ni repentir, ni honte, ni confusion. Elle est auprès de lui, de lui si pur, si beau, si doux et si saint, elle, un vase d'horreurs et d'ignominies, d'iniquités et de superbe !... Elle est auprès de lui, si près, que rien ne sépare les pieds sacrés du Verbe fait chair des lèvres de la pauvre pécheresse, et elle n'est point repoussée !... Elle est auprès de lui, et, non seulement elle n'est point rejetée, mais elle comprend maintenant que lui seul l'a attirée ; lui seul l'a conduite à ses pieds ; lui seul l'y retient... Elle est auprès de lui, et, aux choses nouvelles

[1] Accedite ad eum, et illuminamini (Ps. XXXIII, 6).
[2] Noverim me, noverim te (August.).
[3] Cujus pulchritudinem sol et luna mirantur (S. Agnes).

qui se passent en son âme, elle sent qu'elle est un objet de miséricorde et d'amour.

Oh! quelle joie s'empare de Madeleine! L'océan n'est pas plus vaste, ni plus profond. Cependant, quoique heureuse, elle demeure confuse; ou plutôt, sa confusion est immense et profonde comme sa joie; parce qu'elle voit avec une clarté croissante ce qu'elle est, elle que Jésus daigne aimer : elle dont le triste passé est pardonné, effacé par les trésors de miséricorde cachés dans le cœur de Jésus; elle autrefois si coupable, et à qui Jésus prépare maintenant un avenir de pureté, de sainteté et d'amour. Elle s'étonne d'oser aimer celui qui l'aime de cet amour qui la transforme, ne sachant pas encore que c'est lui, que c'est sa grâce qui opère en elle ce sentiment nouveau, cet amour si ardent, si profond et si pur. O joie sans mesure, ô consolation céleste, ô confusion, ô douleur! Délicieuse émotion, composée de sentiments si beaux, si élevés et si vrais!

Quel instant que celui où l'âme, sortant enfin de l'esclavage du péché et du faux amour d'elle-même, ne s'appartenant plus, se donne pour jamais à celui qui l'a éternellement aimée! O premier instant de l'éternel et divin amour, qui pourra t'oublier jamais?

O mon Dieu, n'ai-je pas eu, moi aussi, dans le degré où le comportait ma lâcheté, une heure semblable à celle que je viens de contempler dans la vie et dans le cœur de sainte Marie-Madeleine? Ne m'avez-vous pas appelé avec une force irrésistible, avec un amour puissant et une tendresse ineffable, tandis que j'étais au milieu de mes péchés? Pourquoi votre appel n'a-t-il pas été suivi d'une conversion parfaite? Pourquoi ne me suis-je pas livré sans réserve au saint amour qui se révélait à mon âme par ses divines opérations? Plus tard, n'avez-vous pas voulu cent fois, mille fois, me faire

passer d'une vie de lâchetés et d'imperfections à une vie plus généreuse et plus parfaite? Votre amour, votre amour éternel pour mon âme misérable se révélait à moi : vous me montriez votre désir, votre volonté de posséder, vous seul, tout mon cœur[1] ! Ce cœur avili par tant de crimes et par le manque constant de générosité, vous me montriez que vous daigniez en désirer la possession, et que vous vouliez à tout prix en faire la conquête, vous digne de tout amour. Cependant, je ne vous ai pas aimé ; je n'ai pas été constant dans ma soif de vous aimer; je n'ai pas été généreux à faire les sacrifices qu'exigent la pureté et la sainteté de votre amour!...

Je comprends maintenant pourquoi les opérations de votre grâce ont produit en moi si peu de fruit. Je n'ai point su, comme Madeleine, m'abîmer à la vue de mon néant et de mon péché, et, n'appréciant pas combien j'étais indigne de vos bienfaits, je n'ai pas compris combien grand, admirable et digne de toute reconnaissance, est l'amour d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à moi! J'ai été ingrat, parce que j'ai manqué d'humilité... O mon Dieu, faites qu'au moins l'intelligence que vous me donnez en ce moment ne soit pas stérile ; faites que j'aie honte de mon ingratitude passée, et de la cause qui, en la produisant, a rendu inutiles tous les efforts de votre charité...

Je veux me nourrir de cette honte salutaire; je veux en repaître mon âme, jusqu'à ce que, comprenant la grandeur de mon indignité, et mettant fin à mon ingratitude, j'apprécie comme il est juste l'amour que vous daignez avoir pour une aussi vile créature.

[1] Præbe, fili mi, cor tuum mihi (Prov. XXIII, 26).

MÉDITATION XXI.

DU SILENCE ET DES LARMES, PREMIERS SIGNES DE LA VRAIE CHARITÉ.

Toute en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes...

ADORONS l'amour du Dieu trois fois saint pour les âmes. Il est jaloux de leur pureté, parce qu'il veut faire d'elles son temple et le lieu préféré de son habitation[1] ; il emploie d'admirables moyens pour les purifier davantage, les rendre plus parfaites, plus dignes de lui. Prions-le de nous laver de plus en plus afin qu'il puisse avec joie établir et fixer sa demeure en notre cœur.

Bien que Jésus paraisse continuer à ne faire aucune attention à la présence de notre sainte bien-aimée et aux actes que l'humilité et l'amour lui font produire, il la contemple avec une complaisance infinie, et goûte une joie ineffable à la vue de ses dispositions ; il en rend au Père céleste ses actions de grâce, le suppliant de continuer et d'achever cette œuvre, qu'il a commencée avec tant de perfection.

La puissance des sentiments divers qui remplissent le cœur de notre sainte est telle, que de vrais ruisseaux de larmes jaillissent de ses yeux. Elle ne parle point : elle ne dit pas même ce mot du Prophète et de toute âme repentante : « J'ai péché ! » ce mot qui attira sur

[1] Nescitis quia templum Dei estis... Templum enim Dei sanctum est quod estis vos (I Cor. III, 16, 17).

la tête de David coupable le pardon et la miséricorde de Dieu[1]. Ni ce mot, du reste, ni aucun autre ne pourrait exprimer ce que son cœur, doublement blessé par l'amour et par la douleur, voudrait dire à Jésus. Que les larmes, donc, ce sang de l'âme, jaillissent de sa double et bienheureuse blessure, et montrent jusqu'à quelle profondeur la pauvre pécheresse a été atteinte par la grâce et par l'amour de son Dieu!

Ce n'est pas tout : Madeleine sent, peut-être d'une manière un peu vague encore, que le regard de celui dont elle arrose de larmes les pieds sacrés, pénètre jusqu'au plus intime de son âme; qu'il ne voit pas seulement la préparation de son cœur, mais qu'il en est l'auteur miséricordieux, que c'est lui qui l'a commencée, qui la continue, qui l'achèvera[2]. Elle ne peut pas même songer à se demander ce qu'il convient de faire ou de dire, aux pieds de Jésus-Christ. Déjà simple et pure, sans retour sur elle-même, comme sans regards pour les créatures; seule, en présence de Dieu seul, elle se tait et laisse couler librement ses larmes, qui montrent assez sa douleur et son amour. En un mot, elle s'abandonne aux mouvements mystérieux, aux impressions toutes divines de la grâce; Madeleine laisse agir celui qui seul peut créer et régénérer.

O cœur qui avez su pleurer, combien vous êtes beau! Qui m'apprendra à désirer assez de vous devenir semblable? La sincérité de vos larmes a plu au Seigneur. O larmes bienheureuses, qui me donnera d'en trouver

[1] Et dixit David ad Nathan : Peccavi Domino. Dixitque Nathan ad David : Dominus quoque transtulit peccatum tuum; non morieris (II Reg. XII, 13).

[2] Dominus intuetur cor (I Reg. XVII, 7). — Præparationem cordis eorum audivit auris tua (Psalm. X, 17). — Qui cœpit opus bonum perficiet (Philipp. I, 6).

en mon cœur une source inépuisable, afin que je les puisse répandre aux pieds de Jésus?

Dieu a voulu que la purification de nos âmes fût l'œuvre du sang très précieux de son Fils et la nôtre. Non seulement le premier pardon, mais tout progrès spirituel sera le résultat de la grâce divine et de notre bonne volonté merveilleusement unis. Qu'une larme, une seule, s'ajoute au sang très pur de Jésus-Christ, aussitôt il nous lave et nous fortifie[1].

Pourquoi donc, ô mon âme, demeures-tu comme une terre aride et sans eau[2]? Pourquoi ne fais-tu pas jaillir de toi-même ce sang pur auquel il est permis de se mêler au sang divin? Est-ce que l'amour de Jésus ne t'a pas blessée? Est-ce que la contrition de tes péchés ne t'a pas broyée? Hélas! je n'ai pas été simple; je me suis trop préoccupé de moi-même et des créatures, et la beauté de Jésus, passant devant mes yeux, n'a pu me blesser assez profondément; l'énormité de mes crimes se dressant devant moi n'a pu me broyer assez entièrement.

O mon Dieu, arrachez-moi à moi-même; arrachez-moi à la préoccupation des créatures, afin que je sois occupé de vous seul. Donnez-moi les ailes de la colombe, et je volerai vers vous[3]. Loin de ce qui me distrait, les traits de votre miséricordieux amour m'atteindront; ils pénètreront jusqu'au trésor sacré des larmes, et, avec vos saints pénitents, avec Madeleine, je pleurerai à vos pieds.

[1] Et omnia pene in sanguine secundum legem mundantur, et sine sanguinis effusione non fit remissio (Hebr. IX, 22).

[2] Anima mea sicut terra sine aqua tibi (Ps. CXLII, 6).

[3] Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam (Ps. LIV, 7).

MÉDITATION XXII.

DE LA CHARITÉ OU DE LA CONTRITION PARFAITE DANS L'AME VRAIMENT PÉNITENTE.

Et, toute en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes...

ADMIRONS la force et la douceur de l'amour de Dieu pour les âmes. Il les prend dans la boue du péché, pour les asseoir, dans la pureté, parmi les princes de son peuple. Cette transformation est l'œuvre d'un instant, tant il agit avec force, et cependant la douceur des moyens qu'il emploie est telle, qu'il faut les yeux d'une foi vive et recueillie tout ensemble pour apercevoir son action. Supplions-le de l'exercer sur nos âmes pécheresses.

Notre sainte bien-aimée continue à répandre ses larmes sur les pieds sacrés de notre divin Maître. Oh! combien elles plaisent à Notre-Seigneur! Il voit de quelle source pure et profonde elles jaillissent ; et son cœur, dévoré de la soif d'être aimé de ses créatures, en est rafraîchi. Il voit à quel degré de sainteté et d'amour s'élèvera, sous l'influence de sa grâce, l'âme qui sait ainsi pleurer, et son cœur sacré s'incline vers elle avec de nouveaux et ineffables tressaillements de miséricorde, de compassion et d'amour. Cependant, il ne laisse rien paraître, au dehors, de cette joie intime, non plus que de l'action de grâce qu'il rend à son Père céleste.

La première source des larmes de notre chère sainte, est la contrition de ses péchés : elle en avait compris l'horreur sous l'influence des premières touches de la

grâce, et une douleur immense l'avait envahie. Cette première contrition n'était point parfaite, parce qu'elle n'était pas exempte d'une certaine préoccupation personnelle. Elle avait honte d'elle-même, par un vif sentiment de l'état d'abjection où elle était tombée, mêlé d'une certaine terreur des châtiments que ses fautes lui méritaient de la part de la justice de Dieu. Elle avait vu, ou plutôt entrevu, la laideur de son âme, et en avait eu horreur; elle avait senti le poids de la chaîne qui la tenait dans un esclavage plein d'ignominie; un frisson de terreur l'avait fait trembler à la pensée que le Dieu juste et saint réprouverait cette laideur, et condamnerait cet esclavage volontaire. Tout cela était juste et bon, tout cela avait plu à Dieu; c'était l'œuvre de la grâce divine; mais c'était encore imparfait.

Maintenant, aux pieds de Jésus, Madeleine ne se voit plus sous le même point de vue; elle oublie son abjection passée, et ne songe pas aux châtiments éternels qu'elle a mérités. Ce qu'elle aperçoit lui cause une plus sensible douleur : elle a offensé son Dieu, le Dieu seul bon, seul juste et saint, seul digne d'amour, qui multipliait les effusions de sa miséricorde sur elle, à mesure qu'elle multipliait des fautes qui le blessaient au cœur. C'est lui qui l'a constamment appelée au pardon et à la pénitence; lui qui a fait sans cesse retentir au fond de sa conscience coupable cette parole : « Ton âme, faite pour moi, ne trouvera qu'en moi l'amour et la paix dont elle a soif[1]; » lui qui, après l'avoir attirée, la souffre maintenant à ses pieds, et permet qu'après avoir si longtemps résisté avec succès à tant d'amour et de bonté, elle les arrose des larmes de son repentir[2].

[1] Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te (Aug.)

[2] Disponuntur autem ad justitiam, dum excitati divina gratia,

O mon Dieu, quand pourrai-je venir, l'âme brisée, en répandre de semblables sur vos pieds sacrés? N'ai-je pas péché autant et plus que la grande sainte dont la conversion m'est offerte en exemple? N'ai-je pas affligé votre cœur de Père en résistant aux avances de votre grâce? Comment se fait-il donc que je ne comprenne jamais quelle beauté j'ai outragée, quelle miséricorde et quel amour j'ai dédaignés!.... Oh! qu'elles doivent être délicieuses les larmes que la contrition parfaite fait répandre! Et ces larmes, je ne les ai jamais connues, ô mon Dieu, parce je n'ai jamais su assez m'oublier moi-même et vous aimer assez.

O mon Dieu, que votre miséricorde ne se lasse pas envers le plus ingrat et le plus insensible des hommes! Ayez pitié de moi, vous qui êtes la bonté même, et qui m'avez aimé d'un si saint et si grand amour, et quoique, ayant abusé de tout, je ne sois point digne de nouvelles grâces, faites-moi connaître de nouveau combien vous êtes bon, combien vous m'avez aimé lorsque j'étais encore votre ennemi, afin que cette vue me pénètre d'une vraie douleur de mes péchés, et que je les pleure surtout parce qu'ils vous ont offensé.

et adjuti, fidem ex auditu concipientes, libere moventur in Deum, credentes vera esse, quæ divinitus revelata et promissa sunt; atque illud in primis, a Deo justificari impium per gratiam ejus, per redemptionem, quæ est in Christo Jesu; et dum peccatores se esse intelligentes, a divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam se convertendo, in spem eriguntur, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore; illumque, tamquam omnis justitiæ fontem, diligere incipiunt; ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod, et detestationem (Trid. sess. vi, cap. vi).

MÉDITATION XXIII.

DOUCEURS DE LA CONTRITION PARFAITE.

Et, toute en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes...

CONTEMPLONS, dans un sentiment d'adoration et de reconnaissance, la douce et miséricordieuse conduite du Seigneur à l'égard des pauvres pécheurs qu'il convertit. Si sa justice très sainte exige qu'ils mêlent leurs larmes aux flots du sang précieux que son Fils a répandus pour la rémission de leurs péchés, sa compassion ne peut s'empêcher de changer en douceur l'amertume de ces larmes. Il leur donne une telle suavité, que, de toutes les joies de la terre, après celle de n'avoir pas offensé Dieu, la plus grande est de pleurer les péchés commis contre sa Majesté.

L'âme sainte de notre divin Maître contemple avec une tendresse infinie l'humble pécheresse que ses yeux corporels ne semblent pas regarder. Les larmes de Madeleine lui sont précieuses, et lui inspirent la plus tendre pitié. Le propre de Dieu est d'avoir compassion et de pardonner. Jésus est dans cette disposition divine. Il s'adresse au Père céleste, et le supplie instamment, non de tarir les pleurs de l'admirable pénitente, mais de changer, par les mérites de la Croix sur laquelle il mourra un jour, leur amertume en douceur. Sa prière est exaucée.

Ah ! si notre chère sainte ne se trouvait pas aussi parfaitement remplie de ce qui se passe en elle ; si la

pensée lui pouvait venir d'établir une comparaison entre la douleur présente et les fausses joies d'autrefois, heureusement abandonnées pour toujours; si la coupable folie de sa vie pécheresse pouvait lui apparaître sous un autre jour que celui d'un outrage envers le Dieu qu'elle aime maintenant, comme elle sentirait dans les larmes qu'elle verse en ce moment, des délices auprès desquelles toutes les joies du monde, même celles qu'on pourrait se procurer sans crime, ne sont qu'illusion et mensonge!

« Eh quoi! dit silencieusement son cœur, si les larmes répandues à vos pieds ont cette douceur, ô mon Dieu, que sont donc les délices dont vous enivrez vos élus dans la terre des vivants? Si c'est ainsi que vous recevez vos enfants infidèles, coupables, ingrats, que ferez-vous pour vos enfants soumis, reconnaissants et pleins d'amour! Que vous êtes bon! Que votre charité pour les âmes que vous avez créées, est tendre et remplie d'étonnantes miséricordes! »

Et cette vue de la bonté de Dieu, de son Dieu, pénétrant son âme d'une nouvelle contrition, et ses larmes coulant avec une abondance nouvelle, emportent avec elles la souillure de son cœur, et permettent à ce cœur, brisé et heureux tout ensemble, de recevoir de nouvelles effusions de la grâce, de nouvelles lumières, de nouveaux attraits du saint amour, et de goûter de nouvelles et plus ineffables délices.

Non, mon Dieu, je n'envie pas pour moi-même les délices cachées dans les larmes; non, je n'envie pas cette douceur. Si je la goûtais, j'aurais honte d'être traité, moi si ingrat, avec une si touchante bonté, et je vous crierais comme votre Apôtre : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur[1]. »

[1] Exi a me, quia homo peccator sum, Domine (Luc. V, 8).

Ce que je souhaite, ce que je demande avec instance, c'est l'amertume et l'abondance de ces larmes. Je vous ai offensé : mon péché est toujours devant moi. Le nombre de mes crimes s'est multiplié au delà du nombre des cheveux de ma tête[1]. Loin de vous, j'ai bu l'iniquité comme l'eau; plus près de vous, mon cou rebelle a refusé de porter votre joug si doux et votre fardeau si léger. Ce que j'ai fait loin de vous mérite un éternel supplice ; ce que j'ai fait près de vous mérite que vous me rejetiez à jamais de votre présence. Et cependant, lorsque j'étais loin, vous avez couru après moi ; vous m'avez chargé sur vos épaules, et vous m'avez reporté dans le bercail ; lorsque j'ai été près, vous n'avez cessé de me prévenir de vos grâces et de me combler de faveurs de choix.

Heureux qui, en votre présence, forcé par la vérité à penser tout cela de lui-même, peut sentir au moins une larme descendre lentement sur sa joue pour tomber dans l'océan du sang précieux que votre Fils a versé pour l'expiation de nos péchés et la rédemption de nos âmes !

[1] Peccatum meum contra me est semper (Psalm. L, 5). — Quoniam circumdederunt me mala, quorum non est numerus : comprehenderunt me iniquitates meæ... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei (Ps. XXXIX, 13, 14)

MÉDITATION XXIV.

PREMIER EFFET DE LA CONTRITION PARFAITE : LE MÉPRIS DE SOI-MÊME.

Et toute en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes...

ADMIRONS avec quelle adresse et quelle soudaineté le Seigneur sait communiquer aux âmes qu'il aime, quelque chose de sa propre sainteté. C'est que les vases choisis pour contenir ses grâces et ses dons, doivent être saints. Supplions-le de nous regarder avec miséricorde, et de nous rendre dignes de ses biens par le don de la pureté.

Le cœur sacré de notre divin Maître continue à prendre une complaisance infinie dans la vue des actes que produit à ses pieds l'humble pécheresse. Il admire avec quelle fidélité elle répond à toutes les avances de la grâce, et combien les mouvements de cette même grâce trouvent peu d'obstacles en elle. Il n'avait point trouvé une fidélité si grande en Israël[1] ; c'est pourquoi il augmente en ce cœur humble et fidèle les dons de sa miséricorde, et suit avec une joie délicieuse le mouvement de cette âme qui, semblable à l'arche, s'élève fidèlement à mesure que s'élèvent les eaux du déluge de grâces que le cœur sacré lui prodigue.

Ces vues de la bonté de Dieu et de sa tendre compassion pour les pauvres âmes pécheresses, remplissent

[1] Non inveni tamtam fidem in Israël (MATTH. VIII, 10).

notre sainte d'un sentiment nouveau : l'amour de sa propre abjection. Elle fait un retour sur elle-même : elle voit d'une manière nouvelle ce qu'est l'objet de tant de bonté et de tant d'amour. Plus sa bassesse et son indignité lui apparaissent grandes, plus grande aussi et plus admirable se montre à ses yeux la divine bonté s'inclinant vers un tel objet ; plus divin et plus incompréhensible lui apparait l'amour que ne rebutent point tant d'ingratitudes et d'ignominies. Ses péchés, elle les déteste, puisqu'ils offensaient cet amour et cette beauté ; mais l'abjection, qui a été comme le fruit de ses péchés, elle l'aime comme une chose qui donne à la gloire de Dieu un éclat nouveau et merveilleux ; il lui semble que, plus cette abjection a été profonde, plus glorieuse et plus digne d'amour se montre la miséricorde qui l'en a arrachée ; et comme, à ses propres yeux, aucune âme n'a été aussi criminelle, aussi ingrate, la grandeur de ses péchés, que Dieu pardonne si généreusement, la noirceur de son ingratitude, qu'il oublie si facilement, procurent à la bonté et à la longanimité du Seigneur une gloire qu'aucune autre créature ne peut lui rendre à ce point. C'est ainsi qu'elle se complaît dans la vue de sa propre misère, ou plutôt dans la gloire que Dieu retire de la bassesse et du néant de sa pauvre créature.

L'âme de notre sainte bien-aimée s'élève ainsi à une grande perfection. Il n'y a plus rien en elle qu'un immense amour pour Dieu. Déjà elle ne se recherche plus en rien ; elle ne songe plus à elle-même : elle ne sait aimer que ce qui glorifie Dieu ; elle ne sait se plaire qu'en ce qui agrandit la gloire du Seigneur.

Elle n'observe pas la beauté et l'élévation des sentiments que lui donne la grâce ; son âme est trop simple pour cela. Elle voit Dieu ; elle voit ce que son néant et

ses péchés avaient de repoussant pour la sainteté de Dieu, qui pourtant l'aimait avec une tendresse incompréhensible !... Oh ! si elle savait qu'un jour Jésus donnera son sang pour ce néant si longtemps révolté !... Mais peut-être en a-t-elle un pressentiment confus. Quoi qu'il en soit, ce qu'elle comprend suffit à remplir de reconnaissance et d'amour la vaste capacité de son cœur, et, pleine d'une joie et d'une douceur célestes, elle laisse couler ses larmes en si grande abondance, que les pieds de Jésus en sont littéralement lavés.

Il est vrai, ô mon Dieu, votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous a donné l'exemple de ce parfait oubli de soi dans l'exercice de la charité[1]. Mais qu'il est rare de trouver des cœurs assez fidèles à votre grâce, assez pénétrés de votre amour, assez dépouillés de tout amour-propre, pour vous glorifier par des sentiments semblables ! Qu'il est rare, surtout, que l'âme atteigne une telle hauteur au commencement même de sa conversion. Que votre grâce est donc admirable dans le cœur de Madeleine, et que ce cœur est vraiment admirable et grand !

Hélas ! j'ai honte de moi-même lorsque, après tant d'années passées à votre service, dans votre propre maison, je compare mon cœur à celui de ma sainte bien-aimée, et la gloire que je vous rends à celle qu'elle vous a rendue... O mon Dieu, que je suis misérable et vil ! Que mon amour-propre est puissant, et que mon amour pour vous est faible !...

O sainte, intercédez pour moi auprès de celui que vous avez su aimer d'une manière si parfaite ! Par les

[1] Qui cum malediceretur non maledicebat, cum pateretur non comminabatur, tradebat autem judicanti se injuste; qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum (I Petr. II, 23, 24).

larmes que vous avez versées à ses pieds, obtenez-moi cet élan du cœur vers Dieu, ce désintéressement de moi-même, cet amour de la gloire du Seigneur, qui ont élevé si haut votre âme, ont tant plu à Dieu, et vous ont mérité cette grâce de conversion parfaite et de charité toujours croissante par laquelle vous avez conquis l'éternelle possession de votre Bien-Aimé.

MÉDITATION XXV.

SECOND EFFET DE LA CONTRITION PARFAITE : L'IMMOLATION DE SOI-MÊME.

Et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête...

DIEU aime nécessairement sa propre gloire ; il ne souffre pas qu'elle lui soit ravie, et c'est l'orgueil surtout qui essaye de le faire. C'est pourquoi Dieu regarde avec complaisance et comble de ses biens ceux qui, petits à leurs propres yeux, ont encore le bonheur d'être ignorés ou dédaignés du monde, et se plaisent dans leur obscurité. Prions-le de nous révéler la vanité qui est en nous-même, afin que, devenant humbles, nous ayons le bonheur d'attirer les regards de sa miséricorde.

Considérons notre sainte bien-aimée aux pieds du Sauveur. Le monde entier a disparu pour elle : elle ne voit plus que Jésus ; elle ne vit plus que pour lui. Son cœur, contrit et humilié, est rempli d'amour pour son Dieu et de reconnaissance envers celui qui l'a attirée si doucement et accueillie avec une compassion si tendre. Oh !

comme elle voudrait lui témoigner cette reconnaissance et cet amour ! Qu'elle serait heureuse si elle pouvait faire, pour l'amour et pour la gloire de Jésus, des choses extravagantes, insensées aux yeux du monde, mais qui eussent un caractère d'immolation et de mépris d'elle-même. Le divin Maître approuve les sentiments de cette âme véritablement généreuse, et lui inspire de les mettre en pratique.

Au milieu de ses larmes, et à travers le voile dont elles obscurcissent ses yeux, notre sainte pénitente voit les pieds de Jésus tout mouillés des pleurs qu'elle répand. Elle voit que ce sang de son âme se mêle à la poussière qui s'était attachée à ces pieds sacrés tandis qu'ils allaient à la recherche de la brebis égarée ; ils en sont comme maculés. La violence de sa douleur, les sanglots qui soulèvent sa poitrine ont quelque chose de si puissant et de si déchirant, que ses cheveux, déroulés et retombés des deux côtés de sa tête, lui forment un voile d'une beauté et d'une richesse incomparables. Elle prend dans sa main les flots de cette magnifique chevelure, et se met à essuyer les pieds de Jésus. Elle ne se souvient pas que ses cheveux, dont elle avait été si fière et si vaine, ont été une occasion de péché pour elle et pour d'autres ; autrement elle n'oserait pas les mettre en contact avec ces pieds très saints [1]. Elle pense seulement qu'ils sont l'ornement de sa tête, ce qu'elle a le plus aimé de sa propre beauté ; elle est heureuse d'employer cette parure et d'en ternir l'éclat au service de Jésus. L'amour a des audaces plus respectueuses que

[1] Quod sibi turpiter exhibuerat, hoc jam Deo laudabiliter offerebat. Oculis terrena concupierat ; sed hos jam per pœnitentiam conterens flebat. Capillos ad compositionem vultus exhibuerat ; sed jam capillis lacrymas tergebat... quod ergo in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta (Greg. Hom. 33).

l'appareil cérémonieux du respect, qui souvent déguise l'absence de l'amour, et Dieu les approuve. L'idée ne vient pas à Madeleine qu'essuyer avec ses cheveux les pieds du Seigneur soit une hardiesse inexcusable ; au contraire, elle voudrait, s'il était possible, s'humilier davantage et faire, à ces pieds sacrés, des choses qui marquent mieux son besoin de s'anéantir par amour pour lui.

Il y a un moment où le feu qui couve dans l'âme doit jeter sa flamme au dehors, un moment où la profondeur et la force de nos sentiments intimes doit se traduire par des actes. Ceux-ci alimentent l'ardeur intérieure, qui sans eux finirait par s'éteindre, et Dieu veut, au contraire, qu'elle grandisse et se fortifie[1]. Simple et généreuse, notre sainte pénitente l'a compris d'instinct, sous l'inspiration de la grâce. Son humilité et son amour, pour s'accroître encore, et pour la transformer à jamais, se traduisent au dehors par l'acte à la fois humble et saintement hardi qu'elle accomplit.

O mon âme, tu viens de dire la raison pour laquelle, sans doute, tu n'as jamais été véritablement convertie. Dieu n'a pas manqué de te donner des lumières admirables. Plus d'une fois, à la suite, de grand sentiments t'émouvaient...; puis la lumière s'éteignait, l'émotion se calmait, et tu te trouvais, après ce passage de Dieu, telle qu'auparavant ; alors tu te disais : « Peut-être n'est-ce point Dieu qui a agi en moi, mais une imagination ; si ç'avait été Dieu, l'impression n'eût-elle pas été plus profonde ? » Ainsi, tu te dispensais, en même temps, de reconnaître le bienfait et de te reprocher ton infidélité.

La vérité, la voici : Oui, Dieu t'avait visitée ; mais,

[1] Quid volo nisi ut accendatur (Luc. XII, 49)?

par ta paresse et ta lâcheté, tu rendais sa visite inutile; tu n'élevais pas par tes actes un monument qui en fût le mémorial; tu n'affermissais pas par tes œuvres, les sentiments que la visite divine avait fait naître en toi, et Dieu, méconnu, s'en retournait, attristé d'avoir en vain cherché à réveiller ton humilité ou ton amour. Ah! si tu avais su, prompte à l'obéissance, t'élancer, comme le jeune Samuel, hors de la couche de paresse et de lâcheté où tu étais endormie, et t'écrier : « Me voici, Seigneur, car vous m'avez appelée! » où ne t'auraient pas conduite ta fidélité et ta générosité[1]? Peut-être habiterais-tu maintenant les régions lumineuses du pur amour, tandis que tu es, par ta faute, encore exposée aux plus humiliantes tentations, et tu crains à juste titre qu'elles ne te jettent, d'un moment à l'autre, dans le péché!

O mon Dieu, je reconnais ma faute; je vois maintenant combien il est vrai que ce qui empêche la plupart des âmes d'arriver à la sainteté, à l'amour où vous daignez les appeler, c'est moins le manque d'humilité que le manque de générosité[2]. Mais, ô Dieu de miséricorde, ne permettez pas que cette vue que vous me donnez, soit, au dernier jour, un motif de plus de condamnation allégué contre moi; faites, au contraire, qu'à partir de ce jour, la promptitude avec laquelle je m'efforcerai d'agir conformément aux sentiments que votre grâce m'inspirera, me fasse grandir sans cesse dans votre amour, jusqu'à ce qu'enfin j'aie le bonheur de contempler votre beauté et de vous aimer éternellement.

[1] Ecce ego, quia vocasti me (Reg. III, 6).
[2] Sancta Teresia.

MÉDITATION XXVI.

VÉRITABLE CARACTÈRE DE L'IMMOLATION DE SOI-MÊME.

Et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête.

ADORONS la pureté infinie de notre Dieu. Elle est telle, qu'aucun don du cœur ne lui saurait être agréable, s'il ne passe d'abord par la flamme du renoncement, qui seule le rend digne de lui être offert. Demandons au Seigneur de nous pénétrer de cette vérité, afin que nous apprenions à aimer Dieu dans l'immolation de nous-mêmes.

Les convives du pharisien et le pharisien lui-même observent avec stupéfaction l'action de Madeleine ; leurs regards disent clairement : « Où s'arrêtera l'audace de cette femme? » Et la patience de Jésus les scandalise. Ah! s'ils pouvaient lire dans le cœur de Jésus, combien leur étonnement augmenterait! Jésus ne se contente pas de souffrir avec patience cette pauvre pécheresse; il la voit avec bonheur à ses pieds, déjà plus pure que les faux justes qui la méprisent. Oh! qu'elle est grande et belle, aux yeux de Jésus, l'âme qui méprise et oublie, dans sa contrition et sa charité, tout ce qu'elle avait aimé, tout ce qui l'avait enorgueillie jusqu'à ce jour. Le Sauveur rend d'infinies actions de grâces à son Père, dont la miséricorde transforme ainsi les âmes ; il le supplie, avec une révérence divine, de combler de ses dons les plus parfaits la sainte pénitente.

Elle s'étonne, elle aussi, de ce qu'elle ose faire. Jus-

qu'ici, ses larmes seules avaient touché les pieds divins. Elle éprouve un moment d'inexprimable confusion et de cruelle angoisse : Jésus, indigné de son audace, ne va-t-il pas la repousser? Oh ! ne crains point, âme bénie ; non, Jésus ne te repoussera pas : ton action lui est agréable ; il voit avec quel cœur tu la fais ! Étonnée et ravie, en comprenant que Jésus la laisse faire, elle sent de nouvelles sources de larmes, plus délicieuses que toutes les autres, jaillir de son cœur, et, sans oser lever les yeux vers le visage du Sauveur, ni ouvrir la bouche, elle lui dit : « Vous ne me repoussez donc pas, vous dont les Anges désirent contempler la face ! Vous souffrez que, de ces cheveux souillés par la vanité et le péché, j'essuie les larmes dont j'ai inondé vos pieds sacrés ! O Jésus ! ô le plus beau des enfants des hommes, je sais que ces cheveux ne méritent pas de vous toucher ; eux et moi nous méritons d'être traînés loin de vous dans la boue la plus infecte ; mais je n'avais rien de plus précieux, rien qui, avant de vous connaître, me parût de plus grand prix ; j'ai essayé de réparer ma première audace, qui m'a fait pleurer à vos pieds, et ça été par une audace plus grande. Rien n'est caché à vos yeux, ô Jésus très aimé, et vous savez que je ne pensais pas agir avec hardiesse, mais faire acte d'amour pour vous, en consacrant au service de vos pieds l'ornement de ma tête !... Vous savez que, si j'avais eu quelque chose de meilleur et de plus précieux, je vous l'aurais plus volontiers encore sacrifié. Oh ! puissé-je, au contact de vos pieds divins, purifier et ma tête et mes mains, et tout mon être ! Jésus, daignez me recevoir tout entière, comme je me donne tout entière à vous pour jamais [1]. »

[1] Usa est capillis pro linteo, oculis pro catino, lacrymis pro

Ce que l'amour inspire n'est pas toujours conforme aux règles et aux inventions de la sagesse humaine, et les hommes peuvent le blâmer. Mais le regard du Seigneur plonge au fond des cœurs : ce qu'il y voit lui fait blâmer ou louer nos actes, sans égard à autre chose. Oh! qu'Augustin connaît bien Dieu, quand il s'écrie : « Aimez, et faites tout ce que vous voudrez. »

Que dis-je? l'amour, le grand, le véritable amour ne saurait vivre sans faire des actes que la prudence humaine estime folies. L'amour a besoin de se donner, de s'immoler; il ne trouve jamais qu'il l'ait assez fait; il voudrait inventer des moyens de se donner plus entièrement et de s'immoler d'une manière plus parfaite. Jésus-Christ et ses saints ont connu cet amour insatiable; c'est pourquoi ils ont été des insensés sublimes, et la sagesse humaine n'a pu comprendre ni goûter leurs actes[1].

O mon Dieu, ai-je commencé à vous aimer? Toujours la prudence de la chair a surveillé en moi les inspirations de la grâce[2] : des craintes mesquines et misérables, des appréhensions que le manque de foi et de confiance seul peut inspirer, ont suffi, hélas! à me faire repousser l'action divine et agir dans un sens opposé au mouvement de la grâce. Dois-je m'étonner, après cela, de ne faire aucun progrès, de me retrouver toujours le même,

baptismo. Cor contritum erupit in lacrymas; fides lavit; charitas unxit; caput pro suppedaneo stravit; crinibus circumfusis pedes sacros involvit et tersit. Nihil sibi de se retinens, totam se tibi devovit (S. Cyprianus. Tract. de Ablut. pedum).

[1] Nos stulti propter Christum (I Cor. IV, 10). — Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere (I Cor. II, 14).

[2] Sapientia carnis inimica est Deo; legi enim Dei non est subjecta, nec enim potest (Rom. VIII, 7).

et de me traîner languissant dans les voies de l'amour, moi qui crains le sacrifice ?

Jetez, ô mon Dieu, un regard de miséricorde sur votre indigne serviteur. Je suis lâche, et tout ce qui est généreux me fait peur. Mais votre grâce est puissante pour transformer ma mauvaise nature et suppléer à son défaut. Qu'il vous plaise donc, Seigneur, me l'accorder avec abondance, afin que, dilatant mon cœur, j'aie le bonheur de courir dans la voie de vos commandements et de vos conseils[1].

MÉDITATION XXVII.

ALLÉGRESSE DE JÉSUS A LA VUE D'UNE AME SINCÈREMENT CONVERTIE.

Et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête.

DORONS l'éternelle charité de Dieu. Il est plus heureux de répandre sur nous les effusions de sa bonté, que nous ne le sommes de les recevoir, et, lorsque nos cœurs lui témoignent quelque reconnaissance, il en ressent une mystérieuse allégresse. Témoignons-lui la nôtre pour les dons sans nombre de son amour; humilions-nous de ne l'avoir pas assez remercié, et prions-le de se communiquer à nous avec plus d'abondance, jusqu'à ce qu'il ait entièrement vaincu notre ingratitude et notre lâcheté.

[1] Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum (Ps. CXVIII, 32).

Aux pieds de Jésus, Madeleine, sous l'impulsion de la grâce, continue les œuvres de son repentir, de son humilité et de son amour.

Le cœur de Jésus est un paradis d'inénarrable allégresse. Il y a plus de joie, dans ce paradis, pour la conversion de cette seule pécheresse que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Heureux qui pourrait comprendre et raconter cette joie sainte! Plus heureux qui, par ses sentiments et ses œuvres, la procure à un Dieu si bon!

Altéré de l'amour de ses créatures, brûlant de la soif de posséder ces âmes[1], faites à son image mais déformées par le péché, et voulant leur rendre plus de beauté, de vie, de béatitude et de pureté qu'elles n'en avaient perdu, il était venu, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines[2]. Montrer la suave impétuosité de sa tendresse eût été trop peu pour la satisfaire; il avait, de plus, fait entendre à tous ses invitations : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai[3]. » C'était la voix du Bien-Aimé, aussi douce que belle était sa face[4]; cependant elle demeurait impuissante. Les hommes tenaient obstinément leurs regards fixés sur la terre[5]; l'appel divin n'avait pas détourné leurs oreilles des paroles trompeuses des créatures, et, parcourant toute la terre habitée par les siens, il n'avait trouvé personne qui voulût l'aimer[6].

[1] Sitio (Joan. XIX, 28). — Da mihi bibere (Joan. IV, 7).

[2] Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles (Cant. II, 8).

[3] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos (Matth. XI. 28).

[4] Vox enim tua dulcis et facies tua decora (Cant. II, 14).

[5] Oculos suos statuerunt declinare in terram (Psalm. XVI, 11).

[6] In propria venit, et sui eum non receperunt (Joan. I, 11).

Mais maintenant, ô Jésus, l'âme dont vous aviez soif, la pécheresse qui, pour vous, consentirait à se détourner de son péché, à le pleurer toute sa vie, à vous consacrer un amour incomparablement plus grand et plus généreux que celui qu'elle avait eu jusqu'ici pour les créatures, la vraie pénitente, enfin, elle est là, à vos pieds. Elle est là, et son cœur, brisé par la douleur, blessé par l'amour, pleure avec tant d'abondance, que vos pieds sont inondés, et elle les essuie de ses cheveux !

Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle sent, tout ce que dit son silence, vous répète la parole de l'Épouse des Cantiques : « Je l'ai trouvé, celui que mon cœur aime ; je l'ai trouvé, je ne le laisserai plus. » Et vous savez combien ce cri est l'expression de la vérité ; vous savez que, loin de vous laisser même un instant, son amour vous étreindra davantage chaque jour, jusqu'à l'éternité !

Avec quelle plénitude de pure tendresse, avec quelle suavité votre âme, s'inclinant vers la sienne, doit-elle lui redire : « Vous avez blessé mon cœur d'une blessure délicieuse et désirée, ô ma sœur et mon épouse : vous avez blessé mon cœur avec l'un de ces yeux qui savent pleurer, avec l'un de ces cheveux de votre cou, dont vous essuyez vos larmes[1] ! » Ne lui donnez-vous pas, ô mon Dieu, un sentiment de ce que votre cœur lui dit : « Ma sœur, mon épouse ? Ma sœur, car je me suis fait semblable à vous ; j'ai pris votre nature. Mon épouse, car je vous communiquerai ma divinité. Oh ! voyez l'échange que l'amour m'a fait faire, et comprenez avec quel bonheur je vous vois répondre à ma tendresse. »

« Ma sœur, mon épouse ! » Ce sont là vos paroles, ô Jésus, et Madeleine peut vous répondre : « Mon

[1] Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa ; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui (CANT. IV, 9).

frère, mon époux! » Mais hélas! si vous communiquez à l'âme votre beauté, votre justice, votre sanctification et votre rédemption[1], nous, Seigneur, nous n'avons pu vous communiquer que nos misères et notre péché! Échange merveilleux entre le ciel et la terre, entre le Dieu très haut et l'homme pécheur, et vous l'avez accepté!... Que dis-je, c'est vous qui l'avez voulu, vous seul en pouviez concevoir le dessein et l'exécuter. Où donc s'arrêteront votre amour pour nos âmes, et la soif de notre salut qui vous consume? Ah! si au moins vous trouviez des âmes capables de comprendre la joie qu'une fidélité semblable à celle de Madeleine fait éprouver à votre divin cœur! Si vous en trouviez, en grand nombre, d'assez généreuses pour vouloir à tout prix vous donner cette joie! Et si votre doux regard me voyait parmi ces âmes généreusement fidèles!...

MÉDITATION XXVIII.

CONFIANCE DE L'AME PÉNITENTE.

Et elle les couvrait de ses baisers. .

DMIRONS et adorons la condescendance de Dieu dans l'amour qu'il a pour ses créatures; c'est elle qui l'a porté à nous attirer dans les filets du second Adam, à nous retenir dans les liens

[1] Qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio (I Cor. I, 30). — Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso (II Cor. V, 21).

de la charité de Jésus-Christ[1], dont le cœur embrasé nous révèle l'éternel amour du Père. Confondons-nous en voyant que, de nous non plus, l'amour n'est pas aimé[2].

Jésus regarde avec une douceur ineffable l'humble pécheresse qui est à ses pieds. La simplicité et la générosité des actes que lui font produire la contrition et l'amour, — cet amour déjà si ardent, quoiqu'il ne fasse que commencer, — ravissent son cœur. Il remercie son Père d'avoir créé cette âme si généreuse, cette nature si riche, ce cœur que l'amour divin va faire si grand; il le remercie d'avoir daigné l'aimer si tendrement et lui accorder tant de grâces. Il le supplie de lui en départir de plus grandes encore, à cause de la gloire qui en résultera pour sa miséricorde, et de l'édification que l'Église trouvera à jamais dans la perfection avec laquelle sera convertie l'humble pécheresse. La prière de Jésus est exaucée.

Madeleine est à ses pieds, continuant à répandre, dans l'amertume et le ravissement de son cœur, des larmes abondantes qu'elle essuie de ses cheveux. Elle n'ose point lever les yeux vers le visage de Jésus; elle n'ose point espérer entendre la voix du divin Maître. Son amour est grand; mais comment pourrait-il agir et parler avec cette familiarité respectueuse, qui est le partage des âmes auxquelles une longue habitude a fait connaître la tendre condescendance de Jésus? Non; elle n'osera point dire, avec l'Épouse des saints Cantiques : « Que votre voix retentisse à mes oreilles, car votre voix est douce, et votre visage est beau! »

La créature ne peut pas imaginer jusqu'où va l'amour de Dieu pour elle. L'œil de l'homme n'a point vu, son

[1] In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis (Os. II, 4).
[2] S. Mar. Magd. de Pazzi.

oreille n'a point entendu, et son cœur n'a jamais compris ce que Dieu prépare, non point seulement au ciel, mais sur la terre, à ceux qui l'aiment[1]. Il faut que lui-même il nous fasse connaître jusqu'à quelle tendresse il peut aller; il faut que lui-même il nous apprenne avec quelle extrême douceur il nous attire, avec quelle bonté, quelle patience il nous retient.

Madeleine entend, dans les profondeurs de son âme, de ces paroles secrètes qu'il n'est point permis à l'homme de répéter, parce que Jésus seul les sait dire : « Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur et mon épouse; vous avez blessé mon cœur, par un seul de ces regards voilés de larmes, par un seul des cheveux de votre cou, dont vous avez essuyé mes pieds.... Je vous ai aimée, et je suis votre frère et votre époux, aussi bien que votre Sauveur et votre Dieu. »

A ces douces paroles, à ces caresses intérieures, le cœur de Madeleine se liquéfie : la reconnaissance, que redouble sa profonde humilité, et l'amour, qu'embrasent les avances de Jésus, remplissent son cœur, de manière qu'il semble se fondre et vouloir s'écouler dans celui de Jésus. Elle sent que ce monde nouveau d'affections élevées et pures lui vient de lui, qu'il la purifie et se la rend agréable, et qu'une vertu sortant de lui l'appelle à ajouter les œuvres de l'amour à celles de la contrition et de l'humilité.

Elle ne résiste pas à cette invitation, comme elle n'avait pas résisté aux attraits précédents de la grâce, et, inclinant son front plus profondément qu'elle n'avait fait encore, elle baise les pieds de Jésus.

Non, ô mon Sauveur bien-aimé, je ne peux trouver

[1] Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum (I Cor. II, 9).

incroyable cette conduite de votre tendresse envers l'humble et pauvre pécheresse : Madeleine ne se laisse aller au mouvement de votre grâce que parce que vous vous laissez aller à votre ineffable condescendance pour les pauvres pécheurs! Ne faites-vous pas tous les jours autant et plus pour des âmes aussi coupables et beaucoup plus ingrates? Ne permettez-vous pas tous les jours à de pauvres pécheurs, presqu'encore tout couverts de la lèpre du péché, sortant à peine du bain salutaire de la Pénitence, non pas seulement de baiser vos pieds sacrés, mais de pénétrer dans le sanctuaire même de l'amour, et de recevoir, avec la sainte Communion, le baiser de votre bouche[1], et cela souvent sans qu'ils le désirent?

Moi-même, plus coupable qu'il n'est possible de l'imaginer, eu égard aux bienfaits sans nombre dont j'ai été l'objet de votre part, combien de fois ne m'avez-vous pas reçu, avec une effusion de miséricorde et de bonté auprès de laquelle ce que vous faites pour l'humble Madeleine semble peu de chose? Et cependant je n'ai jamais été ni humble, ni simple, ni généreux comme elle! Qu'eût fait votre cœur pour moi, s'il avait trouvé une seule fois dans le mien des dispositions semblables à celles de notre sainte pénitente?

Ah! que votre amour est grand, ô mon Dieu, et que nous sommes coupables de ne pas mieux le comprendre, nous qui pouvons voir tous les jours la puissante douceur des inventions par lesquelles votre cœur a voulu nous attirer à lui en nous séparant de toute créature, et, après nous avoir attirés, nous garder fidèles!

Daignez, ô mon Dieu, faire tomber le voile d'amour-propre qui m'empêche de voir la force et la suavité de votre tendresse, afin que moi aussi, tout entier, comme

[1] Osculetur me osculo oris sui (CANT. I, 1).

Madeleine, je me laisse aller aux influences de votre grâce et de votre charité.

MÉDITATION XXIX.

PURETÉ ET SIMPLICITÉ DES ACTES DE L'AME PÉNITENTE.

Et elle les couvrait de ses baisers...

DIEU est ineffable, et c'est la joie de nos âmes de le savoir si grand, si beau, si saint, que nous ne pouvons comprendre ni exprimer aucune de ses perfections. Mais les œuvres de l'Être infini et ses décrets, puisqu'ils viennent de lui, sont tout aussi impénétrables à notre intelligence. Souvenons-nous donc de la sentence du Sage : « Les scrutateurs de la Majesté seront opprimés par la gloire[1], » et demandons pardon au Seigneur de la légèreté de nos jugements sur les opérations de sa grâce.

Continuons à contempler notre sainte humblement prosternée et baisant les pieds du Seigneur. Les convives sont étonnés de la hardiesse de Madeleine ; mais Jésus détourne ses regards de leurs cœurs pharisaïques, et les arrête avec complaisance sur la pécheresse, dont l'amour humble et reconnaissant le réjouit.

Dieu seul connaît jusqu'à quel degré de familiarité, dans les plaintes de la douleur comme dans les actes de l'amour, il permet à sa créature d'arriver. Le cri déchi-

[1] Qui scrutator est Majestatis, opprimetur a gloria (PROV. XXV, 27).

rant de Job nous étonne, et l'action de Madeleine nous surprend. Dieu approuve, cependant, les plaintes hardies du premier et l'humble audace de celle-ci. Lui qui sonde les reins et les cœurs, lui pour qui les replis du cœur humain sont, dans leur nuit mystérieuse, semblables au jour le plus pur, il connaît la simplicité du cœur, la pureté de la foi, la ferveur de l'amour qui produisent les pensées et les œuvres dont est surprise cette tiédeur que nous confondons avec le respect ; il voit le but où elles tendent. C'est pourquoi il loue et approuve ce que les hommes sont tentés de blâmer ; sa grâce meut ces âmes pures et droites, en qui rien n'empêche le mouvement parti de Dieu de retourner à Dieu.

Il me semble, ô sainte aimée de Dieu, comprendre ce qu'il y a dans votre cœur tandis que vos lèvres altérées boivent à longs traits l'amour à sa pure source, aux pieds de Jésus. Semblable au prêtre, que la suite de la liturgie sacrée appelle à proférer les paroles saintes et redoutables de l'Évangile, et comme lui profondément inclinée, vous dites à Jésus : « Vous qui êtes saint et pur, ou plutôt, vous qui êtes la pureté même et la sainteté incréée, source inépuisable d'où jaillit toute pureté et toute sainteté créée, purifiez et sanctifiez, par leur contact avec vos pieds divins, mes lèvres souillées et mon cœur coupable. »

A ce souvenir de ses fautes, et à cette vue des faveurs divines par lesquelles celui qu'elle a offensé la purifie, elle entre en d'insondables profondeurs d'humilité et d'amour, et dit à Jésus : « Vous ne faites point pour moi comme pour votre Prophète, vous ne purifiez point mes lèvres avec un charbon ardent pris sur l'autel, mais par le contact de votre personne sacrée, ô vous qui êtes le feu brûlant de l'éternelle charité !... » Et ces paroles lui rendent plus évidente la tendre condescendance de

Jésus, et lui donnent une humilité plus profonde et un amour plus ardent.

Vous êtes heureuse, ô sainte pécheresse, dans ce baiser des pieds de Jésus ! Comme vos larmes coulent maintenant plus douces et plus abondantes ! Que nul ne blâme ce que la grâce vous fait faire : tout acte inspiré par Dieu est toujours humble et unit plus étroitement à Dieu.

Je devrais être à votre place et, comme vous, trouver dans les larmes cet humble et ardent amour qui fait accomplir pour Jésus et avec Jésus des choses hardies et saintes. D'où vient que le mouvement de la grâce ne me conduit pas à cette familiarité désirable qui n'ôte rien du respect ? D'où vient que, s'il m'y conduit, je ne le suis pas, et je ne le sens même pas ?

Hélas ! c'est que je n'ai point cette simplicité qui faisait aux yeux de Jésus la beauté de votre âme et de vos œuvres ; au lieu d'être occupé de Jésus seul et de mes péchés, je me préoccupe toujours de moi-même et des personnes qui m'entourent. Dieu n'est point libre d'agir dans un cœur tout rempli de ce qui n'est point Dieu ; et s'il agit, ce cœur embourbé ne peut pas suivre son impulsion.

O sainte aimée de Jésus, priez pour moi ; obtenez, pour ce pécheur misérable et vil, quelque chose de ce qui a fait votre beauté et votre élévation ; faites que, comme vous, je sois simple et pur, afin que, comme vous, j'aille partout où m'appellera le mouvement de la grâce de Dieu.

MÉDITATION XXX.

HUMILITÉ DE L'AME PÉNITENTE.

Et elle les couvrait de ses baisers.

ADORONS la bonté infinie de Dieu, qui aime à communiquer à ses créatures tous ses biens et son Être même, mais qui se donne plus libéralement aux âmes plus humbles. Regrettons-nous de n'avoir jamais su mériter la surabondance des divines communications.

Continuons à contempler Madeleine embrassant les pieds de Jésus-Christ. Comme elle les avait inondés de ses larmes, elle les couvre maintenant de ses baisers. Félicitons-la des grâces qu'elle reçoit, et, en prenant part à sa douce joie, n'oublions pas que ce qui les lui a surtout méritées, c'est sa profonde humilité.

C'est ce qui en elle charme le plus le Seigneur. Cependant, il ne fait point éclater son admiration comme pour la foi et la confiance de la Chananéenne[1] ; il ne dit point : « O femme, je n'ai pas trouvé une telle humilité dans les justes d'Israël ; » mais il observe avec satisfaction les heureux fruits de sa grâce dans le cœur de la pécheresse, et il en loue son Père céleste.

Madeleine, en effet, se sait parfaitement indigne de toutes les grâces. Trop heureuse d'être supportée aux pieds de Jésus, d'avoir pu produire à la face du ciel et de la terre les actes que lui inspirent le profond mépris

[1] Tunc respondens Jesus ait illi : O mulier, magna est fides tua (MATT. XV, 28).

qu'elle a d'elle-même, et l'amour qu'elle a conçu pour son Dieu, elle ne demande pas même qu'il lui témoigne d'aucune manière qu'il en est content. Elle ne pense pas qu'il pourrait la relever, la regarder avec bonté, et lui dire, de cette voix si douce qui a consolé tant d'autres infortunes : « Vos péchés vous sont remis. » Elle ne présume pas que, de la part de Dieu, elle ait droit à autre chose qu'aux rigueurs de sa justice ; et, quant à la beauté de ses actes de pénitence, elle ne la soupçonne pas même. Elle a fait ce que son cœur pénétré de contrition et d'amour lui a dit, ou plutôt ce que la grâce, qu'elle ignorait, lui a inspiré. Trop occupée de la bonté de Jésus, et trop consciente de ses propres fautes, elle ne peut s'arrêter un instant à considérer la perfection de sa pénitence. Jésus souffre sur ses pieds divins le contact de ses larmes, de ses cheveux, de ses lèvres ; c'est assez pour la remplir d'une reconnaissance sans bornes, qui est un nouvel aliment pour sa flamme. Et le cœur du divin Maître, si désireux de nous voir devenir humbles à cette école, est délicieusement ému par les sentiments de cette âme, dont l'humilité est un abîme qui appelle l'abîme de ses grâces, de ses miséricordes et de son amour.

O mon Dieu, combien les dispositions que votre infaillible regard aperçoit dans mon âme sont loin de celles qu'il voit en Madeleine ! Créature coupable et pardonnée, coupable hors de toute mesure, et pardonnée par une miséricorde sans bornes, j'ai perdu tout droit à quelque grâce ou faveur que ce soit de votre part ; cette pensée, si vraie et mère de l'humilité, ne vient à mon esprit que d'une manière superficielle ; elle n'entre jamais dans les profondeurs de mon âme, et c'est pour cela que je ne sais rien faire comme il faut en votre sainte présence.

Si vous tardez à m'exaucer, si vous ne permettez point que j'accomplisse les desseins que je crois conçus pour votre gloire ; si vous me laissez dans une affliction qui me semble trop longue, ou dans une sécheresse qui me paraît trop complète, je me plains... Comme si ce n'était pas assez que vous ne me rejetiez pas de votre présence ! Comme si ce n'était pas trop que vous me permettiez de participer aux grâces ordinaires et communes qui sont le partage de tous vos enfants ! Ai-je donc, par mes péchés, acquis quelque droit à vos égards ? Ou mes crimes vous ont-ils imposé quelque devoir envers votre créature coupable ? Insensé, cette conduite seule mériterait que Dieu détourne de moi sa face, et me rejette loin de lui !

O mon Dieu, pardonnez-moi la folie de mon orgueil, qui a éloigné de moi tant de grâces, et qui a été cause que j'en ai reçu tant d'autres en vain ; pardonnez-moi ! Maintenant que je la comprends mieux, je déteste l'énormité de ma faute, et je vous demande instamment, par les mérites de l'humble Marie-Madeleine, de me donner la grâce d'être désormais véritablement humble en votre présence. Alors j'attirerai sur moi les doux regards de cette miséricorde, par lesquels vous vivifiez tout ce qui est petit au ciel et sur la terre.

MÉDITATION XXXI.

SAINTS DÉSIRS DE L'AME PÉNITENTE.

Et elle les couvrait de ses baisers...

DMIRONS le trésor inépuisable des biens qui sont en Dieu, ou plutôt qui sont Dieu lui-même; ceux qui le goûtent auront encore faim, et ceux qui le boivent auront encore soif. Humilions-nous de ne pas désirer Dieu plus ardemment : notre froideur montre bien que, l'ayant peu cherché, nous ne savons pas combien il est doux[1].

Aux pieds de Jésus, Madeleine, remplie de délices, sent grandir et s'embraser les flammes de sa charité. Ces délices dépassent incomparablement toute joie de la terre; leurs impressions sont si élevées, si pures, si paisibles, qu'elles donnent à la sainte pénitente une intelligence croissante de celui qui daigne lui permettre de l'aimer. Mieux connaître Jésus, n'est-ce pas assez pour redoubler dans une telle âme la force et la pureté, la tendresse et la ferveur de son amour? N'est-ce pas assez, en même temps, pour la pénétrer d'une contrition plus vive et d'un mépris plus profond pour elle-même? Dans ces sentiments, elle ne sait point se rassasier de baiser les pieds de Jésus.

Les biens terrestres ne satisfont pas le cœur de l'homme, Jésus l'a dit : « Celui qui boira de cette eau aura encore soif[2]. Les créatures ne nous séduisent que

[1] Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus (Ps. XXXIII, 9).
[2] Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum (Joann. IV, 13).

par les charmes que leur prêtent une imagination dissipée et un cœur qui veut s'éloigner de Dieu. D'elles-mêmes, elles ne sont rien, et nous le font sentir. Il suffit que notre âme les désire pour qu'elle entre dans l'inquiétude et le trouble. Si elle vient à les posséder, elle rencontre le vide, avec la satiété et le remords. En vain cherchera-t-elle à boire encore de cette eau qui augmente la soif, « vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous[1]. » Les biens célestes, au contraire, remplissent notre âme; ils lui font goûter des jouissances pures, inconnues des hommes charnels, et dont le premier effet est de lui rendre odieuses et insupportables toutes les délices de la terre : ils lui suffisent. « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif[2] » des biens terrestres. Mais l'âme que le don de Dieu ferme ainsi aux choses d'en bas, s'ouvre avec de merveilleux désirs à celles d'en haut : leur suavité inexprimable l'a séduite; elle en a faim et soif, et, à mesure que sa faim et sa soif sont satisfaites, loin que le rassasiement produise la satiété, elle les désire davantage. Dans le cœur qui le possède lui seul, Dieu creuse sans cesse des abîmes toujours plus profonds, qu'il remplit ensuite. C'est là cette eau qui jaillit jusqu'en la vie éternelle; c'est là ce mets spirituel et ce breuvage céleste, ou plutôt cette sagesse incréée, aliment unique de vie éternelle, qui a dit d'elle-même : « Celui qui me mange aura encore faim, et celui qui me boit aura encore soif[3]; » c'est là cette élévation de l'âme de clarté en clarté, qui aboutit

[1] S. Augustin.

[2] Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei non sitiet in æternum (Joann. *ibid.*).

[3] Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient (Eccli. XXIV, 29).

à la vision béatifique, à la possession de tout bien[1]. Saint Paul, brûlant de charité, consumé d'amour, a pu d'abord dire en toute vérité : « Je vis, mais non plus moi ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi[2], » puis ajouter : « Je désire être dissous, afin de me trouver avec Jésus-Christ[3]. »

Tous les saints ont les mêmes sentiments. Chaque contact de Dieu avec leur âme augmente la flamme de leur amour ; chaque communication de Jésus rend leur soif plus ardente. Bientôt, toute leur conversation est dans les cieux, d'où ils attendent leur Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui doit transformer le corps de leur humilité, en le transfigurant au corps de sa gloire[4]. Ils languissent en l'attendant : exilés parmi les noirs habitants de Cédar, ils s'y sentent étrangers ; ils ont la nostalgie du ciel[5].

Ils vous rendent justice, à vous qui êtes tout bien, ô mon Dieu, en vous désirant ainsi : c'est vous connaître véritablement et vous aimer comme il faut que de ne pouvoir se résoudre à vivre, non pas loin de vous, puisqu'ils vous possèdent, mais sans vous posséder de toutes les manières que votre charité pour nous a rendues possibles, sans vous voir tel que vous êtes dans la lumière de gloire, et sans vous aimer de telle sorte que

[1] Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (*Ibid.*, 14).

[2] Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus (Gal. II, 20).

[3] Coarctor autem a duobus, desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (Philip. III, 20).

[4] Nostra autem conversatio in cœlis est, unde etiam Salvatorem spectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ (Philip. III, 20).

[5] Heu mihi, qui incolatus meus prolungatus est ! Habitavi cum habitantibus Cedar ; multum incola fuit anima mea (Ps. CXIX, 5).

vous seul remplissiez tout notre être pour l'éternité. Ils vous glorifient ainsi, vous et votre grâce. Au milieu de l'abaissement général, au milieu de ces hommes qui marchent inclinés vers la terre, ils demeurent le front et le regard élevés, glorieux témoins de la noblesse de notre origine et de la sublimité de notre fin.

Je me réjouis, ô mon Dieu, que vous ayez ainsi, sur cette terre enténébrée par le péché, ces témoins de votre beauté, de la beauté de vos œuvres, de la miséricorde qui préside à vos conseils éternels. Mais est-ce assez de me réjouir? Ne devrais-je pas être au nombre de ces témoins? Je me suis approché de vous, Seigneur, et j'ai été un moment illuminé; j'ai goûté et vu combien vous êtes doux[1]; mais cette vision et ce goût ont été d'un instant : mon âme a reçu toutes les communications que Jésus fait à ses frères; cependant, je ne sens pas en moi un amour toujours croissant de mon Dieu. Je ne sens pas le désir de posséder toujours plus ce Jésus qui se donne si libéralement. Je le mange, et je n'ai pas une faim plus grande; je le bois, et je n'ai pas une soif plus ardente.

Malheur à moi! En prolongeant mon séjour parmi les habitants de Cédar, et leur devenant semblable, je me suis éloigné du ciel. Ayez pitié de moi maintenant, ô mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes, et, malgré mes fautes, établissez dans mon cœur les dispositions qui ont fait les saints.

[1] Accedite ad eum et illuminamini... Gustate et videte quoniam suavis est Dominus (Ps. XXXIII, 6, 9).

MÉDITATION XXXII.

PUISSANCE DE L'AMOUR DIVIN.

Et elle les oignait de parfum.

ADORONS le Seigneur notre Dieu : admirons avec quelle libéralité l'amour le porte à se communiquer à ses créatures ; prions-le de nous rendre dignes de ses bienfaits.

Madeleine est toujours aux pieds de Jésus. La paix dont jouit son cœur lui dit que la miséricorde de celui qu'elle aime lui a donné tout ce qu'elle était venue chercher là. Elle se sent pardonnée et purifiée ; son entraînement vers les créatures a cessé ; une flamme qu'elle n'eût pas osé rêver, l'a pénétrée et remplie : c'est l'amour de Dieu. Jésus est l'auteur de cette merveille ; sa douce patience, sa miséricordieuse bonté, sa charité, ont produit ce changement digne de la droite du Très-Haut [1]. Cette connaissance provoque, en ce cœur admirable, un nouveau besoin : celui du sacrifice. Elle prend le vase d'albâtre qu'elle avait apporté, et répand sur les pieds de Jésus le parfum précieux qu'il contient. Cette œuvre nouvelle de son amour ne lui fait pas oublier sa condition de pécheresse ; elle demeure d'autant plus humble qu'elle aime davantage ; prosternée dans la poussière, elle confesse ainsi publiquement qu'elle n'est point digne de lever les yeux vers son Sauveur.

L'acte parfait de l'amour, l'aliment qui lui convient et

[1] Hæc mutatio dexteræ Excelsi (Ps. LXXVI, 11).

qui l'enflamme, n'est pas l'amour même ; c'est le sacrifice. Parce qu'il aimait le monde, Dieu lui a donné son Fils unique[1]. En descendant du cœur de Dieu dans celui de ses créatures, l'amour conserve ce caractère : il faut qu'il s'immole, et il ne serait plus l'amour s'il cessait jamais de s'immoler.

O Jésus, vous avez bien connu cette nécessité d'un amour fort comme la mort. Elle s'est imposée à vous comme une loi supérieure à la loi de la sagesse. Vous ayant fait descendre sur la terre pour le salut des pauvres pécheurs, elle vous a entraîné à de tels sacrifices, qu'ils paraissent des folies à ceux qui ne savent pas que votre sagesse est folie et scandale pour les méchants.

N'est-ce point l'amour qui vous a obligé de vous anéantir vous-même, tandis que vous étiez en la forme divine[2], puis d'anéantir l'honneur et la dignité de votre forme humaine en vous rendant l'opprobre des hommes, le rebut du peuple, un ver de terre[3], un coupable compté entre les scélérats[4], d'anéantir encore en vous toute forme vivante par la transsubstantiation eucharistique, dans laquelle vous devenez semblable à un aliment misérable et vil ? Bien plus, non content de vous avoir réduit à cet état, vous qui êtes la splendeur du Père et la candeur de sa lumière, cet amour vous a obligé d'anéantir enfin jusqu'à cette forme sacramentelle par un dernier effort et un suprême élan vers l'immolation et le sacrifice, dans le don que vous faites à vos

[1] Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret (Joan. III, 16).

[2] Qui cum in forma Dei esset,... semetipsum exinanivit formam servi accipiens (Philip. II, 6).

[3] Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis (Ps. XXI, 7).

[4] Et cum sceleratis reputatus est (Is. LIII, 12).

enfants de votre corps, de votre sang, de votre âme, de votre divinité, par la sainte communion!

Oui, vous avez apporté sur la terre un feu nouveau, le feu du véritable amour; vous l'avez embrasée par vos sacrifices; et la flamme que vous lui avez communiquée est si vive et si ardente, qu'elle ne cesse, depuis dix-huit siècles, de consumer les plus nobles cœurs, les cœurs des saints[1]! Quels sacrifices ne leur a-t-il pas fait embrasser avec joie! La croix, le glaive, les bêtes, la flagellation, le déchirement de la chair, une vie de solitude, des austérités corporelles effrayantes et, plus que tout cela, une constante vigilance à l'égard de soi-même, un renoncement perpétuel! Des âmes sans nombre, des millions de créatures humaines, d'abord faibles et lâches, attachées à la vie et remplies de passions, ont eu ensuite ce courage, et l'ont encore chaque jour, parce que vous êtes venu allumer le feu nouveau de l'amour parfait, et vous voulez qu'il brûle.

O mon Dieu, ce que vous avez fait pour moi, et ce que vos saints ont fait pour vous, me couvre également de confusion. N'était-ce pas assez déjà de votre générosité pour provoquer la mienne? Et voici que, pour me laisser sans excuse, des hommes tels que je suis répondent à votre amour en vous aimant jusqu'à l'entier renoncement d'eux-mêmes et jusqu'au sacrifice de leur vie. Que dis-je, des hommes! De faibles femmes; car, sans parler d'héroïnes telles qu'Agathe et Félicité, sans parler d'Agnès, l'enfant extatique et martyre, n'est-ce pas une femme qui laissait voir son cœur dans ce cri sublime : « Ou souffrir, ou mourir! Je ne puis me consoler de vivre loin de vous, ô mon Dieu, qu'en

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur (Luc. XII, 49)?

souffrant pour vous[1]. » A moi, donc, la honte et la rougeur du visage, parce que je n'ai su me laisser entraîner à cette générosité ni par votre exemple, ni par celui de vos saints !...

O mon Dieu, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime[2], ou que du moins je voudrais vous aimer !... Mais vous savez aussi pourquoi je n'ai pu vous aimer encore comme il le faut. Un petit manque de générosité au commencement de ma conversion ; le refus de répandre à vos pieds un parfum inutile, de me refuser un objet, le plus insignifiant de tous peut-être, mais qui était de nature à m'entretenir dans mon défaut dominant, a pu être la cause de cette vie de lâchetés, de négligences, que je mène et qui répond si mal à la générosité de votre amour ! Il n'en faut pas davantage : votre cœur ne supporte pas que nous lui refusions quelque chose, lorsque vous vous donnez vous-même tout entier. Telle est l'origine de tant de conversions imparfaites, préfaces de nouvelles chutes.

O mon Dieu, apprenez-moi à aimer véritablement, afin que la générosité dans les sacrifices que votre sainteté et votre jalousie réclament de moi, me fasse sans cesse croître dans l'amour.

[1] S. Teresia.

[2] Etiam, Domine, tu scis quia amo te (Joan. XXI, 15).

MÉDITATION XXXIII.

TENDRES EXIGENCES DU CŒUR DIVINEMENT JALOUX DE JÉSUS.

Et elle les oignait de parfum.

ADORONS en notre Dieu cette sainteté infinie et jalouse qui ne le laisse pas souffrir de partage avec les créatures dans les cœurs qui lui appartiennent[1]. Humilions-nous d'avoir fait tant de fois ce partage qu'il réprouve; demandons-lui pardon d'avoir outragé de la sorte sa divine Majesté, et implorons le secours de sa grâce, afin que désormais nous soyons tout entier à lui seul.

Contemplons de nouveau Madeleine répandant son parfum sur les pieds de Jésus. Cette action est infiniment agréable au divin Maître. Ce n'est point parce que ce parfum est précieux, et qu'il a été chèrement acheté : Jésus connaît le grand cœur de la pénitente; il sait que le sacrifice d'un objet de valeur ne lui coûterait rien. Mais il voit que, en répandant à ses pieds, comme une chose de vil prix, ce parfum riche par les souvenirs qu'elle y attachait, Madeleine rompt avec son passé, fait à son Dieu le sacrifice de tout amour terrestre, et proteste à la face du ciel et de la terre qu'elle est à Jésus seul pour jamais; et le Sauveur, à la vue de ces merveilles produites en l'âme de notre sainte par la miséri-

[1] Ego Dominus, hoc est nomen meum; gloriam meam alteri non dabo (Is. XLII, 8).

corde du Père céleste, en rend à celui-ci d'ineffables actions de grâces.

Dieu est jaloux ; il ne se connaîtrait point lui-même s'il ne l'était pas. Il a fait ses créatures pour lui ; il ne permet à personne de posséder leur cœur à sa place. Il a le droit d'être le tout de nos âmes. Afin de mieux assurer ce droit, il a envoyé sur la terre son Fils unique. En se faisant homme, le Verbe nous a manifesté d'une manière sensible, conforme à notre faiblesse et à notre grossièreté, les trésors de beauté, de sainteté et d'amour cachés de toute éternité dans les profondeurs mystérieuses de l'Être divin. Personne n'a vu Dieu ; mais son Fils unique nous a raconté ce qu'il est[1], et montré combien il nous aime et combien il est juste que nous l'aimions, nous aussi, de toutes nos forces. Jésus-Christ est le filet d'Adam, par lequel Dieu veut nous attirer et nous retenir à lui seul.

Il souffre patiemment que son droit soit méconnu, que sa créature insensée, séduite par l'éclat trompeur de ce monde qui passe, oublie entièrement son Dieu et se laisse aller à la fougue des passions. Il connaît de quelles concupiscences le péché d'Adam nous a pétris. Mais ce qui le blesse profondément, ce qui l'atteint cruellement dans sa dignité, dans l'amour qu'il doit avoir pour lui-même, c'est que la créature convertie à lui consente à garder encore quelque affection à ce qui longtemps l'a retenue loin de lui ; c'est que, après l'avoir connu, lui, la bonté et la beauté suprême, elle ose associer dans son cœur, avec lui, quelqu'indigne objet, capable de la conduire de nouveau au péché. « Si mon ennemi m'eût maudit, je l'eusse supporté sans

[1] Deum nemo vidit unquam : unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit (Joan. I, 13).

peine ; mais vous, homme unanime, vous qui avez avec moi, à ma table, mangé les plus doux aliments, vous aussi, lever le talon contre moi[1] ! ! ! »

Cette jalousie du Seigneur est d'autant plus grande et plus exigeante, qu'il appelle les âmes à une plus haute sainteté, et qu'il les destine à lui procurer une plus grande gloire. Thérèse fut longtemps retenue loin des voies élevées et parfaites qu'elle devait parcourir, par des amitiés humaines qui n'avaient rien de coupable, qui lui procuraient seulement quelques distractions et quelque perte de temps. Mais avec quelle complaisance ce Dieu jaloux ne devait-il pas regarder François d'Assise, toute la nuit prosterné en sa présence, et répétant sans cesse : « Mon Dieu et mon tout ! »

Qu'elles sont rares, ô mon Dieu, les âmes semblables au séraphin d'Assise ! Qu'elles sont rares les âmes semblables à Madeleine ! Hélas ! ceux qui paraissent vos meilleurs amis portent presque toujours, mêlé à leur amour pour vous, quelqu'autre amour que votre cœur déteste. Pour les uns, c'est un amour insensé d'eux-mêmes ; pour les autres, c'est celui d'une créature qu'ils croient aimer purement, et qu'ils craignent d'affliger en l'éloignant d'une manière aussi absolue qu'il serait nécessaire. Et ceux qui refusent d'imposer à une créature une affliction qui lui serait utile, peut-être nécessaire, n'hésitent pas à vous affliger, vous qui les avez aimés d'un amour éternel[2] ! Se priver de vos grâces, s'exposer à ne pas atteindre à la perfection que vous

[1] Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. Et si is qui oderat me super me magna locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo. Tu vero, homo unanimis, qui simul mecum dulces capiebas cibos (Ps. LIV, 13, 15) ! — Qui manducat mecum panem levabit contra me calcaneum suum (Joan. XIII, 18).

[2] Et in caritate perpetua dilexi te (Jerem. XXXI, 3).

êtes en droit d'exiger, ne point vous rendre la gloire qu'ils vous doivent et que vous attendiez d'eux, et priver la sainte Église de l'édification que vous vouliez qu'elle reçût de la sainteté de leur vie : tout cela, ils ne le craignent point.

Mais pourquoi penser à d'autres ? C'est moi, Seigneur, qui ai fait tout ce que je viens de dire ; c'est moi qui ai affligé votre cœur et anéanti par ma folie les desseins de miséricorde que vous aviez conçus en ma faveur. O mon Dieu, comme j'ai abusé de votre grâce ! Avec quelle détestable obstination j'ai réussi à rendre à peu près inutiles toutes vos prévenances, tous les efforts de votre amour pour mon entière conversion !

Et maintenant, que dois-je faire, ô mon Dieu, sinon me prosterner à vos pieds, confesser humblement les erreurs et les folies de ma vie ? Je vous en demande pardon, et je vous supplie de créer en moi un cœur nouveau, tel que vous le voulez.[1]

[1] Averte faciem tuam a peccatis meis et omnes iniquitates meas dele ; cor mundum crea in me, Deus (PSALM. L, 11, 12).

MÉDITATION XXXIV.

LA FOI ET L'HUMILITÉ SONT LES BASES DU VÉRITABLE AMOUR.

Et elle les oignait de parfum.

Adorons le Père céleste, auteur de toute grâce et de tout don parfait. C'est de lui que nous vient le vouloir et le faire, selon sa volonté, pleine de bonté pour nous[1]. Remercions-le de tout ce qu'il nous a fait faire de bon pendant toute notre vie, et humilions-nous d'avoir si peu et si mal correspondu aux grâces qu'il nous a accordées dans sa miséricorde.

Le cœur de Jésus est dans une sainte allégresse. Il a trouvé si peu d'âmes qui aient su le contenter, que la fidélité de Madeleine aux grâces si élevées et si parfaites dont elle a été comblée, le fait tressaillir de joie. Son regard, qui illumine les dernières profondeurs du cœur humain, lui montre à découvert tous les mobiles de chaque acte de la pénitente. Dans l'onction qu'elle a faite à ses pieds, il a vu avec admiration la générosité du saint amour qui l'anime et sa résolution inébranlable de fermer pour jamais son cœur à tout ce qui n'est pas son Dieu. Maintenant, il contemple la foi et l'humilité dont elle est pénétrée. Le cœur divin déborde de reconnaissance envers le Père, qui lui a donné cette âme, et il se penche vers la pécheresse pour la combler de nouveaux et de plus grands bienfaits.

[1] Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere pro bona voluntate (Philip. II, 13).

Elle avait apporté ce vase d'albâtre et ce parfum précieux, sans doute pour l'offrir, suivant l'usage de l'antique Orient, en signe d'humble sujétion, à celui aux pieds de qui elle venait se prosterner, et qu'elle vénérait comme un grand thaumaturge et un grand prophète, de la puissance duquel elle avait voulu solliciter la guérison de son âme, atteinte de la pire des lèpres. Mais, aux grâces dont elle se sent pénétrée, et plus encore à la patiente bénignité, à la douce charité, à la tendre condescendance de Jésus, elle connaît que celui-ci est plus que Salomon et plus que Jonas[1] ; elle ne se juge plus digne de lui offrir son présent, et, humblement prosternée, elle le répand sur ses pieds : déjà elle croit qu'il est le Fils de Dieu venu en ce monde[2]. Cette foi profonde nous fait comprendre l'humilité de son attitude. Elle n'a pas encore osé lever son regard vers la face de Jésus ; son front touche presque la terre, et c'est assez pour ses yeux de voir les pieds de celui qui s'est fatigué à courir après la brebis égarée. Thérèse de Jésus, à la vue de la beauté d'une main de son céleste Époux, sera dans une extase d'amour, d'humilité et de sainte joie, à peine plus grande que celle de notre sainte pénitente prosternée sur les pieds divins, qu'elle a vus souillés de la poussière du chemin, et qu'elle a purifiés de ses larmes, essuyés de ses cheveux, oints de ses parfums.

Son cœur dit : « Comment oserais-je lever les yeux jusqu'à vous, ô Dieu dont les Anges désirent con-

[1] Et ecce plus quam Jonas hic... Et ecce plus quam Salomon hic (Matt. XII, 41, 42).

[2] Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti (Joan. XI, 27). — Illa quæ sibi peccata a Christo remitti credidit, Christum non hominem tantum sed et Deum credidit (Aug. Homil. 33 inter 50).

templer la face adorable? Comment oserais-je vous regarder, ô Fils de Dieu, vous que l'amour a fait plus beau, plus pur que les enfants des hommes? C'est trop que vous me souffriez à vos pieds, moi, la plus vile des créatures; c'est trop que vous daigniez recevoir sur ces pieds sacrés mes larmes, mes baisers, mes parfums. Votre contact m'est salutaire; et maintenant que vous daignez me permettre de vous aimer, je ne puis me passer de ce contact divin; mais si je pouvais trouver en votre personne, en laquelle tout est saint et auguste, quelque chose de plus apparemment inférieur que vos pieds, ce serait là que j'irais offrir mes larmes et mes parfums, là que j'irais déposer mes regrets et mon amour. Le sentiment de ma bassesse grandit à mesure que vos miséricordes augmentent à mon égard, et je souffre d'une seule chose, qui est de ne savoir comment m'humilier davantage. »

Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu [1], et sans l'humilité il est impossible d'attirer sa grâce en nos âmes. O mon Dieu, quel sens profond j'aperçois maintenant dans ce peu de paroles! Je vois, à cette heure, pourquoi, jusqu'à présent, j'ai fait si peu de progrès dans votre saint amour. Que de sentiments n'ai-je pas gardés dans mon cœur, que j'eusse rejetés aussitôt, si j'avais eu une foi vive et agissante! Que d'actions n'ai-je pas accomplies devant vous, que je n'aurais jamais faites si j'avais eu cette foi qui vous est agréable! Et si, en quelques circonstances, la foi n'a pas suffi pour me retenir sur la pente où m'entrainaient mes passions irritées, c'est que, par défaut d'humilité, je n'avais point su attirer votre grâce dans mon cœur misérable.

C'est par ma faute qu'il en a été ainsi. Ne savais-je

[1] Sine fide impossibile est placere Deo (Heb. XI, 6).

point que le juste vit de foi[1], et que c'est dans l'oraison que la foi se développe? Ne savais-je point que je suis un pécheur en présence de Dieu, et que dans cette connaissance se trouve une mine inépuisable d'humiliations saintes, qui enfantent l'humilité? Cependant, cette double connaissance m'a été inutile : je n'ai pas été un homme de foi; je n'ai pas été humble.

O Dieu des miséricordes, ô mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai ainsi abusé de vos miséricordes et rendu inutile le sang précieux que vous avez répandu pour moi... Oubliez ma faute et les erreurs de ma jeunesse[2]. Par la complaisance que vous avez prise en l'humilité et en la foi de Madeleine, donnez-moi la grâce de faire désormais ce qu'il faut pour que je sois, moi aussi, rempli de foi et d'humilité.

MÉDITATION XXXV.

DE LA FIDÉLITÉ A L'AMOUR DIVIN.

Et elle les oignait de parfum.

DMIRONS et adorons la fidélité du Seigneur en toutes ses promesses[3]. Il attend de nous que nous soyons fidèles aussi dans les résolutions que sa grâce nous inspire. Humilions-nous de ne l'avoir pas été, et supplions-le de faire que, désor-

[1] Justus ex fide vivit (Rom. I, 17; Gal. III, 11; Hebr. X, 58).

[2] Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris (Psalm. XXIV, 7).

[3] Fidelis Dominus in omnibus verbis suis (Ps. CXLIV, 13).

mais, nous ne cessions jamais d'être tout à lui seul.

Contemplons encore notre amoureuse pénitente oignant de son parfum les pieds de Jésus. Tous les mouvements de son âme ont ravi Dieu et ses anges ; tous ses actes extérieurs ont été parfaits et admirables : c'est qu'elle a suivi, avec une simplicité entière et une fidélité parfaite, les diverses opérations de la grâce de Dieu en elle. Cependant, l'écrivain sacré ne marque point, dans le récit de sa conversion, ce que l'esprit de Dieu fait dire à un autre évangéliste : Madeleine brise le vase d'albâtre, et la maison est remplie de l'odeur de ses parfums[1]. Il n'est pas douteux que le cœur de Madeleine n'ait point supporté la pensée qu'un vase qui avait servi pour Jésus pût être employé à un autre usage ; et elle veut que tout son parfum, jusqu'à la dernière goutte, soit pour lui seul.

Oh ! que vous êtes digne, chère sainte, de celui qui voudra que le vase de son corps, privé de sang par la mort, soit percé par une lance, afin que même la dernière goutte de ce sang divin soit répandue pour nous ! Pourquoi ces détails si dignes de vous, que l'Évangile mentionne dans une autre circonstance, ne sont-ils pas rapportés maintenant ? Qu'il plaise à l'Esprit qui a dicté les saints Évangiles de nous le faire connaître, autant que cette connaissance peut avoir d'utilité pour nous.

Le temps est l'épreuve redoutable de toute conversion, la pierre de touche du véritable amour. Le vase d'albâtre est le symbole, ou la figure, du cœur : un vase brisé ne peut plus contenir la liqueur qu'il renfermait auparavant ; le cœur contrit de Madeleine ne contiendra plus d'affection pour aucune des choses qui l'avaient

[1] Et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis : et domus impleta est ex odore unguenti (Joan. XII, 3).

conduite au péché ; la douleur et l'amour l'ont brisé pour toujours. De ce cœur sortira un parfum de vertus qui répandra dans toute l'Église, jusqu'à la fin des siècles, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Cependant, il ne convenait pas que ces choses fussent marquées dès le commencement de la conversion ; car celui qui n'est pas tenté, que sait-il, et que pouvons-nous savoir de lui ? Il faut que la tentation, la tribulation et surtout le temps, éprouvent l'âme sainte. L'or est pur et sans alliage seulement lorsqu'il est sorti du creuset. L'âme contrite et humiliée, l'âme convertie et sainte, l'est vraiment quand elle est sortie telle du feu très ardent de la tentation, de la tribulation et du temps[1].

Il est des moments, dans la vie spirituelle, où le vol de la grâce emporte notre âme, comme l'hirondelle emporte dans sa course rapide le fil d'araignée qui s'est attaché à son aile. La grâce est alors tellement puissante et victorieuse, que l'âme ne sent plus le poids du corps de péché, qui corrompt et qui alourdit[2]. Il semble que ce soit Dieu qui nous porte ; nous ne sentons point que nous ayons d'effort à faire pour marcher ou même pour voler. Nous ne sommes plus nous-même. A nous, alors, les sommets sublimes, sur lesquels bondissent les cerfs[3]. Mais, un instant après, pauvres hérissons, tout couverts des épines du péché, nous cherchons un asile dans la pierre qui est Jésus-Christ[4], et nous le supplions de nous cacher et de nous sauver. C'est qu'après nous avoir emportés un instant sur son aile pour nous rafraîchir et nous fortifier au contact de Dieu, la grâce semble nous

[1] Sicut igne probatur argentum et aurum camino, ita corda probat Dominus (Prov. XVII, 3).

[2] Corpus quod corrumpitur aggravat animam (Sap. IX, 15).

[3] Montes excelsi cervis ; petra refugium herinaceis (Ps. CIII, 18).

[4] Petra autem erat Christus (1 Cor. X, 4).

remettre où elle nous a pris, et nous abandonner à nos propres forces, ou plutôt à nos faiblesses. Cependant, Dieu, que nous avons entrevu et comme touché, demeure sur les hauteurs et nous appelle. Il faut que nous refassions péniblement, avec beaucoup de fatigues et de défaillances, et comme par nos efforts personnels, tout le chemin qu'une grâce plus spéciale nous avait fait faire en un instant.

Pendant la durée de cette épreuve, nous avons besoin d'un grand courage pour demeurer fidèles. Mais, si nous persévérons jusqu'à la fin, nous arrivons à gravir réellement les sommets que nous n'avions fait qu'entrevoir, et nous y établissons notre demeure. Alors notre conversion est vraie : l'amour nous a fait devenir enfant de Dieu pour l'éternité. Alors, Dieu et les hommes ont la preuve authentique que le vase d'albâtre, qui est notre cœur, a été réellement brisé, et que le parfum qui s'échappe de tous les actes de notre vie est véritablement la bonne odeur de Jésus-Christ[1].

O sainte bénie, vous avez passé par la voie qu'il a plu à Dieu de faire suivre à ses amis les plus chers. Des hauteurs du pur amour où vous a élevée la grâce, des profondeurs d'humilité où elle vous a introduite, vous êtes venue à l'épreuve de la tentation, de la tribulation et du temps. Emportant dans votre âme le vivant souvenir de tout ce que, en un instant rapide, Jésus vous avait fait sentir et comprendre, et le repassant dans votre cœur, vous avez trouvé, dans ce fécond souvenir et dans cette méditation assidue, la force d'une fidélité à l'épreuve du temps, de ce temps qui use tout, hors la

[1] Mundus implebitur bona fama et virtutis qualem hic exercuit Maria, juxta illud Pauli : « Christi bonus odor sumus, » bonis vitæ in vitam sed malis mortis in mortem (August.).

constance qui naît d'un amour toujours croissant. C'est pourquoi vous avez mérité que l'Esprit de Dieu ait fait dire que vous avez brisé le symbolique vase d'albâtre, que vous avez rempli de la suavité de vos parfums la maison de Dieu tout entière, et que les œuvres de votre pénitence, accomplies pour Jésus et à ses pieds, seraient racontées par toute la terre à votre louange.

Hélas! tous les cœurs ne sont pas semblables au vôtre. Le mien, surtout, a été infidèle et lâche. En vain mille fois mon âme a été emportée jusqu'aux sommets; je n'ai eu aucun courage lorsque le moment de l'effort et de la fatigue est arrivé. Quand la grâce de Dieu me laissait à ma faiblesse, je n'ai point su lui garder un souvenir fidèle. Je me suis abandonné à cette pente funeste qui entraîne toujours mon cœur en bas; et j'ai été sans force et sans courage dans l'épreuve.

O sainte bien-aimée, obtenez de Jésus, en faveur de votre serviteur indigne, l'esprit de recueillement et de prière; détournez mes yeux, afin que, ne voyant plus la vanité, je n'aie plus d'attache pour elle, et que mon cœur, délivré, puisse gravir aux sommets où Dieu l'appelle.

MÉDITATION XXXVI.

DE LA RÉSISTANCE QUE DIEU OPPOSE A L'AME SUPERBE.

A cette vue, le pharisien dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait quelle est cette femme et que c'est une pécheresse.

ADORONS notre Dieu, celui que le prophète appelle l'Ange du grand Conseil. Admirons, dans un saint tremblement, les secrets impénétrables de ses voies justes et saintes. Un même acte de bonté, de miséricorde et d'amour, est la cause du salut d'une âme, et l'occasion de la perte d'une autre, suivant les dispositions que cet acte, toujours salutaire puisqu'il vient de Dieu, rencontre en elles. Craignons que nos mauvaises dispositions ne fassent tourner à notre confusion et à notre perte, ce que Dieu fait pour notre gloire et notre salut.

Simon le Pharisien est stupéfait à la vue de ce qui se passe dans sa maison. L'entrée de Madeleine dans la salle du festin avait fait naître en son cœur une indignation mêlée de colère et de mépris contre elle, et il avait espéré que Jésus repousserait la pécheresse. Mais lorsqu'il voit la patiente bénignité du Sauveur, lorsqu'il peut être certain que Jésus accepte avec complaisance tous les actes de ce cœur contrit et humilié, il ose, de Madeleine, faire monter son mépris au Dieu de miséricorde qui pardonne à la pécheresse. La conduite de Jésus est si entièrement opposée aux préjugés orgueilleux de la secte pharisienne, que l'âme de Simon, enflée

d'elle-même, en vient jusqu'à oublier que le Sauveur l'a guéri de la lèpre ; il cesse de croire à sa sainteté et à sa mission divine, et il se dit en lui-même : « Si cet homme était prophète, il penserait, il agirait, il vivrait en pharisien. Et, s'il a des trésors de bonté et de condescendance à dépenser, il le ferait en faveur du juste qui l'a invité et de ceux qui lui ressemblent. »

O Jésus, il ne vous a donc pas entendu dire : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui ont du mal. J'ai été envoyé pour les brebis perdues de la maison d'Israël[1]. » Ou, s'il vous a entendu, il n'a pas compris. A ses yeux, tout est dû à la secte pharisienne, honneurs de la terre et bénédictions du ciel ; Dieu même ne peut rien accorder à qui n'est point pharisien, sans faire une injustice, sans commettre une sorte de vol à l'égard de ces prétendus justes contents d'eux-mêmes.

Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. Malheur à l'âme à laquelle il est nécessaire que Dieu résiste ! Elle se rend à elle-même les honneurs divins ; elle se fait le centre de toutes choses ; elle prétend monter sur la montagne du testament, du côté de l'aquilon, et s'égaler à Dieu. Il s'arme donc pour lui résister et la réduire[2].

Attendons-nous à voir cette âme contente d'elle-

[1] Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus. Euntes autem discite quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium. Non enim veni vocare justos sed peccatores (Matth. IX, 12, 13). — Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel (Matt. XV, 24).

[2] Initium superbiæ hominis apostatare a Deo, quoniam ab eo qui fecit illum recessit cor ejus (Eccl. X, 14). — Illusio et improperium superbo, et vindicta sicut leo insidiabitur illi (Id. XXVII, 31).

même rouler dans l'abîme de quelque vice grossier, ou de quelque péché infâme[1]. Dieu, qui, dans sa lutte contre elle, ne perd pas de vue les droits de sa miséricorde, n'a pas d'autre moyen, pour l'éclairer de la salutaire lumière de l'humilité, que de l'abandonner à ses propres forces. Alors, elle ne tarde pas à connaître qu'elle aussi est cendre et poussière, quand la fange qu'elle n'apercevait pas au fond de son cœur, remonte à la surface.

L'orgueil est le péché de l'ange déchu. Son premier effet fut un mouvement de haine et de rivalité; son premier acte, un blasphème contre Dieu, qui, libre de ses dons, avait résolu d'accorder à la nature humaine, en Jésus-Christ, son Fils unique et bien-aimé, des grâces qu'il n'avait point accordées aux anges ses serviteurs. Comme le démon, le pharisien, qui pourtant a été comblé lui aussi des faveurs de Jésus-Christ, s'irrite de ce qu'une grâce est accordée à une créature qu'il méprise; et ce premier acte d'orgueil le conduit à un autre plus grave, qui est le blasphème : « Si celui-ci était prophète!... »

N'est-il pas visiblement nécessaire que celui qui accorde sa grâce aux humbles, s'arme pour résister aux superbes? C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous trouvez deux hommes dans un champ, que vous prenez l'un dans votre miséricorde, et que vous laissez l'autre entre les mains de votre justice[2]. Vous êtes juste, et votre jugement est droit : vous serez justifié en tous vos actes

[1] Quoniam initium omnis peccati est superbia : qui tenuerit illam adimplebitur maledictis, et subvertet eum in finem (Eccl. X, 15).

[2] Duo erunt in agro : unus assumetur et unus relinquetur (Matt. XXIV, 40; Luc. XVII, 35).

et en toutes vos paroles. Vous sortirez vainqueur du jugement[1], lorsque, daignant nous révéler les raisons qui vous ont conduit dans vos décrets et dans vos œuvres, vous exalterez les bons et confondrez les méchants.

Je confesse qu'il en est ainsi. Ce qu'il vous plaît de nous laisser apercevoir de vos raisons suffit à vous justifier, ô mon Dieu, et je serais plongé dans la nuit la plus profonde, je ne verrais qu'obscurité et ténèbres dans vos œuvres, que je le confesserais encore, et répéterais : « Vous êtes juste, ô Seigneur, et votre jugement est droit. »

Mais à quoi me servirait de reconnaître la justice de vos conseils et la sainteté de vos voies, si, par mes dispositions intérieures, par mon orgueil, je venais à mériter cette redoutable résistance que vous opposez aux superbes? Hélas! vous le savez, je suis disposé dans le fond de mon âme, comme le fut, pour son malheur, Simon le pharisien. Il me semble que vos grâces me sont dues, et je suis tenté de croire que vous êtes injuste envers moi, lorsque vous accordez à d'autres les faveurs que je voudrais pour moi-même. Ce sont là mes dispositions, je dois le reconnaître et le confesser, et je sais ce qu'elles méritent à vos yeux. Toutefois, en les confessant, je les déteste : je voudrais, pour votre amour, n'être point tel que je suis. Daignez me pardonner les crimes qu'elles m'ont fait commettre dans le passé, et maintenant créez en moi un cœur nouveau, simple, humble et pur, afin que ces dispositions funestes ne m'entraînent plus en aucun péché de jalousie ou de blasphème.

[1] Justus es, Domine, et rectum judicium tuum (Ps. CCXVIII, 137). — Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris (Ps. LVIII, 6).

MÉDITATION XXXVII.

DE L'AVEUGLEMENT PRODUIT PAR L'ORGUEIL.

Si cet homme était prophète....

ADORONS le Seigneur notre Dieu : son nom est saint et terrible. Adorons sa justice dans les œuvres qu'elle accomplit ici-bas. Elle doit nous faire trembler, surtout quand elle permet que l'abîme invoque l'abîme, c'est-à-dire que le péché produise l'aveuglement du coupable. Supplions sa divine Majesté de ne point nous laisser dans cet aveuglement qui prend le bien pour le mal et le mal pour le bien, et qui a été maudit par le prophète [1].

Jésus suit, avec une tristesse et une douleur inexprimables, les mouvements du cœur du pharisien. Il a vu son orgueil et son mépris pour Madeleine. Le blasphème que Simon vient de proférer au fond de son âme, a douloureusement remué jusqu'à ses dernières profondeurs le tendre cœur du divin Maître. Il voit en ce moment un châtiment redoutable, l'aveuglement, fondre sur lui comme la trop juste punition de ses péchés. C'est une âme sur le penchant de l'abîme éternel : Jésus souffre bien plus du danger qu'elle court que de l'insulte qu'elle vient de lui adresser. Il demande grâce et pardon pour elle à son Père céleste ; il se résout à tout faire pour la tirer d'un aussi redoutable péril.

Après avoir opposé l'homme à Dieu, et forcé Dieu de

[1] Væ qui dicitis malum bonum et bonum malum (Is. V, 20).

résister à l'homme, sa créature bien-aimée ; après avoir fait naître dans le cœur de l'homme le blasphème contre Dieu, l'orgueil achève son œuvre. Il jette sa victime dans l'illusion, en lui faisant voir en elle-même une justice et une bonté qu'elle n'a pas : elle se préfère ainsi à ceux que la grâce a touchés et ramenés à Dieu, et tombe par là dans cette cécité spirituelle dont la conséquence semble devoir être l'impossibilité de sa conversion.

Le crime de Simon est tout intérieur : aucun acte, aucune parole n'a trahi le secret de sa pensée; les hommes ne la connaissant pas, il n'a rien perdu de leur considération, à laquelle il tient tant, et c'est assez. Que lui importe le jugement de Dieu? A-t-il fait autre chose, selon lui, que blâmer un acte blâmable, que tout bon pharisien aurait condamné? Il a même fait acte de vertu en se contentant de ce blâme intérieur, quand il aurait dû, peut-être, ne pas garder le silence. Les hommes ne l'accusant point, il ne se croit pas coupable. Les fautes énormes qu'il vient de commettre n'ont rien enlevé à l'estime qu'il a de sa propre vertu, rien au mépris qu'il conserve pour la femme coupable. Ainsi, il se souvient des fautes des autres, et les juge sans miséricorde lorsque Dieu a pardonné et tout oublié. Il se croit digne de la vie éternelle, lorsque Dieu le juge, le condamne, le voit digne du châtiment éternel, et lui retire sa lumière. O aveuglement[1]!...

[1] Adulter non fuisti in illa vita tua præterita plena ignorantiis, o Simon, uti fuit Magdalena. Hoc tibi dicit Deus tuus : Regebam te mihi, ut adulterum non committeres. Suasor defuit, et ut suasor desset ego feci. Locus et tempus defuit, et ut hæc deessent ego feci. Affuit suasor, non defuit locus, non defuit tempus, ut non consentires ego tenui. Agnosce ergo gratiam ejus cui debes et quod

Combien vous redoutez cet état, ô mon Jésus, pour les âmes que vous avez aimées jusqu'à l'effusion de votre sang! C'est afin de leur éviter ce malheur épouvantable que vous leur recommandez, de toutes les manières, l'humilité pour elles-mêmes et la charité pour leur prochain. C'est pour le même motif que vous leur défendez de juger et de condamner, les menaçant du jugement et de la condamnation pour elles-mêmes, si elles viennent à juger et à condamner leur prochain, les avertissant qu'un jugement sans miséricorde est réservé à ceux qui n'ont point de miséricorde, et que chacun de nous sera traité par le Seigneur comme il aura lui-même traité son prochain[1].

Vous avez mis le sceau à tous vos enseignements sur ce point, en racontant, pour l'usage de ceux qui se confient en eux-mêmes et qui méprisent les autres, la parabole admirable du Pharisien et du Publicain, de cet humble publicain qui n'osait pas lever les yeux vers votre face adorable, et qui fut justifié par l'orgueil du pharisien. Votre insistance même sur ce point, ô mon doux et bien-aimé Sauveur, montre en même temps combien il nous importe de mettre en pratique votre doctrine, et combien il est difficile à notre orgueil de le faire.

non admisisti.... Nullum est enim peccatum quod fecit homo, quod non possit facere alter homo, si desit rector a quo factus est homo (AUGUST. *loc. cit.*).

[1] Nolite judicare, et non judicabimini; nolite condemnare, et non condemnabimini.... Eadem quippe mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis (LUC. VI, 3). — Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam (JAC. II, 13). — Necesse est ut, cum peccatores quosque conspicimus, nosmetipsos prius in illorum calamitate defleamus, quia fortasse in similibus aut lapsi sumus, aut labi possumus, si lapsi non sumus (S. GREGORIUS, Hom. 33).

Nous devrions être miséricordieux envers les autres, et sévères pour nous-mêmes : la promesse du Seigneur et la vérité nous y obligent; cependant nous sommes portés à nous flatter et à juger défavorablement notre prochain. Nous croyons trop légèrement à notre conversion et au bon état de notre âme; nous sommes trop facilement satisfaits de nos œuvres; et si une lumière importune nous laisse entrevoir quelque imperfection en elles, nous nous hâtons de l'éloigner. S'il nous arrive de pécher, même gravement, nous n'ignorons rien de ce qui peut nous rendre excusables, ou nous nous persuadons avoir à peine véniellement failli. Nous n'agissons pas ainsi envers nos frères : leurs défauts seuls frappent nos regards, et l'éclat de leurs vertus ne désarme pas notre malveillance. Celle-ci se complaît dans la vue des imperfections que Dieu laisse parfois à ses élus pour assurer leur salut en les tenant dans l'humilité; elle aime à se souvenir de leurs fautes passées, en oubliant ce qui les pouvait excuser aux yeux de Dieu, qui, de plus, les a, depuis longtemps, effacés de sa mémoire.

Hélas! sommes-nous donc tous dans l'aveuglement? Non, sans doute, mais nous sommes tous dans les dispositions qui y mènent, et, si nous ne veillons pas, nous y tomberons infailliblement.

O mon Dieu, qui voyez les dangers que nous fait courir notre inclination au mal, ayez pitié de nous. Dans votre miséricorde, daignez nous accorder la grâce de ne point succomber à la tentation que nous portons toujours en nous.

MÉDITATION XXXVIII.

PATIENCE DE JÉSUS A LA RECHERCHE D'UNE AME ÉGARÉE.

Alors, Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

ADMIRONS la miséricorde du Seigneur : elle couvre, comme une divine atmosphère, toutes ses œuvres[1]. Dès le commencement, elle s'est étendue sur notre nature déchue, et l'homme coupable a pu trouver grâce. Demandons au Seigneur d'avoir toujours part aux effets de cette miséricorde, et de pouvoir la chanter éternellement.

Les pensées intimes du pharisien orgueilleux ont fait au cœur de Jésus une triple blessure : en ce qu'elles sont blasphématoires de sa divinité et de sa mission, pleines de mépris pour une âme qui lui est chère, et pernicieuses au superbe qui les a enfantées et nourries ; elles jettent celui-ci dans l'aveuglement, et l'exposent à l'éternelle perdition. Cependant, en se tournant vers Simon, le visage de Jésus ne perd rien de sa douceur et de sa bénignité habituelles ; ses yeux expriment pour le coupable le plus tendre amour, le désir le plus vif de l'amener à résipiscence[2]. Le pharisien fait à peine attention à l'expression du visage divin ; il lui paraît tout simple que le Maître se tourne vers lui et lui

[1] Et misericordia ejus super omnia opera ejus (Ps. CXLIV, 9).

[2] Nam et ipsum sanare cupiebat, ne gratis apud eum comederet (AUGUST. *loc. citat.*).

adresse la parole ; si Jésus ne l'avait point fait, il aurait trouvé sans doute que c'était là un manque d'égards. Rien de ce qui se passe en cette âme orgueilleuse n'échappe à notre Sauveur bien-aimé : il voit d'avance l'inutilité de la tentative qu'il va faire ; cependant, à cause de sa miséricorde, il essaie d'éclairer cet infortuné.

« Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » O mon Dieu, ne lui aviez-vous point assez parlé lorsque vous le purifiâtes de sa lèpre? Ne l'avez-vous pas assez instruit par votre conduite envers la pécheresse? Ne sait-il pas maintenant votre miséricorde, votre amour pour les âmes, aussi bien que votre puissance et votre autorité? Que lui direz-vous de plus? Et que pourront vos paroles sur un cœur qui, au lieu de se convertir, s'est aveuglé à l'occasion des actes même de la charité divine?

Jésus sait tout cela ; mais il veut tenter de convertir par la divine folie de la prédication ceux que la vue des œuvres de la sagesse et de l'amour n'a pu toucher[1]. Il nous aime avec une tendresse infinie : il veut à tout prix que nous le sachions, et il met à profit toutes les circonstances pour nous le faire mieux comprendre. Le péché de Simon lui est une occosion de nous montrer, par sa conduite envers le coupable, la miséricorde et la longanimité qui sont au sein du Père, et règlent l'action salutaire de sa providence à l'égard de nous tous pauvres pécheurs.

Le miracle de sa propre guérison n'a pas suffi à toucher le cœur de Simon ; le miracle de la conversion de Madeleine, au lieu de faire cesser l'aveuglement du pharisien, exalte son orgueil et le pousse jusqu'au blas-

[1] Nam cum in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes (I Cor. I, 21).

phème, jusqu'au mépris de son hôte divin. Loin de s'en irriter et de se détourner, Jésus ajoutera aux miracles des paroles d'une douceur et d'une délicatesse divines. En évitant de blesser un orgueil si ombrageux, il dira ce qui convient pour lui ouvrir les yeux et toucher son cœur : la tendre charité du Sauveur a besoin de faire encore cette tentative, dût cette âme rester insensible à ce nouveau témoignage de condescendance et d'amour. Et si, en effet, elle l'est, Jésus ne se lassera pas; l'obstination de sa miséricorde finira par triompher : nous le retrouverons plus tard assis une autre fois à la même table, auprès de Simon converti.

La pitié, la compassion de Jésus, s'étend de Simon sur toute la race des enfants d'Adam : tous sont, à peu près, ce qu'est le coupable qu'il s'efforce de ramener. Il agit pour eux et pour chacun d'eux de la même manière : il emploie tout pour ramener les âmes vers soi, et, lorsqu'elles sont dégoûtées de lui, de sa charité, des miracles de son amour, de ses paroles saintes, il invente encore quelque moyen de les sauver.

O doux Jésus, votre conduite envers nous, vos entreprises pour notre salut me remplissent de reconnaissance et de confusion. Que vous êtes bon, vous dont nous ne pouvons lasser l'amour, ni par notre ingratitude, ni par notre obstination dans le mal, ni par notre facilité à revenir à notre vomissement! Que vous êtes bon! Vous êtes notre Dieu et vous n'avez besoin d'aucun de nos biens, ni de nous-mêmes : notre foi nous l'apprend[1] ; cependant, votre miséricorde est si grande, et l'habileté avec laquelle vous recherchez nos âmes pour leur donner votre grâce est si admirable, qu'on

[1] Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (Ps XV, 2).

dirait que notre salut est nécessaire à votre gloire ou à votre béatitude.

Mais, si les œuvres de votre inépuisable et invincible charité peuvent toucher mon cœur de reconnaissance, ces mêmes œuvres, puisqu'elles sont nécessaires, et souvent, hélas! impuissantes, me montrent mieux que tout le reste la profondeur de la chute que j'ai faite, avec toute la race humaine, par le premier péché. L'immensité de votre compassion me révèle l'immensité de ma misère et de mes maux. O mon Dieu, quel est donc cet aveuglement, que les jeux de votre sagesse en ce monde ne suffisent pas à éclairer[1]! Quelle est donc cette dureté de cœur, que des œuvres si multipliées et si divines ne parviennent pas à briser! Hélas! je suis homme comme les autres, et rien de ce qui est de l'humanité déchue ne m'est étranger. Si, au moins, la vue de cette misère profonde et presque incurable, de ces maladies du cœur qui résistent aux remèdes divins, parvenait à me donner un peu de cette humilité qui seule vous permet d'agir librement dans les âmes et de les sanctifier! Mais, ô comble de misère! mille fois j'ai fait les mêmes réflexions, et je suis demeuré dans mon orgueil!...

O mon Dieu, ayez compassion de moi, et accordez-moi, dans votre bonté, la grâce dont j'ai le plus besoin, celle de devenir humble; je vous la demande par l'humilité de Jésus-Christ mon Sauveur, et par le sang précieux qu'il a répandu pour me sauver.

[1] Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum (Prov. VIII, 30, 31).

MÉDITATION XXXIX.

DE LA RÉVÉRENCE QUE NOUS DEVONS TÉMOIGNER A DIEU DANS NOS RAPPORTS AVEC LUI.

Maître, dites.

ADMIRONS la longanimité de Dieu, qui lui fait tout supporter de la part de ses créatures[1]. Combien de fois l'avons-nous mise à l'épreuve! Combien de fois en avons-nous abusé, différant notre conversion, tandis qu'elle aurait dû nous conduire à la pénitence! Humilions-nous, en pensant aux fautes nombreuses que nous avons commises contre cet attribut de notre Dieu.

A cette parole de Jésus : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire, » le pharisien répond avec une froide et hautaine politesse : « Parlez, Maître. » Il ne trouve point que Jésus l'honore en lui adressant la parole : il est si naturel que l'invité parle à son hôte! Ce n'est pas un invité ordinaire pourtant! L'aurait-il appelé chez lui s'il en eût été ainsi? Il lui donne le titre de Maître, attribué chez les Juifs aux docteurs de la loi : tout le monde l'accordait à Jésus; il fait comme tout le monde, mais il n'efface pas de son cœur la pensée précédente : « Si cet homme était prophète... » Moins encore songe-t-il que Jésus est le Dieu Sauveur, le Messie promis.

[1] An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit (I Cor. II, 4).?

celui que l'Épouse des saints Cantiques supplie de faire entendre sa douce voix. Il ne se sent pas indigne d'entendre le Fils unique du Père lui adresser la parole. Oh! qu'il y a loin des sentiments de Simon à ceux de l'humble pécheresse! Et comme le cœur de Jésus prévoit douloureusement l'obstacle que les mauvaises dispositions du pharisien vont opposer, peut-être victorieusement, à tout ce qu'il a résolu de faire pour le convertir!

Ce qui caractérise trop souvent nos rapports avec Dieu, c'est une absence de respect qui a sa source dans notre manque d'humilité. Nous agissons avec lui comme si nous étions athées, ou comme si Jésus-Christ, son Fils unique qui est dans son sein, ne nous l'avait pas fait connaître. Cette faute n'est pas seulement des impies, mais des âmes pieuses. Polies avec Dieu, celles-ci ne veulent pas se dispenser de lui rendre le culte qui lui est dû; elles désirent fréquenter les sacrements; peut-être même souhaitent-elles de le faire comme il faut, et de devenir meilleures, pour son amour. Toutefois, une chose manque : elles n'ont ni respect, ni humilité. Elles ne sont pas pénétrées de leur véritable condition par rapport à Dieu : il leur semble qu'en le préférant au monde et au péché, elles lui font honneur, et qu'il est tenu à une certaine reconnaissance. Elles ne comprennent pas que c'est lui qui leur fait, en les choisissant, un honneur qu'elles n'ont pas mérité, n'ayant jamais su que se rendre dignes de l'enfer. De là des plaintes lorsque Dieu ne les traite pas suivant leurs désirs et, peut-être dans leur pensée, suivant qu'il le devrait; de là le peu d'étonnement qu'excitent en elles ses dons, ses divins sacrements, ses faveurs particulières. Si quelque chose les surprend, c'est qu'il ne se montre pas à leur égard plus prodigue. De là encore une familiarité

avec les choses saintes qui, si elle n'engendre pas le mépris formel, produit une facilité d'agir, ou un esprit de routine, qui lui ressemble beaucoup, au moins dans l'action.

Cette disposition, qui est une source d'irrévérences et de fautes sans nombre, et qui a pour conséquence nécessaire de fermer aux âmes les voies de la perfection, provient de ce que nous ne nous pénétrons pas assez du sentiment de notre véritable condition : nous ne sommes pas humbles. Nous disons comme Simon : « Parlez, Maître ; » nous ne savons pas dire avec Samuël : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute[1]. »

La grâce de Dieu avait fait comprendre toutes ces choses au saint évêque d'Hippone, lorsqu'elle lui inspirait cette prière : « Mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je me connaisse ! » Le séraphique patriarche des pauvres, saint François d'Assise, rempli de la même grâce, s'écriait : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? » Il répétait, la nuit entière, cette prière, ne se lassant point de s'élever dans la connaissance de Dieu, et de descendre dans les profondeurs de son néant.

Plût à Dieu de nous accorder une grâce semblable, et, après nous l'avoir fait longuement désirer et demander, de nous faire passer nos jours et nos nuits à contempler tour à tour sa grandeur et notre néant ! Bientôt nous connaîtrions dans sa vérité notre condition : comme Madeleine aux pieds de Jésus, nous saurions aimer sans cesser d'être respectueux ; nous saurions être hardis sans sortir de l'humilité ; et Dieu, qui verrait nos dispositions intimes, nous comblerait de ses grâces et de ses faveurs.

[1] Et ait Samuel : Loquere, Domine, quia audit servus tuus (1 Reg. III, 10).

O mon Dieu, j'ose en ce moment, malgré mon indignité, implorer de votre miséricorde cette grande grâce. O Jésus, par la complaisance que vous avez prise dans l'humble respect de Madeleine en votre présence, je vous supplie de m'accorder, à moi aussi, d'être toujours humble et respectueux dans tous mes rapports avec vous.

MÉDITATION XL.

DES SENTIMENTS QUE NOUS DEVONS AVOIR DE NOUS-MÊMES DANS NOS RAPPORTS AVEC DIEU.

> Un créancier avait deux débiteurs... il leur remit leur dette à tous deux. Lequel doit l'aimer davantage ?

Adorons humblement celui qui a dit : « Je suis la vérité[1]. » Souvenons-nous que tout homme est menteur[2], et humilions-nous d'avoir porté l'hypocrisie et l'aveuglement jusqu'à essayer de mentir à l'Esprit-Saint et à Dieu, après avoir trop réussi à tromper les hommes.

Contemplons, dans le cœur adorable de Jésus, le désir qui le consume de guérir Simon de son aveuglement. La vérité seule peut sortir de ses lèvres sacrées ; cependant, il semble craindre, en la présentant dans tout son jour, d'aveugler encore davantage le pharisien. C'est pourquoi il essaie de la lui offrir d'abord sous le voile de la parabole. Il dit ainsi tout ce qu'il faut pour

[1] Ego sum via, veritas et vita (Joan. XIV, 6).
[2] Omnis homo mendax (Psal. CXV, 11).

que l'orgueil pharisaïque cède à l'évidence ; mais il évite de le blesser par une comparaison immédiate avec Marie-Madeleine. Il raconte que deux débiteurs doivent deux sommes inégales, et ne peuvent les acquitter. Le créancier généreux remet également les deux dettes, et Jésus demande qui, des deux débiteurs, aimera davantage ce créancier. Combien ces ménagements de la miséricorde et de l'amour de Jésus envers les pauvres pécheurs, sont admirables !

Dieu est vérité ; ses paroles lumineuses sont proférées pour la porter dans les âmes. Or, la vérité, que Simon ignore, ou plutôt que l'orgueil lui cache, est que, vis-à-vis de Dieu, nous sommes tous des débiteurs, et des débiteurs insolvables. Nous lui devons d'abord l'être, car nous sommes ses créatures. Insensé est donc celui qui se glorifie de quoi que ce soit dans l'ordre naturel[1] ! Nous lui devons, de plus, le pardon, la grâce et l'espérance du salut, car nous sommes pécheurs.

A quoi sert de se faire illusion ? Immortelle elle-même, notre âme n'a plus à attendre, si Dieu exige rigoureusement ce qui lui est dû, qu'un châtiment éternel comme la justice qu'elle a outragée. C'est la condition de tous : c'est la condition de Simon. Qu'importe que, à son estimation, et même à celle de Dieu, il ne doive que cinquante deniers, tandis que Madeleine en doit cinq cents, s'il est insolvable comme elle ? Il n'y a plus à attendre, pour l'un comme pour l'autre, qu'une donation généreuse de la part du créancier, ou la prison jusqu'à l'heure du paiement. Il faut que le créancier remette la dette, ou que nous périssions pour toujours. Or, il daigne la remettre : créatures pécheresses, nous sommes

[1] Quid habes quod non accepisti ? Et si accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis (I Cor. IV, 7).

pardonnées, par conséquent redevables de ce pardon à la bonté divine. Il ne reste donc qu'une seule chose à faire, et la même pour tous : nous pénétrer d'une reconnaissance sans bornes et d'un amour sans mesure envers notre créancier généreux. Celui-là seul fait son devoir, qui, le comprenant, aime Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces. C'est l'obligation stricte de toute créature pécheresse et pardonnée.

Insensé, donc, qui accuse les autres au lieu de s'accuser lui-même ; insensé qui admire les dons de Dieu en soi, au lieu de s'en humilier en se souvenant de sa condition ; insensé, surtout, celui qui, attardé dans son orgueil et dans son égoïsme, s'aime et s'admire au lieu de donner tout son cœur à Dieu, et toute son admiration à ses éternelles et inépuisables miséricordes.

Connaître que nous sommes envers vous, ô mon Dieu, des débiteurs insolvables et des débiteurs pardonnés, ne suffit point si nous voulons avoir en nous la vérité tout entière; nous devons encore puiser dans ce trésor un amour toujours ancien et toujours nouveau envers vous. Vous ne nous avez point remis notre dette comme le peuvent faire les créanciers de la terre. Les droits de votre justice sainte et éternelle ont dû être satisfaits pour que votre miséricorde pût librement s'exercer par l'entier pardon des coupables, que dis-je, par l'effusion sur eux des grâces les plus précieuses, des bienfaits les plus divins.

Or, comment la miséricorde et la vérité sont-elles venues au-devant l'une de l'autre? Comment la justice et la paix se sont-elles embrassées? O Jésus, votre Père a placé sur vous l'iniquité de nous tous[1]; vous avez pris

[1] Et posuit Dominus in eo iniquitates omnium nostrum (Is. LIII, 6).

sur vous le châtiment qui devait nous rendre la paix[1] : vous vous êtes fait péché pour nous[2], et vous êtes mort sur la Croix, après avoir goûté toutes les amertumes du plus cruel, du plus douloureux abandon. Et Dieu était en vous, se réconciliant le monde par votre châtiment, et lui donnant la vie par votre mort[3].

Et maintenant, qui aimera davantage ce créancier, notre Dieu, notre ami, notre frère, l'époux passionné de nos âmes ? O Jésus, tous nous devons vous aimer de toutes les puissances de notre être : celui à qui vous avez pardonné davantage, parce que vous lui avez remis une dette plus grande, et celui à qui vous avez eu moins à pardonner, parce que c'est vous seul qui, par votre sagesse, l'avez empêché de vous offenser autant que l'a fait son frère.

Tous nous vous devons une reconnaissance et un amour sans limites, puisque tout ce que nous avons dans l'ordre surnaturel nous a été donné gratuitement à cause de la mort que vous avez soufferte pour nous conquérir la vie éternelle.

[1] Attritus est propter scelera nostra, disciplina pacis nostræ super eum (*Ibid.* 5).

[2] Cum sceleratis reputatus est, et ipse peccata multorum tulit (*Ibid.* 12).

[3] Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi (II Cor. V, 29).

MÉDITATION XLI.

DE LA VANITÉ ET DE LA DISSIPATION, CAUSES DE L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

J'estime que c'est celui auquel il a plus remis.

DMIRONS la surabondance avec laquelle Dieu communique sa grâce aux créatures les plus indignes; leur persévérance à la repousser ne peut vaincre sa constance à la leur prodiguer. Humilions-nous de nous être tant de fois détournés de ses dons.

Jésus s'afflige de la manière dont Simon lui répond, et il s'étonnerait de l'inintelligence du pharisien, si quelque chose pouvait l'étonner de notre part. Simon n'a rien compris à la parabole; il ne suppose pas même qu'il s'agisse de lui révéler ce qu'il y a pour lui de plus important à connaître : sa véritable condition à l'égard de Dieu. Il s'imagine peut-être que, à la manière des sages antiques, Jésus veut éprouver la sagacité de son esprit; et dès lors il s'étonne, non sans une certaine compassion, que la sagesse si hautement réputée de son hôte n'ait pas trouvé une énigme plus difficile à lui proposer. Ne doutant aucunement de soi-même et de ses lumières, il se hâte de répondre : « J'estime que celui à qui une plus grande dette a été remise, aimera davantage ce créancier généreux. » L'orgueil et la légèreté de ce pharisien, aussi sage que juste à ses propres yeux, affligent le divin Maître. Cependant il ne veut point l'aban-

donner à son aveuglement : il se prépare à tirer de sa réponse des conclusions capables de l'éclairer.

La grâce est une lumière aussi bien qu'une force. Dieu ne cesse point d'illuminer les yeux de ses créatures, pas plus qu'il ne cesse d'aider leur faiblesse. Il leur parle dans le secret de leur cœur, et il leur dit toute vérité. Mais la voix de Dieu, dit l'Écriture, est un silence harmonieux[1] : il faut être recueilli et calme pour l'entendre. Or, deux choses, surtout, font que Dieu nous parle en vain : l'attention prêtée à la vanité qui s'agite autour de nous, et le tumulte des passions que nous n'avons pas su dompter au dedans de nous. Ces deux causes agissent ensemble, quoique d'une manière inégale, pour obscurcir l'entendement de Simon. D'un côté, il n'a pas cessé d'être trop attentif à tout ce qui se passe dans sa maison, et Jésus, qui lui fait l'honneur de lui parler, semble avoir été le moindre objet de ses préoccupations. Simon ne soupçonne malheureusement pas que son divin interlocuteur a comme deux paroles, qu'il est nécessaire d'écouter en même temps : l'une articulée, qui frappe les oreilles, l'autre intime, qui s'adresse au cœur ; l'âme humble et recueillie peut seule entendre celle-ci, et a toujours l'avantage de la comprendre. D'un autre côté, son orgueil, surexcité par les fautes mêmes qu'il vient de commettre contre le Sauveur et contre la sainte convertie, roule, avec un fracas d'ouragan, les vagues de sa colère. Sous une apparence polie, c'est comme le mugissement de la mer uni au roulement du tonnerre. Comment Dieu pourrait-il être entendu dans ce bruit[2] ? Aussi la parole harmonieuse

[1] Cette parole n'est point dans la Vulgate, mais dans le texte original de la vision d'Élie : le souffle léger dans lequel était le Seigneur est appelé « la voix d'un silence harmonieux. »

[2] Non in commotione Dominus (III Reg. XIX, 11).

et douce de Jésus reste-t-elle inutile, et l'aveuglement persévère et va croissant après son discours, comme il avait fait après ses œuvres.

Hélas ! ô mon Dieu, que de fois n'ai-je pas, moi aussi, entendu votre parole, parole de vie éternelle, retentir inutilement dans les profondeurs de mon âme ! J'étais occupé de quelque vanité, et je n'avais pas le temps de vous écouter, ô mon Jésus ; ou bien, comme les invités de l'Évangile, je devais aller voir ma maison de campagne, ou essayer mes bœufs[1] ! Combien de grâces précieuses la préoccupation des choses d'ici-bas ne m'a-t-elle pas fait rejeter ? Que dis-je ? de combien de fautes et de péchés ma dissipation n'a-t-elle pas été la source ? Car, tandis que je m'endors loin de tout souvenir de mon Dieu et de mon salut, l'homme-ennemi vient et sursème la zizanie de ses tentations habiles, et j'ai succombé souvent avant de m'être aperçu que j'étais tenté.

Mais quels dangers plus grands encore n'ai-je point trouvés dans la fougue de mes passions, dans mon orgueil surtout ! Que de fois, tandis que votre douce voix disait au fond de mon âme : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » emporté comme je l'étais par les tempêtes de mon orgueil, ne me suis-je pas laissé aller à des sentiments et à des paroles outrageantes, pleines de mépris pour mon prochain ! Et, tandis que je me glorifiais moi-même, je ne pouvais souffrir qu'un autre me fût comparé ! Vous, ô mon Dieu, qui avez en si grande horreur le pauvre orgueilleux[2], comment m'avez-vous supporté au milieu des fautes de toute

[1] Illi autem neglexerunt et abierunt alius in villam, alius vero in negotiationem suam (MATTH. XXII, 5).

[2] Tres species odivit anima mea :... pauperem superbum (ECCLI. XXV, 3, 4).

nature que je commettais en votre sainte présence, malgré vos leçons et vos avertissements?

Maintenant, à vos pieds, je confesse mon aveuglement. Celui de Simon le pharisien ne lui a pas été égal, car je vous connais mieux qu'il ne pouvait vous connaître, et je sais, mieux qu'il ne pouvait le savoir, combien vous vous éloignez des âmes orgueilleuses et dissipées. Oh! combien je voudrais vous promettre de ne plus retomber dans mes fautes! Et je ne l'ose presque pas, tant mon passé m'effraie pour l'avenir. Mais vous, ô mon Dieu, qui lisez dans les cœurs, vous voyez mon désir : vous qui pouvez d'une pierre même faire un enfant d'Abraham[1], donnez-moi un si grand secours, que j'en sois tout changé. C'est en vous seul que j'espère; que je ne sois jamais confondu[2]!...

MÉDITATION XLII.

DES EFFETS DE L'AVEUGLEMENT, QUI SONT : LA SÉVÉRITÉ POUR AUTRUI, L'INDULGENCE POUR SOI-MÊME, ET L'OUTRAGE A LA JUSTICE DE DIEU.

Vous avez bien jugé...

ADMIRONS, dans un sentiment profond d'adoration, la patience avec laquelle Dieu supporte les créatures. Cette patience, nous l'avons exercée dans bien des rencontres, et nous

[1] Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ (MATTH. III, 9).

[2] In te, Domine, speravi, non confundar in æternum (PSAL. XXX, 1).

n'avons peut-être jamais remercié le Seigneur d'en avoir usé envers nous. Demandons-lui pardon de cette ingratitude, et supplions-le de nous corriger.

Jésus n'est point découragé par la froide et tranquille réponse du pharisien. Il se résout, puisque tant d'aveuglement le rend nécessaire, à parler avec une entière clarté. Mais, en mettant le doigt sur la plaie, il veut encore employer tous les ménagements possibles ; la leçon qu'il désire donner à Simon, il veut paraître ne la faire ressortir que de la justesse de la réponse de celui-ci : « Vous avez bien jugé, » lui dit-il.

O Maître bien-aimé, que vous êtes bon et doux en tous vos rapports avec vos pauvres créatures ! Jamais votre patience ne se lasse[1] ; jamais votre douceur n'est épuisée[2]. Hélas ! quand apprendrai-je, à votre école, à traiter mes frères avec ménagement ; à avoir égard à leur faiblesse, à me servir, comme vous le faites, de la patience et de la douceur pour les amener à la vérité ?

En même temps que vous travaillez à éclairer le pharisien aveuglé, vous demandez intérieurement à votre Père céleste de faire, par sa grâce, que vos efforts ne demeurent pas inutiles. Le ton même de votre voix ôte, sans aucun doute, aux dures vérités que vous avez à dire, toute leur sévérité. L'ardent désir de convertir cette âme et de la rendre à Dieu, donne à vos paroles un accent de divine charité qui ne permet point que celui à qui vous vous adressez se puisse blesser. Quel bien ne ferions-nous pas à tant de pauvres aveugles, si nous savions leur parler comme vous parlâtes à Simon le pharisien !

Étrange effet de l'aveuglement produit par l'orgueil :

[1] Dominus patienter expectat (II Mach. VI, 14).
[2] Multitudo dulcedinis tuæ (Psal. XXX, 20).

l'âme atteinte de cette cécité spirituelle, le plus redoutable de tous les maux, n'est aveugle que lorsqu'il s'agit d'elle-même. Son intelligence, hors cela, demeure aussi nette qu'avant. Qu'il s'agisse d'une question théorique, dont elle n'aperçoit point d'application directe à elle-même, son jugement est net, ferme, droit. Qu'il s'agisse même d'apprécier dans un autre la valeur morale d'une conduite identique à celle qu'elle tient elle-même, ses paroles seront également la voix de la conscience.

Dieu multiplie, en Simon et autour de lui, les grâces qui le devraient éclairer : la parole de Dieu qu'il écoute, les livres saints qu'il lit, les conseils qu'il est appelé à donner aux autres, tout le force à se condamner lui-même. Cependant, il ne se condamne pas. Ce n'est pas que de temps à autre il n'entrevoie que ce qu'il juge vrai d'une manière générale est vrai pour lui aussi, et que ce qu'il blâme et condamne dans les autres est digne de blâme et de condamnation en lui. Parfois, une grâce plus puissante le force de reconnaître qu'il est cet homme qu'il a jugé et condamné en autrui. Mais alors l'infernal orgueil qui le possède lui procure le moyen de repousser encore cette grâce et d'épaissir, par la même, les ténèbres qui l'enveloppent. Il se dit qu'il s'est éprouvé et qu'il se connaît; qu'il est sûr de la pureté de ses intentions; que chaque chose doit être jugée, non en elle-même, mais suivant la conscience de celui qui l'a faite..., et, ne voulant pas pousser jusqu'au bout l'examen de sa conscience, précisément parce qu'il entrevoit qu'il serait condamné, il refuse de s'assurer du véritable état de son âme, et se hâte de tout oublier.

C'est ainsi que, sans cesser d'être clairvoyants, nous devenons aveugles, et méritons, à chaque instant, que Jésus nous dise, dans le même sens qu'il donnait à sa réponse au pharisien : « Vous avez bien jugé. »

O mon Dieu, je ne sais si j'ai compris avec assez de justesse cet état d'aveuglement; mais, en votre présence, je veux l'avouer : ce que j'ai compris est précisément ce que j'ai fait mille fois. Et comment saurais-je qu'une âme chrétienne peut, à ce point, devenir ennemie d'elle-même en méprisant cette vérité, désirée non seulement des saints mais des païens eux-mêmes, si je ne l'avais éprouvé. Hélas ! et que répondra au tribunal de Dieu, cette âme malheureuse et coupable, qui a aimé d'aussi profondes ténèbres parce que ses œuvres étaient mauvaises[1] ?

Dieu lui dira, comme Jésus à Simon : « Vous avez bien jugé. Vous avez connu ce qui est bon et ce qui est mauvais. Non seulement vous avez eu cette science du bien et du mal d'une manière théorique, mais vous l'avez eue pratiquement; vous avez jugé les œuvres de celui-ci et de celui-là, et vous les avez condamnées. Vous avez bien jugé. Mais, ces œuvres que vous avez si bien jugées, vous les aviez faites, et vous vous êtes bien gardé de les condamner en vous. Maintenant, donc, que vous êtes dégagé des ténèbres épaisses de l'orgueil, jugez-vous avec la droiture dont vous avez usé lorsqu'il s'est agi d'autrui. »

Cette âme n'aura rien à répondre, si ce n'est le cri des condamnés qui se plongent dans l'enfer en refusant l'aveu de leur faute, tout en reconnaissant la justice du jugement qui les frappe : « Montagnes, écrasez-moi; collines, couvrez-moi[2]. » Serai-je cette âme, ô Dieu des miséricordes? J'ai assez d'orgueil pour aller ainsi jus-

[1] Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem, erant enim eorum opera mala (Joan. III, 19).

[2] Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos, et collibus : Operite nos (Luc. XXIII, 30).

qu'au bout, et me préparer cette fin. Mais vous, qui avez donné votre Fils unique et bien-aimé pour mon salut, et qui voulez que non seulement j'obtienne par ses mérites mon pardon, mais que j'apprenne, de ses paroles et de ses exemples, l'humilité qui seule garantit du dernier malheur, accordez-moi, au nom et pour l'amour de Jésus-Christ, de me corriger de mon orgueil, et de garder désormais pour moi-même, et pour moi seul, toute la rectitude et toute la sévérité de mon jugement.

MÉDITATION XLIII.

DU MÉRITE DES ŒUVRES FAITES AVEC PURETÉ D'INTENTION.

Vous voyez cette femme ?...

DMIRONS la joie du ciel à la conversion d'un seul pécheur, et jugeons de quel amour Dieu aime ses créatures! Supplions le Père des miséricordes de faire que nous aussi, par une conversion bien sincère, nous donnions cette joie aux habitants du ciel.

Le moment est venu où notre humble et chère sainte va être justifiée par l'orgueil du pharisien. Jésus se tourne vers elle : c'est pour la première fois. Il a résisté jusqu'à cette heure au besoin, que ressentait son cœur sacré, de consoler, à la face du ciel et de la terre, cette âme contrite et si profondément humiliée à ses pieds ; il veut maintenant que tous sachent combien il a été touché par les actes de pénitence et d'amour de celle que l'on a osé mépriser et blâmer. Il ne perd point de vue, cependant, le pharisien ; il veut, par la justification

de la pauvre pécheresse, vaincre l'orgueil et l'aveuglement de Simon. C'est ainsi, ô Jésus, qu'en aimant avec prédilection ceux qui vous aiment[1], vous savez aimer aussi ceux qui ne vous aiment pas et qui vous offensent : vous êtes Celui qui, suivant le langage de l'Apôtre, a donné sa vie pour nous tandis que nous étions ses ennemis[2].

« Voyez-vous cette femme? » dit-il. Pour désigner la créature de la terre qu'il aime le plus, après Marie sa mère, il se sert de la même expression que Simon vient de proférer avec tant de mépris dans son cœur : « Cette femme ! » Le son de sa voix, sans doute, doit indiquer les nuances de sa pensée de manière à porter une allégresse entière jusqu'aux dernières profondeurs du cœur de Marie-Madeleine, sans pourtant blesser le pharisien. « Voyez-vous cette femme? Elle était débitrice envers ma justice, comme vous l'êtes. Vous croyez sa dette beaucoup plus grande que la vôtre; néanmoins vous êtes aussi insolvable qu'elle. Comparez maintenant ses actes aux vôtres. J'ai consenti à entrer dans votre maison; d'autres, dont j'ai admiré la foi, ont trouvé qu'ils n'étaient point dignes de l'honneur de me voir sous leur toit[3]; d'autres encore, à cette seule grâce que je leur ai faite, ont répondu par une reconnaissance telle, que leurs injustices ont été réparées, et que leurs biens ont été versés dans le sein des pauvres[4]. Avez-vous été touché de ma condescendance? Avez-vous senti votre

[1] Ego diligentes me diligo (Prov. VIII, 17).

[2] Cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus (Rom. V, 10).

[3] Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum (Matth. VIII, 8).

[4] Domine, ecce dimidium honorum meorum de pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum (Luc. XIX, 8).

indignité de recevoir, en votre étroite demeure, Celui que le ciel et le ciel des cieux ne peuvent contenir? Avez-vous manifesté votre joie et votre reconnaissance par quelque action d'éclat? Je n'ai point fait pour tous ce que j'ai fait pour vous[1]; je ne suis pas entré dans la maison de cette pauvre pécheresse; je n'ai pas été chercher cette brebis égarée, comme je suis venu vous chercher, vous, brebis égarée comme elle. C'est elle qui est venue chercher ici son pardon, ma miséricorde et mon amour.

» Je suis entré dans votre maison, vous n'avez pas donné de l'eau à mes pieds fatigués de courir après vous, et souillés par la poussière du chemin. Elle, au contraire, a lavé mes pieds avec ses larmes, le sang de son cœur, et les a essuyés de ses cheveux, l'ornement de sa tête. Vous ne m'avez point donné le baiser de l'hospitalité, à mon entrée dans votre demeure. Elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas oint ma tête d'huile; elle a oint mes pieds d'un parfum précieux.

» C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé[2]. Celui à qui une moindre dette a été remise, aime moins. Celui qui, comme vous, ne croit pas avoir besoin du pardon, et dont les péchés par conséquent ne sont pas remis, bien que Dieu lui pardonne d'ailleurs beaucoup; celui-là, créature aveugle comme vous, aime beaucoup moins. »

Jusqu'ici, la joie de Jésus, en énumérant les œuvres de l'amour pénitent de Madeleine, avait été comme voilée par le souvenir de la froide et insuffisante politesse de Simon à son égard. Maintenant, son cœur se laisse voir tout entier. Pour la première fois, il parle à

[1] Non fecit taliter omni nationi (Psalm. CXLVII, 20).

[2] Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum (Luc. VII).

Madeleine, et c'est dans la plénitude d'une allégresse divine, d'un parfait contentement de sa charité, qu'il lui adresse ces paroles : « Vos péchés vous sont remis[1] ! » Absolution sainte entre toutes, parole de miséricorde, de paix et d'amour, qui part du cœur de Jésus comme un rayon lumineux, doux et brûlant tout ensemble, et va vivifier à jamais l'âme et le cœur de la pécheresse devenue sainte.

Mais d'où vient, ô Jésus bien-aimé, que, tandis que vous énumérez avec tant de complaisance les œuvres de Madeleine à votre égard, vous ne dites rien de ce que Simon a fait pour vous ? Il n'a pas su être large et généreux dans l'hospitalité qu'il vous a donnée ; cependant, il vous l'a donnée ! Vous rappelez les devoirs auxquels il a manqué ; vous ne dites rien de ceux qu'il devait accomplir et qu'il a accomplis en effet ?

C'est que vous vous souvenez seulement des choses qui sont faites pour votre amour, et que tout ce qui n'est point dirigé par cette intention pure, n'étant point réellement fait pour vous, ne laisse aucun souvenir dans la mémoire de votre cœur. Nos œuvres ne vous plaisent que si la sainte humilité s'ajoute en elles à la pureté d'intention. Pour que vous en gardiez le souvenir, il faut que celui qui les a faites les oublie, qu'il se croie un serviteur inutile, dont les travaux atteignent à peine la mesure de ses devoirs[2], qu'il sente le peu qu'elles sont eu égard à ce qui vous est dû, qu'il en voie l'imperfection beaucoup plus que le mérite, et qu'il songe à peine au prix, inestimable pour la vie éternelle, que l'union avec vous dans la grâce et la charité donne aux moindres de nos actes.

[1] Remittuntur tibi peccata (Luc. VII, 48).

[2] Servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus (Luc. XVII, 10).

Au dernier jour, plusieurs vous diront : « Seigneur, est-ce que nous n'avons pas prophétisé en votre nom ? Est-ce que nous n'avons pas chassé le démon, et fait des miracles en votre nom ? » Et vous leur répondrez : « Je ne vous connais point ; retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité[1]. » Ils se souviendront de leurs œuvres faites sans pureté d'intention, et, parce qu'ils s'en souviendront, vous ne vous en souviendrez pas.

Et maintenant, vois, ô mon âme, en présence de ton Dieu, qui sera ton juge, vois la valeur de tes œuvres. As-tu fait tout pour Dieu seul, comme c'était ton devoir? Et si tu as rempli ce devoir dans son intégrité, as-tu su te reconnaître serviteur inutile? O mon Dieu, je n'ose pas pousser cet examen à bout. Peut-être ne trouverais-je pas une seule de mes actions faite dans les conditions indispensables pour qu'au dernier jour vous vous en souveniez pour ma gloire. La vaine complaisance en moi-même et la recherche des applaudissements de la créature ont détruit toute l'œuvre de mes mains, et, tandis que les hommes croient que je suis riche, et que je ne manque de rien, voici que, devant vous, je suis pauvre et nu, misérable et vil[2].

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, et ne me traitez point suivant la grandeur de mes péchés, mais seulement suivant la grandeur de vos miséricordes[3].

[1] Multi dicent mihi in illa die : Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia ejecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus... Nunquam novi vos; discedite a me qui operamini iniquitatem (MATTH. VII, 22, 23).

[2] Tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus et nudus (Apoc. III, 17)

[3] Non secundum peccata nostra, neque secundum iniquitates nostras (Ps. CII, 10). — Sed secundum multitudinem misericordiæ (Ps. CV, 45).

MÉDITATION XLIV.

DE LA TENDRESSE AVEC LAQUELLE JÉSUS SE DÉVOILE A L'AME SINCÈREMENT REVENUE A LUI.

Vos péchés vous sont remis.

ADMIRONS les délicates attentions de la bonté de Dieu envers les pauvres pécheurs. Ce n'est pas assez pour lui de pardonner et de faire miséricorde; il faut qu'il leur fasse sentir, par les sensibles communications de la grâce, presque au sortir de leur péché, un avant-goût des délices dont il enivre les élus dans la terre des vivants.

Madeleine est demeurée aux pieds de Jésus, ne cessant point de les baiser. A ce contact sacré, il lui semble qu'une effusion croissante de la pureté divine se répand en tout son être. Comme ces fleurs qui, touchées d'un premier rayon du soleil, suivent dans sa course l'astre royal en se mouvant sur leur tige, elle sent que Jésus se tourne vers elle. Son humilité grandissant avec sa pureté, elle ne se permettrait point d'inviter l'Époux divin à faire entendre la douceur de sa voix; mais dès qu'il parle, encore qu'elle ne s'aperçoive point d'abord que c'est à cause d'elle, quel ravissement dans son âme! Elle n'ose point lever les yeux; mais comme toutes les paroles, toutes les inflexions de la voix sont écoutées, goûtées, comprises! Excepté Marie, sa mère, personne, depuis la venue du Sauveur en ce monde, ne lui a prêté une attention semblable; personne ne l'a entendu avec cette consolation et cette ferveur.

Mais que se passe-t-il en son cœur lorsqu'elle s'aperçoit que ce discours a pour but de la défendre! Quel nouvel élan de reconnaissance!

« O Jésus, désormais l'unique amour de mon âme, quoi! vous ne voulez point laisser votre indigne servante en butte aux sévères jugements des hommes! Mais je les mérite! Il est juste que je sois condamnée, méprisée, foulée aux pieds de chacun! Pourvu que votre regard m'assure de votre miséricorde, il m'est doux d'être ainsi traitée uniquement parce que j'ai voulu vous aimer, et parce que j'ai espéré purifier auprès de vous la souillure de mon cœur, et laver par votre contact la honte et l'ignominie de ma vie passée. »

Or, Jésus énumère avec une visible complaisance toutes les œuvres que la contrition et l'humilité inspirent à notre sainte : ses larmes tombées comme une douce rosée et essuyées de ses cheveux, ses baisers humbles et fervents, ses parfums. Elle ne croit point faire quelque chose digne de lui ; elle se laisse aller au mouvement de son âme, ou plutôt de la grâce en son âme, confuse de ce qu'elle ose, ravie que Jésus daigne la souffrir. Et maintenant il la loue, et dans cette louange rien ne la contente, sinon l'excès de la bonté et de l'amour de son Sauveur.

Mais, surtout, quelle joie, quelle douceur, quelles inénarrables délices, lorsque Jésus, cessant de s'adresser à Simon, lui parle pour la première fois à elle-même!...

« Vos péchés vous sont remis!... » Qui pourrait dire tout ce que ces mots, et l'accent avec lequel ils sont dits, révèlent à Madeleine? Elle sent, alors, qu'elle est aimée de Jésus, et que son pardon procède de cet amour. Oh! quelle nouvelle et plus parfaite contrition de ses fautes, quelle nouvelle haine et quel nouveau

mépris d'elle-même ! Et Dieu fait qu'elle ne meurt pas de douleur et d'amour.

Oui, ô mon Dieu, c'est de votre amour que nous viennent tous les biens, et nous ne saurons jamais assez tout ce qu'il vous a fait opérer en notre faveur. Parce que vous nous avez aimés, vous nous avez donné l'être, la respiration et la vie ; vous avez voulu nous rendre participants de la nature divine [1], et vous avez fait cette grande œuvre, votre œuvre du milieu des temps [2], lorsque l'humanité avait mis le comble à ses folies et à ses crimes. Vous avez répandu votre sang pour nous au milieu de douleurs et d'ignominies incomparables ; vous avez institué en l'Eucharistie un mémorial de toutes ces merveilles, afin d'en nourrir ceux qui vous craignent [3] ; vous avez fait jaillir du paradis terrestre de votre cœur les sept fleuves qui sont les sept sacrements, par lesquels vous arrosez et vivifiez, vous pardonnez et divinisez l'humanité. Enfin, l'amour vous ayant sur la croix endormi du sommeil extatique de la mort, vous avez voulu que votre cœur, qui pourtant veillait [4], fût percé d'une lance, pour que l'Église, colonne et firmament de la vérité [5], Tour de David, Arche de l'éternelle alliance, porte du ciel, votre épouse sans souillures ni rides [6], en

[1] Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ (II Petr. I, 4).

[2] Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud (Hab. III, 2).

[3] Memoriam fecit mirabilium suorum miserator Dominus, escam dedit timentibus se (Ps. CX, 2).

[4] Dormio, et cor meum vigilat (Cant. V, 2).

[5] Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis (I Tim. III, 15).

[6] Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam (Eph. V, 27).

sortit comme une autre Ève, et devînt la mère des vivants[1].

Et, comme si tout cela n'était point assez, voici que vous nous recherchez et nous prévenez : notre ingratitude ne réussit point à vaincre votre persévérance. Vous nous aimez lorsque nous vous haïssons[2]; vous renouvelez tous les jours sur l'autel, d'une manière mystique, votre sacrifice du Calvaire pour ceux qui vous persécutent, qui vous haïssent, qui se font gloire de vous haïr. Et lorsque l'un d'eux se décide à répondre enfin à tant d'avances et à faire un pas vers vous, le ciel est dans une allégresse ineffable[3], et votre tendre cœur se penche vers la brebis égarée revenue au bercail, pour la faire participer à vos joies et vous l'attacher à jamais par d'incroyables délices. O mon Dieu, comment est-il possible que l'Amour ne soit pas plus aimé de ses créatures? Comment, surtout, est-il possible qu'il ne soit pas plus aimé de moi, pécheur?

[1] Et vocavit Adam nomen uxoris suæ Eva, eo quod mater esset cunctorum viventium (Gen. III, 20).

[2] Cum inimici essemus, reconciliati sumus (Rom. V, 10).

[3] Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente (Luc. XV, 7).

MÉDITATION XLV.

DE LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Qui est cet homme qui se permet de remettre les péchés ?

HONORONS le Seigneur notre Dieu. Admirons la sagesse avec laquelle il répand sur toutes ses œuvres assez de lumière pour que ceux qui veulent comprendre comprennent, et assez de ténèbres pour que ceux qui ne veulent point comprendre ne comprennent point[1]. Hélas ! que de fois, par notre faute, les mêmes actes divins qui auraient dû éclairer notre âme, l'ont-ils aveuglée ! Prions Dieu de nous pardonner notre folie passée, de nous empêcher d'y retomber dans l'avenir.

Seule, Madeleine a compris toutes les paroles de Jésus. Les convives ont entendu comme elle ; mais le discours du Sauveur, au lieu de les éclairer, les a jetés dans une stupeur pleine de colère. Eh quoi ! faire tant de cas des actions d'une femme, et d'une femme pécheresse ! Ils ne savent pas, ces pharisiens, que, comme il ne doit plus y avoir ni Juif, ni Gentil, ni Grec ni Barbare, ni homme libre ni esclave, mais l'unité des cœurs en celui de Jésus-Christ, toute distinction odieuse et cruelle d'homme et de femme doit cesser[2].

[1] Ut videntes non videant, et audientes non intelligant (Luc. VIII, 10).

[2] Non est Judæus neque græcus, servus neque liber, non est masculus neque femina ; omnes enim vos estis in Christo Jesu (Gal. III, 28).

Mais leur stupéfaction passe toute mesure lorsqu'ils entendent Jésus dire à Madeleine : « Vos péchés vous sont remis. » Ils se regardent les uns les autres, disant : « Qui est donc cet homme qui remet, ou prétend remettre, même les péchés? »

Jésus les observe avec une tristesse profonde, sachant bien que nul d'entre eux n'ignore qu'à Dieu seul appartient la rémission des péchés, comme aussi la révélation des secrets du cœur. Or, il a d'abord montré qu'il possède cette science divine, et, seulement après, il a exercé l'œuvre de l'amour divin, en remettant les péchés. Il voit donc ce qu'il y a de volontaire et de coupable dans leur étonnement.

Peut-être aussi voit-il que quelques-uns, en se posant une question dont la solution aura pour eux des conséquences éternelles, sont déjà décidés dans leur cœur à ne rien faire pour la résoudre. C'est ainsi que Jésus est traité chaque jour par les siens....

Notre sainte, elle, ne demande point qui est celui qui remet même les péchés. Plus ignorante, sans doute, de la théorie des choses de Dieu qu'aucun des convives, mais instruite par l'amour, elle comprend ce que leur intelligence et leur science n'entendent point. Elle a cru, peut-être, avant d'être aux pieds de Jésus, qu'elle venait à un prophète; depuis les premières opérations de la grâce en son âme et la fidélité avec laquelle elle y a correspondu, une grande lumière s'est faite en son esprit; maintenant, aucune ombre de doute n'est plus possible : elle se sait aux pieds du Rédempteur d'Israël, du Sauveur du monde, de son Dieu.

La foi et l'adoration donnent un nouveau caractère à ses chastes baisers : ce que Jésus, son Dieu, a permis à sa pauvre créature lorsqu'il était encore comme inconnu d'elle, elle sent qu'il le souffre plus volontiers

maintenant que la foi donne à ses actes le caractère du culte que la créature rend à son Créateur. Plus humble et plus fervent que jamais, son cœur dit à Jésus : « Vous n'avez pas eu horreur de votre créature coupable, ô mon Sauveur et mon Dieu ; vous m'avez soufferte à vos pieds, ou plutôt, vous m'y avez conduite; vous m'avez soutenue de votre compassion, vous m'avez consolée, et vous m'avez pardonnée. O Jésus, ô mon Dieu et mon Tout, comment vous serai-je assez reconnaissante pour la douce parole que vous venez de me dire? Surtout, comment vous aimerai-je assez, maintenant que je vous connais, vous qui seul êtes bon, vous qui seul êtes beau, vous qui êtes meilleur et plus désirable que ne le sont eux-mêmes vos bienfaits et votre pardon !

» Oh ! s'il vous plaisait que, dans l'excès de ma reconnaissance et de mon amour, mon cœur, ne pouvant soutenir sa joie, sa consolation, les sentiments nouveaux et si purs qui l'enivrent, se brisât à vos pieds, comme un vase que brise la force de la liqueur qu'il contient ! S'il vous plaisait que je vinsse à mourir de l'excès de ma reconnaissance et de ma douleur, de mon amour et de ma joie, avant que mes yeux se soient levés de vos pieds,... je ne voudrais entendre aucune voix articulée après avoir entendu la vôtre ; je ne voudrais point que mes yeux se reposassent sur un objet créé après vous avoir vu, mon Seigneur et mon Dieu !

» Et puis, quoiqu'il me semble impossible de cesser de vous aimer, après vous avoir connu, ô mon Dieu, quoiqu'il me semble impossible d'aimer autre chose que vous seul et de trahir votre amour, l'excès de vos bontés ne me fait point oublier ce que j'ai été, ce que je suis. Ah ! plutôt mille morts et les tourments de l'enfer que de vous offenser encore et de cesser de vous aimer !

« Je suis vôtre, ô mon Dieu, et vous me sauverez[1]. Je suis vôtre : il est juste que vous fassiez à mon égard selon votre bon plaisir. Je vous appartiens tout entière; disposez de celle qui n'est point digne d'être appelée votre servante, et que vous daignez cependant aimer. »

Ainsi, tandis que d'autres se posent avec étonnement des questions stériles, vous produisez, ô chère sainte, les actes de l'amour le plus fervent et de l'adoration la plus parfaite; les pharisiens ébauchent dans leur âme un doute blasphématoire, et vous faites s'élever le vol de la vôtre jusqu'au ciel. C'est que leur cœur s'est tenu éloigné de Jésus[2]; il a su, avec une habileté déplorable, se mettre à l'abri des rayons lumineux et chauds qui viennent de lui. Vous, au contraire, vous vous êtes approchée, et il vous a illuminée; vous avez ouvert largement votre cœur pour recevoir toutes les saintes influences dont il est le principe, et il vous en a comblée.

C'est pourquoi vous êtes arrivée à la plénitude de la foi : elle sera désormais votre vie; elle règlera les élans de votre cœur et les œuvres de vos mains, et fera que le Dieu qui vous aime vous appellera sienne, vous appellera juste, parce que vous vivrez de la foi[3].

Apprenez-moi, ô sainte bien-aimée, à m'approcher, comme vous l'avez fait, de votre Jésus par l'humilité et la contrition du cœur! Apprenez-moi à le toucher, comme vous l'avez su faire, par l'élan généreux de la confiance et de l'amour, afin que, comme vous, je sois, par ce contact sacré, illuminé, guéri, fortifié, et que j'arrive à une telle plénitude de foi, qu'elle soit ma vie, et que Dieu puisse dire aussi de son indigne serviteur : Mon juste vit de la foi.

[1] Tuus sum ego, salvum me fac (Ps. CXVIII, 94).
[2] Cor autem eorum longe est a me (Matth. XV, 8).
[3] Justus autem meus ex fide vivit (Heb. X, 38).

MÉDITATION XLVI.

DE L'AMOUR PRATIQUE DE LA VÉRITÉ.

Votre foi vous a sauvée. Allez en paix.

DORONS humblement celui qui est admirable dans ses saints[1], et qui fait de leur cœur son temple et le lieu préféré de son habitation[2]. Supplions-le de nous rendre fidèles à ses grâces, afin qu'il puisse être glorifié en nous, et que nous soyons dignes de devenir l'objet de ses complaisances.

Le cœur de notre divin Maître, affligé par la conduite de son hôte et de ceux qui sont assis avec lui, se repose avec complaisance sur la sainte pénitente qui demeure encore à ses pieds. Il contemple avec une sorte de ravissement et de sainte admiration, les divins effets de la grâce dans cette âme, chère désormais entre toutes.

Il faut, cependant, mettre un terme à cette scène qui a fait tressaillir d'allégresse Dieu et ses anges. Il ne serait pas convenable que Madeleine demeure plus longtemps dans ce lieu. Elle le sent, et se prépare à faire un suprême effort pour s'arracher des pieds de Jésus. Toutefois, c'est au Maître bien-aimé de faire connaître sa volonté sainte ; elle en attend l'expression, afin d'obéir promptement, quoi qu'il puisse demander d'elle. Jésus veut lui parler une seconde fois, lui donner

[1] Mirabilis Deus in sanctis suis (Ps. LXVII, 36).

[2] Vos estis templum Dei vivi (II Cor. VI, 16). — Elegit eam inhabitionem sibi (Ps. CXXXI, 13).

une consolation et une force nouvelles, sans doute aussi faire une dernière tentative pour éclairer les pauvres aveugles qui n'ont pas su voir encore qui il est. Il dit donc à l'humble femme : « Votre foi vous a sauvée ; allez en paix. »

La foi de Madeleine l'a sauvée et doit assurer son salut pour l'éternité. Cette foi, dans sa forme première de confiance envers Jésus-Christ encore incomplètement connu, l'avait conduite auprès du trône de la grâce, et lui avait obtenu un secours opportun[1]. Fidèle à y correspondre, purifiée par l'humilité et la contrition, embrasée de reconnaissance et d'amour, elle a mérité de connaître Jésus, de voir en lui son Père céleste[2], et de posséder par cette foi la vie éternelle, qui est de vous connaître, ô mon Dieu, vous le seul Dieu vivant, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ votre Fils[3].

Notre religion sainte n'est point une spéculation qui s'adresse à la seule intelligence de l'homme ; elle le prend tout entier : elle éclaire l'esprit afin d'échauffer le cœur, et embrase la volonté pour lui faire produire des actes intérieurs et extérieurs. Si l'homme essaie d'arrêter à son intelligence seule la vérité divine, et de traiter comme une curiosité ce qui a pour but de le rendre non seulement meilleur et parfait, mais semblable à Jésus-Christ et déiforme, aussitôt, malgré ses études et son attention, la vérité divine s'obscurcit, et le doute envahit son intelligence. Au contraire, qu'il fasse passer en règle de sa vie tout entière ce qu'il connaît de la vérité

[1] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno (Hebr. IV, 16).

[2] Qui videt me videt et Patrem (Joan. XIV, 9).

[3] Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum (Joan. XVII, 3).

religieuse, aussitôt cette vérité lui apparaît plus lumineuse, plus éclatante d'évidence, et l'attache plus fortement à son service. C'est ainsi que, sans de grands efforts d'esprit, sans de longues études, par le seul fait qu'elles ont profité fidèlement et humblement de la grâce que Dieu leur a départie d'abord, des âmes simples et ignorantes se sont élevées à une telle intelligence de la vérité révélée, que les Écritures auraient pu, sans danger pour elles et pour leur foi, disparaître de l'Église.

La Sagesse incréée nous l'a appris : « Celui qui met la vérité en pratique vient à la lumière[1], » et s'élève de clarté en clarté, comme conduit par l'Esprit de Dieu. Et puis, est-ce pour les sages et ceux qui ont confiance en eux-mêmes que Jésus-Christ est venu? Écoutez plutôt sa divine parole : « Je vous loue, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché toutes ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits[2]. Oui, ô mon Père, je vous bénis parce qu'il vous a plu d'agir ainsi[3]. »

Je viens de dire, ô mon Dieu, la raison du peu de progrès que je fais dans la vie spirituelle. Hélas! est-ce « peu de progrès » qu'il faut dire? Trop d'indices ne me montrent-ils pas que je recule dans vos voies? Où sont mon zèle, ma ferveur, mon élan d'autrefois vers les choses saintes? Que sont devenues les fortes et suaves impressions que faisaient sur mon âme, au commencement de ma conversion, les divins sacrements? Mon cœur est devenu comme une terre sans voie, déserte

[1] Qui autem facit veritatem venit ad lucem (Joan. III, 21).

[2] Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis (Matth. XI, 25).

[3] Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te (Matth. XI, 26).

et sans eau, et c'est ainsi que je viens, ou plutôt, que je me traîne devant vous dans votre sanctuaire[1].

La raison de cette décadence, je la connais maintenant. Faute d'humilité, je n'ai point compris que la grâce de Dieu ne m'était point due, que je devais la recevoir avec reconnaissance, dans un saint tremblement, craignant de laisser inutile un bien dont il me sera demandé compte au jour où Dieu jugera nos prétendues justices. Je n'ai point mis à profit cette grâce ; je n'ai point accompli la vérité : c'est pourquoi, au lieu de venir à la lumière, mon âme s'enfonce dans les ténèbres. Habitué à craindre peu les abus du don de Dieu et mes négligences, je les multiplie ; et je me suis établi dès longtemps dans cet état de tiédeur qui fait que Dieu me supporte avec peine, et qu'il est prêt à me vomir de sa bouche[2].

Ayez pitié de moi, qui languis dans ce séjour ténébreux, ô vous qui, humblement fidèle à la grâce, aimant constamment la vérité, avez mérité non seulement de venir à la lumière, mais de vous élever de clarté en clarté[3]. Je trouve la vivacité de votre foi admirable : elle vous fait vivre et elle vous sauve à chaque instant de tout péril de mort[4]. Que je voudrais une foi semblable pour mon âme ! Que je voudrais sortir des ténèbres ! Mais, hélas ! je voudrais le fruit de la victoire, et

[1] In terra deserta et invia et inaquosa, sic in sancto apparui tibi (Ps. LXII, 3).

[2] Utinam frigidus esses aut calidus ; sed, quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo (Apoc. III, 16).

[3] Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem (II Cor. III, 20).

[4] Justus autem meus, etc. (*loc. cit.*) — Fides tua te salvam fecit (Luc, *ut supra*).

je ne veux point combattre ; je voudrais jouir de la lumière, et je ne la veux pas conquérir[1]...

Mon Dieu, oubliez mes lâchetés passées, et éloignez de moi le châtiment qu'elles m'ont attiré, qui est une lâcheté plus grande encore. Rendez-moi, par les mérites de sainte Marie-Madeleine, l'élan et le vol de l'âme que j'ai connus aux premiers jours de ma conversion ; refaites le ressort brisé de ma volonté, et alors, pratiquant courageusement la vérité, je viendrai à cette lumière de foi qui est la vie de vos justes ici-bas, et qui les prépare à la lumière de gloire, leur récompense éternelle.

MÉDITATION XLVII.

DU REPOS ET DES DÉSIRS DE L'AME QUI S'EST DONNÉE TOUTE A DIEU.

Votre foi vous a sauvée. Allez en paix.

ADORONS la charité infinie qui nous a donné le le nom et la qualité d'enfants de Dieu[2], et qui fait consister sa gloire extérieure à exalter sa miséricorde[3] au-dessus de sa justice. Remercions le Seigneur de ce qu'il a daigné nous aimer le premier[4], et supplions-le de faire que nous puissions l'aimer éternellement.

[1] Nam et qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit (II Tim. II, 5).

[2] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus (I Joann. II, 1).

[3] Superexaltat autem misericordia judicium (Jac. II, 13).

[4] Prior dilexit nos (I Joann. IV, 19).

Tandis que le regard de Jésus s'arrête avec une complaisance ineffable sur Madeleine, qui se lève pour se retirer, selon la parole qu'elle vient d'entendre, son cœur rempli d'allégresse adresse au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation ses actions de grâce. Il loue, il bénit son Père de ce qu'il a daigné aimer cette âme et exécuter aujourd'hui les desseins de pardon et de salut que son amour avait conçus pour elle de toute éternité. Il prie pour la persévérance de l'humble et fervente convertie. Sa prière est exaucée, et la pensée de Jésus s'arrête avec une joie sainte sur la vie toute de pénitence et de larmes qui sera désormais celle de Madeleine; il se sent touché d'avance de toutes les preuves d'amour dont il sera l'objet de sa part, amour à qui Madeleine saura donner à la fois cette puissante ardeur et cette délicate tendresse qui seront à jamais le cachet de ses œuvres.

Il voit aussi en esprit le nombre incalculable des âmes qui, dans la suite des siècles, seront touchées et converties par l'exemple et les mérites de notre sainte; et son cœur se répand devant son Père en effusions inexprimables de reconnaissance. La pensée de l'aveuglement de Simon ne trouble point sa joie; il sait que des germes précieux ont pénétré, malgré tout, cette âme dure et orgueilleuse, et que la grâce, le temps et la prière de Madeleine les feront croître et fructifier.

Madeleine se lève des pieds de ce Sauveur qu'elle avait si longtemps cherché, qu'elle a trouvé, qu'elle n'a point voulu quitter avant qu'il l'eût bénie[1]. Elle jette sur lui un regard voilé par les larmes de l'humilia-

[1] Quæsivi quem diligit anima mea,... tenui eum, nec dimittam (Cant. passim). — Non dimittam te donec benedixeris mihi (Gen. XXXII, 26).

tion, de la contrition et de la céleste joie qui l'inondent; ce regard dit à Jésus toute la reconnaissance et tout l'amour dont son cœur est rempli, toutes les délices dont son âme est enivrée. Elle s'en va en paix.

C'est maintenant que vos pas sont beaux[1], ô Madeleine, maintenant que votre cœur est un jardin fermé, où le Maître seul du ciel et de la terre entrera désormais, une source scellée où seules ses lèvres divines se désaltèreront[2]. C'est maintenant que vos pas sont beaux! Les Anges, dont vous êtes devenue la sœur, vous admirent. Votre Ange gardien, qui avait tant de fois pleuré amèrement sur votre âme si aimée, qu'il gardait en vain, ravi de vous voir telle que la grâce vous a faite, s'écrie : « Quelle est celle qui vient du désert de ce monde, pleine et surabondante des délices du ciel[3]? » Les hommes mêmes sont frappés du changement subit qui s'est fait en vous : les larmes et la joie sainte, l'humilité et la pudeur qui se peignent sur votre visage, les étonnent. Pour vous, vous ne faites aucune attention aux créatures visibles qui sont autour de vous, et, si les anges mêmes se montraient dans leur beauté à vos regards, vous ne les verriez point. Votre cœur est à Jésus; votre âme ne voit et ne veut voir que lui seul. « O vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu, mon salut et ma vie, vous serez comme un sceau sur mes bras[4]; car l'amour dont vous m'avez touchée est fort comme la mort. O mon Bien-Aimé, aucun mouvement de mon cœur, aucune œuvre de mes bras ne vous provoquera à

[1] Quam pulchri sunt gressus tui (CANT. VII, 1)!

[2] Hortus conclusus soror mea, hortus conclusus, fons signatus (CANT. IV, 12).

[3] Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens (CANT. VIII, 5)?

[4] Ut signaculum super brachium tuum (CANT. VIII, 6).

la jalousie; elle me serait dure à supporter comme l'enfer[1]. Vous avez allumé en mon cœur le flambeau divin du saint amour; il me consumera tout entière, car c'est un flambeau de feu et de flammes, et ce sera ma joie d'être tout entière et toute ma vie consumée par lui. Ma vie ne peut être la vie de délices où votre compatissant amour vient de m'établir : il faut que je souffre et que j'expie, il faut que je sois éprouvée et tentée; mais les eaux abondantes de la tribulation ne pourront éteindre la charité que vous avez allumée en mon âme, et le fleuve impétueux des tentations ne la renversera pas[2]. O mon Dieu, qui daignez vous faire mon frère, ô Jésus, mon Bien-Aimé, époux céleste de mon âme, je sais que votre grâce me donnera de vous trouver hors de cette vie et de vous embrasser d'un baiser éternel. Alors personne ne me méprisera[3], et je serai heureuse, car celui que mon cœur aime, je l'aurai trouvé, et nul ne le ravira à mon amour; sa main gauche soutiendra ma tête, et sa droite me pressera sur son cœur[4]. »

Il nous est dit : Sur toute chose et en toute chose, reposez-vous toujours dans le Seigneur[5]. C'est le repos éternel des saints, que l'âme fidèle doit pendant toute sa vie désirer et demander. L'amour, en un instant, vous l'a donné, ô Madeleine, et, dans votre ravissement, vous vous écriez encore :

« Accordez-moi, ô très doux et très aimant Jésus, de

[1] Dura sicut infernus æmulatio (CANT. VIII, 6).

[2] Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam (CANT. VIII, 7).

[3] Quis mihi det te fratrem meum... ut inveniamte foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat (CANT. VIII, 1)?

[4] Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me (CANT. VIII, 3).

[5] IMIT. CHRISTI.

me reposer en vous, au-dessus de toute créature, au-dessus de toute bonté et de toute beauté, de toute gloire et de tout honneur, de toute puissance et de toute dignité, de toute science et de toute subtilité, de toutes les richesses et de tous les arts, de toute joie et de toute exaltation, de toute réputation et de toute louange, de toute suavité et de toute consolation, de toute espérance et de toute promesse, de tout mérite et de tout désir, de tout don et de tout présent que vous pouvez faire, de toute joie et de toute jubilation que l'âme peut comprendre et ressentir; enfin, au-dessus des Anges et des Archanges, de toute l'armée du ciel, de toutes choses visibles et invisibles, de tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu. »

Ce vol de l'âme à travers et au-dessus de tout ce qui n'est pas Jésus, ce vol qui ne s'arrête et ne se repose qu'en Jésus seul, vous l'avez donc fourni dès le jour de votre conversion, ô Madeleine, car Jésus avait fait à votre cœur la désirable blessure qui fait voler à lui, la blessure du saint amour.....

J'admire, ô chère sainte, les effets de la grâce de mon Dieu en vous; je le loue et le bénis d'avoir, en si peu de temps, accompli ces merveilles dans votre âme; je vous félicite d'avoir su être si fidèle à cette grâce, si généreuse en votre charité, si humble dans votre joie, si profonde dans votre douleur et dans votre repentir.

Et maintenant, en vous priant de me pardonner ce qu'il y a d'insuffisant et d'imparfait dans le doux et cher travail que je fais pour vous, j'ose, ô chère sainte, vous demander de me récompenser comme si j'avais mené à bonne fin cette première partie d'une entreprise si supérieure à mes forces; j'ose vous demander, au nom de votre amour pour Jésus, de m'obtenir de lui cet élan du cœur qui, à votre exemple, me ferait, dès cet instant,

me reposer tout entier en lui, ou du moins la grâce que toute créature en qui je pourrais tenter de me reposer, me soit amère et me repousse, jusqu'à ce que je sois forcé d'être tout entier et à jamais à Jésus, et à votre Jésus seul.

FIN DU PREMIER LIVRE.

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE II.

CHANGEMENT DE VIE.

RÉCIT DE SAINT LUC.

(Chap. VIII, 1-3.)

Et Jésus parcourait les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu ; les douze étaient avec lui, et quelques femmes qu'il avait délivrées des esprits mauvais et de leurs infirmités : Marie, qui est appelée Madeleine, de qui sept démons avaient été chassés, et Jeanne, femme de Chusa, procureur d'Hérode, et Suzanne et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens.

Quel délicieux tableau offert aux regards de nos âmes ! Quel spectacle, que nul âge, nul peuple n'avait jusque-là contemplé ! Le Sauveur parlant de Dieu et du ciel aux pauvres, aux humbles, aux vaincus de la vie, aux

délaissés des hommes, et leur parlant dans un langage si simple, si persuasif, si rempli de charité, que tous comprenaient, tous croyaient, et le cœur de tous était, au moins, soulagé, relevé et ranimé par l'espérance.

« Venez tous à moi, disait-il, vous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, le joug de mon amour et de ma grâce : il est doux ; il vous permettra de relever vos têtes, jusqu'ici courbées sous le poids du péché et sous la puissance du démon. Venez ! mon fardeau non seulement vous délivrera de tout mal, mais vous fera connaître et goûter tout bien. Venez ! je suis la voie qui mène au ciel, la vérité qui délivre, la vie dans l'honneur et la béatitude. J'essuierai les larmes de ceux qui pleurent ; je rassasierai ceux qui ont faim et soif de la justice ; je donnerai la terre à ceux qui sont doux et faibles ; les pauvres et les cœurs purs auront le ciel et vivront de Dieu [1]. Venez ! je suis la voie de paix sur la terre, la vie de gloire au ciel, la vérité éternelle... »

Et les pauvres accouraient ; ils écoutaient, ravis.

[1] Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve (MATT. XI, 29, 30). — Ego sum via, et veritas, et vita (JOANN. XIV, 6). — Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur... Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur... Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram... Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum... Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt (MATT. V, 5, 6, 4, 3, 3).

Jamais homme ne leur avait parlé comme cet homme[1]. Et lorsqu'ils considéraient celui qu'ils venaient d'entendre, lorsqu'ils contemplaient son visage si beau, son regard rayonnant de bonté, d'amour, de tendre compassion, ils sentaient que si jamais homme n'avait parlé comme lui, c'est qu'il n'était pas seulement un homme, ni même un prophète, mais le grand Prophète promis par Moïse et semblable à lui, le Messie attendue par leurs pères, le Rédempteur et le Sauveur d'Israël. Dans leur foi, ils lui amenaient leurs malades, afin qu'il les guérit, leurs possédés, afin qu'il les délivrât[2], leurs enfants, afin qu'il les bénît[3]. Alors, les miracles qui jaillissaient de ses mains, comme naturellement attirés par la foi de ces peuples, remplissaient d'enthousiasme, d'amour et de reconnaissance leurs âmes simples, dignes, par l'excès même de leurs maux, d'être le premier objet de la miséricorde du Dieu fait homme.

Les douze, qui s'étaient tenus auprès du Maître pendant qu'il parlait, se mêlaient aux hommes ; les saintes femmes, qui formaient un second groupe un peu en arrière, s'approchaient des sœurs, des filles, des épouses de ceux que haranguaient les apôtres ; et tandis que Jésus se retirait à l'écart pour prier, les Juifs retrouvaient dans les paroles des disciples un écho fidèle de la voix du Maître. Ses enseignements leur étaient répétés,

[1] Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo (Joan. VII, 46).

[2] Afferebant ad eum omnes male habentes et dæmonia habentes,... et curavit multos (Marc. I, 32, 34).

[3] Tunc oblati sunt ei parvuli, ut manus eis imponeret et oraret Matt. XIX, 13).

ses paraboles expliquées. Les saintes femmes accouraient auprès des infirmes que l'on apportait de tout côté, et se multipliaient pour leur donner des soins, des soulagements, des espérances, en attendant que Jésus leur donnât la guérison. Elles distribuaient des secours, avec des paroles de charité, aux plus indigents, en attendant qu'il vînt leur distribuer, avec sa parole, le pain de vie et l'espérance du ciel. Leur œuvre accomplie, elles quittaient la foule, et allaient dans le bourg ou le village qui devait être, ce jour-là, le terme de la course apostolique, afin de préparer pour le Maître et les disciples le logement et la nourriture.

Lorsque le Seigneur jugeait qu'il fallait renvoyer le peuple et accorder quelque repos aux Apôtres, tandis que le corps recevait son aliment, un enseignement approprié, non plus aux foules, mais à ceux qui devaient instruire les foules et leur servir de modèles, nourrissait, dans la douce simplicité du repas, ces âmes choisies et privilégiées. Enfin, l'heure du sommeil arrivée, seul celui qui garde Israël ne connaissait pas le repos[1]. Il ne dormait pas et ne sommeillait pas. Ses nuits se passaient en oraisons divines, interrompues souvent par la sollicitude de sa charité envers les siens[2].

[1] Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel (Ps. CXX, 3).

[2] Pendant la nuit, notre divin Sauveur quittait parfois sa prière pour visiter ses disciples reposant, absolument comme fait une mère pour son enfant au berceau. Cette tradition des premiers chrétiens nous a été conservée par un des plus anciens monuments de leur littérature, les Recognitiones.

Ces scènes, qui calment et réjouissent l'imagination, reposent plus encore l'intelligence. Elles sont le récit, historique et poétique tout ensemble, d'un grand progrès dans l'œuvre de la Rédemption du monde. Pour la première fois, la femme apparaît venant prendre part aux travaux de l'apostolat, et collaborer au salut des âmes. Bientôt, les distinctions sociales, nationales, domestiques, telles que, à la suite du péché, l'esprit du mal les avait établies pour la honte et la dégradation du genre humain, disparaîtront pour faire place à la hiérarchie qu'établira l'Esprit-Saint lorsque le monde aura connu la rédemption et entendu la prédication de l'Évangile. Bientôt l'Apôtre pourra écrire : « Désormais il n'y a plus de distinction de Juifs et de Gentils, de Grecs et de Barbares, de citoyens et d'esclaves, d'hommes et de femmes; vous êtes tous un en Jésus-Christ, membres d'un même corps, qui est le sien, et vivant de sa vie, qui est la grâce. »

Dans un ordre de faits supérieur, que l'histoire n'enregistre pas, parce qu'ils sont l'âme même de l'histoire, cet évènement remonte plus haut : il date du jour où la femme, qui avait donné le fruit de mort à l'humanité, mérita de lui donner le fruit de vie et de hâter l'heure où le Verbe fait chair ferait son entrée dans le monde ; mais il apparaît dans l'histoire par le récit de saint Luc. Or, c'est en se faisant volontairement servante que la femme entre dans la liberté. En se dévouant à l'œuvre du salut, en consacrant sa délicatesse naturelle aux fatigues de l'apostolat, en la foulant aux pieds pour l'appliquer aux œuvres de la charité, en acceptant la

souffrance volontaire pour contribuer à la délivrance de l'humanité ; surtout en faisant tout cela en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, la femme sort de l'état abject où l'avait réduite la civilisation antique, et redevient ce que Dieu l'avait faite au commencement, la compagne de l'homme, un aide semblable à lui[1], et non pas son esclave. Ce sont des femmes de toutes les conditions et de tous les états qui conquièrent ainsi l'émancipation de leur sexe, parce que c'était dans toutes les conditions et dans tous les états que la femme avait été avilie. Auprès de Jésus, l'humble vierge Suzanne rivalise de générosité et de grandeur d'âme avec l'épouse d'un grand officier de la cour d'Hérode, et les saintes parentes de Jésus sont à peine aussi dévouées que la pauvre pécheresse convertie.

A un point de vue moins remarqué, mais non moins général et non moins élevé, ces trois versets de saint Luc contiennent le récit d'une importante période de la vie de Madeleine. Ils succèdent presque immédiatement à l'histoire de la conversion, comme pour nous faire voir qu'elle en est la suite. Après que notre sainte eût entendu de la bouche du Sauveur ces paroles désirées : « Allez, vos péchés vous sont remis, » où serait-elle allée, si ce n'est à sa suite ? Un autre dessein pouvait-il entrer dans ce cœur ? « Ah ! que j'entende encore la voix qui m'a justifiée devant Dieu et devant les hommes ! Que je voie encore le regard qui a accompagné la parole du pardon[2].

[1] Faciamus ei adjutorium simile sibi (Gen. II, 18).

[2] Et conversus Dominus respexit Petrum... Et egressus (Petrus) flevit amare (Luc. XXII, 61, 62).

et qui a fait entrer l'amour, l'éternel amour, dans les profondeurs de mon âme. »

Mais, en se livrant tout entière à la reconnaissance, à l'amour, ou plutôt au Saint-Esprit qui agissait si puissamment en elle, notre chère sainte faisait précisément ce qui est commandé à toute âme sortie du péché et pardonnée. Elle le faisait d'autant plus parfaitement, qu'elle s'était abandonnée d'une manière plus complète à l'action de cet esprit d'amour.

Que doit faire l'âme pécheresse à qui l'éternelle bonté a fait rémission de ses péchés? Avant tout, elle doit s'affermir dans la grâce de sa conversion; et qui peut, autant que celui dont la miséricorde l'a convertie, la maintenir dans ce bienheureux état? Elle doit fuir l'occasion de retomber dans le péché; et comment le fera-t-elle mieux qu'en se serrant, si je puis ainsi dire, contre celui qui, non seulement remet et efface le péché, mais est la sainteté même? Elle doit trouver un autre emploi de son temps et de son cœur; elle doit se créer des occupations absolument contraires à celles d'autrefois; et comment faire tout cela si ce n'est en consacrant tout son temps au service de celui qui sera désormais le possesseur unique et exclusif des trésors immenses que sa grâce a mis dans le cœur converti? Comment contracter des habitudes en opposition avec le péché mieux et plus sûrement qu'en vivant en la compagnie de Jésus, en partageant ses labeurs, et en imitant sa vie? Il faut que ces nouvelles habitudes atteignent en même temps deux résultats : mortifier la chair et vivifier l'esprit, qu'elles soient une pénitence pour le

passé et une lumière pour l'avenir. Et qui donc donnera le courage de la pénitence, aussi bien que la présence de celui qui a donné la grâce du pardon? Et qui donc pourra faire comprendre la sainteté de la vie chrétienne aussi bien que les paroles et les exemples de celui qui a voulu en être le modèle? Enfin, il faut que l'âme convertie étudie la volonté de Dieu à son égard, c'est-à-dire sa vocation. Comme elle s'est rendue coupable en faisant la volonté de la chair, elle doit maintenant se soumettre aux desseins que Dieu forme spécialement sur elle, et obéir au choix, qu'il a fait et qu'il lui désigne, de la place où, dans le temps et dans l'éternité, elle lui rendra la gloire qu'il prétend recevoir d'elle. Or, à quelle école apprendrait-elle à connaître et accomplir la volonté de Dieu aussi bien qu'auprès de celui qui a dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père[1], » et encore : « Je fais sans cesse ce qui lui est plus agréable[2]. »

Ainsi, la reconnaissance et l'amour dont le Saint-Esprit avait embrasé l'âme de Marie-Madeleine, lui dictaient précisément la conduite qui convenait le plus à son nouvel état. Combien de temps dura, pour notre chère sainte, cette vie de pénitence, d'illumination par l'apostolat et d'exercice de la charité? La suite de son histoire ne permet pas de croire qu'elle se soit longtemps prolongée. Cependant, il serait difficile de le dire,

[1] Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (JOAN. IV, 34).

[2] Ego quæ placita sunt ei facio semper (JOAN. VIII, 29).

et peut-être de longues recherches ne réussiraient-elles pas à nous donner des dates évidentes et précises. Selon nous, les dates exactes et les durées déterminées importent assez peu dans l'histoire des âmes. Les progrès spirituels, les périodes de croissance ne se produisent pas pour toutes d'une manière identique; elles n'ont pas non plus une égale durée. L'intensité de la charité abrège pour les uns la lenteur des progrès spirituels, dont l'amour-propre des autres peut rendre la prolongation nécessaire. Il suffira donc d'affirmer que ce genre de vie dura jusqu'à ce que Marie-Madeleine, comprenant que la volonté de Dieu à son égard n'était point de la voir dans l'activité de l'apostolat, se livra tout entière au repos et au silence de l'oraison, et que celle dont le péché avait rendu le nom fameux devait, au service de Dieu, aimer à être inconnue et comptée pour rien.

Elle n'eut pas à cet égard, nous le supposons du moins, d'ordre formel du Seigneur, ni même de conseil ou d'indication sensible. Lorsque Dieu parle extérieurement aux âmes qui l'aiment, c'est ordinairement pour formuler des sentiments et des aspirations que son Esprit a déposés en elles, et dont elles n'ont pas encore entièrement conscience. Toute autre chose ne serait pas comprise, parce qu'elle ne viendrait pas à son heure, et détonnerait dans l'harmonie de l'œuvre. Il lui convient de commencer par un coup de la toute-puissance; mais la suite ne ressemble pas au commencement, et, s'il lui plaît d'atteindre sa fin avec force, il dispose ses moyens avec suavité. Madeleine comprit la volonté de

Dieu à son égard et la direction que la grâce imprimait à son âme, tout ensemble par les attraits et les dispositions qu'elle sentait en elle-même et par la lumière que les entretiens du Seigneur faisaient naître et grandir en son cœur. Elle ne se pressa point. Sa vie ne demandait plus de changement subit, de conversion. D'ailleurs, la compagnie où elle vivait lui était si douce et si chère, et surtout si salutaire! Elle se contentait de tenir son cœur prêt à faire ce que le Seigneur pouvait réclamer d'elle, attendant en paix que la grâce de la vocation fût arrivée à sa pleine maturité. Lorsque le moment lui parut venu, elle se prosterna aux pieds de Jésus; il la bénit et fortifia sa nouvelle résolution. Madeleine se leva, et avec bonheur alla faire la volonté de Dieu dans la solitude, non pas loin de Jésus, cela n'était plus possible, mais loin de sa présence sensible.

Ce qui est dit par saint Luc, que Marie, appelée Madeleine, avait été délivrée par le Seigneur de sept démons, se rapporte-t-il à une première grâce antérieure à la conversion, et dont elle n'aurait point été reconnaissante? Ou bien est-ce simplement une manière orientale de rappeler cette conversion? Bien que nous ayons un avis sur cette question, nous devons répondre simplement que nous ne le savons point. Le nombre des Pères et des écrivains ecclésiastiques qui croient voir en ce fait la mention d'une grâce bien antérieure à la conversion, est à peu près égal au nombre de ceux qui jugent que c'est là une figure de cette conversion, racontée par le même évangéliste en son chapitre précédent. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de tra-

dition sur ce point; d'où il suit que chacun peut croire à ce sujet ce qui lui paraît plus conforme au caractère de la sainte.

Nous aimons à penser que ce n'est pas sans un dessein de miséricorde que l'Esprit-Saint a voulu laisser ce fait dans l'obscurité. Sainte Marie-Madeleine est le modèle de toutes les âmes converties. Or, parmi ces âmes, quelques-unes n'ont pas connu de rechute; d'autres, au contraire, après des bienfaits signalés du Seigneur, ont eu besoin de se convertir encore. Il est bon que toutes trouvent en elle, chacune suivant ses besoins, ou un encouragement ou une consolation.

La vie de chaque âme et le caractère de la perfection qu'elle atteindra sont contenus dans sa conversion. Son premier contact avec Dieu éveille toutes ses qualités, relève et ennoblit sa beauté, triomphe au moins pour un moment de tous ses défauts. Sa sainteté ne sera pas autre chose que le progrès de son union avec Dieu, et, ce que la première grâce a révélé en elle, la permanence de la grâce l'y conservera et le perfectionnera.

L'histoire spirituelle de Marie-Madeleine est dans sa conversion comme le fruit dans sa fleur, comme la plante dans son germe. Nous retrouverons toujours notre sainte telle que nous l'avons vue, avec la même nature simple et ardente, le même cœur aimant et généreux, humble et dévoué. A mesure qu'elle connaîtra davantage, elle aimera plus ardemment; toutes ses qualités se développeront et se transformeront en vertus surnaturelles. Quoique les feux rougissants de l'aurore et les

rayons dorés du soleil à son zénith soient substantiellement la même chose, on ne saurait les décrire avec les mêmes mots ; et les couleurs dont ils peignent la nature ne se ressemblent point. Les actes qu'une âme produit à l'heure de sa conversion ne peuvent pas être racontés dans les mêmes termes que ceux qu'elle fera plus tard, alors que son enthousiasme sera plus tempéré et son amour plus fervent. Quand les premières touches de la grâce la ravissent hors d'elle-même, la conduite qu'elles lui inspirent ne fait pas sur nous la même impression que les vertus dont elle nous donnera le spectacle lorsque plus tard elle sera sous le coup de l'épreuve, et que là, non seulement elle ne sera pas portée par un souffle sensible de l'Esprit de Dieu, mais elle sera obligée à de tels efforts, que ses œuvres paraîtront naître de la seule énergie de sa volonté. Quoique toujours semblable à elle-même, elle sera plus forte et meilleure, et, la même grâce agissant en elle, mais d'une manière différente, les harmonies qu'elle rendra seront, sans changer de caractère, plus élevées, plus pures et plus suaves.

En cela, se trouvent à la fois la raison et l'excuse des répétitions, au moins apparentes, que présente cet ouvrage. En décrivant les sentiments et les actes de notre sainte dans les circonstances successives de sa vie, nous retrouverons les qualités et les vertus dont l'Esprit de Dieu a déjà développé le germe en elle. Pour les personnes qui ne se contenteront pas d'une lecture superficielle, des répétitions, il n'y en aura jamais : le même mot, désignant la même vertu aux différentes époques de la vie spirituelle, n'a pas le même sens.

Cependant, nous ne pouvons nous dissimuler que nous allons nous heurter à une difficulté considérable. Nous comptons sur le secours de notre sainte pour ne pas nous laisser vaincre ou décourager.

MÉDITATION I.

L'AME CONVERTIE, S'ENFLAMMANT DE CHARITÉ PAR LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT, TROUVE EN ELLE LE GUIDE LE PLUS SAGE.

Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

Vous qui savez que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous [1], rendez-lui vos adorations dans votre cœur, dont il a fait le lieu préféré de son habitation. Demandez-lui instamment de vous communiquer avec la charité tous les dons qu'il apporte avec lui et a l'aide desquels il fait les saints.

Si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse [2], la charité en est la perfection et le couronnement. Un amour de Dieu faible et languissant ne communique qu'une sagesse imparfaite ; mais un amour ardent et généreux nous donne une sagesse qui étonne les sages eux-mêmes. Tel est celui de Madeleine. Tous les actes qu'une réflexion profonde et attentive lui aurait dictés comme nécessaires pour achever la purification de son âme et son affermissement dans la grâce de la

[1] Nescitis quia... Spiritus Dei habitat in vobis (I Cor. III, 16)?
[2] Initium sapientiæ timor Domini (Ps. CX, 10).

conversion, la tendresse et la vivacité de son amour les lui inspire et les lui fait accomplir avec une admirable générosité. Elle ne compte pas avec les sacrifices. Que dis-je? elle ne sent pas même qu'il y ait des sacrifices à faire; elle ne pense pas non plus qu'elle entreprenne quelque chose de grand et de difficile. Elle aime Jésus-Christ et s'attache a lui, sans s'arrêter à considérer si les chemins fréquentés par le Bien-Aimé de son âme sont âpres et difficiles[1]; elle le suit sans se demander où ils la conduiront : la charité lui fait penser que c'est assez qu'ils la retiennent auprès de lui.

La conversion est surtout le don que Dieu fait de soi à une âme qui ne le désirait point, et qui avait jusqu'ici refusé de l'aimer; mais la persévérance dans la grâce de la conversion consiste principalement en ce que l'âme convertie reconnaît le don de Dieu, et se donne tout entière à lui. L'amour a révélé cette vérité à notre chère sainte. L'amour peut-il faire autre chose que se donner, que s'immoler? C'est pourquoi, dès le jour même de sa conversion, elle fait, par le mouvement de l'Esprit de charité qui habite en elle, tous les actes qui démontrent la réalité de sa conversion; elle les fait simplement, sans retour sur elle-même, comme sans soupçon de leur importance, uniquement parce qu'elle aime Dieu, et qu'elle s'est donnée à lui sans réserve. Oh! chère et admirable sainte, si « beaucoup de péchés vous ont été remis parce que vous aimiez beaucoup, » il est certain que beaucoup plus de grâces vous seront accordées encore; elles vous élèveront aux sommets de la perfection, parce que votre amour ne cessera pas de devenir toujours plus parfait.

[1] Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras (Ps. XVI, 4).

Aimer est le grand secret de la vie spirituelle : Dieu étant charité, pourrait-il y avoir d'autre moyen de lui ressembler et de demeurer en lui [1]? Si j'ai peur de la pénitence, si je redoute les exigences de Dieu, si je me lasse, si je me fatigue dans la vie spirituelle, si parfois, comme à la dérobée, je jette un regard en arrière, c'est que je n'aime point.

C'est, en effet, mon malheur que de ne pas être possédé du divin amour; et pourtant tout mon désir est qu'il vienne embraser mon âme. Mais, comme je me sens grossier et sensuel, trop touché par ce qui flatte les sens, à peine sensible à ce qui est l'objet de ma foi, j'ai faim et soif du pur et bel amour, et mon cœur et ma chair me rendent impuissant à le trouver. Faut-il monter au ciel, ou descendre dans les profondeurs de l'enfer, pour rencontrer le seul bien que je convoite? Non, c'est au dedans de moi-même que je trouverai Dieu [2]. L'Esprit de Jésus y est venu pour allumer le feu sacré, et que veut-il, sinon qu'il s'embrase?

Que je ne sache pas dompter mes passions et soumettre ma chair au joug austère de la loi parfaite; que les sentiers du Calvaire, où marche mon Sauveur, paraissent âpres à ma faiblesse, et que je me traîne difficilement là où la charité le fait courir et voler; que je ne songe pas encore, à cause des paroles des lèvres de mon Dieu à garder les voies dures qui conduirent aux grandes choses, rien d'étonnant. Je sens en mes membres une loi contraire à celle de l'esprit, qui me captive

[1] Deus charitas est, et qui manet in charitate in Deo manet, et Deus in eo (I Joan. IV, 16).

[2] Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades (Ps. CXXXVIII, 7). — Sed quid dicit Scriptura? Prope est verbum in ore tuo et in corde tuo (Rom. X, 8).

encore sous le joug du péché. Mais l'amour me ferait mépriser ma faiblesse, et, si je le voulais, l'amour m'enflammerait. Qui m'empêche de prier celui que je contriste depuis long-temps ? Qui m'empêcherait d'obtenir de lui, à force d'instances, de me faire sentir la douceur et la force du saint amour ? Il le ferait si je le priais ; il le ferait avec joie : car Jésus, que je veux aimer et qui veut être aimé de moi, l'a envoyé en mon cœur afin qu'il le fasse. C'est par ma faute que je n'ai point encore fait usage de ce grand don de Dieu. Si je l'avais voulu, mes ténèbres se fussent changées en lumières, ma faiblesse eût été convertie en force, et ma lâcheté en générosité.

Je reconnais mes torts, ô mon Dieu, et je m'en humilie en votre sainte présence ; accordez-moi, bien que je n'en sois plus digne, la grâce de trouver, dans le don que vous m'avez fait de votre Esprit-Saint, l'amour qui a manqué jusqu'ici à ma vie spirituelle.

MÉDITATION II.

LA CHARITÉ SENT QUE NOTRE FAIBLESSE ET LA SÉDUCTION DU MONDE IMPOSENT LA FUITE DES OCCASIONS DU PÉCHÉ.

Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

ENTRE les dons que le Saint-Esprit apporte avec lui en venant dans nos cœurs, il sait mieux que nous ceux qui nous sont le plus nécessaires. Après l'avoir adoré avec toute

la révérence dont nous sommes capables ; supplions-le de nous donner, sans égard à nos ignorances et à nos erreurs, ce qui nous aidera le mieux à servir notre Dieu.

Le premier devoir de l'âme convertie est d'éviter l'occasion de retomber dans le péché. En demandant pardon à Dieu de nos fautes, nous lui avons promis de fuir désormais ce qui nous avait entraînés dans le mal. Notre cœur l'a détesté, ce mal, et s'en est détourné ; mais il est resté faible. Ce qui l'a une fois séduit peut le tromper encore ; il est raisonnable de ne pas s'exposer de nouveau, une première défaite ayant rendu l'ennemi victorieux plus entreprenant, et nous moins généreux et plus timides. Même innocents, nous devrions craindre la séduction des créatures ; car la fascination de la bagatelle, unie à l'inconstance de notre concupiscence, obscurcit d'abord et ne tarde pas à pervertir un esprit encore sans malice et un cœur jusqu'à présent sans tache. Méconnaître cette vérité, ce serait nier d'une manière pratique le péché originel et ses conséquences funestes. Enfin, la beauté de Dieu ne touche pas nos sens, tandis qu'ils sont frappés par celle de la créature. Il est donc nécessaire d'établir une sorte d'égalité entre Dieu et l'objet qui nous a séduits, en écartant celui-ci.

Ces motifs de la prudence éclairée par la foi, qui déterminent nos résolutions et guident notre conduite le lendemain de notre conversion, Madeleine ne s'arrête pas à les peser : l'amour lui a appris un chemin plus court et plus doux tout ensemble. Il l'a attachée inséparablement à son Sauveur, à ce Jésus dont elle a vu de si près la bonté, la miséricorde, la tendresse ; elle a obéi à l'impulsion de l'amour avec la simplicité et la générosité de sa nature, mais aussi avec la grandeur et la puissance de la grâce qui était en elle. Elle s'est sentie attirée, et dès lors elle court à l'odeur des parfums de son Bien-

Aimé. Peut être même ne songe-t-elle pas à craindre de retomber dans ses péchés : toute sa préoccupation est de ne plus être un seul instant séparée de Jésus. Son âme s'était fatiguée et comme desséchée dans les voies difficiles qui éloignent de Dieu ; et maintenant elle a trouvé la source d'eau vive où son cœur goûte enfin le rafraîchissement et la paix. Elle ne s'arrachera jamais volontairement à la présence de Jésus, de qui lui viennent ces biens ; elle ne se lassera jamais d'entendre la voix divine qui a fait descendre sur elle du ciel le pardon et l'amour. Il se trouve, ainsi, qu'elle est très prudente parce qu'elle est très aimante. « Aimez, dit saint Augustin, et faites tout ce qui vous plaira, » c'est-à-dire tout ce que la charité vous inspirera.

Oui, la charité c'est la vraie prudence ; plus elle est ardente, généreuse, plus elle est sage, et, si elle va jusqu'à ces excès qui sont appelés folies par ceux qui n'ont jamais senti sa flamme, c'est alors qu'elle est parfaitement sage, puisque c'est alors qu'elle s'unit étroitement à Dieu, et qu'elle se trouve, entre ses bras, loin, bien loin de tout mal. Heureuses, donc, les âmes qui, en se convertissant, offrent au Saint-Esprit un cœur généreux, étranger aux froids calculs de l'égoïsme ! Heureux, serions-nous, si nous étions nous-mêmes de ce nombre !

Mais, hélas ! l'amour ne nous porte pas sur ses ailes. Nous craignons de suivre notre Sauveur, parce qu'il marche dans un chemin semé de ronces et d'épines ; nous tremblons que le monde ne nous blâme, que sa prudence, ennemie de Dieu, ne trouve à redire aux œuvres que la charité voudrait nous inspirer. Nous n'avons pas le courage des saintes folies de la croix ! Eh bien ! laissons-nous guider au moins par la prudence de l'Esprit de Dieu, cette prudence qui prévoit les dangers et qui sait choisir les meilleurs moyens de les éviter. En s'éloignant du

mal, on se rapproche du bien ; en évitant le péché, on se trouve près de Dieu. Sans doute, il y a dans cette manière d'aller à Dieu, moins d'élan, moins de joie ; on sent plus douloureusement les épines du sacrifice, et on goûte moins la douceur de ce voisinage délicieux ; mais enfin on s'unit à Dieu, qui d'ailleurs proportionne sa grâce à nos besoins et à notre faiblesse.

Avançons donc humblement, simplement, mais généreusement, dans notre voie : l'essentiel est que, par la prudence et l'énergie de nos résolutions, nous sachions ne point nous arrêter. Il ne nous est pas permis de nous plaindre de ce que cette voie est dure et semée d'obstacles ; elle n'est telle que par l'effet de notre peu de courage et le peu de puissance de notre désir du bien. Si nous le voulions, nous aurions, dans le devoir généreusement accompli, la joie de la bonne conscience, et, dans la possession amoureuse de Dieu, la paix qui surpasse tout sentiment.

MÉDITATION III.

LA CONTRITION ET L'HUMILITÉ NOUS IMPOSENT LE MÊME DEVOIR, ET LA CHARITÉ LE FAIT REMPLIR AVEC JOIE.

> Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

DORONS le Saint-Esprit, le consolateur promis par notre divin Maître, le maître qui doit nous enseigner toute vérité, et l'Amour qui seul peut nous faire accomplir les devoirs que

sa lumière nous révèle. Demandons-lui, avec les plus humbles et les plus vives instances, les dons et les grâces qui, élevant le pauvre cœur humain au dessus de lui-même, le rendent capable de servir et de glorifier le Seigneur.

L'Esprit-Saint, qui, sans habiter dans l'âme du pécheur, l'a préparée néanmoins à la grâce de la conversion en produisant en elle d'admirables mouvements de contrition et d'humilité; l'Esprit-Saint, devenu l'hôte divin de cette âme justifiée, lui conserve la grâce de la conversion en l'affermissant dans les mêmes sentiments qui l'ont préparée à recevoir le pardon de Dieu. Le signe le plus assuré que la charité est venue en effet en elle avec l'Esprit de Dieu, est le soin qu'elle prend de fuir l'occasion du péché. Si elle est contrite, c'est-à-dire si, selon la force du mot, son cœur est brisé par la douleur d'avoir offensé Dieu, elle a horreur de tout ce qui rappelle ses fautes presque autant que de ses fautes elles-mêmes. Ainsi, revoir le théâtre de ses crimes, rencontrer les âmes qu'elle a scandalisées, est pour elle un sujet de douleur et de confusion. Elle ne peut supporter ni la vue ni même le souvenir des personnes qui ont flatté ses passions, ou dont la cruelle influence l'a jetée dans l'abîme du péché. Les choses inanimées qui peuvent lui rappeler ses égarements lui sont également insupportables. Si elle est humble, elle redoute sa propre faiblesse : l'expérience du passé la lui fait assez connaître ; mais de plus, malgré sa conversion, malgré la haine que la grâce divine lui inspire pour le péché, elle sent par moments que le mal demande à reprendre son empire : les séductions d'autrefois se représentent à son imagination avec des attraits, des charmes, que la réalité même n'eut jamais. Autant la contrition lui rend odieuses toutes les choses qui ont été l'occasion de ses péchés,

autant l'humilité les lui fait paraître dangereuses.

Si donc la fuite des occasions ne vient pas couronner la conversion, celle-ci n'aura été qu'apparente; ou, si elle a été sincère, elle n'a fait que passer au ciel de l'âme, comme ces éclairs des nuits d'orage qui n'illuminent un instant l'horizon que pour rendre ensuite ses ténèbres plus sombres et plus épaisses.

Mais l'amour divin a une manière à lui de fuir les occasions : il adhère à Dieu; il s'attache à lui seul, et il se trouve par la même avoir fui les occasions du péché avec une humilité plus profonde et une contrition plus parfaite. Le charité dilate l'âme et grandit tous ses sentiments. L'amour de Madeleine pour Jésus rend par conséquent sa contrition plus intense et son humilité plus profonde. Son repentir voudrait faire des sacrifices pour celui qu'elle a eu le malheur d'offenser, et qu'elle aime maintenant. Mais est-ce un sacrifice pour elle de quitter sa famille, la maison de son père, le lieu où se sont écoulées ses premières années, pour suivre son Dieu? Est-ce un sacrifice, ou quelque chose qui lui paraisse de quelque mérite, d'aller avec les saintes femmes à la suite de Jésus, prendre part à la prédication du divin Maître, et partager les fatigues de son apostolat? L'amour lui a dit, au plus intime de son être, ce que Dieu avait autrefois fait entendre à Abraham. Pour l'amour, il n'y a pas de sacrifices. Si l'homme donne pour l'amour toute la subtance de la maison de son père, il méprise, comme un néant ce qu'il a donné. (Et elle a obéi à l'Esprit de charité qui règle et anime tous les mouvements de son âme plus simplement encore et plus généreusement que le Père des croyants n'avait obéi à la voix de Dieu). Elle a besoin de fuir le théâtre de ses péchés, le lieu de ses scandales; l'amour de Dieu lui fait haïr ces lieux où elle l'a offensé; l'amour de Dieu lui fait

craindre la vue même des personnes dont la cruelle influence a flétri la beauté de son âme et la pureté de sa vie. Elle s'étonne que Jésus daigne la souffrir en sa compagnie sainte, et qu'il condescende à recevoir les services d'une pauvre pécheresse. Tant de bonté la jette en de grands sentiments de confusion d'elle-même et de son passé. Une amertume inexprimable envahit tout son être à la pensée que ce Dieu si bon, si miséricordieux, non seulement n'a pas toujours été l'unique objet de son amour, mais que par son péché elle s'est rendue indigne de l'aimer. Dans ses sentiments de honte et de repentir, un seul désir la presse : réparer le temps perdu loin de l'Amour, et elle se livre sans réserve à la divine charité ; elle ne veut plus voir, plus entendre, plus aimer que Jésus.

Puissé-je, moi aussi, l'aimer d'une semblable ardeur! Je sais que le sacrifice est la loi de la vie spirituelle ; mais en vain connaîtrais-je cette grande vérité, si je ne l'aperçois pas dans la lumière douce et fortifiante de la charité, car rien ne coûte à l'amour, et tout est difficile à qui n'aime pas. S'il faut me résoudre à brûler ce que j'avais adoré, seule une charité plus intense m'en rendra capable, parce qu'il ne s'agit de rien moins que de couper avec le fer tout ce qui m'est plus cher et plus étroitement uni que mes propres membres, s'il me devient une occasion d'offenser Dieu.

O amour, amour très doux et plus fort que la mort, prenez possession de mon âme tout entière ! Vous avez conduit vers moi mon Sauveur par la voie sanglante, conduisez-moi à lui par la voie de la croix. Entraînez-moi vers lui, loin, bien loin de tout ce qui lui déplaît, loin de tout ce qui peut faire obstacle à son règne. Et puisque votre aliment est le sacrifice, je veux, pour augmenter votre flamme en mon cœur, ne vous refuser

aucun de ceux dont elle me rend déjà capable. Le premier est la fuite des occasions du péché ; faites que j'y sois fidèle, et qu'ainsi je m'élève à cette charité parfaite qui éloigne de tout mal et fait accomplir toute justice.

MÉDITATION IV.

LE SEUL MOYEN EFFICACE D'ÉVITER LES OCCASIONS DU PÉCHÉ EST LE CHANGEMENT DES HABITUDES DE NOTRE VIE.

Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

DORONS le Saint-Esprit qui, en remplissant de charité l'âme fidèle, lui apporte, entre autres dons, celui de la prudence qui conduit à Dieu. L'Apôtre nous invite à repousser la fausse prudence de la chair : efforçons-nous donc, par la piété de notre culte et la ferveur de nos prières, d'obtenir de l'Esprit sanctificateur qu'il écarte de nous cette sagesse trompeuse.

Ordinairement, le converti n'évite de retomber dans le péché que par un entier changement des habitudes de sa vie. Le péché n'est pas un phénomène inopiné, accidentel ; il est la conséquence logique de notre manière de vivre. La plupart des hommes le commettent parce qu'ils veulent être mondains. Ils oublient que le monde est l'ennemi de Dieu, qu'il compose un royaume en guerre constante contre celui du Très-Haut, et qu'il est si entièrement établi dans le mal, que Jésus-Christ n'a pas voulu prier pour lui ; dès lors ils se laissent aller

à ses habitudes : délicatesse et sensualité dans la nourriture et la parure, soins exagérés du corps, oubli presque absolu des vérités éternelles, pertes de temps, conversations vaines et frivoles, réunions et fêtes, recherche du plaisir sous toutes ses formes. Autant ou plus que nos passions, toutes ces choses nous entraînent au péché par une inévitable nécessité, parce qu'elles ôtent à notre volonté sa force, et à notre vigilance la pensée ou le désir de résister. La prudence de la chair a organisé la vie mondaine en vue du triomphe de la chair. Si nous demeurons courbés sous les lois qu'elle a réussi à imposer au monde, en vain prétendrons-nous renoncer au péché et fuir ses occasions, la rechute se produira aussi naturellement qu'avait fait la chute.

Les vérités que notre lâcheté nous permet à peine de comprendre, notre grande et chère sainte les voit d'un seul regard, à la lumière de sa reconnaissance et de son amour. Aussitôt, elle rejette comme un vêtement de rebut les mœurs efféminées de sa vie coupable, et revêt, ainsi qu'une armure, les mâles habitudes de la vie apostolique. Elle ne songe plus aux choses qui, auparavant, prenaient une si grande partie de son temps, les soins de son corps, l'ornement de sa beauté, l'enivrement des parfums, des délices, des flatteries. La poussière des chemins remplace les poudres odorantes; les ardeurs du soleil les ombres fraîches et les molles douceurs du repos; l'austère nourriture et les saints discours la délicatesse du manger et l'enjouement des conversations.

Oh! combien puissante est la charité pour nous faire comprendre vos divins exemples, Seigneur, et, malgré nos misères et notre lâcheté, nous obliger d'en faire la règle de notre vie! Mais quelle leçon donne à ceux qui se disent vos serviteurs et vos amis la ferveur et la

générosité de votre sainte amante! Beaucoup, en effet, vous suivent jusqu'au Cénacle, qui ne veulent point porter à votre suite leur croix jusqu'au sommet du Calvaire. Beaucoup louent la mortification intérieure et s'imaginent en observer les règles, qui n'ont pas le courage de mortifier leur corps, qui le flattent, au contraire, et qui raillent, n'ayant pas le courage de les imiter, ceux qui marchent dans les voies austères. Hélas! après vous avoir appartenu bien des années, après avoir dépensé les ardeurs de leur jeunesse et les forces de leur âge mûr à vous servir, à vous faire connaître et aimer, il en est qui ne songent plus qu'à la conservation de leur santé et de leur vie. Ils renoncent au travail et à la pénitence, espérant vivre de la sorte quelques jours, quelques heures de plus. Vieillir le plus longuement qu'il soit possible est pour eux la seule affaire importante en ce monde, comme si le plus grand des malheurs était de voir votre face adorable, ô mon Dieu, cette face que les anges désirent contempler! La prudence de la chair les a repris, eux, qui avaient autrefois suivi les lois de l'esprit. On dirait que vous ne leur avez donné qu'un seul exemple, celui de vieillir, et que leurs yeux ne voient plus dans le saint Évangile ces redoutables paroles : « Celui qui aime sa vie la perdra[1]. »

Marie-Madeleine, elle, à peine convertie, n'avait pas besoin que vous lui disiez que celui qui sacrifiera sa vie pour vous la sauvera. Sa vie c'était son amour, et son amour, c'était vous, ô Sauveur Jésus! c'est pourquoi son noble cœur ne se demande point si ses forces lui permettront de marcher à votre suite, si sa santé ou ses

[1] Qui voluerit animam suam salvam facere perdet eam (MARC. VIII, 35).

anciennes habitudes ne rendent pas cette entreprise impossible. Son cœur ne lui permet pas de mettre quelque transition entre la mollesse d'autrefois et l'austérité d'aujourd'hui. D'un seul élan elle se met aux pratiques les plus dures, parce qu'elles sont les vôtres, et lorsque son corps délicat plie sous le faix, son amour la soutient; lorsqu'elle paraîtrait prête à succomber, un regard de vous, une parole de votre bouche suffit à la reposer et à lui rendre toutes ses forces. O chère sainte, qu'eussiez-vous fait si vous aviez pu communier !

MÉDITATION V.

IL EST NÉCESSAIRE QUE, POUR L'AME CONVERTIE, LA COMPAGNIE DE SON SAUVEUR REMPLACE CELLE DES CRÉATURES.

Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

ADORONS Dieu, notre fin dernière. Il peut seul nous donner la plénitude de la vie, parce que seul il remplit notre capacité d'aimer. Bénissons-le de ce qu'il ne permet pas que nous trouvions la paix hors de lui.

Le cœur de l'homme ne saurait être vide suivant la force du mot. La grâce de la conversion n'a réussi à le détourner de la créature qu'en le tournant vers Dieu; elle n'a pu le séparer des objets périssables qu'il avait le malheur et la honte d'aimer, qu'en l'unisant au Roi immortel des siècles, au seul dont l'amour élevé et dont le contact produisent la pureté. Celui qui vous a donné

tout son cœur, ô Jésus, et qui ne sait aimer que vous, celui-là connait le sentiment qui mérite uniquement de porter le nom d'amour! Mais ô mon Dieu, n'est-ce point ce qui a pu rendre possible notre conversion qui la conservera? La persévérance dans votre amour, la constance dans l'union avec vous, voilà ce qui, nous l'ayant procurée, nous conservera la grâce de la conversion. Si nous cessions de vous aimer, à l'instant même renaîtraient nos criminelles affections d'autrefois; ou, peut-être, de nouvelles affections plus coupables, plus viles, plus indignes de l'homme et du chrétien, prendraient leur place. Il faut que nous demeurions auprès de vous, ô Jésus, pour éviter ce malheur; il faut que le zèle et la fidélité avec lesquels nous nous tenons en votre présence et nous cherchons à croître dans votre amour éloignent à jamais de nous ce danger. Du reste, comment pourrions-nous vous quitter, ô vous qui seul donnez le sang qui purifie, et faites entendre les paroles de la vie éternelle! Il faudrait que nous n'eussions pas même commencé à vivre de votre grâce et de votre charité. Est-ce que l'enfant abandonne aisément le sein qui l'a nourri? Est-ce que le voyageur quitte volontiers la source d'eau vive auprès de laquelle il a trouvé le repos et le rafraichissement? L'âme sent d'instinct que l'accroissement et la perfection de la vie se rencontrent là-même où elle en a trouvé le principe ou le germe.

Toutefois, ce n'est pas assez de demeurer auprès de Jésus et de l'aimer; il faut vivre avec lui toujours davantage, et l'aimer toujours plus; car notre cœur, qui ne peut rester vide, ne peut pas non plus rester stationnaire. Notre âme est insatiable; elle réclame toujours plus de lumière; dans cette lumière croissante, elle veut toujours plus d'amour; dans cet amour pro-

gressif, toujours plus de béatitude. Il en sera ainsi jusqu'à ce qu'elle trouve, dans l'éternité, par la vision béatifique, la lumière totale, l'union infinie, la béatitude éternelle. En nous faisant pour lui, Dieu nous a soumis à cette noble loi de progrès véritable. Nous irons de clarté en clarté, nous irons de vertu en vertu, conduits par l'Esprit de Dieu[1], jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme de notre course[2] et de nos ascensions[3]; car lui seul peut combler les abîmes qu'il a lui-même creusés dans notre cœur. Plus encore que la noblesse de notre âme, la grandeur du Dieu qui veut la remplir de lui-même exige que notre amour aille toujours croissant, comme une aurore qui s'élève aux ardeurs et aux splendeurs du plein midi.

Qui a jamais obéi aussi parfaitement que Madeleine à cet loi glorieuse de l'humanité? Jamais cerf altéré ne courut à l'eau des fontaines avec une ardeur comparable à celle de la sainte pénitente courant à la source sacrée dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle[4]. Ah! lorsqu'elle peut enfin boire à longs traits a ces sources sacrées, lorsqu'elle peut étancher librement la soif divine qui consume son âme, se pourrait-il qu'elle se laissât arracher à la source des eaux vivifiantes pour se creuser quelque citerne ruinée, incapable de contenir de l'eau[5]? Elle a trouvé celui que

[1] In eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu (II Cor. III, 18). — Ibunt de virtute in virtutem (Ps. LXXXIII, 8).

[2] Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor (Philip. III, 13, 14).

[3] Ascensiones in corde suo disposuit (Ps. LXXXIII, 6).

[4] Aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (Joan. IV, 14).

[5] Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ et fecerunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas (Jer. II, 13).

son cœur aime, elle le tient et ne le laisseras pas aller. Les richesses du cœur de Jésus remplissent en effet tous les abîmes de l'âme la plus exigeante, et ne la fatiguent jamais : il règne si bien par sa beauté, qu'auprès de lui les heures s'écoulent rapides comme des instants ; il fortifie si bien par sa bonté, qu'on ne saurait à ses pieds sentir le poids du jour et de la chaleur ; il rend si généreux par la force et la douceur de son amour, que les privations souffertes pour lui laissent l'âme plus courageuse, et les sacrifices endurés en union avec lui deviennent plus doux que le miel.

Saintes femmes qui suiviez Jésus, bienheureuses âmes qui, semblables à l'Épouse des saints Cantiques, ne lui avez pas dit en vain, même en cette vallée d'exil : « Que votre voix résonne à mes oreilles, car votre voix est si douce et votre visage est si beau ! » puisque vous étiez auprès de lui, avec quelle joie vous partagiez ses fatigues et ses travaux, avec quelle consolation vous vous dépouilliez pour lui des biens que vous teniez de lui-même !

Marie-Madeleine, la plus jeune, la plus délicate, la moins habituée aux fatigues d'une vie d'apostolat, est cependant la plus ardente, la plus généreuse, la plus prompte à l'immolation d'elle-même. C'est qu'elle a sous les yeux l'exemple du Sauveur ; c'est que la charité, plus vive en son âme, lui fait mieux comprendre que notre divin Maître nous donne l'exemple, afin que nous fassions comme nous le voyons faire. L'amour veut toujours se rendre plus semblable à ce qu'il aime ; il veut toujours se rapprocher de l'objet de sa dilection, et Jésus aime tant les pauvres âmes qu'il évangélise, qu'il ne compte pas avec les travaux et les sacrifices que son apostolat exige. Comment Madeleine compterait-elle avec les immolations d'elle-même qui

sont nécessaires pour rester auprès de Jésus? Quant à ses richesses, elle ne les donne pas, elle les prodigue au service du divin Maître : elle est si heureuse qu'il daigne agréer ces biens qu'elle ne tient que de lui, et qu'elle avait employés à l'offenser!

Moi-même, si froid et si lâche, si j'avais pu vivre avec Jésus pendant sa vie mortelle, être comme les saintes femmes l'objet de ses miséricordes, voir les merveilles de sa charité, peut-être aurais-je trouvé plus facile la fidélité à mon amour et la générosité dans l'immolation de moi-même et de mes biens.

Hélas! que dis-je? La part qui m'est échue dans les grâces de Dieu n'est ni moins bonne, ni moins illustre. N'ai-je pas l'Eucharistie? Celui dont la présence faisait tant de bien à l'âme de Madeleine n'a-t-il pas dit pour moi comme pour tous : « Je ne vous laisserai pas orphelins[1]; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles[2]? » Sans doute, sa présence n'agit pas sur mes sens; je ne vois pas des yeux du corps le Dieu caché que j'adore; je n'entends point sa voix. Mais je devrais, à la lumière de la foi, qui trompe moins que celle du soleil, apercevoir dans l'Eucharistie des attraits supérieurs à ceux que mon regard eût découverts en Jésus pendant sa vie apostolique. Je devrais être ébloui de la majesté de son sacrifice, accompli par amour sur la Croix, et continué sur l'autel pendant la suite des siècles par un amour qui va jusqu'au bout, jusqu'au terme le plus extrême que la puissance infinie puisse atteindre[3]. Pourquoi donc ne

[1] Non relinquam vos orphanos (JOANN. XIV, 18).

[2] Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (MATTH. XXVIII, 20).

[3] Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos (JOANN. XIII, 1).

l'aimé-je pas avec autant de fidélité et de générosité qu'a fait Madeleine? Ah! c'est que ma foi est faible et languissante; je ne sais point et ne veux point faire l'effort qui imposerait silence à l'imagination, aux souvenirs, aux sens, aux affections vaines, et me ferait contempler la beauté cachée qui ne se révèle qu'au recueillement persévérant. Non, je n'ai pas à me plaindre de ce que les grâces me font défaut; mais je dois déplorer le malheur de ne pas chercher à en profiter : je n'ai pas à envier les faveurs faites aux saints; mais je dois désirer être fidèle comme ils l'ont été.

MÉDITATION VI.

CETTE COMPAGNIE EST ENCORE NÉCÉSSAIRE PARCE QUE JÉSUS EST A LA FOIS NOTRE MAITRE ET NOTRE MODÈLE.

> Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvtis.

DORONS Jésus-Christ, modèle et docteur des âmes rachetées. Ses enseignements et ses actes ne doivent pas être seulement connus et médités, mais réduits en pratique. Qu'il daigne, lui en qui nous pouvons toute chose[1], nous accorder, malgré nos infidélités passées, la grâce de vivre en conformité avec ses maximes et ses exemples!

Ce n'est pas assez d'être auprès de Jésus, pas même assez d'avoir pour lui des sentiments d'adoration et

[1] Omnia possum in eo qui me confortat (PHILIPP. IV, 13).

d'admiration, de louer sa beauté, de bénir et d'exalter sa bonté ; il faut l'aimer, et entendre cet amour comme il veut que nous l'entendions quand il dit : « Celui qui m'aime garde mes commandements[1]. » Donc, à ce point de vue encore, l'âme convertie a un besoin extrême de demeurer auprès de lui. Elle l'a aimé, et à cause de lui a juré haine à l'iniquité. Cependant, ceci n'a fait que la mettre sur le seuil d'une nouvelle vie. Désormais, le mouvement de son intelligence doit prendre un autre cours, s'élever vers Dieu, se laisser pénétrer et éclairer de la pure lumière qui émane de lui. Sa conscience, qui n'avait eu d'autre guide que la menteuse lueur des maximes du monde, doit se former à jamais sur les principes du saint Évangile. Son cœur, jusqu'ici séduit par la fascination que les bagatelles de la terre exercent sur nos sens, doit apprendre à aimer ce qui ne les frappe point. Elle avait tant cherché le bruit, les parures, les joies mondaines, afin de se fuir soi-même et d'éloigner la pensée de Dieu ; il faut que, dans le silence des créatures, elle apprenne la vigilance chrétienne, c'est-à-dire l'art de ne le perdre jamais de vue et de se tenir constamment en sa présence. C'est un monde nouveau ; c'est le royaume de Dieu : il s'agit de le parcourir. En un mot, la vie chrétienne a ses principes, ses lois, ses modèles ; il importe de les connaitre, de les méditer, de s'en pénétrer, et cela d'autant plus qu'ils heurtent sans cesse l'inclination que le péché et la dissipation ont mise et fortifiée en notre misérable cœur. Or, où apprendre cette science nécessaire et difficile, sinon auprès de Jésus et à son école? Il est le chef de l'humanité reconquise sur le péché et sur l'enfer ; il est le principe unique de

[1] Si diligitis me, mandata mea servate... Si quis diligit me, sermonem meum servabit (Joann. XIV, 15, 23).

la vie chrétienne et surnaturelle ; il est notre législateur, notre docteur, notre maître, notre modèle.

Plût au Père des miséricordes que, comme Marie-Madeleine, nous comprissions cette vérité avec une intelligence éclairée par l'amour ! Le grand cœur de la sainte devine qu'une seule chose est nécessaire : aller à Dieu, afin d'être toujours plus à lui, et de la manière qu'il veut. Et comment le trouver, si ce n'est par la voie qu'il a tracée ? Cette voie, c'est Jésus, le Verbe fait homme et faisant à la manière des hommes les œuvres qui sont la parfaite révélation de Dieu. Il est, aussi, la lumière qui éclaire cette voie, et qui, brillant dans le temps, proportionne ses rayons à la beauté du terme et à la faiblesse de la créature appelée à y tendre. Par cette voie, la miséricorde est descendue vers le pécheur, et par elle l'âme convertie doit s'élever à Dieu.

Docile à l'Esprit-Saint, Madeleine comprend tout cela et plus encore, et, lorsqu'elle appelle Jésus « Rabbi, » ce mot a dans sa bouche une signification toute différente de celle que lui attribue la foule. « Maître, dit-elle, Maître à qui j'appartiens à tant de titres ; Maître qui m'avez créée, conservée, et supportée lorsque je vous offensais ; Maître qui m'avez pardonnée et qui payerez à la justice et à la sainteté de votre Père le prix de ma rédemption ; Maître, parlez : votre servante écoute ! Votre parole sera ma loi, ma lumière, ma force et ma joie. Mais ne vous contentez point de parler. Que je voie aussi la beauté de vos œuvres ! Que par elles je contemple le mouvement de votre cœur ! Votre parole est l'expression humaine de la sagesse éternelle, et vos œuvres sont l'expression visible de l'éternel amour. Maître, ô mon Maître, je suis votre fille en même temps que votre disciple. Gravez dans mon cœur d'enfant aimée et pardonnée vos saints enseignements,

vos divins exemples. Je veux vivre de votre vie, je veux faire ce que vous faites, et le faire comme vous le faites. Que mon âme se pénètre tout entière de votre enseignement ! Ce n'est pas assez de croire votre parole salutaire, il faut que je la médite sans cesse. Je ne me contenterai pas de contempler vos exemples ; je m'efforcerai de les imiter. Je veux aimer ce que vous aimez, haïr ce que vous haïssez. Ce n'est pas assez de vivre de votre vie, il faut que vous soyez ma vie même, et ce que votre Apôtre dira un jour de lui soit aussi une réalité pour moi : « Ma vie, c'est Jésus. » Jésus tellement maître de mon intelligence par la foi, que tout mouvement de mon esprit ait son principe en cette foi même, tellement souverain de mon cœur par la charité, qu'elle soit la source unique de tous ses élans ; Jésus si bien connu, si sincèrement aimé, si exactement obéi, qu'il soit mon unique et mon tout. »

MÉDITATION VII.

L'AMOUR DE JÉSUS NOUS ENSEIGNE LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE, ET NOUS EN FAIT AIMER LA PRATIQUE.

Étaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités...

ADORONS le Fils de Dieu qui s'est offert en victime à son Père pour l'expiation des péchés du monde. Il s'est préparé à l'immolation totale par une immolation quotidienne dans la pauvreté, l'humilité et l'austérité de sa vie. Nous serions insensés, nous pécheurs, si nous espérions

notre pardon et notre persévérance, après la conversion, sans la pratique de la pénitence. Écoutons notre divin Sauveur nous en avertissant par ces paroles : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez[1]. »

La pénitence chrétienne, unie au précieux Sang, expie le passé, purifie le cœur, prépare la victoire pour les luttes de l'avenir. On ne saurait nier sa nécessité : ce serait nier le péché originel, ou rejeter l'utilité des bonnes œuvres, ou supposer l'impeccabilité de ceux qui ont été une fois justifiés. Aussi, aucun catholique ne la confesse, en théorie ; mais, en pratique, peu font pénitence, et c'est l'une des principales raisons pour lesquelles peu de convertis persévèrent. La chair combat contre l'esprit[2]. Si la victoire appartenait à l'esprit au moment de la conversion, la chair n'a point été désarmée pour cela ; il faut l'affaiblir par la pénitence, mortifier les passions qui nous ont dominés, et en purger notre âme, pour qu'elle se dégoûte des choses terrestres et aspire aux biens célestes.

Des raisons plus élevées encore existent chez notre chère sainte, et la font marcher à pas de géant dans les voies de la pénitence. Jésus vit d'une vie pauvre et austère ; il n'a pas où reposer sa tête[3] ; il supporte les fatigues du chemin ; il court à la recherche des brebis égarées[4]. L'âme aimante pourra-t-elle être dans les délices quand l'objet de son amour est dans les austé-

[1] Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis (Luc. XIII, 5).

[2] Caro enim concupiscit adversus spiritum (Gal. V, 17).

[3] Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet (Matth. VIII, 20).

[4] Animam meam pono pro ovibus meis. Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere (Joan. X, 15, 16). — Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat (Joan. IV, 6).

rités? Dailleurs, serait-elle soufferte en cette sainte compagnie si elle ne menait pas le même genre de vie? On ne saurait être avec Jésus et marcher par des voies opposées ou seulement étrangères aux siennes. Ces fatigues de l'apostolat, si grandes en elles-mêmes et si entièrement contraires à l'éducation de Madeleine, et plus encore à la vie commode, somptueuse même, qui précéda sa conversion, lui paraissent peu de chose en comparaison du bien qu'elles lui procurent : voir, entendre Jésus, n'être pas un seul instant loin de lui! Pour ce bien, elle donnerait un prix mille fois plus considérable; le sacrifice même de sa vie lui paraitrait léger.

Et cependant, cette doctrine du grand Apôtre n'a pas retenti à ses oreilles : « Jésus est le modèle des élus, et il n'y a de salut pour les âmes que par leur ressemblance avec lui[1]. » Mais ceux-là même qui entendent cet enseignement ne le comprennent point s'ils n'aiment pas; et ceux qui savent aimer l'ont deviné déjà, parce que le même Esprit qui inspirait saint Paul instruit les âmes fidèles. Celles-ci n'ont pas toujours la formule de leurs sentiments; mais elles brûlent d'une même charité, qui implique en toutes une conduite semblable.

Nous sommes donc réduits au choix entre trois alternatives : ou aimer Jésus comme a fait notre chère sainte, afin de nous livrer avec joie aux œuvres d'une pénitence qui est nécessaire pour demeurer auprès de lui, puisqu'il a dit : « Renoncez-vous, portez votre croix, et suivez-moi[2]; » ou nous convaincre, dans la

[1] Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom. VIII, 29).

[2] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me (Matt. XVI, 24).

méditation, de la nécessité de la vie pénitente, et la pratiquer par l'effet de cette conviction, avec le risque, hélas! de n'y être pas longtemps fidèles; ou, enfin, renoncer à la pénitence, ce qui serait renoncer à vivre avec Jésus, et par conséquent devenir parjures aux promesses de notre conversion.

Une seule de ces alternatives est vraiment bonne, vraiment en harmonie avec notre nature et avec la grâce de Dieu en nous; seule elle est durable. C'est celle que vous avez embrassée, ô grande sainte! Combien n'ai-je pas à rougir de moi-même au souvenir de votre générosité! Vous aimiez votre Sauveur de tout votre cœur, et à cause de cet amour tout vous devenait facile, comme tout est facile, en effet, quand Jésus est présent. Hélas! je ne l'aime pas assez, et tout sacrifice me coûte, car tout est dur et pénible loin de Jésus. O grande sainte! puissé-je, au moins, m'humilier véritablement et de tout mon cœur! Ce serait le premier pas hors de l'amour déréglé de moi-même, et il me mettrait sur la voie des saintes ardeurs, des générosités admirables, des beaux élans que la charité de Dieu vous inspire. Sans l'amour, la vie est froide et insipide, la terre est ténébreuse et vide, le ciel même semble à peine désirable; que dis-je? il ne pourrait être désiré. Obtenez-moi la grâce d'une charité semblable à celle qui embrase votre cœur.

MÉDITATION VIII.

LA CHARITÉ VEUT QUE L'AME CONVERTIE CONSACRE SES BIENS A SON NOUVEL AMOUR.

Étaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

ADORONS le Fils de Dieu, qui, riche de toute éternité dans le sein de son Père, s'est fait pauvre et indigent [1] en revêtant notre chair. Il nous a enseigné par ses paroles et ses exemples combien la pauvreté est salutaire au chrétien, et nous a prévenus du danger où l'amour déréglé des biens de ce monde met notre salut éternel. Remercions-le de ses enseignements, et le supplions de nous accorder la grâce de les mettre à profit.

Ce n'est pas assez d'être auprès de Jésus, d'apprendre de lui les règles de la vie chrétienne, de nous rendre plus capable et plus digne de goûter sa présence et ses leçons en nous purifiant par la pénitence. Avant notre conversion, nous donnions au monde non seulement notre temps mais nos biens ; il est nécessaire, maintenant, de les consacrer à Dieu. Comme tout le reste, les richesses sont, dans la main de l'homme, un instrument dont il ne peut éviter de se servir pour le bien ou pour le mal. Ne pas en faire usage est chose impossible : ce serait s'attacher à l'or pour l'or même, et par conséquent en user de la pire manière. Il faut

[1] Propter vos egenus actus est cum esset dives (II Cor. VIII, 9).

employer nos biens au service de Dieu; il faut que nous apportions, dans l'amour de Dieu et au service de ses intérêts, une libéralité aussi grande que celle dont nous faisions ostentation au service du monde et de notre sensualité. Il est à craindre que cette règle ne soit prise pour une pieuse exagération. Cependant, c'est l'Apôtre, ou plutôt l'Esprit de vérité, qui nous l'enseigne, lorsqu'il nous ordonne d'aimer Dieu après notre conversion autant que nous pouvions, auparavant, aimer le péché. Que feriez-vous, autrement, de vos richesses? Il faut les employer. Si elles ne servent point à la cause de Dieu, à qui ou à quoi profiteront-elles? Répondez. Si l'usage que vous en faites n'est pas sérieux et chrétien, il sera nécesseirement frivole et mondain. La frivolité, la mondanité vous répondront par là. Vous ne voudrez pas cependant abandonner la piété, mais votre piété sera frivole comme vos habitudes de dépense, et les tentations, vers lesquelles vous serez allé comme de vous-même, vous prépareront une ruine prochaine.

C'est peut-être, de tous les changements qu'exige la conversion, le moins compris et le moins accepté. Que de fois l'attachement aux richesses et aux aises qu'elles procurent, est devenu, suivant la parole du Seigneur, semblable aux épines nées en même temps que la bonne semence, et qui, croissant plus qu'elle, ont fini par l'étouffer[1]. On allègue mille prétextes raisonnables : il ne faut point sortir de son rang, il ne faut pas abandonner les traditions de la famille, ni descendre dans l'esprit de ses concitoyens; le luxe, d'ailleurs, n'est-il pas une manière de faire l'aumône, et la moins humiliante, puisqu'il la déguise sous l'apparence

[1] Creverunt spinæ, et suffocaverunt ea (MATT. XIII, 7).

de la rétribution du travail? On dit aussi qu'il faut rendre la piété aimable; que sais-je? Il est clair, par des raisons si abondantes, qu'on veut se garder contre l'exemple, funeste sans doute, de Jésus-Christ et des saints. De tous les essais d'union que l'on tente entre le Christ et Bélial, celui-là est le plus habile, celui qui réussit plus aisément à tromper le faible cœur humain. C'est le premier pas dans la voie des concessions faites au monde et aux secrets désirs de la chair.

Mais le principe qui a fait faire celui-là fera faire les autres; les mêmes motifs qui ont fait garder pour soi ce qui devait servir à Dieu, feront qu'on s'en servira pour soi : les fêtes et tout l'ensemble des choses qui constituent le monde vous attireront de nouveau; et, le monde qu'est-il, sinon la mise en train des sept péchés capitaux? Prenez garde que l'esprit mauvais que vous avez chassé ne revienne avec sept autres esprits plus méchants encore, et qu'il ne reprenne possession de son ancienne demeure d'une manière d'autant plus durable qu'elle sera déguisée à vos yeux sous une enveloppe de pratiques de piété.

Ah! ce n'est point vous, chère sainte, qui vous seriez laissée tromper par ces ruses grossières de la chair et de ses regrets pous les viandes et les ognons d'Égypte! L'amour est clairvoyant : ce qu'il ne sait pas, il le devine; et vous aimiez si véritablement, que vous ne pouviez souffrir que la moindre partie de la vaste capacité de votre grande âme fût occupée par quelque chose qui n'eût pas été Jésus. Peut-être aviez-vous vu ce jeune homme que Jésus aima, et qui, cependant, préféra les richesses de la maison paternelle à la compagnie du Sauveur[1]. Avec quelle douloureuse indignation vous

[1] Ait illi Jesus : Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et

dûtes alors le voir s'éloigner! Et comme vous comprîtes les anathèmes de Jésus contre la richesse! Ah! qui donnera à nos âmes affadies cet amour qu'inspire l'intelligence des exemples et de la parole de Jésus! O Marie-Madeleine! O François d'Assise! âmes incomparables, dont l'amour a été la seule lumière, et qui en elle avez mieux vu que les savants et les docteurs dans la lumière de leur génie, priez, priez pour nous! Nous sommes les enfants d'un siècle en qui la parabole est réalisée : la tromperie des richesses étouffe le bon grain de toute part. La société s'est éloignée de Dieu et de l'Église, comme ce jeune homme, parce qu'elle a beaucoup de possessions, et que son unique préoccupation est de les accroître. Les âmes qui appartiennent à Dieu se laissent prendre de la même soif maudite, et parfois on ne sait plus en quoi elle diffère chez eux de celle des enfants des ténèbres. Le sanctuaire est aussi souillé que le parvis, et le cœur de Jésus, brisé, répète inutilement à ses enfants : « C'est aux païens qu'il convient de se donner de pareils soucis[1]. » Voilà par où la piété s'en va, la foi s'affaiblit, la gangrène du péché charnel s'étend; voilà la cause des maux de l'Église et du triomphe des méchants.

O François d'Assise! O Marie-Madeleine! priez, priez pour nous!

da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo ; et veni, sequere me. Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis ; erat enim habens multas possessiones (MATT. XIX, 21, 22).

[1] Hæc enim omnia gentes inquirunt (MATT. VI, 32).

MÉDITATION IX.

LE PREMIER EMPLOI DES RICHESSES MATÉRIELLES DOIT ÊTRE POUR LE CULTE ET POUR LA GLOIRE DE DIEU.

Étaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

Il n'est rien qui ne soit dû à la gloire de Dieu. En abandonnant sa gloire céleste par laquelle il est l'égal de son Père, pour prendre la forme humaine et devenir son serviteur, en s'humiliant par l'obéissance jusqu'à la mort et la mort de la croix, Jésus-Christ n'a point cru faire quelque chose de plus que ce qui est dû à la Majesté, à la Justice, à la Sainteté du Très-Haut. Il a même rendu grâce à son Père de ce qu'il daignait agréer les abaissements et les sacrifices par lesquels il le glorifiait. Adorons-le tandis qu'il est humblement prosterné devant son Père céleste, et demandons-lui instamment la grâce de comprendre que, s'il plait à Dieu de recevoir quelque don de notre maison, c'est nous qui sommes honorés, et que nous lui devons encore témoigner notre gratitude.

Vos richesses, tandis que vous étiez loin de Dieu, étaient consacrées à vous-même, à contenter votre orgueil, votre sensualité, votre recherche raffinée du plaisir, aux voluptés de ceux qui vous ressemblaient et qui louaient votre magnificence. Aujourd'hui, elles doivent être à Dieu d'abord, et, après lui, à ceux qui, comme vous, sont mendiants de sa miséricorde, pauvres d'une autre manière que vous, infirmes autre-

ment que vous ne l'êtes, vos frères en Jésus-Christ, les membres souffrants et humiliés de son corps. Dieu d'abord, c'est-à-dire la décence, la dignité et, s'il se peut, la magnificence de son culte. Quelle honte, si la maison que vous habitez est plus ornée que le temple où résident sa gloire et son amour! Madeleine aurait-elle supporté ce partage? Est-ce que sa tendresse et sa délicatesse ne lui auraient pas montré à l'instant combien il est contraire à tout ordre que le Maître et le Seignenr habite une maison pauvre et souillée, tandis que le serviteur, un serviteur coupable, met son corps, destiné aux vers, dans la soie et dans l'or? Si vous ne sentez pas de quel manque de foi et d'amour témoigne une telle conduite, vous êtes à plaindre!

Après le culte de Dieu, vient l'intérêt de sa gloire, qui est qu'il soit connu et aimé, et qu'il puisse répandre les grâces de salut sur un grand nombre. Par conséquent, prendre part aux œuvres qui ont pour objet l'agrandissement ou la défense de la religion; coopérer avec les apôtres à conquérir à Jésus-Christ les peuples qui n'ont pas encore connu son nom; s'intéresser aux luttes qui, parmi les nations chrétiennes, ont pour objet d'arrêter l'invasion du mal, aux œuvres qui se rapportent au pays où vous vivez, comme celles qui sont d'un intérêt plus général. Ajouter à la dépense de vos richesses, dans la mesure qui convient, celle de votre personne et des trésors de votre intelligence et de votre cœur.

O sainte amante de Jésus-Christ, vous n'aviez pas besoin qu'on vous démontrât que tout cela est nécessaire à la persévérance dans la conversion! Votre Jésus n'avait pas où reposer sa tête, et vous étiez sur les chemins avec lui. Votre Dieu et ses amis allaient répan-

dant la divine semence au milieu des pauvres[1], et vous étiez avec eux pour les aider de tous vos biens, de tout votre temps, de toutes vos forces. Il ne vous serait pas même venu à l'esprit qu'il fût possible de les employer à autre chose, dès-là que Jésus daignait les accepter pour lui-même et pour son œuvre.

Une des qualités de la vraie charité, c'est qu'elle est clairvoyante. Les fumées de l'amour-propre ne troublent pas la pure simplicité de son regard : elle donne tout, et se donne encore elle-même. Elle ne s'imagine pas qu'elle a fait quelque chose de grand. Ce qui est grand, en effet, ce n'est point que la créature donne au Dieu qu'elle aime et de qui elle tient tout, c'est que Dieu daigne mettre en son amour un tel excès de délicatesse, qu'il consente à donner à sa pauvre créature la joie de se prodiguer à lui, elle et ses biens. Cette pensée remplit d'une humble reconnaissance le cœur de Madeleine ; son amour pour un Dieu si merveilleusement bon s'en accroit, et la pure joie qui dilate son âme augmente sa générosité.

Si nous n'avons pas la grâce et la charité nécessaires pour arriver à des sentiments si nobles et si élevés, la seule raison peut en être dans l'absence de l'humilité. Nous nous imaginons, après le peu que nous avons fait, avoir rendu de grands services à Dieu ; il nous doit, selon notre pensée, quelque reconnaissance pour nous être montrés si magnifiques. Et c'est là ce que nous lui faisons lire dans notre cœur !... Une créature aurait peine à recevoir des dons faits avec de tels sentiments ! Non : nous n'avons pas payé Dieu de son amour, de son précieux sang répandu sur la Croix, de sa divine Eucharistie !

[1] Pauperes evangelizantur (Matt. XI, 5). — Evangelizare pauperibus misit me (Luc. IV, 8).

Eussions-nous jeté à ses pieds tous les trésors du monde, nous n'aurions encore rien fait. Tout lui appartient, et ni l'or, ni le sang des agneaux ou des béliers ne paient l'amour. Ah ! si nous aimions véritablement, et si nous voulions savoir ce qu'est celui que nous aimons et ce qu'il a fait pour nous ! Alors, après avoir donné tout et nous-même, nous nous étonnerions qu'il ait daigné recevoir de notre main ce don misérable ; et, confondus, nous nous consumerions de reconnaissance à ses pieds.

MÉDITATION X.

LES RICHESSES DOIVENT ENCORE ÊTRE OFFERTES A JÉSUS DANS LA PERSONNE DE SES MEMBRES SOUFFRANTS.

Étaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

ONTEMPLONS notre divin Maître au milieu des pauvres qu'il évangélise. Comme il est bon ! Comme la douceur avec laquelle il leur parle, et la charité dont il les entoure sont dignes de nos adorations ! Ce n'est pas de leur âme seulement qu'il a pitié ; il est venu prendre sur lui nos infirmités physiques aussi bien que nos infirmités morales[1] ; il les prend sur lui afin de nous les ôter ! Il est

[1] Vespere autem facto, obtulerunt ei multos dæmonia habentes, et ejiciebat spiritus verbo, et omnes male habentes curavit, ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Ipse infirmitates nostras accepit, et ægrotationes nostras portavit (MATT. VIII, 16, 17).

visible, cependant, que si son cœur divin fait ses délices d'être avec les enfants des hommes[1], il trouve pour les pauvres, les malades, les malheureux, des invitations plus tendres. « Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes chargés !... J'ai compassion de cette foule[2] ! » Et la même bénédiction apporte à la foule les paroles de la vie éternelle et la guérison des maux de la vie présente.

Pour assurer jusqu'à la consommation des siècles à ses préférés, lorsqu'il ne sera plus visiblement auprès d'eux, un dévouement, une charité semblable à la sienne, il enseigne à ses enfants que tout ce qu'ils auront fait au moindre de ses frères en son nom, c'est à lui-même qu'ils l'auront fait[3], et que le verre d'eau donné aux pauvres en son nom ne demeurera pas sans récompense. Puissent notre foi en cette parole de Jésus, et notre amour pour lui, nous faire vaincre l'égoïsme, la sensualité, l'orgueil et l'avarice, qui nous éloignent de ses pauvres bien-aimés.

Donner directement à Dieu pour l'honneur de son culte et la défense de sa cause semble si naturel, si raisonnable, qu'il faut s'étonner que l'on puisse se croire magnifique, pour l'avoir fait avec quelque générosité. L'âme vraiment éprise de l'amour divin, après avoir tout donné à son Dieu, se donne elle-même.

Mais il faut se dépouiller aussi, pour l'amour de Dieu, en faveur des pauvres, des malades, des délaissés. Notre sainte ne se contentait point de prodiguer ses biens pour l'apostolat et le service du Seigneur et de ses

[1] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (Prov. VIII, 31).

[2] Misereor turbæ (Matt. XV, 32).

[3] Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (Matt. XXV, 40).

apôtres ; comme les pauvres, surtout, étaient évangélisés, elle et les saintes femmes allaient à eux, à leurs malades, et leur prodiguaient non seulement les aumônes, mais les soins et les consolations. Toutes les misères physiques et morales venaient à Jésus, parce que Jésus rachète le pécheur et le délivre de la peine du péché ; il donne le pardon et la guérison, le courage et l'espérance. Avant d'arriver à lui, les pauvres, les infirmes, les lépreux, les malades trouvaient, chez les saintes femmes, le rayon et l'attrait de sa bonté, de sa bénignité ; leur vue, leurs paroles, leurs œuvres étaient pour eux une première bénédiction de Jésus, un premier soulagement. En prodiguant leurs biens, en se prodiguant elles-mêmes, elles parlaient de Jésus de telle sorte, que les pauvres affligés ouvraient toute leur âme à la foi, et commençaient à lever leurs regards vers le ciel comme vers la patrie.

J'aime à reposer mon cœur dans la contemplation de ce spectacle. Il m'est presque aussi doux de voir ma sainte chérie inclinée sur la couche d'un malade ou à genoux auprès d'un lépreux, que de la contempler aux pieds de Jésus-Christ. Pour l'amour de lui, elle triomphait si bien de l'horreur instinctive qu'inspire aux natures délicates la vue des plaies hideuses et de la lèpre, que le pauvre malade, étonné et heureux de voir tant de bonté, tant de charité dans une personne si jeune et si belle, se sentait consolé comme par la vue d'un ange de Dieu, et c'était, en effet, un ange du Dieu-Sauveur ! Quant à elle, simple et généreuse dans sa compassion pour ces préférés du Dieu de la Croix, elle retrouvait en son cœur, pour les servir, des délicatesses semblables à celles qu'il avait montrées aux pieds de Jésus. Elle lavait leurs plaies, elle les oignait de précieux onguents ; son voile, ses cheveux lui servaient

indifféremment à les essuyer ; elle les baisait humblement, et Jésus répondait à tout cet amour, dont il était le seul objet, en envoyant au cœur de la sainte pécheresse cette pensée fortifiante : « Ton âme, lorsque tu vivais dans le péché, était incomparablement plus hideuse et horrible à mes yeux ; et j'ai fait pour cette âme plus que tu ne feras jamais pour ces victimes du péché. »

O Maître, enseignez-nous à aimer ainsi. Nous sommes entourés d'infirmités morales et physiques qui nous effrayent, et nous ne savons pas voir que les pires infirmités sont les nôtres. Si celles de notre prochain ne nous faisaient pas horreur, si elles ne nous inspiraient pas pour meilleur sentiment le zèle amer de les guérir, si nous en avions, au contraire, pitié et compassion, et, songeant à ce que nous sommes à vos yeux, et à la longanimité avec laquelle vous supportez notre inguérissable misère, si nous savions être bons, indulgents, patients, charitables avec notre prochain, peut-être ce premier pas serait-il le commencement de notre propre guérison. Nous sommes malades, surtout d'orgueil et de sensualité ; nous aimons trop notre esprit et notre corps : ce sont là nos plaies hideuses ; elles nous rendent égoïstes et sans affection pour autrui ; elles font que notre vertu pharisaïque n'a point pitié des défauts de nos frères, et que notre délicatesse ne peut supporter la vue de leurs infirmités corporelles et de leurs plaies. En nous laissant asservir et guider par notre délicatesse, et notre égoïsme, nous élargissons de nos mains les plaies livides de notre âme, et notre vie spirituelle s'écoule par ces blessures que nous aurions pu guérir par la charité. Bientôt, le même égoïsme qui nous éloigne des pauvres, nous rend les flatteurs des riches ; cette même sensualité qui nous fait fuir les lieux où s'étalent

les misères et les infirmités humaines, nous fait rechercher les lieux où, sous le nom de monde et de plaisir, s'étalent triomphantes la gourmandise et la luxure. La prière, la compagnie de Jésus-Christ nous pèse, parce que nous avons trouvé trop d'attraits au monde; notre foi s'étiole, parce que notre charité s'est éteinte. Le remède de nos maux aurait été dans la pratique de la miséricorde envers le prochain : suivre Madeleine auprès des infortunés qui n'ont que Jésus pour toute consolation et tout remède, même quand ils ne veulent pas de Jésus; comme elle, avoir compassion et leur donner non seulement nos biens, mais nous-même; comme elle, triompher des révoltes de la nature par le souvenir de nos péchés; ne nous laisser repousser ni par les imperfections physiques ni par les laideurs morales, et faire tout cela, comme elle, à cause de Jésus, ou plutôt à Jésus même, afin qu'il soit aimé, et pour qu'il puisse aimer et sauver. Ce serait abattre aux pieds de Jésus notre orgueil et notre sensualité, qui seuls nous empêchent d'être tout à Jésus.

MÉDITATION XI.

L'AME CONVERTIE NE DOIT POINT REFUSER A JÉSUS,
S'IL LE DEMANDE,
LE SACRIFICE DE SA RÉPUTATION ET DE SON HONNEUR.

Étaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

JÉSUS ne s'est pas contenté de faire pour nous le sacrifice de sa vie ; il a consenti à faire aussi le sacrifice de son honneur. Adorons, dans les sentiments de la plus vive reconnaissance, celui qui est appelé, non plus un homme, mais un ver de terre, le rebut et l'abjection du peuple, celui qui est réputé au nombre des scélérats. Mais souvenons-nous qu'il est notre modèle, que sa bonté nous fournira le moyen de lui devenir semblables, et exerçons-nous pour son amour aux pratiques de l'humilité, afin d'être prêts à recevoir comme il convient les humiliations qu'il jugera bon de nous envoyer.

Il est une chose que les hommes, non pas tous, hélas ! mettent au-dessus des biens de la fortune, préfèrent à la santé, et pour laquelle ils exposent leur vie : c'est leur bonne renommée, ou, comme ils disent, leur honneur. Restreint en de justes limites, ce sentiment est raisonnable ; plus que cela, il est chrétien et surnaturel. L'Esprit-Saint veut que nous ayons souci de notre bonne réputation. Cependant, nous devons aimer Dieu de tout notre cœur et par-dessus toute chose ; il y a donc des instants où il faut lui faire le sacrifice de toute

chose, même de celle-là. N'est-elle, pas d'ailleurs, l'un de ces biens de la maison de son père, que l'homme donne pour l'amour, et il lui semble qu'il n'a rien donné? L'homme qui a fait d'une créature son idole, son Dieu[1], lui immole ses biens, son avenir, sa santé, sa vie même, et son honneur est comme le vin qu'il répand sur la victime avant d'en consommer le sacrifice. Dieu accorda à notre sainte bien-aimée la grâce d'offrir à la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ un sacrifice semblable; et sans doute elle a cru n'avoir offert qu'un pur néant, en échange de la divine charité qui consumait délicieusement tout son être et tout le bien de la maison de son père. « O amour, aurait-elle pu dire, je t'ai tout donné. Pour toi j'ai laissé les joies du monde, et j'ai abandonné la maison de mon père; j'ai laissé aux épines des chemins apostoliques la fleur de ma jeunesse et de ma beauté; j'ai jeté à pleines mains ma vie et mes trésors!... » Mais elle ne pensait pas ainsi; elle n'avait, à ses propres yeux, rien fait, rien sacrifié : c'était Jésus qui avait eu pour elle une incommensurable miséricorde, une compassion infinie! Moins encore que tous les autres elle aurait hésité à faire le sacrifice de sa réputation. Elle l'avait immolée autrefois à un objet périssable, indigne d'elle. Alors, ces hommes dont Simon le pharisien était le type, race avilie dont la justice apparente se compose, au fond, d'impuissance, de jalousie et d'hypocrisie, l'avaient couverte de leur mépris. Ils lui avaient dit : « Éloignez-vous de nous, qui sommes justes! » Elle ne l'avait pas ignoré, et ne s'était point détournée pour cela de sa voie funeste.

[1] Quorum Deus venter est (Philip. III, 19). — Hoc enim scitote intelligentes quod omnis fornicator aut avarus, quod est idolorum servitus, non habet hæreditatem in regno Christi (Eph. V, 5).

Maintenant, Dieu veut qu'elle sache que les mêmes hommes la méprisent encore, qu'ils se trouvent d'accord, cette fois, avec les débauchés pour traiter sa nouvelle vie d'étrange et d'insensée, et pour blâmer ce qu'ils appellent son nouveau caprice, sur un ton qui donne lieu aux suppositions les plus injurieuses. Sans doute en blâmant directement Madeleine, leur malice et leur impiété essayaient de ternir la réputation du Sauveur lui-même.

Être blâmée ne vous est rien, ô chère sainte. Votre amour a élevé votre âme trop haut; les mépris, les blâmes, les calomnies des hommes n'atteignent pas à cette hauteur. Si vous avez su les mauvais sentiments qui vous poursuivaient, vous vous êtes souvenue qu'il est bon d'être humilié par le Seigneur à cause de nos péchés passés, et que rien n'est désirable à l'amour autant que de souffrir et d'être méprisé pour Jésus, qui nous les a pardonnés. Mais les âmes basses et les débauchés, avec une infernale habileté, avaient blessé votre cœur à l'endroit le plus sensible. Dieu permit que vous apprissiez qu'à travers vous, en se servant de votre passé, ils avaient essayé d'atteindre Jésus. Qui pourrait dire combien cela vous toucha cruellement et profondément? Ce fut peut-être dans l'amertume de cette douleur que vous trouvâtes cachée la grâce de votre vocation à la retraite et à l'oraison; ce fut alors, sans doute, que, pour la première fois, la pensée vous vint qu'il convenait de vous cacher, vous dont la présence servait aux ennemis de Jésus pour essayer d'obscurcir l'auréole immaculée dont sa pureté l'entourait aux yeux de tous.

Souffrir d'être flétri dans notre honneur, ou plutôt dans l'honneur de Dieu en nous, c'est encore la charité, et c'est encore l'humilité. Plus le cœur est grand, élevé,

aimant, plus cette souffrance est vive. Mais peu d'âmes savent supporter une moindre atteinte, même la plus méritée, à leur réputation! Que d'hommes, qui ont fait vœu d'obéissance et profession de mépriser l'estime du monde et de chercher l'humilité dans l'humiliation volontaire, ne consentent pas à laisser passer la calomnie! Combien même se dérobent aux desseins de Dieu, qui l'a permise parce qu'il voulait les sanctifier en leur offrant l'occasion de vivre inconnus, comptés pour rien, oubliés! Que de tristes et inutiles prétextes pour se déguiser à eux-mêmes un orgueil qu'ils ne veulent pas immoler! L'honneur de leur nom, la sainteté de leur état ou de leur ministère, la gloire de Dieu, le bien des âmes, tout est invoqué tour à tour, et tout sert à les enfoncer dans une voie de révoltes et de péchés. Ce qui est oublié, c'est que Dieu est le maître, et qu'il a le droit de nous humilier; c'est que nos péchés secrets ont mérité des humiliations plus grandes que celles qui nous atteignent; c'est que Dieu n'a aucun besoin de nous, et qu'il nous fait un honneur immérité quand il nous emploie à son service; c'est que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, et que, s'ils ont appelé Jésus blasphémateur et Béelzebuth, s'ils l'ont condamné et exécuté entre deux voleurs comme le plus vil des hommes, nous n'avons pas droit à un traitement meilleur; c'est, enfin, que les hommes ne peuvent rien nous donner, rien nous ôter, que nous sommes ce que nous sommes devant Dieu, rien de plus, rien de moins.

O généreuse Madeleine, priez pour nous, et obtenez-nous de Dieu la grâce de n'être plus sensibles qu'à son honneur et à sa gloire.

MÉDITATION XII.

L'AME CONVERTIE DOIT DEMEURER DANS LA VOIE PURGATIVE JUSQU'A CE QU'IL PLAISE A DIEU DE L'APPELER A UN AUTRE ÉTAT.

Étaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

Écoutons avec respect ces paroles étranges de notre divin Maître : « Il vous est avantageux que je m'en aille. Si je ne vous quittais, le Consolateur ne viendrait pas en vous ; mais je m'en irai, je vous l'enverrai, et il vous enseignera toute chose ;[1] » il vous enseignera les saintes lois de la charité. O Esprit d'amour, vous n'habitez donc que dans les âmes qui, pour mieux obéir à Jésus, renoncent même à connaître Jésus selon la chair. Vous qui êtes lumière aussi bien que charité, donnez-nous de comprendre la grande sagesse de cet enseignement ; donnez-nous, surtout, d'avoir le courage de ne vouloir qu'un seul bien pour le temps et pour l'éternité : Dieu et l'accomplissement de sa volonté en nous.

La vie austère où l'âme se purifie dans la pénitence et le sacrifice d'elle-même et de tout ce qui la touche, est douce pourtant, à cause de la charité qui en est le

[1] Expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos.... Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem (Joan. XVI, 7, 13).

principe et le mobile. Madeleine la trouve si salutaire, que, s'il dépendait de sa volonté, elle la continuerait jusqu'à ce que son corps extenué tombe mourant dans quelque fossé du chemin. L'Esprit-Saint, en effet, lui apprend secrètement à tourner en motifs de contrition et d'humilité tous les incidents de ce genre de vie, c'est-à-dire les actes de générosité et d'héroïsme qu'elle accomplit, aussi bien que la tendre bonté dont elle est l'objet de la part de son Sauveur. Mais le trait malin lancé contre Jésus à son occasion donne à son humilité un caractère plus généreux : elle sent que la douceur de la présence divine est une trop grande consolation dans sa vie pénitente. Un glaive aigu et froid entre avec cette pensée dans son âme; il lui semble que la vie s'éteint en elle, et que la lumière du ciel devient ténébreuse. Son regard cherche Jésus. Il lui semble qu'elle le voit dans une auréole étrange, auréole de honte et d'ignominie, de douleur, de sang, d'agonie, d'abandonnement, de mort, adorant calme et doux la volonté du Père céleste. Cette vue, plus douloureuse que la première pensée qui lui a été si cruelle, a, cependant, je ne sais quoi de fortifiant; elle met une paix et une énergie puissante de sacrifice au centre même de sa douleur. Madeleine se recueille, et pendant longtemps écoute en silence la voix de son cœur, ou plutôt de l'Esprit de Dieu dans son cœur. Les larmes coulent aussi abondantes, mais d'une autre manière qu'elles avaient fait tandis qu'elle était aux pieds de Jésus, dans la maison du pharisien; mais elle ne les essuye pas, elle ne s'en aperçoit pas même... Enfin, elle releve la tête, jette un long regard, vers son Dieu, vers le ciel de Dieu, et dit au fond de son âme : « Je ferai sa volonté. Je quitterai la douce présence de mon Bien-Aimé, pour son service, car je suis à lui. »

La vie de purification doit être longue : l'âme vraiment contrite n'en sort jamais de son propre mouvement; elle ne saurait ambitionner d'autre place que la dernière au festin des noces de l'Agneau; elle ne veut vivre que de pénitence et d'humiliation. Le bien uniquement désirable à ses yeux est la contrition, la seule grâce exempte de toute illusion et de tout danger, la grâce de pleurer ses péchés. Beaucoup se trompent en se hâtant d'abréger cette partie essentielle de leur vie spirituelle. Oubliant que c'est au maître du festin, et à lui seul, qu'il appartient de prendre les convives par la main et de leur dire : « Mon ami, montez plus haut[1], » ils s'introduisent d'eux-mêmes à une place qui n'est ni due à leur mérite, ni conforme aux desseins de Dieu sur eux. Ils ne savent point se tenir convenablement à cette place usurpée, et, après beaucoup de fautes, le moment vient où ils doivent descendre, dans une confusion qui se change souvent en découragement. Cet enseignement est l'un des plus considérables et des moins compris de la vie spirituelle. Le plus grand nombre, on ne saurait dire des édifices, mais des établissements de sainteté, s'écroulent pour ne l'avoir ni compris ni pratiqué.

Cependant, Dieu demeure le Maître. Il abrège quelquefois le temps de la purification; mais c'est ordinairement en augmentant l'intensité de la douleur purifiante. En élevant par ce moyen une âme, il la place plus près de la croix, c'est-à-dire dans un état plus parfait en soi, mais plus crucifiant par cela même qu'il est plus parfait.

Ainsi fait-il avec notre chère sainte. Il commence par la placer en des circonstances si douloureuses, qu'au milieu d'une angoisse et d'un déchirement de cœur inexprimables, la pensée naît comme spontanément

[1] Amice, ascende superius (Luc. XIV, 10).

en elle de se priver du seul bien qui lui avait paru jusque-là désirable : la compagnie de Jésus, le bonheur de le voir, la joie de recevoir ses divines instructions. Il n'est pas possible de dire la torture de cette âme si tendre à cette pensée, ni sa soumission lorsqu'elle comprend que cette pensée vient de Dieu. C'est la douleur intense qui abrége pour elle la vie de purification, et la met sur le seuil de sa vocation. Mais, cette vocation même, elle ne la voit pas comme une grâce supérieure; elle lui apparait plutôt comme un sacrifice supérieur qu'elle devra longuement faire à la volonté de Dieu, le sacrifice toujours le même et toujours nouveau de la privation de la présence sensible de Jésus, en sorte qu'à la croix présente se joint la vue de la permanence de cette croix. Accepter cette volonté de Dieu, qui déchire son âme, l'accepter humblement, simplement, parce que Dieu le veut, et entrer ainsi dans une voie nouvelle où le sacrifice seul se montre partout, assurément ce n'est pas quitter de soi-même la voie purgative pour s'introduire par son propre choix dans un état supérieur et plus commode.

Hélas! ce n'est point ordinairement pour entrer à son exemple dans une voie de plus grands et de plus généreux sacrifices qu'on a hâte de sortir de la vie purgative. Il faut le dire à notre honte, c'est pour se soustraire à des exercices fatiguants et humiliants, et pour procurer, même dans le service de Dieu, quelque satisfaction à notre amour-propre.

O profonde misère du cœur humain! Chère sainte, vous à qui il a été donné d'être si parfaite dans votre vie purgative, vous qui l'avez tant aimée, parce que vous saviez y trouver Jésus ; obtenez de lui, pour vos dévots, la grâce de corriger les erreurs et les fautes qu'ils ont pu commettre durant cette période de leur vie spiri-

tuelle, et de les réparer si bien, que, dans le temps et dans l'éternité, ils puissent rendre à votre Jésus, qui est aussi le leur, toute la gloire qu'ils lui auraient procurée, s'ils avaient su, comme vous, être fidèles à la première grâce de la purification.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE III.

FIDÉLITÉ A LA GRACE DE LA VOCATION.

RÉCIT DE SAINT LUC.

(Chap. VIII, 1-3.)

« Il arriva que, Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison ; elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, cependant, s'agitait, se fatiguait beaucoup pour le service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service! Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Et Jésus, lui répondant, dit : « Marthe, Marthe, vous êtes en sollicitude, et vous vous troublez à propos de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire. Marie

a choisi la meilleure part, celle qui ne lui sera pas ôtée. »

Lorsque notre Sainte eut connu sa vocation et la volonté de Dieu à son égard, elle se retira à Béthanie, chez Marthe, sa sœur, qui, comme elle, était une amie de notre divin Maître. Les deux sœurs différaient de caractère, et, par l'effet d'une règle que Dieu aime à suivre, leurs vocations, en harmonie avec le caractère de chacune, différaient également.

Marthe s'adonnait aux œuvres extérieures de la charité, et, du moins à l'époque de sa vie où nous sommes, y apportait trop d'empressement naturel. Le trouble léger que laissait dans son âme cette activité, ne lui permettait pas de comprendre qu'il pût exister une voie différente de la sienne. Marie ne vivait que d'amour et de contrition; la dévorante activité de son cœur avait enfin trouvé un objet digne d'elle : Dieu et son âme. Tout entière à cet objet, elle était comme morte pour tout le reste.

Le monde s'était étonné de cette nouvelle phase de la vie d'une personne dont il s'était tant occupé, et qu'il s'obstinait à croire faite pour lui. Naturellement, il avait blâmé ce qu'il appelait un nouveau caprice, un trait d'inconstance. Elle avait toujours méprisé ou dédaigné ces appréciations, et elle entendait rester maintenant inconnue, être comptée pour rien, et ne vivre que pour Dieu. Le monde, insensiblement, cessa de s'occuper d'elle.

Jésus venait assez fréquemment à Béthanie. Il aimait Marthe et Marie et leur frère Lazare; car, excepté

Nazareth, il n'y avait point de lieu sur la terre où il fût aimé aussi purement et avec un si parfait dévouement. Il avait besoin de trouver dans la sainte maison de Béthanie une sorte de compensation pour l'ingratitude et la froideur, voire la haine qu'il rencontrait ailleurs. Les siens même, par leur grossièreté et leur égoïsme, l'affligeaient souvent ; à Béthanie, au contraire, tout reposait son divin cœur.

D'autre part, c'est une coutume de Dieu de ne pas se laisser vaincre en générosité. Marie avait aimé Jésus jusqu'à se priver de la douceur et de la consolation de sa divine présence, afin de lui obéir ; il convenait à la générosité du Dieu fait homme de venir spontanément à celle qui, pour lui plaire, s'était extérieurement séparée de lui. Être visité par l'amour de Jésus est une grâce, une joie incomparablement plus grande que d'être admis en sa sainte compagnie. Il voulait donner cette grâce et cette joie à Madeleine. De plus, ses visites apportent de nouvelles lumières aux âmes : la solitude préparait Madeleine à recevoir ses accroissements de lumière sur l'unique nécessaire, et à s'en servir pour l'aimer plus parfaitement et plus exclusivement. La grâce vient toujours, et comme nécessairement, aux âmes préparées pour la recevoir.

C'est une de ces visites de Jésus à Béthanie que saint Luc a décrite dans le texte ci-dessus. Nous ne tomberons pas dans le lieu commun de faire admirer la beauté, la simplicité, la vérité de cette scène évangélique. Cependant, nous osons prier le lecteur de la contempler longuement, et de reposer son âme, avec

Madeleine, aux pieds de Jésus, pour l'écouter. Il n'y a pas un chrétien à qui chacune des paroles que le Saint-Esprit a dictées à l'Évangéliste ne soit utile ; que dis-je? il n'en est pas un qui n'y puisse trouver l'enseignement qui lui est nécessaire.

MÉDITATION I.

QU'EST-CE QUE LA GRACE DE LA VOCATION.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS notre Père qui est aux cieux. Son infinie sagesse a guidé la charité dont il nous aime : elle a réglé que nous ne pourrions trouver la paix que dans la voie où se trouve notre perfection, c'est-à-dire dans la pratique d'une charité fidèlement et constamment soumise à sa volonté sainte. Supplions-le, avec saint François d'Assise, de se faire connaître si bien de nous, qu'en toute chose nous n'agissions que pour lui plaire, et conformément aux dispositions adorables de sa providence.

L'une des grâces les plus nécessaires à notre vie spirituelle est la connaissance de notre vocation et la fidélité à suivre fidèlement la voie que Dieu nous a choisie. Ayant tout fait pour lui-même, il doit recevoir de chacune de ses créatures une gloire spéciale ; aucune autre que cette créature même ne peut la lui rendre ; mais, parce qu'il est père, la gloire qu'il veut que nous

lui rendions consiste à atteindre à la perfection dont nous sommes capables, et par elle à la vie éternelle et bienheureuse. Ah! que nous aurions sujet, si nous savions comprendre, de redire sans cesse avec l'Église : « Nous vous rendons grâces, Seigneur, à cause de votre grande gloire! » Lui seul nous connaît entièrement; seul aussi il sait la voie qui est en harmonie avec notre tempérament et notre caractère, avec les germes de bien et de mal qui sont en nous, avec les grâces surnaturelles qui nous sont préparées; seul, donc, il pourra nous seconder efficacement dans le travail difficile d'abnégation nécessaire à l'épanouissement de la vie de Jésus en nous. Dans cette voie, sa miséricorde a préparé la suite des évènements qui sont le plus propres à nous révéler le vide de tout ce qui n'est point la grande affaire de notre salut; il a disposé des secours opportuns pour nos heures de danger, des oasis rafraîchissants pour nos heures de fatigue, mais tout cela de manière que nos dangers et nos fatigues, le repos et le travail, les secours et les appuis servissent également au progrès de notre âme dans le bien. Dieu nous aime tant, qu'il ne pense qu'à notre salut; il ne cesse pas un instant d'être le jardinier qui, après nous avoir greffés sur la vigne véritable, et nous avoir ainsi fait porter quelque fruit, nous taille ou nous arrose, afin que nous portions un fruit plus abondant. Si notre vie est un voyage, notre vocation, qui n'est au fond, à l'égard de chacun de nous, que la sage et paternelle volonté de Dieu, est la route que nous devons suivre; Dieu l'a tracée de son doigt; elle conduit à lui infailliblement et par des voies de paix[1].

Nous ne dirons pas qu'une âme qui a méconnu sa

[1] Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis (CANT. ZACHARIÆ)

vocation ne saurait se sauver. Il n'y a point de crime que la miséricorde de Dieu ne pardonne; à plus forte raison, il n'y a point d'erreur, point de faute de conduite que sa sagesse ne puisse redresser. Mais, il n'est pas téméraire de l'affirmer, cette âme a rendu son salut difficile, et ne goûtera point de paix au service de Dieu. Cependant, combien cette paix est nécessaire! Servir Dieu, c'est régner[1], mais régner sur nos passions par le renoncement à nous-même. Comment marcher longtemps dans cette voie dure? Comment surtout y persévérer jusqu'à la fin, si nous ne trouvons pas, dans la paix et la consolation que procure la certitude d'être dans notre véritable vocation, une compensation et un encouragement à nos sacrifices, et si au milieu de cela nous ne trouvons que des souffrances semblables à celles d'un être contraint de vivre hors de l'élément pour lequel il a été créé? Cependant, heureuses souffrances, car les châtiments en cette vie n'ayant pour but que de nous faire expier nos fautes et par la même de détruire leurs funestes effets, seules elles peuvent compenser, pour l'âme dévoyée, le bienfait de la vocation perdue. Encore, pour se servir d'une telle grâce, faut-il un héroïsme que l'infirmité humaine ne connaîtrait point si une miséricorde surabondante ne venait à son aide. C'est donc un des biens les plus considérables et les plus désirables, que celui de savoir accepter et suivre la vocation.

Peu d'âmes, cependant, attribuent toute son importance à cette grave affaire. Cette légèreté est effroyable avec laquelle on traite d'ordinaire la grande question du choix d'un état, qui pourtant imposera de difficiles devoirs et d'irrévocables engagements. Hélas! que de

[1] Cui servire regnare est (PONTIF. ROM.).

souffrances prépare une telle conduite! Souffrances redoutables, puisqu'elles n'empêcheront pas le péché; souffrances inutiles puisqu'elles laissent notre salut incertain. D'où peut venir cet aveuglement? Le peu de consistance de l'esprit humain, depuis la chûte, ne suffit pas à l'expliquer. Il y a quelque chose de pire : c'est que les chrétiens, pour le plus grand nombre, ne se laissent point diriger par leur foi : ils vivent comme si Dieu n'était pas; ils ne songent nullement à son domaine, souverain et paternel, mais absolu, sur ses créatures, ni à la direction que donne à toute chose sa divine providence; ils ne suivent d'autre loi et d'autre règle que leur volonté, comme si le moment ne devait jamais venir où celui qui est tout ensemble le Père, le Maître et le Juge, qui leur a donné tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont, leur dira : « Rendez compte [1] ! »

Combien sainte Madeleine est éloignée de ces pensées, encore plus insensées qu'elles ne sont impies! L'amour, en la faisant se donner toute à Dieu, l'a instruite : elle sait que ses créatures sont à lui, et cette connaissance la fait tressaillir d'allégresse. Autrefois, hélas! elle a voulu s'appartenir à elle-même. Maintenant, elle n'a pas assez de larmes à son gré pour effacer la souillure imprimée à son âme dans les jours malheureux de son indépendance. Maintenant, la pensée qu'il pourrait y avoir un atome de son être ou un instant de sa vie qui ne serait pas à Dieu, suffirait à la faire mourir de douleur. Tout son grand cœur crie sans cesse : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Que vous plaît-il que je souffre? Votre volonté est la mienne; vos ordres sont ma loi unique et très aimée. Parlez, Seigneur : celle qui n'ose

[1] Redde rationem villicationis tuæ (Luc. XVI, 2).

pas même se dire votre servante vous écoute. Parlez : votre esclave a faim et soif de vous obéir. »

Son amour et la douce obéissance qui en émane prennent leur source autant dans la connaissance de la grandeur de Dieu que dans la vue de son propre néant. Elle sait que ce Dieu l'a aimée le premier, d'abord en l'appelant au nombre de ses créatures, puis, lorsque devenue une pécheresse elle s'était rendue digne de la mort éternelle, en envoyant son Fils la chercher, la pardonner, la sauver, et à quel prix[1]! Mais, plus encore que la méditation de ces vérités, l'exemple de Jésus lui fait chérir l'obéissance : elle sait que cette vertu l'a porté à voiler les splendeurs de sa divinité sous la forme d'un serviteur, et qu'elle l'entraînera jusqu'à la mort, et à la mort de la croix[2]. Peut-être encore a-t-elle entendu de sa bouche ces paroles : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » ou celle-ci : « Je fais sans cesse le bon plaisir de mon Père. » Jésus, son amour et son modèle, agissant ainsi, comment Madeleine pourrait-elle penser, sentir et agir autrement?

[1] Empti estis pretio magno (I Cor. VI, 20).

[2] Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis (Philip. II, 8).

MÉDITATION II.

COMBIEN IL EST FACILE DE CONNAITRE NOTRE VOCATION.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS Dieu, le père des lumières[1]. Il appelle au berceau de son fils les bergers par la voix des Anges, et les Mages par la lumière d'une étoile. Il attire à lui doucement Marie-Madeleine, et il renverse puissamment Saul sur le chemin de Damas. Tous, quoique différemment, entendent son appel. Demandons-lui le recueillement et la docilité nécessaires pour que nous l'entendions nous aussi.

Pour vivre conformément à notre vocation, il faut, avant tout, la connaître, car notre volonté ne reçoit de direction que de notre intelligence. Mais est-il bien difficile d'acquérir cette connaissance? Il semble qu'il suffise de le vouloir, la bonté et la miséricorde de Dieu ne pouvant que prodiguer une grâce aussi nécessaire. Il le fait par mille moyens, par exemple le goût naturel, un attrait intime pour l'état où il nous veut, une sorte d'éloignement, ou même d'horreur, à la seule pensée de toute autre situation, la souffrance, le dégoût, l'ennui, le vague, l'inquiétude, jusqu'au moment où nous avons

[1] Omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum (Jac. I, 17).

enfin rencontré notre voie, la joie et la paix aussitôt qu'elle est trouvée. Voilà quelques-uns des moyens dont Dieu se sert pour que nous allions comme de nous-mêmes à notre vocation. Plus souvent encore, il paraît nous pousser, nous conduire extérieurement et comme par la main. C'est dans ce but qu'il dispose l'ensemble des faits providentiels au milieu desquels se déroule notre vie, et qui contribuent tant à la modifier. Quelquefois, c'est un évènement qui change la situation de notre famille, d'autres fois une parole entendue depuis longtemps, que nous avons oubliée, et dont tout à coup le souvenir nous revient comme un trait de lumière ; nos défauts de caractère, nos fautes mêmes ; plus souvent quelque évènement contraire à nos prévisions, et qui ne paraît pas d'une sérieuse importance ; ce que le monde peut voir comme un malheur, un ridicule, un défaut : tout sert à la divine bonté pour nous indiquer la place où nous avons à lui rendre, dans le temps et dans l'éternité, la gloire qu'elle a droit d'attendre de nous. Presque toujours, l'âme qui se dégage de ses passions afin de déterminer plus librement et plus sagement son choix, et qui le délibère silencieuse et recueillie auprès de Dieu, aperçoit avec clarté ce qu'il désire. Cependant, si un caractère faible, un cœur irrésolu ne sait ou n'ose pas se servir de tous ces moyens, il lui est encore aisé de consulter ceux qui ont sur lui une autorité légitime : Dieu aime l'obéissance à ce point, qu'il rend utile à l'obéissant même l'erreur du supérieur. Enfin il faut prier : la connaissance de la vocation est d'un intérêt si considérable pour le salut, qu'elle ne peut pas être refusée à la prière. « Demandez, et vous recevrez... tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. »

Celui qui aimera comme Marie-Madeleine entendra

comme elle l'appel de son Seigneur, et se hâtera d'exécuter ses ordres. L'amour la tient si recueillie aux pieds de son Dieu et si attentive, que rien de ce qui peut manifester sa volonté ne lui échappe ; il la rend non moins vigilante, en sorte que rien de ce qui peut empêcher ou gêner l'action de Dieu ne pénètre en son cœur. « Que votre voix, dit-elle, se fasse entendre à mon oreille ! Elle est si douce, cette voix qui m'apprend à ne plus rien faire de mon propre mouvement, mais tout pour vous et par vous ; cette voix qui m'apprend, non pas seulement à vivre dans la soumission qui vous est due, mais à mourir entièrement à moi-même afin que vous seul viviez en moi ! » Une chose plus désirée encore que d'entendre la voix de son Bien-Aimé est de sacrifier pour lui obéir même la joie de le voir, le bonheur de l'entendre, la consolation de sa présence sensible.

Si je voulais descendre au fond de mon cœur, et sincèrement repasser l'histoire de ma vie, peut-être trouverais-je que ce qui m'a le plus empêché de connaître la volonté de Dieu à mon égard a été la crainte instinctive où je n'ai cessé de vivre qu'elle ne pût être accomplie que par le sacrifice. Un grand cœur, semblable à celui de notre chère sainte, a eu raison de dire que, pour la plupart des âmes, ce qui les empêche d'arriver à la sainteté où Dieu les appelle, ce n'est pas tant le manque d'humilité que le manque de générosité. Si, au moins, cette sentence de Thérèse de Jésus m'humiliait comme il serait juste ! Mais, quelque orgueilleux que je sois, je suis encore plus lâche. O âmes vraiment généreuses, Marie-Madeleine, Thérèse de Jésus, obtenez-moi, de celui que vous avez su aimer, miséricorde pour le passé et générosité pour l'avenir.

MÉDITATION III.

AU PRIX DE QUELS TRAVAUX NOUS SOMMES FIDÈLES A NOTRE VOCATION.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS, en union avec les Séraphins, le Dieu qu'ils proclament trois fois saint. Il ne peut souffrir de tache dans l'âme de ses enfants : en les appelant à une vocation déterminée, il les appelle à un ordre particulier de sacrifices auxquels ils devront être fidèles jusqu'à la fin, d'autant qu'il n'y a de rémission et de purification que par l'effusion du sang[1]. Aimons donc Jésus de telle sorte que nous ayons la force d'accepter cette loi, qu'il a faite, et à laquelle il s'est soumis le premier par tendresse pour nous.

La fidélité à la grâce de la vocation est un mystère de douleur et de joie. De douleur, parce que c'est la croix que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a donnée à porter tous les jours : il faut la prendre sur nous et commencer à gravir sous ce poids le Calvaire ; or, nous n'arrivons au sommet qu'au moment de notre dernier soupir. Mais, cette croix de tous les instants, nous la portons à la suite de Jésus; elle nous le fait aimer

[1] Et omnia pene in sanguine secundum legem mundantur, et sine sanguinis effusione non fit remissio (HEB. IX, 22).

toujours davantage, nous rend graduellement plus semblables à lui, et ceci est la consolation et la joie de notre fidélité.

Dans la vie chrétienne, prise en sens général, la paix n'est promise et accordée qu'aux âmes de bonne volonté[1], à celles qui ont accepté le joug si doux des commandements et le fardeau si léger de la volonté divine. Dans la voie spéciale tracée à chacun par sa vocation, il n'y a, pareillement, de paix et de joie, de sécurité et de progrès, que pour ceux qui ont pleinement accepté tous leurs devoirs, et qui s'appliquent sans négligence à les remplir. En face des reproches de sa conscience, le fils désobéissant, le serviteur négligent, peut-il avoir la paix, l'allégresse, cette dilatation du cœur qui fait courir dans les voies de la sainteté[2]? Se soustraire au moindre devoir, c'est créer en soi-même, et dans l'emploi du temps et de la vie, des vides que le trouble et l'ennui remplissent d'abord ; puis viennent successivement le péché, le vice, enfin ce découragement morne des âmes qui ne veulent plus lutter. Dans l'état religieux, les sujets les plus fervents, par conséquent les plus pénitents, les plus mortifiés, les plus éprouvés de toute manière, sont les plus heureux : aussi longtemps que leur ferveur persévère, ils jouissent, dans la possession de Dieu et de leurs âmes[3], de cette paix qui surpasse tout sentiment. Ceux-là, au contraire, souffrent des maux indicibles, qui reprennent dans le détail ce qu'ils avaient donné à Dieu tout d'un coup par les engagements

[1] Pax hominibus bonæ voluntatis (Luc. II, 14).

[2] Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum (Ps. CXVIII, 32).

[3] In patientia vestra possidebitis animas vestras (Luc. XXI, 19). — Pax Dei quæ exuperat omnem sensum (Philipp. IV, 7).

de leur profession. Ils n'ont plus les joies légitimes de la terre, et ils se refusent les consolations du ciel : ils en arrivent à se demander si véritablement ils ont choisi la meilleure part, et il est à désirer qu'ils ne finissent point par se laisser aller a la tentation de se repentir d'avoir un jour aimé Dieu de tout leur cœur.

Dans le monde, la situation des âmes infidèles à leur vocation est plus grave, par là même qu'il leur est plus aisé de se soustraire aux reproches de leur conscience, en se livrant au mouvement des affaires, ou en se laissant aller aux distractions et aux attraits du monde. C'est une pente par où elles glissent insensiblement jusqu'à l'abîme des plus grands péchés. Que feront de leur cœur, par exemple, ces époux qui n'acceptent point les devoirs sacrés et multiples de leur saint état? En vain croiront-ils être protégés contre tout péril par leur foi, par leur honnêteté naturelle, ou même par une prétendue piété, qui est plutôt une superstition; tôt ou tard ils accorderont au péché, au crime, le temps, les affections, les soins, les sacrifices qu'ils ont refusés au devoir et à la vertu.

La croix entretient et développe la flamme de l'amour, et l'amour ne veut point d'autre aliment que la croix. Connaître la volonté de Dieu, l'aimer, lui obéir avec empressement, se plaire dans le sacrifice accompli, c'est pour notre chère sainte la joie parfaite. Voyez l'amante sacrée ; suivez-la dans sa course, depuis l'abîme du péché d'où la miséricorde de Jésus l'a retirée, jusqu'aux sommets les plus élevés de la vie contemplative. Jamais son amour n'est las de s'immoler; jamais sa croix n'est trouvée pesante. Toujours plus généreuse parce qu'elle aime toujours davantage, et toujours plus aimante parce qu'elle s'est plus entièrement immolée, elle va croissant en fidélité : car celui qui obéit à la vérité

vient à une plus grande lumière[1]. A son tour, cette lumière supérieure lui impose un devoir plus élevé, une immolation plus parfaite.

Seule une telle vie est digne de la foi que nous professons, seule elle mérite d'être offerte à Dieu, et, si la nôtre n'a pas cette perfection, peut être ce qui nous manque, c'est moins un amour semblable à celui de sainte Madeleine, qu'une foi égale à la sienne. Le Maître se fait attendre; nous nous fatiguons de veiller pour celui qui n'apparait point, mais qui viendra comme un voleur; l'ennui, cette somnolence de l'âme, nous gagne de plus en plus. Bientôt, nous cherchons a abréger la longueur de cette veille; nous commençons à nous occuper d'autre chose que des intérêts du Maître pour qui nous veillons : d'abord ce sont des choses qui se rapportent assez à son service pour que notre conscience ne s'alarme pas trop; peu à peu, les soins, légitimes ou non, de notre santé, la sollicitude des affaires de notre famille, de notre pays, remplit notre cœur; enfin, après beaucoup de temps perdu, en conversations, en lectures frivoles, la dissipation où nous sommes arrivés commence à nous rendre importune la pensée de Dieu. La dissipation de l'âme et le trouble d'une conscience bourrelée nous rendent enfin odieux le souvenir même du Maître : le cœur s'appesantit et le cerveau se remplit de vaines fumées, comme chez l'homme qui s'est longuement assis à un festin; les bons desseins s'évanouissent comme les songes d'un malade, et les affections naissent qui enfantent le remords et la douleur; les convoitises de la chair reprennent tout leur empire, et l'on ne songe plus à revenir à l'attente ardente de la foi et aux saintes

[1] Qui facit veritatem vedit ad lucem (JOANN. III, 21).

joies de l'amour. Pauvres et honteux abaissements de l'humanité !

O sainte, que nous sommes confus de vous ressembler si peu ! Votre foi, soumise à des épreuves autrement redoutables que celles que nous subissons, soutient toujours, comme une base inébranlable, votre charité, et celle-ci ne refuse jamais à Dieu aucun sacrifice. Cependant, quelle suite d'anéantissements pour vous, que cette vie inconnue, oubliée, pénitente jusqu'à l'excès ! Dieu vous demande beaucoup, et vous donnez tout ; il nous demande peu, et, si nous ne refusons pas au premier moment, nous nous lassons vite à persévérer.

MÉDITATION IV.

SAGESSE ET PERFECTION DE LA VIE CONTEMPLATIVE.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur écoutait sa parole.

ADORONS Dieu, notre roi. Il a voulu être la fin de ses créatures raisonnables : il ne pouvait leur en assigner une autre dont la bonté, la perfection et la noblesse approchassent de celle-là. Témoignons-lui notre reconnaissance de ce qu'il a daigné nous honorer ainsi, et supplions-le de ne point permettre que notre cœur goûte de paix jusqu'à ce qu'il repose en lui.

La vie d'ici-bas est une attente. Il n'y a pas une seule âme qui se sente entièrement satisfaite, et qui ne désire

quelque chose de meilleur. La vérité que possède notre intelligence n'est pas toute celle pour laquelle nous jugeons être faits : c'est à peine une aurore naissante, et nous aspirons aux splendeurs éclatantes du soleil à son midi. En vain l'on nous dirait que nous avons tout ce que nous pouvons avoir, que notre esprit et notre cœur n'ont pas d'objet supérieur à celui qui leur est présentement offert : nous ne saurions parvenir à le croire ; bien moins ajouterions-nous foi à ceux qui tenteraient de nous persuader que notre destinée s'arrête à la tombe. Si quelques-uns parlent ainsi, ils ne laissent pas d'être, comme tous les autres, altérés d'un avenir meilleur, avides d'une lumière et d'une joie qui ne se trouvent point sur cette terre. Au dedans de nous, il y a des ténèbres qui doivent se dissiper, des incertitudes qui doivent cesser, des doutes qui doivent s'évanouir, des angoisses qui doivent prendre fin, des douleurs qui doivent disparaître, des passions qui doivent être vaincues. Nous voulons l'ordre et la paix, dans la possession de la vérité pour notre esprit, dans le calme et le bonheur durables pour notre cœur ; nous sommes impatients de voir le règne du juste, du vrai, du bon, du beau, que nous n'avons pas encore vu. Le monde s'incline vers l'orient, où apparaît le soleil ; ainsi nous inclinons-nous vers la tombe, comme si nous devions trouver notre soleil à nous au delà du trépas. Il est vrai, nous chrétiens, nous savons que, une fois descendu dans le sépulcre, ce corps dont la corruption nous alourdit[1], le Soleil de justice et d'amour rayonnera d'une lumière radieuse, pure et doucement brûlante, sur notre âme affamée de vérité et de bonheur ; mais, chose non moins certaine, ceux qui n'ont pas l'avantage d'être chrétiens sont

[1] Corpus quod corrumpitur aggravat animam (Sap. IX, 15)

comme nous dans l'attente, et sentent que dans la mort se trouve la solution du problème de la vie. Que faire, donc? A quoi employer les forces de notre esprit, l'énergie de notre volonté, l'activité de notre vie, en attendant que les ombres qui nous enveloppent commencent à décliner, et que le jour vrai et définitif commence à luire?

Comme l'Épouse des saints Cantiques, ô Madeleine, vous avez trouvé le plus noble et le plus sage emploi de la vie. Vous avez dit : « Avant que le jour paraisse et que les ombres s'effacent, j'irai sur la montagne de la myrrhe et sur la colline de l'encens[1]. »

La myrrhe est le symbole de la mortification; l'encens est la gracieuse image de la prière. Vous avez donc fait deux parts dans votre vie : l'une, plus considérable, employée à purifier votre âme par la pénitence; l'autre à chercher Dieu de tout votre cœur dans la contemplation. Or, la mortification, parce qu'elle rend le cœur pur et par conséquent capable de voir Dieu, suivant la promesse de Jésus-Christ[2], est une recherche de Dieu aussi ardente et efficace que la contemplation. Vous dites donc : « En attendant que le Soleil de justice brille sur moi de tout son pur éclat; en attendant que celui qui est la splendeur de la gloire de son Père et le rayonnement de la douceur de sa Mère, fasse resplendir sur moi les rayons brûlants et vivifiants de sa beauté divine et humaine, je m'élèverai au-dessus des choses d'ici-bas, afin d'occuper toute ma vie à me rendre digne de le contempler. Impatiente de le trouver, affligée de sa longue absence, je le demanderai à toutes les créa-

[1] Donec aspiret dies et inclimentur umbræ, vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris (Cant. VI, 6).

[2] Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt (Matt. V, 8).

tures sublimes que je rencontrerai en gravissant la colline et la montagne. N'avez-vous point vu, leur dirai-je, celui que chérit mon âme? Soutenez-moi par les fleurs de vos saintes espérances, par les fruits de vos vertus, car je languis d'amour[1]. »

Puisque la vie est une attente, c'est grande sagesse que de l'occuper exclusivement à l'objet de cette attente, et peut-il y avoir quelque chose de meilleur, de plus digne de fixer notre activité, que Dieu? La mort ravira aux riches leur fortune, aux ambitieux leur pouvoir, leurs dignités, leurs honneurs; les échos des noms célèbres ne caresseront pas dans le sépulcre les oreilles des trépassés; le cadavre des voluptueux y trouvera les vers à la place des plaisirs. Dieu et l'âme, voilà tout ce qui subsiste après le grand naufrage vers lequel nous allons fatalement. Donc, comme Madeleine et comme l'Épouse mystique, montons sur la montagne de la myrrhe, sur la colline de l'encens. Quelles que soient notre vocation et ses œuvres, ne cessons jamais de purifier notre âme par la mortification, et de chercher Dieu de tout notre cœur dans la prière et le recueillement.

[1] Num quem diligit anima mea vidistis?... Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo (Cant. III, 3; II, 5).

MÉDITATION V.

COMBIEN EST LABORIEUX LE REPOS DE LA CONTEMPLATION.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur écoutait sa parole.

ADORONS Dieu, notre souverain Seigneur. Jaloux de sa gloire, il ne souffre point qu'un autre l'usurpe ; c'est pourquoi, en permettant qu'un grand nombre l'oublient au point de vivre comme s'il n'était pas, il veut que la fleur, l'élite du genre humain, semblable aux plus élevés d'entre les Anges, se tienne toujours en sa sainte présence. Puissions-nous recevoir de sa libéralité une grâce pareille!

Les hommes de ce temps comprennent moins que ne faisaient nos aïeux chrétiens la vie contemplative ; ils conçoivent encore une carrière de dévoûment à l'humanité, bien qu'au fond elle leur paraisse aussi quelque peu insensée. Les existences sages et nobles, dit-on, sont les existences utiles, c'est-à-dire remplies par le travail. Dans une société bien organisée, les uns sont habiles à parler ; les autres déchirent le sein fécond de la terre. Ceux-ci fendent les flots, et leur commerce unit les peuples les plus éloignés ; ceux-là construisent des machines, et donnent du pain à des armées d'ouvriers. Les plus utiles, enfin, penchent leur front méditatif sur leurs livres et leurs laboratoires, et enrichissent l'humanité des découvertes de la science : les nations reconnaissantes leur vouent une gloire impérissable.

« Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais uniquement désiré, et son fruit est doux[1]. » Je suis assise, non pour me livrer au repos, mais parce que je veux jusqu'à la mort demeurer à cette ombre sacrée. Si vous vouliez y réfléchir, peut-être trouveriez-vous cette vie infiniment utile et plus laborieuse qu'aucune autre. Demandez à tous ces hommes, que vous proclamez utiles, s'ils sont contents de leurs œuvres, et si les fruits qu'elles produisent nourrissent leur âme jusqu'à lui ôter tout désir; ils vous diront : « Non; quelque chose, en nous, réclame un bien supérieur, absolu, qui suffise à combler nos désirs. Nous l'avouons, ce qui nous occupe maintenant est vanité et affliction[2]. » Sont-ils donc sages, alors que, soupirant vers un bien plus grand et définitif, ils ne songent pas même à se demander s'il existe et ce qu'il est. Et, d'autre part, n'est-elle point utile la vie qui dit à tout le peuple chrétien : « Je sais quel est le divin objet de l'attente commune, et je m'efforce de me préparer à sa venue. Je me pare pour lui d'une beauté tout intérieure, comme la jeune fiancée pour son futur époux. Je maintiens ainsi le commerce entre le ciel et la terre; ma vie et mon exemple conservent, au sein de l'humanité, des richesses qui lui importent infiniment plus que tous vos trésors amassés à grand peine et trop souvent dépensés à son préjudice : ce sont l'habitude, plus nécessaire que le pain, de regarder le ciel; la foi, qui éclaire les sentiers de l'homme; l'espérance, qui soutient son courage; la charité, qui supporte généreusement le poids de la chaleur et du

[1] Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo (Cant. II, 3).

[2] Tæduit me vitæ meæ videntem mala universa esse sub sole, et cuncta vanitatem et afflictionem spiritus (Eccl. II, 17).

jour, parce qu'elle tient son regard fixé sur un Dieu crucifié. Votre paix sociale, vos progrès, votre civilisation dépendent en très grande partie de ce travail, que vous ne savez point faire et que je ne sais pas cesser de continuer. Au milieu de vos œuvres, plus frivoles et vaines que vous ne le pouvez penser, vous perdez de vue Dieu et vous-mêmes. Je vous force à vous souvenir de Dieu ; c'est le motif qui vous porte à parler de moi avec plus d'irritation encore que de mépris. Surtout, je m'efforce de réparer vos oublis auprès de Dieu. Vous le savez bien, vous n'êtes pas les maîtres : votre science n'arrêtera ni un tremblement de terre, ni une tempête, ni une pluie intempestive ; elle ne fera pas briller le soleil selon les besoins de vos moissons. Dieu, qui a livré ce monde à vos disputes[1], s'en est cependant réservé le gouvernement. Vous l'offensez, vous l'irritez, vous le provoquez sans cesse à la colère, en affichant le mépris de sa loi, de son culte, de son Église sainte, de son sacerdoce sacré. Impuissants et coupables, voilà ce que vous êtes en sa présence. Ma vie de silence, de prière, de sacrifice, d'amour, s'élève entre votre faiblesse et sa puissance, entre votre péché et sa justice. Elle prie pour ceux qui ne prient point ; elle expie pour les coupables ; elle adore pour les révoltés ; elle rend grâces pour les ingrats. Unie à Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes[2], elle épouse ses intérêts et les vôtres, qui sont sa gloire par votre pardon et votre salut éternel. Si je n'étais pas avec lui, les bras étendus pour implorer en votre faveur la miséricorde du Père céleste, peut-être en seriez-vous à ce

[1] Mundum tradidit disputationi eorum (Eccl. III, 11).

[2] Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum homo Christus Jesus (I Tim. II, 5).

point où plus d'un, parmi vous, désire arriver; peut-être, vous ne sentiriez plus que cette vie est une attente, et, au plus profond des abîmes de la misère morale, vous dédaigneriez entièrement Dieu, votre âme et la vie future[1]. »

MÉDITATION VI.

COMBIEN EST LABORIEUX LE REPOS DE LA CONTEMPLATION *(suite)*.

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

« CELUI que j'ai désiré, dit notre chère sainte, c'est mon Jésus, c'est mon Dieu. » Sur cette terre, il ne nous est pas permis de le voir dans toute la splendeur de sa beauté; la connaissance que nous en avons est une lumière qui brille en un lieu naturellement ténébreux[2]. Aussi notre amour n'est que le reflet pâle et intermittent de la charité dont la vision béatifique enivre les saints pendant toute l'éternité. Nous ne voyons que l'ombre de la vérité radieuse qui illumine et réjouit de sa présence et de sa splendeur la céleste Jérusalem[3] : cette ombre est la révélation qu'il nous a faite de son Père et de lui-

[1] Impius, cum in profundum venerit, contemnit (PROV. XVIII, 3).

[2] Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent (CANT. ZACH.).

[3] Gratias agentes Patri qui dignos nos fecit in partem sanctorum in lumine (COL. I, 2).

même. Nous ne voyons que l'ombre de la charité dont il entoure ses enfants, du désir qui le consume de se communiquer à eux et de leur donner par cette communication la vie éternelle. Cette ombre, c'est la croix sur laquelle il est mort pour la rédemption de nos âmes. La parole articulée de Dieu est l'ombre de sa parole éternelle, de son Verbe ; la croix est l'ombre de ce même Verbe fait chair, notre Rédempteur.

« Puisque la tombe seule est la porte du ciel des élus, puisqu'ici-bas il est impossible, avant d'avoir franchi ce passage désiré, de s'asseoir à la lumière de Jésus, au rayonnement de ses plaies sacrées, qui brillent là-haut plus resplendissantes que le soleil, je me suis assise à l'ombre de ce même Jésus crucifié : assise[1], parce que je ne veux sortir de l'ombre que pour entrer dans la réalité. Là, j'écoute sa parole, qui me révèle Dieu, sa beauté, sa miséricorde, son amour ; je contemple sa croix, qui me dévoile la noirceur de mon péché, l'ingratitude de mon cœur coupable. Le fruit que je goûte, très doux à ma bouche, est le fruit de vie caché dans les sacrements, surtout dans la divine Eucharistie ; c'est aussi le fruit caché dans la pénitence, qui accroît la vie en éloignant le péché, principe de mort.

« Assise à l'ombre de la croix, j'apprends ce que vaut une âme, et jusqu'où va pour elle l'amour d'un Dieu. Je vois ce qu'est le péché, quelle souillure il imprime à l'âme, quel outrage il fait à l'éternel amour, et comment un Dieu a effacé l'une par son sang, et réparé l'autre par son obéissance. Et les larmes de mon repentir et de ma reconnaissance vont se mêler au fleuve du précieux sang, qui les reçoit avec allégresse.

[1] En Orient, et spécialement chez les Juifs, s'asseoir, au figuré, marque ordinairement un état stable et permanent.

» Assise à l'ombre de la croix, je découvre au fond de mon être la source d'où sont sortis mes péchés, et je comprends par quels travaux difficiles il me sera possible de tarir cette source funeste et empoisonnée. Je sais que mon Jésus ne s'est pas contenté de voir comment il pourrait me racheter, mais qu'il l'a fait en répandant son sang. A cause de cet exemple, et dans cet exemple, je trouve assez d'amour et de générosité pour entreprendre mon dur labeur. A l'ombre de la croix, je vois la patience invincible de l'amour, qui s'est immolé pour moi : il n'a été ni rebuté par mes ignorances, ni lassé par mes négligences, ni vaincu par mes péchés. A cette ombre sacrée, appuyée sur ce bois sanglant, je sens en mon faible cœur la force de n'être ni découragée par la longueur de l'attente, ni fatiguée par une continuelle vigilance sur moi-même, et de persévérer jusqu'à la fin dans le travail qui mortifie les sens et les passions pour purifier et vivifier l'âme.

» Assise à l'ombre de celui que j'ai uniquement désiré, oubliant tout ce qui n'est pas lui, je nourris mon intelligence de sa parole, je m'instruis de ses doctrines, je médite ses exemples. Sa parole est un guide pour mes pas, une lumière pour mes sentiers[1]. Je ne taris point seulement la source du péché dans les profondeurs de mon être ; j'entretiens et développe le germe d'une vie supérieure, que mon Sauveur a déposé en moi. Je sais ce qui est bien, ce qui est parfait, ce qui plaît à mon Dieu[2]. Soutenue par son amour pour moi, animée par mon amour pour lui, ce que je comprends, je m'effor-

[1] Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis (Ps. CXVIII, 105).

[2] Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perecta (Rom. XII, 2).

cerai de le faire; ce que je vois, je m'efforcerai de l'imiter : et ce sera ma vie.

» O mon amour, quel but vous proposez à mes efforts, et par quels moyens, si doux à mon cœur, vous désirez que je l'atteigne ! Concourir toute ma vie, avec vous, à rendre mon âme semblable à vous ! Me délivrer de tout autre soin, afin que toute mon activité se concentre sur ce seul objet ! Être soutenue, encouragée par votre présence cachée, par votre croix visible, par vos paroles si puissantes et si douces, par vos exemples si attrayants, par vos sacrements si efficaces, par vos consolations si suaves ! O Dieu, vous avez trop honoré vos amis, vous avez trop fortifié la puissance qu'il leur faut pour fouler aux pieds le monde, et pour réduire en servitude la chair et le sang[1]. »

MÉDITATION VII.

DES DIVERSES VISITES DE JÉSUS A NOS AMES.

Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut.

DORONS la providence de Dieu notre Père : elle ne délaisse pas un seul instant ses enfants. Cependant il est des heures où, suivant sa bénignité et leurs besoins, elle daigne les visiter d'une manière plus sensible. Prions-la d'avoir égard, en notre faveur, à sa grande miséricorde

[1] Nimis honorati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum (Ps. CXXXVIII, 17).

et aux mérites du sang précieux de Notre-Seigneur, et de daigner nous faire de ces visites qui nous convertissent à lui pour jamais.

C'est un rayon parti des profondeurs de la divinité qui est venu nous arracher au néant et nous communiquer l'être et la vie. Ce rayon de puissance, de sagesse et d'amour ne cesse point de se reposer sur nous : il nous conserve l'être que lui-même nous a donné. C'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes[1]. Il a marqué sur nous la lumière de sa face adorable[2], et tout homme venant en ce monde est illuminé, dans son intelligence et dans sa conscience, pour la connaissance du vrai et du bien, par la lumière véritable, qui est le Verbe de Dieu[3]. Enfin, nous sommes le temple de Dieu; l'Esprit-Saint habite en nous; il répand la charité en nos cœurs[4]. Il nous a été donné pour secourir notre faiblesse, et c'est lui qui prie en nous, parce que de nous-mêmes nous ne pouvons rien pour notre salut, non pas même prononcer le nom de Jésus[5]; c'est lui qui nous donne le vouloir et le parfaire selon sa bonne volonté[6]. Comme créatures d'abord, puis comme créatures douées de raison, et encore comme créatures élevées à l'état surnaturel, nous n'existons que par une perpétuelle visite de notre Dieu, ou effu-

[1] In ipso vivimus, et movemur, et sumus (Act. XVII, 28).

[2] Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine (Ps. IV, 7).

[3] Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (Joan. I, 9).

[4] Nescitis quia templum Dei estis (I Cor. III, 16). — Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (Rom. V, 5).

[5] Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto (I Cor. XII, 3).

[6] Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate (Philipp. II, 13).

sion des richesses de sa divinité sur notre être si misérable. Et cela n'a point suffi à l'éternel amour : il a daigné descendre souvent vers les hommes ; il a parlé bien des fois et de bien des manières à nos pères, et, dans ces derniers jours, il nous a parlé à nous-mêmes par son Fils[1]. Enfin, l'admirable permanence de la parole sensible du Verbe dans son Église, est une visite incessante de la sagesse divine à la folie humaine.

Mais, de plus, que de visites ne recevons-nous pas individuellement de Jésus, notre Sauveur béni ! Tantôt sa grâce nous prévient et nous éclaire ; tantôt sa voix, cette voix que le moindre bruit empêche d'entendre tant elle est douce, et j'oserais dire silencieuse, parle au fond de nos cœurs, nous appelant à une vie parfaite, ou nous reprochant avec amour nos faiblesses, nos infidélités. Plus sensibles encore sont les visites qu'il nous fait dans ses sacrements augustes. Là, sous un signe que nos sens perçoivent, il nous donne, par l'application des mérites de son sang précieux, suivant les besoins de notre âme, ou la résurrection ou un accroissement de vie ; il condescend même jusqu'à se donner à nous comme un aliment divin, pour devenir notre justice, notre pureté, notre force[2]. Cependant ce ne sont pas encore là toutes les visites de Jésus. Il vient à nous par la croix, comme aussi par la consolation. A certains moments, il vient réprimer notre orgueil, nous faisant sentir toute l'étendue de cette vérité : « Sans moi vous ne pouvez rien ; » d'autres fois il encourage notre faiblesse en nous faisant goûter com-

[1] Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissime, diebus istis locutus est nobis in Filio (Heb. I, 1).

[2] Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso (II Cor. V, 21).

bien il est vrai que, « lorsque Jésus est présent, tout est doux et facile[1]. »

Je comprends, ô mon divin Maître, que ma voix défaillirait avant que j'eusse réussi à énumérer toutes les inventions de votre tendre et miséricordieux amour pour visiter mon âme; mais ce que je comprends maintenant, hélas! tout à l'heure je l'oublierai encore, comme je n'ai pour ainsi dire pas cessé de l'oublier depuis que j'existe. Que je suis coupable! Si ma faible intelligence n'avait pas su s'élever jusqu'à ces vérités qui sont tout ensemble l'humiliation de notre orgueil et la joie de notre amour, peut-être, je pourrais paraître excusable; mais, en vous faisant chair, en donnant une forme sensible à vos grâces, en me disant en paroles articulées ce que vous êtes pour moi, ce que je suis pour vous, vous m'avez ôté toute excuse!... Il est vrai, j'aurais dû faire un effort auquel ma lâcheté s'est refusée. Il aurait fallu arracher mon imagination à la figure de ce monde qui passe[2], afin de devenir recueilli, attentif à vous, pour qui seul mon âme est faite, qui seul êtes digne de mon amour, en qui seul elle trouve la paix et la béatitude! Et je n'ai point voulu faire cet effort pour recevoir votre visite, vous qui venez à moi par votre croix. Le malheur de ma vie a été de ne point savoir être attentif à vous, ô mon Dieu, et aux œuvres de votre miséricorde à mon égard. Cependant, vous m'aviez averti de ce danger dans votre Évangile. Vous m'aviez parlé de ces Vierges folles, qui, sorties au devant de l'Époux avec leurs lampes allumées, s'endorment ensuite parce qu'il tarde. A l'arrivée du cortège nuptial, voyant leurs lampes éteintes, elles courent se procurer de

[1] (Imit. Christi).
[2] Præterit enim figura hujus mundi (I Cor. VII, 31).

l'huile, elles reviennent trop tard; elles ne sont pas admises au festin; l'Époux lui-même proteste ne point les connaître. N'est-ce pas là le juste traitement que méritent ceux qui sans cesse vous oublient et vous méconnaissent? Or, vous avez ajouté ce grave avertissement : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure[1]... »

O mon Dieu, visitez-moi dans votre miséricorde[2]. Détournez mes yeux, afin que je ne voie plus la vanité qui me dissipe[3]; convertissez-moi[4]!

MÉDITATION VIII.

MÉRITÉE PAR NOTRE AMOUR POUR LUI LA VISITE DE JÉSUS NOUS APPORTE UN ACCROISSEMENT DE CET AMOUR.

Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut.

DORONS Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Époux de nos âmes chanté dans le saint Cantique, il est tout amour; il se laisse toucher en notre faveur par la moindre œuvre faite pour lui plaire. « O ma sœur, dit-il, mon épouse des noces immaculées et éternelles, tu as blessé mon cœur par un de tes regards, par un seul des cheveux de ta tête! »

[1] Quinque autem ex eis erant fatuæ... Vigilate utique, quia nescitis diem neque horam (MATT. XXV, 2-12).

[2] Visita nos in salutari tuo (Ps. CV, 4).

[3] Averte oculos meos ne videant vanitatem (Ps. CXVIII, 37).

[4] Converte me, et convertar (JEREM. XXXI, 18).

La cause principale des visites que Jésus fait à l'âme chrétienne, c'est son amour. C'est par amour qu'il l'a créée, rachetée, et cherchée au milieu des épines du péché, pour la porter, sur son épaule meurtrie par la croix, dans le bercail; c'est par amour qu'il l'y visite encore et qu'il la conduit aux plus gras pâturages[1]. Le but de toutes ces effusions de la bonté de Dieu sur nos âmes, de toutes ces visites de l'éternel amour, quel est-il, sinon d'établir en nous le règne de cet amour même? Lorsqu'il commence à s'emparer de notre âme, et qu'il nous fait produire quelque œuvre de charité, quelle joie pour celui qui a jeté ce feu sur la terre et la veut embraser! Il exprime le sentiment qui le remplit par les paroles les plus douces, les plus tendres, les plus caressantes de la langue humaine : « Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur! Ma sœur, car la charité qui pour toi m'embrasait dès le sein de mon père, m'a rendu semblable à toi; je me suis fait ton frère en prenant un corps et une âme comme les tiens, dans les entrailles d'une vierge! Mon épouse, car je t'ai voulue semblable à moi, ne faisant qu'un avec moi dans l'unité de la vie surnaturelle, dans la perfection et les échanges sacrés de la charité. Je t'ai aimée pour cela d'une divine jalousie, après t'avoir ornée de mon précieux sang, je t'ai voulue, comme une vierge chaste, pour être au seul Homme-Dieu, au seul médiateur entre Dieu et les hommes. Or, son extrême amour le rend attentif à toutes les occasions que notre générosité peut lui offrir de venir à nous, de nous faire une nouvelle et plus tendre visite. Il n'est pas possible que nous soyons une fois fidèles, même à la moindre de ses grâces, sans

[1] Per me si quis introierit salvabitur,... et pascua inveniet,... Ego sum pastor bonus (Joan. X, 9-11).

qu'il nous en fasse une beaucoup plus grande, et que nous lui offrions un sacrifice, sans qu'il y réponde aussitôt par une consolation surnaturelle bien supérieure à la joie naturelle que nous aurions eue à nous satisfaire. Mais quelle n'est pas sa libéralité en faveur des âmes généreuses qui ne comptent pas avec lui et se donnent sans réserve, qui, comme François d'Assise, ne rêvent que travaux et souffrances, et, après les avoir supportés, sentent que c'est peu en comparaison de ce qu'il mérite et de ce qu'elles voudraient lui donner ! Tous les saints qui ont essayé de parler des visites dont Jésus a daigné les favoriser, ont été impuissants à exprimer l'excès de leur bonheur dans l'excès de leur amour. Il leur a semblé impossible de vivre encore après avoir reçu dans le vase étroit de notre cœur tant de joie et de consolation.

Telle doit être celle de notre sainte bien-aimée, à l'arrivée de Jésus à Béthanie. Désabusé de tout ce qui n'est point lui, attentif à lui seul et à sa volonté, au point d'accepter même la privation de sa présence sensible, élargi par le déchirement de ce sacrifice, le cœur de Madeleine est encore plus à Jésus seul dans la solitude de Béthanie que lorsqu'elle a joui de sa compagnie durant ses courses apostoliques. Et comment, lui qui est touché du moindre acte de fidélité à la grâce, ne le serait-il pas d'un amour si généreux et en même temps si simple et si humble ? Madeleine ne trouve point étrange qu'il ne lui soit plus permis de rester auprès de Jésus quand d'autres femmes demeurent encore en sa compagnie ; elle s'étonne, au contraire, qu'on l'y ait soufferte si longtemps. Elle ne pense point qu'en obéissant à la volonté de Jésus elle fasse quelque chose de grand. Elle ne s'est point donnée à lui pour tirer avantage du don d'elle-même, mais

simplement pour être à lui. Il est juste qu'elle entende la voix de Jésus lui disant au fond du cœur : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ; vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards, par un seul des cheveux de votre tête ! »

Loin de la présence sensible de Jésus, le cœur de Madeleine ne se sépare pas de lui un instant. Elle aime tant son Dieu, qu'elle accepte avec je ne sais quelle amère consolation la volonté divine qui la tient exilée loin de lui. Mais sa soumission pleine d'amour peut-elle la soustraire entièrement aux lois éternelles de la charité ? Celui qui veut la récompenser de tous ses sacrifices et la fortifier par sa divine visite, forme en elle un désir surnaturel de le voir, aussi ardent et pur que l'âme qui l'a conçu. Mais, aussitôt qu'elle a conscience de ce mouvement, il lui apparaît comme un manque d'obéissance et d'humilité, et elle interrompt la prière née de son désir, pour en demander pardon à Dieu comme d'un manque de soumission. Jésus voit cet amour, ce désir, cette soumission, cette humilité. C'est le regard de l'âme de Madeleine ; c'est le cheveu de son cou qui l'a blessé, et il vient à elle. Ce n'est plus Madeleine qui se rend vers Jésus, ou qui le suit ; c'est Jésus qui vient à elle, répondant à son désir, récompensant son obéissance, portant le baume à son cœur déchiré, et le dilatant pour le remplir d'une plus grande consolation. Car, si Jésus entre à Béthanie, c'est pour tous, mais beaucoup plus pour Madeleine. Tout ce qu'il fait est pour tous, mais surtout pour ceux qui l'aiment le plus, et qui savent mieux profiter de sa visite.

MÉDITATION IX.

COMMENT CERTAINES AMES REFUSENT LA VISITE DE JÉSUS.

Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut.

DORONS la longanimité de Dieu : notre ingratitude ne le lasse point, et le peu d'estime que nous faisons de ses bienfaits n'épuise pas sa patience. Il continue non seulement à nous supporter, mais à nous prodiguer les effets de sa miséricorde, quoique nous ayons le malheur de les dédaigner. Demandons-lui un surcroît de lumière pour mieux apprécier ses grâces, et de courage pour les mettre plus à profit.

Tous les habitants de Béthanie n'accueillent pas dans les mêmes sentiments l'entrée de Jésus en leur bourg. Les uns ont acheté une terre ; ils trouvent plus important d'aller la visiter. D'autres ont acheté quelques paires de bœufs ; ils veulent les essayer. D'autres, nouvellement mariés, s'occupent du festin de leur noce[1]. C'est de cette sorte que les choses du ciel et de la vie spirituelle paraissent au plus grand nombre de médiocre intérêt en comparaison de celles d'ici-bas, qui pourtant durent peu, et, pendant le peu qu'elles durent, ne donnent guère de contentement.

[1] Villam emi, et necesse habeo exire et videre illam..... Juga boum emi quinque, et eo probare illa..... Uxorem duxi, et ideo non possum venire (Luc. XIV, 18, 19, 20).

Si, parmi les compatriotes de Marthe et de Marie, il y a quelques oisifs, ils s'excusent de s'occuper de Jésus en disant qu'il ne vient pas pour eux. Peut-être éprouvent-ils quelque jalousie de la préférence accordée par le Seigneur à une famille ; ils ne veulent pas s'avouer que cette prédilection est méritée, que cette maison est, après celle de Nazareth, le lieu de la terre où Jésus est le plus aimé ; ils ne considèrent pas non plus que le bienfait de cette visite, plus grand pour Marthe et Marie, est encore très précieux pour tous les habitants de Béthanie. Le vil sentiment de l'envie fait que plusieurs, au lieu de recevoir avec reconnaissance le bienfait qui leur est accordé, et de rechercher les moyens de le mettre à profit, prennent pour une injure personnelle la préférence donnée aux âmes qui ont su s'en rendre dignes. Pourquoi la pensée ne leur vient-elle point qu'ils n'ont pas su prévenir Marthe, en invitant avant elle Jésus à entrer dans leur maison ?

Quelques-uns, de caractère moins bas, craignent pourtant de déplaire aux pharisiens en paraissant empressés autour de Jésus.

L'aspect général est donc celui d'une indifférence feinte ou véritable, provenant de la cupidité, de l'indifférence, de l'envie, ou de la crainte. Seuls les pauvres, les affligés et les enfants se laissent attirer par la douceur de Jésus, et par la bénignité de son regard. Il console les uns, sourit à l'innocence des autres, et les bénit tous. Cette bénédiction les remplit d'allégresse.

O Jésus, ainsi avez-vous été reçu, à votre entrée dans le monde, par ceux que vous veniez sauver ! Ainsi vous recevons-nous encore tous les jours, nous vers qui ne cesse point de s'incliner votre inépuisable charité ! Nous prétendons avoir tant d'autres choses à faire ; votre service même nous devient parfois le moyen de

vous négliger. Nous ne voulons pas alors savoir que ce n'est plus votre service, mais le déguisement dont se couvrent notre lâcheté, notre ingratitude et notre dissipation, pour éviter votre visite et ignorer les œuvres et les sacrifices que vous voulez de nous.

D'autres fois, c'est l'opinion des pharisiens qui nous préoccupe plus que votre contentement. Comment pourrions-nous croire, et surtout aimer, en faisant tant de cas de la gloire qui vient des hommes, et si peu de celle qui vient de Dieu[1]?

Peut-être aussi, disons-nous, que les visites et les bienfaits de Jésus ne sont pas principalement pour nous. Envieux de ceux qui le servent et l'aiment davantage, nous trouvons qu'il nous fait du tort en ne nous plaçant pas, pour toute chose, au premier rang. Nous retournons contre lui notre amour-propre froissé, et nous murmurons : « Pourquoi, après tant d'années et de travaux, suis-je encore tel, lorsque d'autres paraissent si parfaits, et le sont sans doute? Pourquoi le fruit de mes efforts n'est-il pas encore excellent? » Au lieu de confesser que notre orgueil est le seul obstacle à l'opération de la grâce divine en nous, nous accusons Dieu de partialité ; nous nous irritons contre tout et contre tous, excepté contre nous-même, et, notre lâcheté aidant, nous finissons par tomber dans une sorte de découragement, de dépit et de bouderie, qui serait enfantine, si elle n'était impie et blasphématoire.

O profondeur de la misère et de la malice humaines! Vous la connaissiez, Seigneur, quand vous avez entrepris de la vaincre à force d'amour et de patience. Toujours repoussé, vous ne vous êtes point lassé de moi : je veux

[1] Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a Deo est non quæritis (Joan. V, 44)?

résolument répondre à vos avances par un véritable amour. En attendant, je me réjouis en vous de ce qu'il y a des âmes meilleures que la mienne, en qui votre cœur, que j'ai tant de fois contristé, trouve au moins quelque consolation.

MÉDITATION X.

RECEVOIR AVEC UN EMPRESSEMENT TROP HUMAIN LA VISITE DE JÉSUS, C'EST OPPOSER UN OBSTACLE AUX GRACES QU'ELLE APPORTE.

Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut.

DORONS notre divin Maître. Sa bénignité est si grande, que non seulement il agrée ce que nous faisons pour lui, mais il daigne s'en montrer reconnaissant. Tout ce que nous avons lui appartient ; nos œuvres ne sont dignes de lui que parce qu'il nous les fait concevoir et exécuter ; et, étant notre Dieu, il n'a aucun besoin de nos biens[1] : il agit pourtant à notre égard comme s'il ne pouvait être heureux que par notre amour et nos vertus.

Marthe va au devant de Jésus, et le prie d'accepter l'hospitalité chez elle. Touché de ce pieux empressement, il entre avec joie dans cette demeure qui lui est chère. C'est, comme dit l'Évangile, la maison de Marthe, parce que Marthe en est l'âme ; elle la remplit de sa

[1] Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (Ps. XV, 2).

présence et de son activité ; elle seule y parle, y agit en maîtresse ; elle y règle et gouverne toute chose.

Or, Marthe a reçu de Dieu une belle et riche nature, surtout un cœur sincère et droit ; dès qu'elle a connu Jésus, elle a cru à sa divine mission, s'est attachée à lui de tout son noble cœur. Cependant, elle n'est jamais nommée parmi les saintes femmes qui accompagnent le Sauveur, soit pendant sa vie apostolique, soit sur le Calvaire. C'est elle, sans doute, qui a procuré à Madeleine le bonheur de le connaître ; en racontant à sa sœur le miséricordieux accueil qu'il faisait aux pauvres pécheurs, elle a peut-être déterminé la démarche, extraordinaire à certains égards, qui signale la conversion de celle-ci. Cependant, ses relations avec Jésus ne donnent pas tout d'abord à Marthe la vertu élevée qu'il désire, et, par l'effet de son excessive activité, Marthe ne sent pas le besoin d'une perfection plus haute. Sa vie est sans tache ; sa bonté pour les pauvres, sa fidélité à la loi de Dieu, son dévouement à Notre-Seigneur sont évidents, mais peut-être serait-il juste de dire que, précisément à cause de tout cela, elle aime et sert Jésus bien mieux qu'elle ne le connait ; en d'autres termes, sa foi dans le Sauveur et la perfection mortelle de sa vie est le résultat de la droiture de son âme plutôt que le fruit d'une piété profonde. Elle n'a pas encore compris que, pour suivre Jésus parfaitement, il faut d'abord se renoncer, mourir à ce qui est naturel, et que l'amour parfait n'existe que là où la prière assidue s'unit au renoncement. Sa manière de l'aimer et de le servir est encore imparfaite. Aussi, tout en croyant fermement à la divinité du Fils de Dieu fait homme[1],

[1] Tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti (Joan. XI, 27).

le reçoit-elle plutôt comme on ferait à l'égard d'un prophète et d'un thaumaturge que comme il convient de recevoir notre Sauveur et notre Dieu. Elle est tout entière à l'honneur qu'elle veut lui rendre, et ne pense point à enrichir son âme des grâces que sa présence lui apporte.

Vous connaître, ô mon Jésus, ne peut être que le fruit d'une longue étude et d'une persévérante application : la dissipation et l'activité naturelle, même dans l'exercice de la charité et des œuvres de la miséricorde, font obstacle à cette science, la plus haute[1] et la plus désirable de toutes ; et Marthe, destinée à l'enseigner plus tard à d'autres âmes, ne la possède encore qu'imparfaitement, parce qu'elle ne sait pas vous chercher exclusivement. Mais votre amour la rendra savante ; combien, en effet, ne l'avez-vous pas aimée et ne lui avez pas été reconnaissant ! On dit qu'à l'heure de sa mort et de sa sépulture vous lui avez rendu avec usure les soins qu'elle a eu le bonheur de vous donner pendant sa vie mortelle[2].

Votre sainte hôtesse aurait pu faire valoir bien des raisons pour excuser l'imperfection de sa conduite, car tous les mystères de notre rédemption n'étaient pas encore accomplis ; le Seigneur n'avait pas achevé d'instruire les âmes, et l'Esprit-Saint ne leur avait pas encore fait entendre ces paroles mystérieuses et brûlantes qui enseignent efficacement toutes choses. Mais moi, qui ai tous les moyens de vous connaître, ô mon Dieu ; moi qui devrais par conséquent vous aimer et vous servir avec perfection, ai-je su me tenir en votre présence plus

[1] Eminentem scientiam Jesu Christi D. N. (PHILIPP. III, 8).

[2] D'après la tradition provençale, Jésus assista sainte Marthe dans ses derniers instants, et, aidé de saint Front, il l'ensevelit de ses mains.

recueilli, plus exclusivement occupé de vous? Hélas! je voudrais que ce que j'ai fait de meilleur eût à vos yeux autant de mérite et de valeur que celle de ses œuvres qui me paraît la plus imparfate! J'ai été plein de sollicitude et de trouble en votre présence, et cela dans les moments les plus solennels et les plus sacrés. Le trouble et la sollicitude de Marthe avaient pour cause unique son désir de vous traiter d'une manière plus digne de vous; les miens n'avaient pas d'autre objet que moi-même : moi, c'est-à-dire mon orgueil, ma présomption, le désir d'être estimé des créatures; moi, c'est-à-dire, l'ensemble de mes mauvaises passions. Quelle vie misérable est la mienne!.... O Dieu mon Sauveur, ayez pitié de moi; apprenez-moi à vous aimer enfin d'un véritable amour; faites qu'il soit assez fort pour que je commence à vous consacrer véritablement ma vie, mon intelligence, mon activité, et que par là je mérite de mieux vous connaître et de vous aimer toujours plus ardemment.

MÉDITATION XI.

L'ESTIME ET LE DÉSIR DES GRACES SPIRITUELLES, ET L'HUMILITÉ DU CŒUR ATTIRENT LA VISITE DE JÉSUS.

Marthe avait une sœur appelée Marie.

ADORONS notre Sauveur : son nom est saint et terrible[1]. Le Père lui a remis tout jugement[2]. Il jugera, il juge déjà nos œuvres; son regard scrutateur va jusqu'au cœur d'où elles procèdent. C'est pourquoi il approuve quelquefois ce que les hommes blâment, et souvent il méprise ce qui fait leur admiration. Puissions-nous, par sa grâce, produire des œuvres qui lui plaisent, et ne rechercher que son approbation!

Madeleine paraît moins empressée que Marthe. Elle ne va pas au devant de Jésus; ce n'est pas elle qui le prie d'entrer et qui lui fait les honneurs de la maison. Cependant, c'est elle seule qui a trouvé le secret de lui être parfaitement agréable; seule elle sait recevoir la visite de son Dieu. Elle n'est pas allée au devant de lui; mais elle l'a désiré d'un désir incomparablement plus ardent que les prières de ceux qui sont allés à sa rencontre. Elle ne le supplie pas d'entrer; mais c'est uniquement parce qu'elle sait combien elle est indigne de

[1] Sanctum et terribile nomen ejus (Ps. CX, 10).

[2] Neque enim Pater judicat quemquam; sed omne judicium dedit Filio (JOAN. V, 22).

cet honneur. Elle ne lui offre pas sa maison ; mais, en lui donnant son cœur, elle lui a tout donné, et Jésus le sait bien. Elle estime que la visite du Sauveur ne peut être trop désirée, mais qu'elle ne doit pas être reçue comme un honneur et une consolation ; c'est un bienfait, une grâce infiniment précieuse, dont l'âme ne saurait assez s'appliquer à profiter, et dont celui-là même qui l'accorde nous demandera compte un jour. Ce serait trop oublier notre condition de créature, et de créature pécheresse ; ce serait manquer de soumission à la volonté de celui à qui nous appartenons, en même temps que d'humilité, que d'oser trop témoigner à Jésus ce désir, au moins à ce moment de notre vie spirituelle, c'est-à-dire peu de temps après la conversion, et lorsque nous avons peu fait encore et peu souffert pour Dieu ; il y aurait peut-être, autrement, quelque recherche de soi-même, et non plus cette perfection de pure charité où l'âme n'a d'autre volonté, d'autre consolation, d'autre intérêt que le bon plaisir de son Dieu. Madeleine l'aime de tout son grand cœur, et n'aime que lui : c'est sa manière de l'inviter, plus efficace que celle de Marthe. Elle sait que Jésus ne peut ignorer les dispositions de son âme : cela lui suffit. S'il daigne venir, quelle joie ! quelle ineffable consolation ! S'il ne le veut pas, elle ne l'aimera pas moins ; elle ne se plaindra pas : elle adorera en silence ses desseins, toujours sages et pleins de bonté. Il entre, et aussitôt cette âme si grande, si simple, cette âme pétrie d'amour et d'humilité, d'adoration et d'oubli d'elle-même, est à ses pieds. Elle seule comprend assez le Seigneur sous le voile de l'humanité pour savoir que Dieu n'a besoin de rien, que la seule chose que Jésus est venu chercher du ciel sur cette terre, c'est le cœur de sa créature ; et elle le lui donne si entièrement, qu'elle n'a pas même une pensée

ou un regard pour tout ce qui n'est pas lui seul.

L'homme cherchera à pénétrer les profondeurs de son cœur et Dieu sera exalté[1]. Dieu ne peut s'élever dans une âme superficielle, qui, en tout, même lorsqu'il s'agit de lui et d'elle-même, s'arrête aux premières apparences. L'amour vous l'avait fait comprendre, ô chère sainte ! Attachant tout votre cœur à cette unique pensée, il vous faisait pénétrer jusqu'aux plus mystérieuses profondeurs de Dieu, et le Très-Haut était exalté en vous par votre progrès dans sa connaissance et par la perfection qu'elle donnait à votre charité. Ce souvenir constant de Jésus vous faisait descendre dans la profondeur de votre cœur, dans les secrets de votre vie. Vous appreniez à connaître celle pour qui le Verbe s'était fait chair, celle qu'il voulait racheter par sa mort ; et l'accroissement de cette connaissance de vous-même dévoilait toujours plus aux yeux de votre foi la grandeur de votre Dieu, et ouvrait toujours plus largement votre cœur à son amour. La science des Saints vous avait détournée de toute autre étude, de toute autre occupation, de toute autre sollicitude : Jésus, en un mot, était habituellement dans votre cœur et dans votre vie, à la place qui lui appartient. C'est pour cela qu'à l'heure de sa visite, désirée tout ensemble et inattendue, vous sûtes agir avec lui comme il était convenable, vous rendre plus agréable à ses yeux, et mettre à profit, pour l'aimer davantage, la grâce si précieuse qu'il vous accordait.

O chère sainte, obtenez-moi par vos prières de savoir comprendre et imiter votre exemple. Faites que Jésus soit la plus constante, la plus chère et, si mon pauvre cœur en est capable, l'unique occupation de ma vie ; et

[1] Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus (Ps. LXIII, 8).

qu'ainsi je sois toujours prêt à recevoir ses grâces, à accueillir ses visites.

MÉDITATION XII.

L'HUMILITÉ, EN TEMPÉRANT LE DÉSIR DE LA VISITE DE JÉSUS, FAIT QUE L'AME FIDÈLE SAIT ATTENDRE LES MOMENTS DU SEIGNEUR ET SE RENDRE PLUS DIGNE DE SES FAVEURS.

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS notre Dieu, jaloux de sa gloire. S'il permet qu'un grand nombre le méconnaissent entièrement, et que la multitude le serve avec imperfection, il choisit cependant, parmi ses créatures capables de le connaître, les plus nobles et les meilleures, pour qu'elles s'occupent de lui seul : « Je suis, dit Raphaël, un des sept qui sommes sans cesse en présence de Dieu[1]. » Ainsi était Madeleine. Puissions-nous avoir une vocation semblable !

Assise aux pieds de Jésus, Madeleine écoute sa parole. Comme elle le connaît bien, et comme elle sait le traiter en Dieu ! Toute son âme, tout son être est pour ainsi dire sorti d'elle-même pour se fixer en lui. Il est là ; il a daigné venir à elle, et il est sa vie ! Semblable a un lis qui s'élève sur sa tige au-dessus de la terre, au-dessus de toutes les fleurs, et tourne son calice pur

[1] Ego sum Raphael angelus, unus ex septem qui astamus ante Dominum (Tob. XII, 5).

et odorant vers le soleil, buvant à longs traits la pureté de ses rayons, s'épanouissant à leur chaleur croissante, et lui rendant en parfum ce qu'il reçoit en lumière, le cœur de Madeleine s'élève au-dessus de la terre et de tous les intérêts de la terre, au-dessus d'elle-même et de toute pensée personnelle, au-dessus des amis de Dieu et des anges mêmes ; il se tourne tout entier vers Jésus, et s'expose aux doux rayons de sa charité. Elle ne se souvient pas de la redoutable parole : « Qui a vu Dieu et a pu vivre[1] ? » car elle sent que la divinité a tempéré l'éclat brûlant de sa gloire en se couvrant de la nuée transparente de l'humanité ; et puis, ce n'est point elle qui craindrait d'être consumée par l'éternel amour !

Ainsi, sous la vivifiante chaleur du soleil de justice, Madeleine justifiée se justifie encore[2] ; purifiée, elle devient plus pure encore, et offre à Jésus le doux parfum de sa reconnaissance, de son adoration, de son amour ; et la présence divine la rend capable d'une reconnaissance plus grande, d'une adoration plus profonde, d'un amour plus parfait. Elle n'a presque pas conscience de ce qu'elle donne à Jésus en retour de ses bienfaits, tant elle s'oublie en lui. Je me trompe : Dieu est la vérité, et sa lumière révèle toute vérité ; à cette clarté puissante, Madeleine voit, pas assez pour se détourner un seul instant de Jésus, mais assez pour l'en aimer davantage, que c'est vers elle surtout qu'il daigne venir. Cette nouvelle révélation de la bonté et de la miséricorde divine la remplit d'une reconnaissance nouvelle, dont la source était cachée dans les profondeurs de son humilité : car, en présence de Jésus, elle se sent plus indigne de ses bienfaits et de son amour, et l'en

[1] Non enim me videbit homo et vivet (Exod. XXXIII, 20).
[2] Qui justus est justificetur adhuc (Apoc. XII, 11).

aime davantage. Tant de simplicité donne à son âme les ailes de la colombe; elle s'élève, arrive aux pieds de son Dieu, s'y repose[1], et écoute sa parole.

C'est ainsi, ô chère sainte, que vous saviez être à Jésus et consoler son cœur de l'indifférence ou de la malice des uns, aussi bien que de l'imperfection des autres. Mais votre âme n'est point arrivée à cet état en un instant et sans effort. Longtemps, vous avez attendu sans vous plaindre, tandis que Jésus différait sa visite. C'est parce que, absent, vous l'avez cherché de tout votre cœur, que, présent, vous savez l'honorer comme il désire. Longtemps vous avez travaillé dans la solitude et le silence, la prière et les larmes, à humilier votre cœur, à le vider, non sans déchirements, de tout ce qui n'était point votre Dieu. Vous vous êtes nourrie de votre propre abjection, et vous avez bu l'amertume de vos larmes. C'est pour cela que, en sa présence, votre âme, ornée de pureté et de simplicité, peut tout ensemble s'oublier assez elle-même pour n'aimer que lui, et trouver dans le souvenir d'elle-même le moyen de l'aimer davantage. Ce moment de délices célestes où, assise aux pieds de Jésus, vous écoutez sa parole, a donc été aussi longuement préparé qu'ardemment désiré.

Hélas! nous voudrions la récompense sans le travail, la victoire sans le combat, la couronne sans la victoire. Chère sainte, prenez compassion de notre légèreté, de notre lâcheté, des prétentions insensées de notre orgueil, et daignez prier pour nous, pauvres pécheurs!

[1] Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam (Ps. LIV, 7).

MÉDITATION XIII.

DANS SA VISITE A L'AME FIDÈLE, JÉSUS L'INITIE AUX MYSTÈRES DE LA CHARITÉ DES TROIS PERSONNES DIVINES ENTRE ELLES ET POUR LEURS CRÉATURES.

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ETTE parole que Madeleine écoute dans un sentiment si vrai d'amour et d'adoration, qu'elle garde en son cœur et qui la pénètre d'un bonheur ineffable[1], est la Parole même que Dieu écoute dans son éternité, et qui remplit tout son être de vie et de béatitude. La vie de Dieu consiste, en effet, à écouter la Parole qui était au commencement[2], ce Verbe adorable que produit l'Intelligence incréée, et qui demeure dans l'Intelligence qui l'a engendré. Cette Parole ne retentit pas dans les profondeurs insondables ; elle ne résonne pas dans les abîmes infinis de la divinité : égale à ce qui EST, éternelle et immense, elle remplit avec une perfection absolue l'infini de Dieu. Car cette Parole, qui est en Dieu, est Dieu même[3] comme celui dont elle procède est dans le sein de qui elle habite. Les noms qui lui sont donnés dans les saintes Écritures expriment d'une manière merveilleuse sa fonction dans la vie de Dieu : elle est le Fils éternellement engendré

[1] Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud (Luc. XI, 28).
[2] In principio erat verbum (Joan. I, 1).
[3] Et verbum erat apud Deum, et Deus erat verbum (Joan. I, 1).

du Père; elle est la sagesse de Dieu, le miroir sans tache de la divinité, la blancheur et la pureté de la lumière éternelle, la figure de la substance divine et la splendeur de la gloire de Dieu; elle est le Verbe[1], la Parole infinie que Dieu se dit à lui-même, et qui exprime pour la seule Intelligence infinie tout l'être de Dieu. Elle est pour le Père la manifestation aimée de sa propre divinité, de sa bonté, de sa justice, de sa sainteté, de sa sagesse, de sa beauté, de sa gloire. Cette Parole infinie, vivante, aspire à l'Intelligence qui l'a produite; ce Verbe aspire au Père qui l'engendre dans le perpétuel aujourd'hui de l'éternité[2], avec un amour infini, vivant, égal à celui avec lequel le Père le contemple au-dedans de lui-même. La vie de Dieu, — qui est Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes infinies dans l'unité absolue et indivisible d'une même nature, — consiste donc en ceci : Écouter éternellement, et avec un amour infini, cette Parole, qui est l'expression de son être, sa propre substance engendrée.

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Dieu a vécu et vivra cette vie toute l'éternité, ou plutôt il la vit, et cette vie est Dieu lui-même, c'est-à-dire le Père qui engendre, le Fils qui est engendré, l'Esprit-Saint, éternel et réciproque embrassement du Père et du Fils. Mais qu'est-ce que l'éternité? Qu'est-ce que cette durée de l'Être infini, immuable parce qu'il est parfait, de l'Être qui ne peut rien acquérir et rien perdre, en qui rien ne commence ni ne cesse d'être? Nous n'en avons aucune idée. Le temps mesure pour

[1] Ex utero ante luciferum genui te (Psalm. CIX, 3). — Speculum sine macula, candor lucis æternæ (Sap. VII, 27, 26). — Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus (Hebr. I, 3).

[2] Ego hodie genui te (Psalm. II, 7).

nous la durée de ce qui change et qui passe, de ce qui vient et qui disparaît, de ce que de perpétuelles variations laissent nécessairement dans une imperfection perpétuelle; le temps ne nous apprend pas ce qu'est l'éternité, car le temps a commencé. Lorsqu'il commença avec les êtres multiples et variables dont il mesure la durée, le Verbe était, car la Parole éternelle, en créant les choses qui sont dans le temps, a fait le temps lui-même[1]. Dans le repos du moteur immobile[2], au milieu du silence plein de béatitude de la Parole infinie, Dieu qui, par elle, s'était manifesté et exprimé éternellement en lui-même et pour lui-même, voulut s'exprimer hors de lui-même, afin de se manifester en temps opportun à ses créatures à venir. Il était convenable que la bonté infinie s'épanchât hors d'elle-même; il était juste que dans cette vie divine si parfaite rayonnât comme autour d'elle-même. Alors le Verbe, la Parole silencieuse toute l'éternité résonna dans le temps, retentit dans l'espace. Tout fut fait par elle, et rien de ce qui est n'a été fait sans elle[3]; elle dit, et tout fut fait; elle commanda, et tout fut créé[4]; la lumière jaillit du sein des ténèbres, et les cieux furent affermis[5]. Dieu contempla l'œuvre de son Verbe; il écouta le retentissement de la Parole incréée dans le temps et dans l'espace qui n'étaient pas auparavant, et il vit que tout ce qu'avait fait la Parole adorable était très bon[6].

[1] Per quem fecit et sæcula (Heb. I, 2).

[2] Divus Thomas.

[3] Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est (Joan. I, 3).

[4] Dixit, et facta sunt; mandavit, et creata sunt (Psalm. XXXII, 9).

[5] Verbo Domini cœli firmati sunt (Psalm. XXXII, 6).

[6] Et vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona (Gen. XVIII, 31).

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Mais la Parole n'a pas ainsi retenti pour s'éteindre ensuite comme un son sans écho. Elle a créé les choses afin qu'elles soient; si elle les a organisées avec nombre, poids et mesure, c'est pour qu'elles tendent à une perfection croissante : car autrement pourquoi seraient-elles sujettes au changement? Et si elle a orné chacune d'elles d'un rayon de sa beauté, c'est pour que toutes ensemble composent son image[1], autant qu'il est possible à des êtres qui ne sont pas Dieu. Le Père se plaît à voir la permanence et la perfection croissante de cette image de son Fils dans le temps et dans l'espace; il écoute avec une divine joie la Parole qui conserve ce qu'elle-même a créé; il considère avec une allégresse pleine d'amour l'éternelle Sagesse se jouant devant lui au milieu des richesses et des merveilles de la création[2].

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Cependant, les délices de la Parole sont d'être avec les enfants des hommes[3]. Elle les avait faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, et capables de connaître; mais elle les avait faits pour Dieu[4], et leur science avait Dieu même pour fin dernière : si le péché n'eût point troublé l'ordre et l'harmonie qu'elle avait établie, notre âme se serait unie à Dieu sans effort et par la connaissance même de ses œuvres. Qu'est-ce, en effet, que connaître, sinon produire en soi-même l'image immatérielle et vivante de l'objet connu; mais cet objet lui-même n'existe que parce qu'il est l'image fugitive, éphémère,

[1] Fide credimus aptata esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia flerent (Heb. XI, 3).

[2] Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum (Prov. VIII, 30).

[3] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (Prov. VIII, 31).

[4] Fecisti nos ad te, Deus (S. Aug.).

de ce qui est éternellement vivant dans le Verbe[1]. Ainsi, la science, de soi, établit une sorte d'union entre le créateur et la créature, l'intelligence finie et la sagesse éternelle, à travers les merveilles de la création.

Mais elle ne s'est pas contentée de ce premier bienfait : elle a voulu de plus leur communiquer une vie surnaturelle, c'est-à-dire supérieure aux besoins et aux exigences de leur nature. Certes, la science devait exercer d'étranges fascinations sur eux ; mais son ardente curiosité n'aurait jamais rêvé de connaître Dieu tel qu'il est, et de le voir comme face à face, dans les obscurités lumineuses de la foi. L'éternelle Parole nous a donné ce que nous ne demandions pas, un bien dont notre intelligence n'est pas naturellement capable : elle nous a révélé les secrets de la vie divine et de l'amour infini ; elle est devenue ainsi une seconde fois notre lumière et notre vie.

En effet, Dieu, nul ne l'a vu ; mais le Fils unique, la Parole, qui est dans son sein, nous l'a raconté[2]. D'abord ses envoyés, inspirés par l'Esprit-Saint[3], eurent mission de traduire en syllabes humaines multipliées ce que le Fils exprime en une seule parole qui est lui-même. Cela avait été nécessaire pour les hommes : ils n'avaient point voulu connaître Dieu par ses œuvres et l'adorer ; ils ne pouvaient plus être sauvés, si l'éternelle bonté, prenant de cette ingratitude l'occasion de glorifier l'inépuisable richesse de sa miséricorde, n'eût résolu de les combler de biens plus grands à mesure qu'ils se

[1] Æquatio rei et intellectus (Doct. Ang.) La vérité subjective est l'équation de l'intelligence créée à l'objet connu ; la vérité objective est l'équation de l'objet à l'Intelligence incréée.

[2] Deum nemo vidit unquam ; unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit (Joan. I, 18).

[3] Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines (II Petr. I, 21).

montraient plus indignes. Or, cette révélation de la Parole éternelle par les saints prophètes allait de siècle en siècle et de génération en génération croissant en clarté; le dessein de la miséricorde se manifestait de plus en plus, et les traits de celui en qui devaient être bénis tous les peuples de la terre[1] se dessinaient toujours plus nettement aux yeux des nations qui l'attendaient. Et Dieu se réjouissait dans cette expression de sa vie, dans cette manifestation de lui-même; il contemplait ces nouveaux jeux de sa Sagesse; il écoutait avec une extrême joie, avec une complaisance toute miséricordieuse, ces nouveaux retentissements de sa Parole.

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Supérieure à celle de la nature par son objet et par son terme. la révélation surnaturelle apportait à l'homme, avec la science de Dieu, la participation à sa grâce. Double bienfait, qui a pour résultat, non seulement de guérir les plaies que le péché a faites à nos âmes, mais de leur communiquer quelque chose de la beauté, de l'immortalité, de la nature même de Dieu. En même temps, elle était plus appropriée à la faiblesse où la permière chute a réduit notre faible intelligence. La folie de la prédication[2], depuis que la désobéissance nous a rendus insensés, est plus facile à entendre que les leçons de la Sagesse. Cependant, malgré son éclat croissant, malgré les témoins qui lui rendaient un fidèle témoignage, cette lumière, brillant dans les ténèbres, n'était

[1] Benedicentur in semine tuo omnes gentes (Gen. XXII, 18). — Et ipse erit expectatio gentium (Gen. XLIX, 10). — In eum gentes sperabunt (Rom. XV, 12). — Desideratus cunctis gentibus (Agg. II, 8).

[2] Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes (I Cor. I, 21).

pas acceptée, et les ténèbres s'épaississaient de jour en jour[1]. Que ferez-vous donc, ô Lumière, ô Parole? Vous voilerez sous une chair mortelle les rayons brûlants de votre divinité, et vous direz aux vôtres, alors même qu'ils se refuseront à vous recevoir[2] : « Moi qui vous parlais par mes saints, me voici moi-même ; me voici Dieu et homme tout ensemble. Me voici. Désormais vous verrez Dieu et vous vivrez. Le nuage dont je couvrirai le feu consumant[3] de la divinité suffira à vous préserver de ses flammes dévorantes. Cependant, il sera léger et transparent. Ma vie terrestre vous sera comme une ombre de la vie divine ; les trésors de mon cœur, les beautés de mon humanité sainte vous laisseront entrevoir les perfections infinies de la nature divine et les abîmes inépuisables de sa charité. Les discours que ma langue d'homme fera entendre, complèteront pour vous l'enseignement de mon Incarnation et de ma vie. Ils vous diront, en paroles articulées que les enfants comprendront, ce que Dieu seul avait jusqu'ici entendu dans le silence de son éternité. Ils exprimeront, en syllabes humaines à la mesure de la faible intelligence de l'homme déchu, la Parole dont l'audition est la vie même de Dieu[4]. Je serai aussi votre compagnon, votre ami, votre frère, l'époux de vos âmes, en même temps que votre Dieu, et je vous aurai ainsi attirés à moi dans les filets d'Adam[5]. » Et le Père, ravi des jeux toujours plus admirables de la Sagesse, se fit à son tour le témoin de

[1] Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt (Joan. I, 5).

[2] In propria venit, et sui eum non receperunt (Joan. I, 11).

[3] Dominus Deus tuus... ignis devorans atque consumens (Deut. IX, 3).

[4] Ego ipse qui loquebar, ecce adsum (Is. LII, 6).

[5] In funiculis Adam traham eos (Os. XI, 4).

sa propre Parole : « C'est mon Fils bien-aimé, dit-il, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le[1]. »

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Il ne fallait pas moins que ce témoignage; car, afin de prendre ses délices avec les enfants des hommes, l'éternelle Sagesse, qui n'eût point usurpé en se prétendant égale à Dieu, la Parole consubstantielle au Père, s'était anéantie. Comment les hommes, la voyant sur la terre, où elle était venue converser avec eux[2], auraient-ils pu la reconnaître sous la forme d'un serviteur et d'un obéissant[3], eux qui veulent être adorés, eux qui exigent que tout plie au caprice de leurs passions, et qui refusent de se soumettre à leur Créateur?

La Parole raconte donc aux hommes la vie de Dieu et la vie surnaturelle qu'elle leur apporte afin qu'un jour ils puissent voir Dieu. Mais ils ne veulent point entendre ce langage. Que fera-t-elle pour vaincre l'obstination de ces cœurs rebelles? Elle ira dans l'obéissance jusqu'à la mort de la croix ; elle fixera sur ce gibet, avec soi-même, la cédule de nos péchés, afin de l'effacer dans son sang et de payer notre dette[4]. Après avoir anéanti sa beauté divine sous la forme humaine, elle anéantira aussi sa beautéd'homme juste; elle ne laissera plus paraître en

[1] Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite (Matt. XVII, 5).

[2] In terris visus est, et cum hominibus conversatus est (Baruch. III, 38).

[3] Qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis (Philip. II, 6, 7, 8).

[4] Delens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci (Col. II, 14).

elle rien d'humain ni de divin, sinon sa charité, ce feu divin qui la consume, qui l'immole, afin de réussir par la mort à donner la vie et la béatitude aux hommes; car, si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il ne produit point de fruit, mais sa mort donne naissance à un fruit abondant[1]. O froment des élus, pain vivant, pain des anges, Parole éternelle, qui donniez à ce prix la vie et l'immortalité aux pécheurs, vos jeux, les jeux sanglants de la Rédemption, devinrent si beaux en présence de votre Père, que ce ne fut plus assez pour lui de les contempler avec ravissement, de leur rendre témoignage en face des créatures, il vint y prendre la part que vous vouliez : sur la croix, au moment suprême et sanglant de la Rédemption, Dieu était dans son Christ, se réconciliant le monde[2].

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoute sa parole.

Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde; il était dans ce monde créé par lui, et le monde ne le connut pas. Il vint chez les siens : ils ne voulurent pas le recevoir[3]; bien plus, ils le crucifièrent. Alors, la Parole redevint silencieuse, mais non comme dans le sein du Père, d'un silence de vie et de béatitude; ce fut le silence de la mort, le silence du tombeau, par lequel elle commença à forcer l'entrée du cœur de l'homme, à vaincre son endurcissement opiniâtre, ainsi

[1] Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit, multum fructum affert (Joan. XII, 24, 25).

[2] Quoniam quidem Deus erat in Christo mundum reconcilians (sibi II Cor. V, 19).

[3] Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt (Joan. I, 9, 10, 11).

qu'elle l'avait annoncé en disant : « Lorsque je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi [1]. » Plusieurs, en effet, reçurent celui que les siens avaient repoussé, et à tous ceux qui le reçurent il donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu [2], c'est-à-dire de s'ensevelir avec lui dans sa mort pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle [3]. Ils sont ses enfants à la vie divine parce qu'ils ont cru en son nom, parce qu'ils sont nés, non du sang et de la volonté de la chair, mais de Dieu [4]. Ce sont là maintenant, dans les âmes que vous aimez tant et que vous avez si chèrement achetées, vos jeux mystérieux, ô divine Parole ! L'homme ne les aperçoit pas des yeux de son corps, mais votre Père, pour l'honneur et la gloire de qui vous les accomplissez d'une façon si merveilleuse, est avec vous pour y prendre part. Venu pour se réconcilier le monde quand vous étiez sur la croix, il ne se retirera plus, parce que ses dons et sa miséricorde sont sans repentance [5]. C'est pourquoi vous dites : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma Parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure [6]. »

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

[1] Quando exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum (Joan. XII, 32).

[2] Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri (Joan. I, 12).

[3] Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut, quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom. VI, 4).

[4] His qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt (Joan. I, 12, 13.)

[5] Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei (Rom. XI, 29).

[6] Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et adeum veniemus, et mansionem apud eum faciemus (Joan. XIV, 23).

Nous ferons en lui notre demeure, afin qu'il puisse lui-même venir en nous, entrer dans notre joie, y fixer sa demeure pour l'éternité. Nous viendrons en lui de toute manière :

Le Fils viendra pour y être le principe de la vie qui conduit à Dieu et fait partager sa sainteté, son immortalité, sa béatitude. Il attirera l'homme vers soi de telle sorte, que l'on pourra dire de tous ceux qui auront été ainsi attirés : « Vous êtes le corps du Christ[1]. » Il fera circuler dans ce corps un souffle d'unité et d'amour, de vie et de vertu ; il en pénétrera tous les membres par sa grâce et ses sacrements ; il les nourrira de son Eucharistie et de la prédication de sa parole : double nourriture, dont l'effet étrange et merveilleux n'est pas d'être transformée, mais de transformer en soi celui qui la reçoit, parce qu'elle est vivante, divine, éternelle. Et, dans l'Eucharistie, il descendra au dernier terme des abaissements, des anéantissements, par lesquels il s'est approché de l'homme pour le conquérir et le diviniser. De ces jeux sublimes, sanglants, remplis de miséricorde, d'amour et d'humilité, il ne restera plus qu'un sédiment de vie et d'immortalité, laissé par la communion dans l'âme purifiée et embrasée. Il fondra tellement sa vie dans la nôtre, il absorbera tellement notre vie dans la sienne, que nous pourrons en toute vérité nous écrier : « Je vis, mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi[2]. »

Et parce que le Fils, le Verbe, la Parole, sera venu, le Père viendra aussi, par la grâce de l'adoption, à cause de notre union avec Jésus-Christ[3].

[1] Vos estis corpus Christi (Col. II, 17).

[2] Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus (Gal. II, 20).

[3] Prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum (Ephes. I, 5).

Et parce que nous aurons été ainsi adoptés, l'Esprit-Saint nous sera donné, afin que par sa charité nous puissions répondre à celle qui nous aura faits enfants de Dieu[1]. L'amour de Dieu entrera dans nos âmes avec lui. Il sera en nous, aidant notre faiblesse, priant avec des gémissements inénarrables[2]. Ainsi le Verbe fait chair, en qui repose corporellement la plénitude de la divinité[3], habite-t-il en nous; et nous voyons la beauté de ses œuvres et la splendeur de sa gloire : œuvres dignes de la Parole qui était au commencement; gloire qui ne peut convenir à un autre qu'au Fils de Dieu, plein de grâce et de vérité[4].

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

Et maintenant que reste-t-il, sinon que cette œuvre de justification par la croix de Jésus, et de sanctification par l'Esprit arrive à son terme, qui sera notre glorification? Ah! réjouissons-nous en ce qui nous a été annoncé : nous irons dans la maison du Seigneur[5]. C'est pour nous y conduire que la Parole a subi tant d'anéantissements; c'est pour resplendir en nous pendant l'éternité, qu'elle s'est cachée en nous dans le temps; elle est descendue si bas, uniquement pour nous saisir dans notre abjec-

[1] Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum filii sui in corda vestra (Gal. IV, 6). — Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei (Rom. VIII, 16).

[2] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam quid oremus nescimus; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (Ib. 26).

[3] In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter (Col. II, 9).

[4] In principio erat Verbum... Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis (Joan. I, 14).

[5] Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus (Ps. CXXI, 1).

tion, et nous faire monter avec elle aux sommets de sa gloire; elle a voulu être la compagne de notre voyage pour nous conduire et nous associer à son repos bienheureux; elle s'est faite chair pour nous faire Dieu[1]. Connaissant seule la beauté du terme, seule elle sait la mesure de grâces et de biens spirituels, de pureté et d'amour, qui nous y fera parvenir. Elle nous comble de ces grâces et de ces biens par les dons qu'elle nous fait d'elle-même et de l'Esprit qui l'unit au Père, jusqu'à ce que, impatientes, nos âmes désirent être délivrées des liens qui les retiennent ici-bas[2], et que, rompant tout ensemble ceux-ci et les voiles qui la cachent à nos regards, elle remplace pour nous les obscurités de la foi par les splendeurs de la gloire, et, dans sa lumière, nous fasse voir l'éternelle Lumière[3]. Alors notre vie, comme celle de Dieu, consistera à entendre, dans les joies éternelles de l'amour, la Parole qui est lumière et vie, qui aura été rédemption et sanctification, et qui sera à jamais gloire et béatitude.

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

La Parole qui n'a point cessé d'être en Dieu, et qui est sa sagesse, a voulu se bâtir une maison hors du sein de Dieu. Elle a taillé sept colonnes[4], assez fortes pour porter le poids de l'éternel amour, assez belles pour attirer les complaisances de l'Intelligence infinie. Ce

[1] Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ (II Petr. I, 4). — Et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo..., et conresuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu (Eph. II, 5, 6).

[2] Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (Philip. I, 23).

[3] In lumine tuo videbimus lumen (Ps. XXXV, 10).

[4] Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem (Prov. IX, 1).

sont, en l'ordre où elle les a disposées, la Création, la Révélation, l'Incarnation, la Rédemption, la Justification, la Sanctification, la Glorification. La maison s'élève de l'infinie misère de l'être humain, à peine sorti du néant, au sanctuaire de la divinité : la Sagesse l'habite. Elle y a réuni tout ce qui peut aider les âmes à parvenir au bien suprême ; elle a immolé les victimes, versé le vin, dressé la table, et envoyé ses serviteurs crier du haut des tours et des murs : « Si quelqu'un s'estime petit, qu'il vienne à moi ! » Et à ceux qui n'étaient point sages elle a dit : « Venez, mangez le pain et buvez le vin que je vous ai préparés : ils vous corrigeront de la légèreté de l'enfance ; vous vivrez en hommes, et vous marcherez dans les voies de la prudence. Et maintenant, mes fils, soyez-moi dociles, car heureux sont ceux qui gardent mes voies. Suivez mes enseignements, qui vous apprendront la sagesse, et veillez à ne jamais vous en écarter ; car celui qui me trouve a trouvé la vie et obtiendra du Seigneur son salut[1]. »

Assise aux pieds de Jésus, Marie écoutait sa parole.

[1] Immolavit victimas suas, miscuit vinum, et proposuit mensam suam. Misit ancillas suas, ut vocarent ad arcem et ad mœnia civitatis : Si quis est parvulus, veniat ad me. Et insipientibus locuta est : Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. Relinquite infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ (Ibid. 2-6). Nunc ergo, filii, audite me : Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam et estote sapientes, et nolite abjicere eam... Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino (Ibid. VIII, 32, 33, 35).

MÉDITATION XIV.

SANS L'HUMILITÉ ET LA DOCILITÉ, IL N'EST PAS POSSIBLE DE GOUTER LA PAROLE DE DIEU.

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS Jésus-Christ, Verbe fait chair afin de parler aux hommes. Dieu veut que nos cœurs se donnent librement à lui; c'est pourquoi il les provoque à l'aimer en éclairant d'abord nos intelligences. Or, la parole de Jésus est la lumière indéfectible qu'il fait briller sur elles par l'enseignement de l'Église. Remercions-le de nous attirer ainsi à lui, et supplions-le de faire, par sa grâce, que notre indocilité ne réussisse jamais à s'opposer efficacement à son attrait.

Cherchons à démêler les sentiments de Madeleine assise aux pieds de Jésus et attentive à sa parole; l'Esprit-Saint nous prêtera certainement son aide pour les découvrir, car, nous aussi, nous entendons la divine parole, et l'un de nos principaux besoins est de savoir l'écouter.

Dans la flamme d'amour et d'adoration qui, du cœur de notre sainte, s'élève vers Jésus, dans l'élan qui la ravit hors d'elle-même et jette toute son âme aux pieds du Sauveur, il est aisé d'entrevoir tout d'abord une docilité et une humilité admirables. Sans doute, la charité paraît dominer au point d'absorber tout autre sentiment; mais, à vrai dire, elle ne fait qu'imprimer son caractère aux autres dispositions, et les animer de sa

vie ardente et généreuse. Sachant donc quel est celui qui daigne la visiter, et pour quel but de miséricorde et d'amour il lui fait entendre cette parole qui remplit l'éternité de Dieu, Madeleine répond en son cœur : « O vous qui êtes bon et qui avez pitié de vos pauvres créatures, vous qui avez usé à mon égard d'une si particulière miséricorde, venant me chercher lorsque mon cœur insensé avait fui loin de vous, ô Sagesse pleine de condescendance, parlez, votre servante écoute. Parlez, ô voie, ô vérité, ô lumière, ô vie ! Vous seul connaissez la profondeur de mon ignominie ; vous seul pouvez me montrer la voie par laquelle mon âme, qui a faim et soif de la justice, s'élèvera, de la fange où vous l'avez visitée, jusqu'à la pureté de Dieu. Parlez, car je veux vous aimer, vous servir, et, oserais-je le dire ? je veux vous plaire, moi qui, d'autre part, m'étonne que vous me supportiez en votre présence ; moi qui ne sais point comment la créature peut aimer son créateur, comment la pécheresse peut aimer son Sauveur, comment le néant peut plaire à Dieu. Parlez, car mon âme est consumée du désir de connaître votre volonté, afin de vous obéir. »

Peut-être nous semble-t-il que de telles dispositions n'étaient pas difficiles, du moment où Jésus en personne visitait Madeleine, et que, si nous avions le bonheur d'entendre la même divine voix, nous saurions écouter avec la même humilité et la même docilité. Cependant, nous ferons sagement d'observer que beaucoup d'autres entendaient Jésus et ne savaient pas l'écouter. Et nous-mêmes ne l'entendons-nous pas ? Sa parole est vivante dans son Église, car il a dit à ses pontifes : « Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie... Allez, enseignez aux hommes ce que je vous ai ordonné ; je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles...

Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise[1]. » Nul, parmi les chrétiens, n'ignore ces choses; la foi leur fait reconnaître en principe la parole de Jésus sur les lèvres de son Vicaire, comme son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les espèces sacramentelles; mais, à beaucoup d'entre eux, la docilité fait défaut, parce qu'ils n'ont pas d'humilité. « Nous sommes si instruits et si sages, pensent-ils, que nous saurons bien nous conduire nous-mêmes; et d'ailleurs il nous est si facile de trouver Dieu et de le servir avec perfection! » D'autres prétendent n'avoir pas le temps de songer qu'il manque quelque chose à leur vertu, tout en se croyant en état de dire ce qui manque à la prudence du Vicaire de Jésus-Christ dans le gouvernement de l'Église. Ceux-là ont peur d'entendre; ils n'écoutent point, afin de ne pas se sentir obligés à mieux faire[2]. Ils ont trop de foi pour ignorer que la parole de Dieu doit être obéie; mais, parce que l'obéissance leur imposerait des sacrifices redoutés, ils font en sorte de ne pas entendre. Et pourtant Jésus-Christ a dit : « Bienheureux celui qui entend la parole de Dieu et la met en pratique[3]. » Prenez garde, vous qui êtes sages autrement que Dieu, car il est écrit : « Je perdrai la prudence des prudents, et je réprouverai la sagesse des sages[4]. »

O Seigneur, ne vous détournez point de nous à cause

[1] Sicut misit me Pater, et ego mitto vos (Joan. XX. 21). — Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (Matth. XXVIII, 20). — Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit (Luc. X, 16).

[2] Noluit intelligere ut bene ageret (Ps. XXXV, 4).

[3] Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud (Luc. XI, 28).

[4] Perdam sapientiam sapientum, et prudentiam prudentium reprobabo (I Cor. I, 19).

de tant d'orgueil ; mais donnez-nous un cœur contrit et humilié, qui aime à recevoir avec docilité votre sainte parole.

MÉDITATION XV.

L'AME CHRÉTIENNE NE SAURAIT SE RENDRE LA PAROLE DE DIEU AGRÉABLE ET PROFITABLE, SI ELLE N'Y ATTACHE PAS UN INTÉRÊT SUPÉRIEUR ET EXCLUSIF.

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

ADORONS Jésus-Christ, établi par son Père roi absolu du royaume spirituel fondé par son sang. Il promulgue sa loi sur la sainte montagne de Sion[1], qui est notre cœur et notre conscience. Cependant, il ne se contente pas de nous gouverner par cette loi, par cette parole intérieure qu'il dit perpétuellement au-dedans de nous ; il dispose encore les événements de notre vie de telle sorte qu'ils nous conduisent au salut, si nous savons les accepter avec soumission. Prions-le de nous donner un cœur intelligent, qui comprenne les leçons de notre conscience et celles de sa providence.

Il n'est pas possible que le germe de vie surnaturelle qui est en nous, ne nous arrache pas, au moins de temps en temps, à nous-même et au monde, et ne nous élève pas avec lui vers le ciel. La doctrine et l'exemple de

[1] Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus. (Ps. II, 6).

Jésus-Christ nous appellent à la perfection ; les élans de la foi, le mouvement de la grâce nous y poussent. Malgré lui, le chrétien ne peut entièrement méconnaître sa dignité, ni dégénérer sans remords de la vie supérieure où l'appelle sa participation à la nature divine[1]. Cependant il peut être séduit par la fascination qu'exercent sur lui les bagatelles d'ici-bas, qui obscurcissent son entendement[2]. Jésus, alors, lui parle au moyen d'événements qui ont un caractère plus spécialement providentiel. C'est, par exemple, le châtiment de ses fautes, naissant de ses fautes mêmes[3], et lui faisant sentir combien il est dur de regimber contre l'aiguillon[4] ; ou bien, c'est un fait qui lui fait voir, dans une lumière éclatante, soit le vide et le néant de ce qui n'est point Dieu, soit la rapidité de notre vie, la vanité de notre être, et l'affliction d'esprit qui se cache derrière tout ce que les faibles mortels recherchent ici-bas. Parfois, des âmes que ni la voix de l'Église n'a éclairées, ni le cri de la conscience n'a détournées du mal, sont par un fait de cette nature jetées au pied de la Croix. Sainte Marguerite de Cortone, conduite par un chien auprès du cadavre, déjà rongé de vers, de celui qui l'avait détournée de Dieu, trouve dans cet événement étrange le principe de sa sanctification. D'autres ont rencontré, dans les faits les plus insignifiants en apparence, une vue d'eux-mêmes et des dispositions vraies de leur âme, que ne leur avaient pas révélée les méditations les plus ferventes.

D'où vient, cependant, que le plus grand nombre demeure malgré tout loin de Dieu ? C'est que peu

[1] S. Leo.

[2] Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia (Sap. IV, 12).

[3] Per quæ peccat quis per hæc et torquetur (Sap. XI, 17).

[4] Durum est tibi contra stimulum calcitrare (Act. XXVI, 14).

veulent faire à la voix de la conscience et aux événements ménagés par la Providence, l'attention qui conviendrait. Dissiper les âmes, les empêcher d'entendre la voix de Dieu, ou tout au moins de lui prêter attention, voilà la grande habileté du démon. Le semeur est sorti pour jeter sa semence; mais une partie, tombée sur le grand chemin, a été foulée aux pieds; les oiseaux du ciel l'ont enlevée[1] : pas un grain n'est arrivé seulement à la germination. Hélas! que d'âmes ressemblent à une grand'route! Les relations mondaines, les affaires, la futilité des actes qui remplissent les journées, le soin de la chose publique, les rêves de notre imagination, et moins encore, suffisent pour nous faire oublier que Dieu nous parle, qu'il agit autour de nous et au-dedans de nous. On dirait que le grand soin de l'homme est de se fuir et de fuir Dieu, ce Dieu qui l'aime et le recherche, pour ainsi dire, avec passion. D'un autre côté, la voix de Dieu a quelque chose de silencieux, et son action s'enveloppe d'apparences si naturelles, que sa main y est comme invisible. Une grande attention est nécessaire pour l'entendre et le sentir. De plus, il est jaloux, exclusif; on ne le voit, on ne l'entend bien que lorsqu'on le contemple et l'écoute lui seul.

La charité a instruit Madeleine de cette vérité. Elle est si absorbée par l'attention qu'elle prête à Jésus, si occupée à le contempler, qu'elle ne prend point garde à ce qui se passe autour d'elle. Qui pourrait mériter qu'elle détachât un instant son regard de Jésus? Quelle parole pourrait justement prendre dans son âme la place de celle de Jésus? Une de ses syllabes lui est plus précieuse

[1] Ecce exiit qui seminat seminare. Et dum seminat, quædam ceciderunt secus viam, et venerunt volucres cœli, et comederunt ea (MATT. XIII, 3, 4).

que tous les trésors de la sagesse et de l'éloquence humaines, que toutes les richesses de la terre et du firmament : elle aimerait mieux mourir que de la perdre ou la laisser inutile ; elle les recueille une à une aussi soigneusement qu'elle ferait des gouttes du précieux sang ; elle les savoure à mesure qu'elles sortent des lèvres divines, les garde en elle-même comme dans un tabernacle sacré, les repasse en son cœur pour en faire sa nourriture comme elle ferait de la divine Eucharistie. N'est-ce pas assez pour occuper son âme tout entière ? C'est vraiment traiter Jésus en Dieu : tout l'amour, toute l'attitude de Madeleine semblent répéter le cri du zèle de Michel : « Qui est comme Dieu ? » Et, parce que cette âme sait faire à Dieu la part qui lui est due dans son attention, elle fait fructifier au centuple le grain de la parole divine, que le semeur adorable répand dans son cœur.

MÉDITATION XVI.

LA VISITE DE JÉSUS APPORTE A L'AME FIDÈLE UNE PLUS GRANDE CONNAISSANCE DE DIEU ET UNE PLUS PROFONDE HUMILITÉ.

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

DORONS Jésus-Christ venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Il est lui-même la vérité et la lumière [1] ; c'est pourquoi ses opérations tendent toujours à éclairer les

[1] Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi (JOAN. IX, 5). —

âmes qui en sont l'objet, à les établir dans la vérité, et par conséquent dans l'humilité. Supplions-le instamment de nous accorder cette lumière qui, nous faisant connaître ce que nous sommes, nous rendra humbles, et par suite dignes de ses faveurs les plus précieuses; car, s'il résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles.

Lorsqu'une âme a su tout quitter pour être à Dieu, lorsque, en châtiant son corps, elle a réussi à le réduire en servitude[1], de manière que la chair n'ose plus combattre contre l'esprit; lorsqu'enfin, se dépouillant de sa volonté propre et de tout amour d'elle-même, elle est à ce degré de dénûment spirituel où elle n'a et ne veut avoir d'autre bien que Dieu et sa sainte volonté, il arrive quelquefois que Jésus, qui l'a ainsi conduite dans la solitude, lui parle au cœur[2]. Rien n'est plus difficile à décrire que de tels entretiens. Tantôt Jésus permet à cette âme d'entrevoir quelque chose de sa beauté, qui ravit le ciel; d'autres fois il l'éclaire sur quelque mystère de la foi, sur ces rapports mystérieux qui unissent au Rédempteur, comme l'épouse a son époux, l'âme rachetée; ou il la réjouit par de tendres assurances de salut et d'éternel amour. En certaines circonstances, tout se passe au plus intime de la pensée, dans un silence divin; en d'autres, ce sont des paroles articulées, ou seulement leur impression intérieure, sans que l'oreille les entende. Mais, quelque moyen qu'emploie Jésus pour se manifester, toujours il produit la certitude de la paix, quand ce n'est pas la béatitude de l'extase; toujours il procure

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati; omnis qui est ex veritate audit vocem meam (Joan. xviii, 37).

[1] Castigo corpus meum et in servitutem redigo (I Cor. IX, 27).

[2] Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Os. II, 15).

d'admirables accroissements de science, de pureté, d'amour; toujours, surtout, parce qu'il est présent, lui la vérité et la lumière, il plonge l'âme, objet de sa prédilection, dans les abîmes de l'humilité. L'action de Dieu ne peut avoir que ces effets; l'humilité, plus spécialement, est le signe de l'opération divine. Lorsque, à celle qui lui avait dit : « Je suis Thérèse de Jésus, » le Sauveur répondait : « Et moi, je suis Jésus de Thérèse, » si, par impossible, l'extase de l'humilité n'avait pas été, chez la sainte, égale à l'élan de la reconnaissance et de l'amour, elle aurait connu que celui qui avait parlé était le menteur et le père du mensonge.

Jésus parle à Madeleine. Ce ne sont pas quelques mots rapides dits en passant, c'est un long discours qu'il daigne lui faire entendre. Qui pourra mesurer la profondeur de l'humilité ou cette faveur la fait descendre! Le Saint-Esprit a soin d'exprimer qu'ici l'attitude de la sainte est la même que chez le pharisien, lorsqu'elle y est venue chercher auprès de Jésus le pardon de ses péchés et la guérison de son âme : elle est à ses pieds.

Savoir garder en présence de Jésus, quand il daigne nous honorer des preuves de sa spéciale dilection, les sentiments que sa grâce nous avait inspirés lorsque, écrasés sous le nombre et l'énormité de nos péchés, nous étions tombés haletants au pied de sa Croix, ayant devant les yeux nos crimes et la victime sacrée qu'ils ont immolée, et l'enfer éternel prêt à engloutir sa proie... quelle humilité! Quelle sagesse! Madeleine est plus humble encore, recevant le bienfait de la visite divine et la grâce de l'enseignement sacré, qu'elle ne l'avait été au moment de sa conversion. Elle a, depuis lors, tant appris à connaître Jésus! Elle a si bien vu l'amour et la miséricorde de son cœur adorable envers les pauvres

pécheurs, envers elle surtout, et l'ingratitude, la malice, la lâcheté, l'orgueil du cœur humain, de son cœur à elle ! Tous ses progrès dans le saint amour ont été des progrès dans la sainte humilité ; c'est pourquoi elle est toute préparée à recevoir avec amour, avec reconnaissance, mais en demeurant dans sa profonde humilité, les caresses de l'amour divin. Ces faveurs, qui sont pour elle comme les eaux d'une pluie abondante sur la terre brûlée des ardeurs du soleil, elle n'a pas songé à les désirer, elle n'a pas osé les demander, elle, la pauvre pécheresse ; et cependant elle n'en est ni troublée ni étonnée, parce qu'elle est plus que jamais consumée des flammes purifiantes de l'amour divin, et plus que jamais anéantie dans la vue de sa propre abjection.

Que de telles dispositions sont rares ! Hélas ! pour moi, il me semble que les bienfaits, les caresses de Dieu me sont dûs ; je souffre comme d'une injustice si je ne les obtient pas ; il me semble qu'un tort m'est fait s'ils sont accordés à un autre. Qu'il s'agisse de faveurs spirituelles ou de biens temporels, j'aperçois toujours ces dispositions au fond de mon âme. Coupable, lâche, ingrat, et toujours orgueilleux ! O mon Dieu, ayez pitié de moi, visitez-moi d'en-haut par la grâce de l'humilité ; faites que je me connaisse, que je me haïsse, que je me méprise, et que je cesse d'être voleur du peu de bien qui est en moi, en m'en servant pour m'enorgueillir au lieu de m'en servir pour vous glorifier en m'humiliant !

MÉDITATION XVII.

LA PRÉOCCUPATION D'ELLE-MÊME EMPÊCHE L'AME D'APERCEVOIR LE DESSEIN POUR LEQUEL JÉSUS DAIGNE LA VISITER, ET REND INUTILE CETTE FAVEUR.

Marthe s'agitait beaucoup pour le service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service ? »

ADORONS, dans un grand sentiment de docilité et d'admiration, cette parole de notre divin Maître : « Dieu seul est bon[1]. » Il faut donc, pour être bon, communiquer avec celui qui est la bonté par essence, avec Dieu. Mais l'âme ne le trouve que dans le silence, le recueillement, la prière. Approchons-nous de lui, et nous serons pénétrés des rayons de sa bonté[2]. Prions Jésus, qui nous a enseigné cette vérité, de nous apprendre à la mettre en pratique.

Marthe se donne grand mal pour le service du Seigneur. Elle va et vient, prévoit et ordonne; elle supplée au défaut ou à la maladresse des serviteurs. Ce n'est pas, au fond, une fatigue pour elle, c'est plutôt l'effet de son activité naturelle, conséquence des habitudes de sa vie. Sans doute, ce qu'elle fait ainsi, elle le fait pour Dieu : ou du moins le croit-elle. Cependant, elle voudrait que Notre-Seigneur y prenne garde, que

[1] Nemo bonus nisi Deus (MATT. XIX, 17).
[2] Accedite ad eum et illuminamini (Ps. XXXIII, 6).

ce grand mouvement lui attire quelques doux reproches, une exhortation au repos, qui soit en même temps un éloge de son savoir-faire. Elle se sent mal à l'aise en voyant son hôte si peu occupé d'elle et de ses œuvres; elle trouve plus qu'étrange, mortifiant même, qu'il parle si longuement à Madeleine, et qu'il ne lui adresse pas, à elle, un mot aimable ou flatteur. La réflexion ne lui vient point que son âme perd beaucoup à ne pas entendre la parole divine; que, si elle l'avait en suffisante estime, les nécessités du service ne l'empêcheraient pas d'être plus assidue auprès du Seigneur, et que la meilleure manière de l'honorer serait de lui prêter attention, puisque sa venue n'a pas d'autre but que de travailler à la sanctification des âmes qu'il visite. L'activité qui l'entraîne et la maintient hors d'elle-même d'un côté, de l'autre son désir, qu'elle n'aperçoit pas distinctement, d'avoir la louange d'un travail qui lui semble au-dessus du commun, font glisser dans son âme un trouble croissant. Bientôt un vague sentiment de dépit jaloux se présente à la porte de son cœur, que le trouble tient ouvert à la tentation. « Après tout, se dit-elle, que fait Madeleine pour le Seigneur? La voilà tranquillement assise à ses pieds, tandis qu'à cause de lui je ne me donne pas un instant de repos. Il serait peut-être juste, aussi, de se souvenir du passé : il sait bien ce qu'a été ma sœur; ne dirait-on pas qu'il aime oublier ceux qui, après lui avoir été toujours fidèles, s'épuisent à son service! » Marthe ne voit pas combien peu de semblables pensées honorent son hôte; le dépit et le trouble achèvent de s'emparer de son âme. Elle s'arrête tout émue, et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service? Dites-lui donc de m'aider. » Pauvre charité! comme elle s'enfuit vite d'un cœur dont le trouble et la sollicitude ont pris possession!

Ce que nous appelons une personne douée, une nature très belle, très riche, très bonne, est une nature très remplies de misères et de mauvais penchants. Nous ne devenons bons qu'en prenant en horreur cette belle nature, que nous portons avec nous, et en sachant la faire mourir par le renoncement pour la remplacer par la vie surnaturelle[1]. Ne pas comprendre cette vérité serait méconnaître pratiquement le dogme du péché originel; ce serait n'avoir aucune expérience de la vanité, de l'orgueil, de l'amour-propre qui nous possèdent, et que nous sommes perpétuellement tentés de satisfaire, non seulement aux dépens du prochain, mais aux dépens de Dieu même. Il faut toute une vie de mortification et d'humilité pour rendre supportable aux regards du Seigneur l'homme que ses semblables regardent comme le meilleur. Jamais il n'est bon s'il se croit tel, et les louanges qu'il reçoit achèvent de le pervertir. S'il fait quelque chose de bien, même en supposant qu'il l'ait commencé avec une intention pure, il le continue dans une grande recherche de soi : c'est, par exemple, une satisfaction qu'il offre à son activité naturelle, ou un épanouissement qu'il procure à sa vanité. Absorbé dans une sorte d'adoration de lui-même, il ne voit de bon que ce qu'il fait. Sans se rendre compte de ses sentiments, il se substitue à Dieu, se posant en règle suprême, unique, de perfection. Sa voie seule est la bonne; ceux qui en suivent une autre sont d'autant moins dignes d'être approuvés, qu'ils en sont plus éloi-

[1] Non ita didicistis Christum, si tamen illum audistis, et in ipso edocti estis, sicut est veritas in Jesu, deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem, qui corrumpitur secundum desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem (Eph. IV, 20-23).

gnés. Son caractère seul est beau; ses inclinations seules sont la vertu. Lui seul sait rendre à Dieu une gloire solide; ce que les autres font pour Dieu est peu de chose, et surchargé d'imperfections. Lui seul aime le prochain d'une manière utile et surnaturelle; les autres se dépensent en vain dans beaucoup d'efforts, où il voit très bien que l'action de la grâce a moins de part que l'illusion et la vanité.

Tout cela, nous le pensons si naïvement lorsque nous ne vivons pas de silence, de recueillement, de défiance de nous-même et d'union avec Dieu, que nous le laissons voir. Que dis-je?... nous en faisons parade devant Dieu et devant les hommes!...

MÉDITATION XVIII.

COMBIEN NOTRE NATURE DÉCHUE OPPOSE DE RÉSISTANCE A LA PAROLE DE DIEU.

Marthe s'agitait beaucoup pour le service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service ? »

ADORONS le cœur sacré de Jésus, toujours méconnu et outragé par des créatures qu'il a tant aimées, et toujours patient et doux à supporter leur oubli et leur malice[1]. Hélas!

[1] An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit (Rom. II, 4).

sa longanimité ne réussit pas à nous conduire tous à la pénitence, tant il est difficile, même au Verbe fait chair, au Dieu de la croix et de l'Eucharistie, de vaincre l'impiété et l'obstination de la nature humaine. Supplions-le d'avoir pitié de nous, et de nous faire apprendre à son école la douceur et l'humilité, qui procurent la paix.

Peu d'âmes ont été chères au divin cœur autant que Marthe, sœur de Marie. En nous parlant de l'amour de Jésus pour cette famille bénie, saint Jean nomme Marthe la première : « Jésus, dit-il, aimait Marthe. » Les traditions antiques de la France méridionale veulent que Jésus ait fait pour Marthe ce qu'il n'a fait, à notre connaissance, pour aucun autre de ses amis. Non seulement il daigna l'assister à sa dernière heure ; mais, aidé de saint Front, il l'ensevelit de ses divines mains, lui rendant ainsi doublement, au bord de la tombe, l'hospitalité reçue dans sa maison de Béthanie. Dieu nous garde donc d'écrire un mot qui puisse être une offense pour la sainte hôtesse de Jésus !

Cependant, il est nécessaire de nous arrêter au semblant de reproche que la sainte, un moment troublée, adresse au Seigneur. C'est le pur mouvement de notre nature laissée à elle-même, décrit avec cette vérité qui n'appartient qu'au Saint-Esprit. Nous trouvons à reprendre dans la conduite de Dieu : il tarde à s'occuper de ce qui lui importe ; nous nous donnons tant de mal pour lui, et il ne se soucie pas de notre fatigue, qu'il pourrait si aisément soulager ; il ne sait pas voir ce qui se passe ; il a besoin que nous l'en informions ; il laisse se produire tant de fautes, comme aussi tant de bonnes actions trop imparfaites ; il faut que nous lui apprenions ce qui est convenable et juste, et que nous lui inspirions ce qu'il est raisonnable de dire et de faire.

Certes, si Marthe avait réfléchi qu'elle faisait sa leçon au Seigneur, elle serait morte avant de prononcer les paroles qui, pourtant, exprimaient exactement ce qui se passait dans son cœur. Au fond, elle vise surtout Madeleine. Si sa sœur avait fait d'elle-même ce que Marthe semble désirer, celle-ci trouverait peu convenable que personne ne demeure auprès de Jésus. Elle n'a pas, d'ailleurs, besoin de l'aide de Madeleine ; mais celle-ci s'est assise aux pieds de Jésus sans l'avis de Marthe, et Jésus paraît beaucoup plus touché de cette attention de l'une que de l'empressement de l'autre. Madeleine est blâmée parce qu'elle est, par sa conduite, plus agréable à Dieu. Ce n'est plus à Jésus que tout doit être rapporté ; ce n'est plus de Jésus et de Dieu que tout doit venir : c'est à Marthe qu'il appartient de donner les inspirations, et c'est d'elle qu'il faut s'occuper. Jésus a tort de ne pas s'occuper assez de Marthe ; Marie a tort de n'avoir pas laissé Jésus pour Marthe, ou de n'avoir pas attendus l'avis de Marthe pour être aux pieds de Jésus.

Telle est la profonde misère de la nature humaine : elle veut être comme Dieu, et se mettre à la place de Dieu. Au lieu d'adorer en silence le décret de sa sagesse et la conduite de sa providence, elle le juge et le blâme. Hélas ! le péché nous a rendus semblables au cheval et au mulet qui sont sans intelligence[1], et nous élevons notre stupidité au-dessus de la Sagesse éternelle, de l'Intelligence infinie, de l'Amour tout-puissant ! Si nous gouvernions les événements, ils ne prendraient pas cette mauvaise tournure : voilà ce que nous osons penser et dire. Nous entendons que tout soit sacrifié à notre égoïsme. Ce qui est beau, ce qui est bien, ce qui est

[1] Sicut equus et mulus, quibus non est intellectus (Tob. VI, 17).

juste, c'est ce qui plaît à notre orgueil, ce qui contente nos passions. Ce n'est pas Dieu qui doit être glorifié; c'est nous qui devons être satisfaits. Nous nous adorons, et nous prétendons être adorés.

Lorsqu'on s'efforce de pénétrer du regard le fond de la nature déchue, on croit apercevoir que son impiété et sa stupidité ne sont que la vivante empreinte de l'antique parole du serpent : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu?... Vous serez comme des Dieux[1]. » On ne comprendra jamais toute l'impiété, tout l'athéisme qui se cachent dans ce premier « Pourquoi, » ni tout ce qu'il y a d'orgueil insensé et d'appétits ambitieux et désordonnés dans le germe maudit enfoui au fond de la nature humaine avec la parole infernale qu'elle eut le malheur d'écouter : « Vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. »

Ah! combien tout ceci explique la haine des saints pour eux-mêmes! A la lumière d'en-haut, qui les remplit d'amour pour Dieu et de zèle pour sa gloire, ils visitent leur cœur, et le voient tel que le péché l'a fait, impie, athée, égoïste jusqu'à se préférer à Dieu. Ils sentent qu'il suffit d'un instant de trouble pour que cette lave infecte, que toute une vie de mortification et de saintes œuvres n'a pu faire disparaître entièrement, recommence à bouillonner et soit prête à déborder. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort[2]? Pauvre Marthe! Pauvres âmes qui nous laissons aller si aisément aux mouvements de notre nature, quelle compassion douloureuse nous inspirons

[1] Cur vobis præcepit Deus?.... Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum (Gen. III, 1, 5).

[2] Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus (Rom. VII, 24)?

au cœur de Jésus, et quelle patience, quelle longanimité ne met-il pas à nous supporter !

MÉDITATION XIX.

L'AME FIDÈLE REPOSE SI DOUCEMENT EN DIEU QUE L'OPINION ET LE BLAME DES HOMMES NE LA TOUCHENT POINT.

> Marthe s'agitait beaucoup pour le service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service ? »

DORONS l'esprit de sagesse et de charité nous instruisant à être lents à parler, lents à nous irriter[1]. C'est surtout de l'humilité et de la crainte de Dieu que peut procéder cette lenteur : supplions le divin auteur de ce conseil de nous donner, comme à sainte Madeleine, la grâce de mettre en pratique ses enseignements.

Les lis, qui ne travaillent point et ne filent point[2], ne font pas davantage la guerre. Ainsi en est-il des âmes qui sont devenues, par une assidue contemplation, les amies du Seigneur : offensées, elles ne se défendent pas. Il y a beaucoup de raisons à cela. Ces âmes sont trop occupées de Dieu et de l'opération de Dieu en elles, pour prendre garde aux créatures, et se soucier de ce qu'on

[1] Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum, et tardus ad iram (JAC. I, 19).

[2] Considerate lilia agri, quomodo crescunt : non laborant, neque nent (MATT. VI, 28).

peut dire ou faire à leur sujet. Elles sont trop sensibles à l'outrage fait à Dieu, pour sentir beaucoup celui qui peut les atteindre. Avec l'œil de la foi, elles aperçoivent une disposition de la Providence en tout ce qui leur arrive, et adorent la volonté de Dieu, même quand elles n'en comprennent pas le sens. Par-dessus tout, elles ne perdent point de vue les exemples et les exhortations de Jésus-Christ. Les blessures reçues peuvent être profondes, cuisantes, même vivement ressenties; les âmes admises dans l'intimité de Jésus savent où se trouve le baume qui adoucit, le remède qui guérit : elles demeurent en silence aux pieds de leur Amour souffrant en leur faveur des douleurs plus cruelles, des humiliations plus amères. Bien qu'en cette conduite elles soient dirigées par une grâce très puissante et d'ordre élevé, leur simplicité et la pureté de leur regard vers Dieu ne permet point qu'elles s'en rendent entièrement compte; elles se laissent porter par le flot où les pousse le Seigneur, sans se demander si l'acte qu'elles accomplissent est parfait de tout point, et s'il répond pleinement aux exigences de temps, de lieu, de personnes où elles se rencontrent. C'est pourquoi, grâce à la basse opinion qu'elles ont habituellement d'elles-mêmes, le blâme ou l'insulte ne les surprend pas; elles seraient, au contraire, étonnées de n'en avoir pas mérité. Loin de songer à se défendre, elles sont plutôt prêtes à trouver très juste, très raisonnable le reproche qui leur est fait; il faut que Dieu intervienne et approuve leur conduite, pour les empêcher d'accepter la direction que voudrait leur imprimer le dépit ou l'amour-propre froissé de leur prochain.

Telles sont, sans doute, les dispositions de votre cœur, ô chère sainte; telles sont les causes de votre silence, si beau, si agréable à Dieu, qu'il mérite que

Jésus prenne votre défense et vous confirme dans la voie parfaite où sa grâce et son amour vous ont conduite. Hélas! si, après avoir contemplé votre cœur, je descends à l'étude du mien, quelle différence! Moi, qui ne me laisse presque jamais aller au mouvement de la grâce de Dieu sans déranger son œuvre par mes préoccupations personnelles; moi qui, plus souvent encore, ne fait que suivre la première impulsion de la nature, et dont toutes les actions, même les meilleures, méritent quelque blâme, je ne peux supporter que les louanges me fassent défaut, ni même qu'elles me soient données avec mesure, bien que je ne les mérite pas. Ma conscience a beau me dire la vérité; j'aime le mensonge, je veux qu'on me le dise, je me plains si on ne me le prodigue pas. Qu'est-ce donc si l'on vient à parler comme parle ma conscience? Qu'est-ce, si on me blâme, si ce que j'appelle calomnie, et que Dieu, peut-être, voit comme un adoucissement de vérité, vient à se faire jour? Qu'est-ce, surtout, si les actes viennent à prouver que l'on fait peu de cas de mes œuvres, de mon dévouement, du prétendu sacrifice de masanté, de ma vie? Si, loin de recevoir la récompense qu'ambitionne en secret mon orgueil, Dieu veut que je sois mis de côté comme un instrument de rebut? Malgré la foi elle-même, l'orgueil révolté devient une source de plaintes; je les arrange habilement, de sorte qu'elles sont une nouvelle satisfaction à mon amour-propre, non sans préjudice de la charité, quand ce n'est pas à celui de la vérité. Et je ne m'en tiens pas là. Aux plaintes se joignent bientôt les murmures; une haine sourde finit par gagner l'âme toute entière, et, l'hypocrisie survenant, je trouve mille beaux prétextes pour offenser Dieu perpétuellement sous prétexte de zèle. Ah! Dieu n'a pas besoin de prendre ma défense! Je sais trop me défendre moi-même, hélas!

aux dépens de ma vie spirituelle, peut-être aux dépens de mon éternité!...

MÉDITATION XX.

JÉSUS PREND LA DÉFENSE DE L'AME QUI LE SUIT DANS LES VOIES PARFAITES, ET ÉCLAIRE CELLE DONT LA VERTU EST ENCORE IMPARFAITE.

> Marthe, Marthe, vous êtes en sollicitude et vous vous troublez à propos de beaucoup de choses.

DORONS notre divin Maître remplissant envers nos âmes, avec patience et bénignité, son office de législateur et de docteur. Que n'a-t-il pas fait pour nous arracher à nos ténèbres! Que ne fait-il pas pour dissiper nos illusions, plus dangereuses encore que nos ténèbres! Remercions-le de tout notre cœur, et supplions-le, avec un grand sentiment de nos besoins, de faire pénétrer sa lumière jusqu'aux plus profondes retraites de notre esprit.

Justifier ses amis, leur rendre leur honneur et leur gloire, dont ils ont été injustement dépouillés, venger les outrages dont ils ont été abreuvés, et les souffrances qui leur ont été imposées, c'est un soin de Dieu. Il le fait, soit pendant leur pèlerinage sur la terre, soit après leur mort; ou il le fera au jugement dernier, selon les intérêts de sa gloire et le besoin des âmes.

Plus encore que de prendre la défense de Madeleine, Jésus se hâte d'éclairer Marthe, de dissiper ses illusions, de ramener dans les voies saintes et parfaites son cœur

un instant égaré; car Marthe aussi est aimée et mérite de l'être. « Marthe, Marthe, lui dit-il, vous êtes en sollicitude et vous vous troublez à propos de beaucoup de choses; une seule, pourtant, est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point ôtée. »

Ces paroles ne sont ni un blâme, ni un reproche, ni une réprobation des œuvres de Marthe : la charité et l'exercice de l'hospitalité ne sauraient déplaire à Dieu. La réponse si mesurée, si douce, de Jésus à sa sainte hôtesse vise la sollicitude excessive qui ne lui permet pas d'écouter la parole divine, et plus encore le trouble qui la fait démentir ses habitudes de respect pour le Sauveur et de charité condescendante, quasi maternelle, pour sa sœur. Il rappelle à Marthe l'ordre sacré, immuable, de la charité; il lui fait sentir qu'il y a quelque danger à se laisser aller à une activité trop naturelle. Il lui apprend qu'il ne faut point chercher dans le travail une satisfaction à notre besoin d'agir, de paraître, d'être loué, mais la seule gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Il la prévient qu'une certaine manière d'empressement tend à nous mettre en un souci qui écartera bientôt toute confiance et tout abandon à la Providence, fera disparaître l'humilité, et mettra en leur place le trouble de l'amour-propre et de la vanité froissés.

C'est en vertu de cette doctrine que saint François d'Assise, parlant à ceux de ses religieux à qui Dieu aura fait la grâce du travail et des œuvres extérieures, leur recommande de s'y livrer « avec fidélité, mais aussi avec dévotion, en sorte que l'oisiveté, ennemie de l'âme, soit bannie, et l'esprit d'oraison et de piété, auquel tout doit ici-bas se rapporter, soit favorisé par le travail même. »

Quelle heureuse impression de lumière et de paix les

douces paroles du Seigneur ne doivent-elles pas produire dans le cœur de Marthe ! A mesure qu'elles le pénètrent, le trouble et les sentiments trop naturels disparaissent; la paix, fille de la grâce et de la vérité, reprend sa place. « Marthe, Marthe, vous avez estimé beaucoup vos propres œuvres, et il vous a semblé que l'occupation de Marie ne méritait pas d'être mise en regard de votre charité. Vous ignoriez les opérations de ma grâce en l'âme de votre sœur, et vous ne vouliez pas connaître davantage l'erreur des sentiments naturels qui vous dominaient. Vous ne vouliez observer que ce qui paraît au dehors, et cependant vous saviez que Dieu, au contraire, regarde le cœur, et que seule la beauté intérieure lui plaît. Maintenant, descendez au fond de votre conscience, et appréciez à sa valeur votre empressement, votre sollicitude pour tant de choses vaines et futiles. Votre âme n'était plus cette eau profonde, pure et tranquille, qui reflète l'image divine; c'était une eau agitée et troublée, où Dieu ne se mirait plus. Cet excès de sollicitude ne sied point à qui veut aimer son Seigneur; la confiance et l'abandon, voilà ce qui lui convient et l'orne, ce qui le rend agréable au Dieu de paix. »

MÉDITATION XXI.

L'UNIQUE NÉCESSAIRE EST LA POSSESSION DE DIEU, NUL AUTRE BIEN NE POUVANT SATISFAIRE NOTRE AME

Une seule chose est nécessaire.

« MARTHE, vous le saviez, et nul ne l'ignore quoique plusieurs s'efforcent de l'oublier : une seule chose est nécessaire, Dieu. Une seule chose vous importe : posséder Dieu dans votre cœur purifié.

» Dieu seul est nécessaire. N'a-t-il pas en lui d'une manière éminente et parfaite l'être, la bonté, l'amour, la beauté, la vie, tous les biens qui peuvent se rencontrer dans les créatures et en vous-même? N'est-ce pas lui qui, sans jamais s'appauvrir, leur communique les qualités, éphémères comme elles-mêmes, qui les constituent. Mais les perfections auxquelles sa bonté fait participer les êtres qu'il a créés d'un mot, nul ne les lui communique; il les a depuis l'éternité; il les possède par lui-même, ou plutôt il est essentiellement toutes ces perfections. Ce qui, autour de vous, est transitoire, en lui est immuable; ce qui est mort sur la terre, en lui est vivant et vie. Être, tel est son nom : nom incommunicable que les créatures n'auraient su lui donner, mais qu'il s'est donné lui-même. Lui seul est par sa propre vertu; lui seul remplit de son immensité les espaces et les temps, la création et l'éternité.

» Mettez en parrallèle avec l'immuable les créatures qui passent sur la scène du monde, et disparaissent

pour toujours. Fantômes formés dans l'imagination d'un homme endormi, qui s'évanouissent à son réveil; fleurs, gracieuses peut-être, qui pleurent au sourire de l'aurore, et se dessèchent au soleil; herbe des champs, qui tombe au tranchant de la faulx, et que le feu consume. Et c'est pour cela que les âmes se détournent du seul bien réel, de l'unique nécessaire! Eh bien! que leurs désirs soient satisfaits, qu'elles soient mises en possession de ce qu'elles convoitent; seront-elles satisfaites? Non. Tout leur est arraché, ou tout leur échappe; et, ce que le temps ne leur ravit pas, elles le laissent sortir de leur cœur et tomber de leur main, parce qu'il répugne que l'âme immortelle se contente de qui est aujourd'hui, mais qui n'était pas hier et ne sera plus demain. Pas plus que les créatures mêmes, les impressions qu'elles produisent sur notre âme ne sont durables : notre être mortel lui-même ne dure pas! Le murmure flatteur de la louange, l'éclat de la gloire, l'abondance des richesses, la fleur de la beauté, les ardeurs généreuses de la jeunesse, tout passe et passe vite; l'estime de soi meurt dans l'évidence de notre impuissance; il semble à nos yeux affaiblis que la lumière du soleil s'obscurcit, et notre corps se penche vers la tombe.

» Le seul être nécessaire est aussi le seul qu'il vous importe de posséder, non pas seulement parce qu'il est immuable et que vous êtes immortelle, mais pour des motifs plus excellents encore. O Marthe, ces motifs vous ne les connaissez encore qu'en partie, mais lorsque le cycle des divines manifestations sera terminé, votre âme, les comprenant alors, se fondra de reconnaissance et d'amour. Déjà, vous avez entendu de ma bouche cette parole : « Je suis la vérité, » la vérité lumineuse et rayonnante qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Alors, il vous sera enseigné que celui qui est l'Être et la vérité est aussi l'amour, l'amour qui met en possession éternelle de l'être et de la vérité[1] ! De quoi pouvez-vous avoir besoin, vous qui avez reçu du Père la communication de l'être, sinon de recevoir du Fils la communication da la vérité, et de l'Esprit, l'effusion de la charité ! Or, votre être est immortel ; il vous faut la vérité indéfectible et l'éternel amour. Ceux qui ont cherché la vérité dans les créatures, ceux qui ont cherché l'amour en ce qui meurt, après avoir tout connu, après avoir tout goûté, s'écrient : Vanité des vanités !

» Dieu seul, donc, et votre âme immortelle ! L'Être, la vérité, la charité, et votre âme affamée de vie et de béatitude, de vérité et d'amour ! Dieu, et votre âme faite pour Dieu, et que Dieu seul peut remplir !

» Mais Dieu, dans sa pureté immaculée, ne s'approchera d'elle que si elle est pure. Il faut donc que votre cœur soit pur si vous voulez voir Dieu et le posséder éternellement. Par conséquent, votre salut éternel, édifié au moyen du détachement, de la mortification, et de la pureté du cœur, voilà ce qui est nécessaire. Dès lors, cessez d'estimer ce qui établit votre cœur dans le souci et le trouble, et l'empêche de s'occuper de Dieu ; recherchez ce qui vous parle de Dieu, et ne vous plaisez qu'en ce qui vous apprend à l'aimer davantage, et vous aide à le posséder toujours plus uniquement. Or, tout vous parle de lui, tout vous conduit à lui, si vous êtes calme et recueillie. Cependant, ce qui, plus et mieux que tout le reste, parle de lui et pénètre l'âme du désir d'être à lui, c'est sa parole, son Verbe, expression vivante de son éternelle beauté, fait chair

[1] Ego sum veritas *(loco citato)*. — Ego sum qui sum (Exod. III, 14). — Deus charitas est (I Joan. IV, 8).

pour votre amour. Il est là, auprès de vous, pour vous apprendre les secrets de la vie divine, les desseins de la miséricorde, et la bénignité de Dieu pour vous, et vous ne l'écoutez pas ! Vous dissipez votre attention sur une multitude de choses sans importance, vous dispensant par là de faire la seule qui soit nécessaire, et vous voudriez que je détournasse de son occupation sainte votre sœur qui, attentive à l'unique nécessaire, sent son âme se remplir de lumière, de paix, d'amour et de sainte joie ! »

MÉDITATION XXII.

SAGESSE DE L'AME QUI A FAIT CHOIX DE DIEU POUR SON UNIQUE PARTAGE.

Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée.

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ. Écoutons avec un profond sentiment de docilité les paroles qu'il prononce pour éclairer Marthe et justifier Marie. Supplions-le de nous accorder la grâce de profiter de ses enseignements comme firent les saintes femmes de Béthanie.

On ne se lasse point de contempler cette scène si grande et si simple : il fait si bon voir le cœur de Jésus rayonner dans son regard et son attitude, et se manifester en ses salutaires discours ! La majesté du Maître divin reluit en sa personne moins que la bonté et la douceur du père, unie à la pure tendresse de l'ami. Il ne parle pas avec autorité, mais avec une suavité ineffable,

qui témoigne d'un désir touchant de produire le bien qu'il a en vue. Sa voix est grave et recueillie, et, tandis que sa bouche parle aux hommes, son cœur demande au Père céleste de leur donner l'intelligence de ce qu'il dit. Un regard empreint de tendresse divine accompagne son discours; on y lit comme une prière par laquelle il invite les âmes à la docilité, et comme une promesse de l'abondance de ses miséricordes. La seule manière dont il prononce les noms des deux sœurs contient déjà ce qu'il veut dire à chacune d'elles : Marthe se sent remplie de docilité et de confiance, et Marie de reconnaissance et de joie.

Celle-ci, assise aux pieds du Sauveur, le contemple et recueille avec amour et vénération les divines paroles : on voit qu'elle vit uniquement en son Dieu, ne se souvenant ni d'elle-même, ni de sa sœur, ni d'aucune créature, n'apercevant que Jésus. Marthe est debout, un peu moins près du Maître; elle écoute, les yeux baissés, mais avec une humilité, une soumission, une reconnaissance admirables, que sa contenance révèle. Le cœur de Jésus et son regard se reposent avec une complaisance presque égale sur ces deux âmes de bonne volonté. « Marthe, Marthe, dit-il, vous êtes en sollitude, et vous vous troublez au sujet de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point ôtée. » Ces paroles trouvent dans les deux sœurs un écho différent, mais les sentiments de l'une et de l'autre sont dignes de s'élever jusqu'au cœur de Jésus.

Le cœur de Marie-Madeleine :

« O Jésus, vous dites bien : ma part est excellente, puisqu'elle n'est autre que vous-même. Qui est bon

comme vous, ô mon Seigneur, et quelle beauté peut entrer en comparaison avec la vôtre? Vous êtes la perle et la pierre précieuse de vos paraboles; lorsqu'on vous a trouvé, on vend tout le reste pour vous acquérir[1], et, lorsqu'on a goûté votre amour, ce qu'on a donné pour le posséder, fût-ce tout le bien de la maison de son père, on le méprise comme un pur néant[2]. Les anges désirent voir votre face adorable[3], et les yeux mortels qui vous ont contemplé se ferment à jamais à la beauté de tout ce qui n'est pas vous. Votre bonté est si admirable, et votre miséricorde rayonne si bien dans votre douceur, que les pécheurs se sentent attirés, et oublient auprès de vous ce qu'ils aimaient, et jusqu'à l'entretien nécessaire de la vie terrestre[4]. O pureté de la lumière éternelle, ô miroir sans tache de la beauté de Dieu[5], fleur, sourire et parfum de la beauté virginale de votre Mère immaculée, vous réunissez en vous ce qu'il y a de désirable dans l'éternité et de parfait dans le temps, les splendeurs du ciel et les délices de la terre, les trésors de la divinité et les richesses de l'humanité, la perfection infinie du Créateur et la perfection achevée de la créature. Y a-t-il quelque chose qui puisse m'occuper, au ciel dont vous êtes la lumière, ou sur la terre que

[1] Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam (Matt. XIII, 46).

[2] Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam (Cant. VIII, 7).

[3] In quem desiderant angeli prospicere (I Petr. I, 12).

[4] Misereor turbæ, quia triduo jam perseverant mecum, et non habent quod manducent, et dimittere eos jejunos nolo (Matt. XV, 36).

[5] Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula majestatis Dei (Sap. VII, 26).

vous divinisez, hors de vous en qui réside corporellement la plénitude de la divinité[1], et qui êtes la fleur de l'humanité? Oui, vous avez bien dit, vous êtes mon partage unique, ma part excellente dans l'exil de cette vie, mon espérance et ma portion dans la terre des vivants[2].

» Vous dites que j'ai choisi cette part excellente qui est vous-même, ô mon bien-aimé! Vous savez, et ma contrition n'oubliera jamais, ce que j'avais choisi... Oui, maintenant que vous avez eu pitié de moi, que vous m'avez attirée, que vous m'avez laissé entrevoir votre pureté et votre charité; maintenant, que j'ai connu à vos pieds la joie du pardon, les ravissements de la charité, la douceur de la paix, oui, je vous préfère à tout, ou plutôt vous seul êtes mon tout. Mais, avant que vous eussiez daigné vous abaisser jusqu'à mon abjection; avant que vous eussiez donné à ma tête la source des larmes que j'ai répandues à vos pieds; avant que votre parole et votre regard m'eussent inspiré le repentir, l'espérance, l'amour, l'assurance du pardon, vous savez ce que j'avais choisi... Ah! mon cœur misérable n'est point digne de vous; il ne fut jamais capable de s'élever vers vous. Ce n'est point moi qui vous ai choisi; c'est vous qui m'avez choisie[3], et qui êtes venu m'arracher à la boue de mes péchés, afin que je sois toute à vous, ô mon bien-aimé, et que mon bien-aimé soit tout à moi[4].

[1] In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter (Col. II, 19).

[2] Dominus pars hæreditatis meæ (Ps. XV, 5). — Tu es spes mea, portio mea in terra viventium (Ps. CXLI, 6).

[3] Non vos me elegistis, sed ego elegi vos (Joan. XV, 16).

[4] Dilectus meus mihi, et ego illi (Cant. II, 16).

» Vous ne me serez point ôté, ô Jésus! Comme l'Épouse des saints Cantiques, je ne cherche que vous; je ne veux que mon bien-aimé. Je l'ai trouvé, et je ne le laisserai pas[1]. Mon père Jacob pouvait laisser aller votre ange après avoir reçu sa bénédiction[2]; moi je ne vous laisserai pas aller. Partout où vous irez, j'irai avec vous; partout où vous vous arrêterez, je serai à vos pieds. Qui vous ravirait à mon amour, puisque vous-même m'assurez que ma part unique et excellente ne me sera pas ôtée? Qui me séparera de l'amour de mon Jésus? La tribulation? La faim? Le dénûment? Le péril? La persécution? Le glaive[3]? Mais tout cela, je le désire pour vous témoigner mon amour; tout cela, je le vaincrai pour l'amour de celui qui m'a aimée. Puisque vous m'assurez que ma part ne me sera point ravie, je suis certaine que ni la mort ni la vie, ni les choses présentes ni les futures, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de mon Dieu, de mon unique, de mon bien-aimé, de mon Jésus[4]! »

[1] Quæsivi quem diligit anima mea,.... inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam (Cant. III, 1, 4).

[2] Non dimittam te, nisi benedixeris mihi (Gen. XXXII, 26).

[3] Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio? an augustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius (Rom. VIII, 35)?

[4] Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu domino nostro (Ib. 38, 39).

Jésus au cœur de Madeleine :

« Non, nul ne vous ravira votre Dieu. Non, votre Jésus ne s'éloignera pas de vous, ô Marie. Cependant, votre cœur, qui désire souffrir de grandes choses pour me prouver son amour, sera satisfait. Gravez-y cette parole en caractères ineffaçables; vous en aurez besoin. Moi, non plus, je ne veux pas vous renvoyer, même après vous avoir bénie : je vous veux toujours avec moi, jusqu'au Calvaire où je vais, jusqu'à la Croix. Des douleurs que vous ne pouvez pas comprendre encore fondront sur vous, et battront votre cœur comme les flots de l'océan battent le rocher. Il semblera que votre bien-aimé vous soit attaché par la main des bourreaux; ce sera pour vous procurer avec lui, sur la Croix, une union plus parfaite et plus étroite que celle du recueillement et de la contemplation. Les eaux de la tribulation n'éteignent que les flammes des cœurs faibles; elles embrasent les feux sacrés qui consument les cœurs généreux[1]. Alors, cependant, l'épreuve sera telle, que vous aurez besoin de vous souvenir des paroles que vous entendez maintenant. »

Le cœur de Marthe à Jésus :

« Vous savez, ô Jésus uniquement désirable, que moi aussi je vous aime, je vous ai choisi et préféré. Cependant, je ne mérite point que vous disiez de moi ce que vous avez dit de ma sœur. Quoique ma part excellente soit mon Seigneur Jésus-Christ, faute de recueillement

[1] Aquæ multæ non potuerant extinguere caritatem ; nec flumina obruent illam (CANT. VIII, 7).

je n'ai point su la trouver aussi bonne qu'il eût été nécessaire pour la rendre unique. Mon cœur, après l'avoir choisie, n'a pas encore su se dépouiller assez de tout ce qui n'est point cette part excellente ; il n'a pas su ordonner en lui-même la charité[1], et vivre d'une vie toute surnaturelle, uniquement rempli du désir de vous plaire. C'est pourquoi il ne serait point convenable de dire de moi que cette part ne me sera point ôtée : un trouble de mon amour-propre, quelques préoccupations de ma vanité suffisent à me la ravir... O Jésus, je puis donc vous perdre !... Mais, si ma faiblesse, si ma dissipation, si ce corps qui se corrompt et qui alourdit mon âme, m'empêchent encore d'adhérer à mon Dieu aussi entièrement, aussi habituellement que je le voudrais, vous, mon Dieu, vous avez pitié de moi ! Un mot de votre bouche sacrée m'éclaire et me fait reconnaître l'erreur de ma conduite. Ah ! si, uniquement occupée de vous, je savais, dans le silence de mon cœur et de toutes les créatures, vous entendre sans cesse, comme fait ma sœur bien-aimée !... Mais, hélas ! je ne l'ai point su jusqu'à présent : je l'ai désiré, mais n'ai pas su le vouloir avec constance. Mon cœur vous aime, et c'est vous seul qu'il veut aimer ; mais il est tel, que ce que j'entreprends pour vous plaire ne sert qu'à vous offenser. O Jésus, je sais combien vous êtes bon : votre doux reproche, qui m'éclaire et qui me rend la paix, le ton de votre voix, votre visage, votre regard, tout me dit que vous m'avez pardonné déjà. Ayez cependant encore compassion de votre servante : ce n'est pas assez que votre parole éclaire mes sentiers, que vous me montriez le néant des créatures et l'imperfection des œuvres où la nature devance votre grâce ; j'ai besoin de recevoir

[1] Ordinavit in me charitatem (CANT. II, 4).

de vous un cœur pur, et un esprit renouvelé dans la justice. Cette pureté de ma sœur, qui ne peut se reposer qu'en vous, ô pureté infinie ; cette rectitude de son cœur, qui va toujours à vous et ne se détourne jamais, vous seul, ô Jésus, qui les avez créées en elle, pouvez les créer en moi. Donnez-moi ces biens désirables, afin que vous puissiez dire de votre servante ce que vous avez dit de Madeleine : « Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

Jésus au cœur de Marthe :

« Les voies qui conduisent les âmes sont diverses, comme sont différentes ces âmes elles-mêmes, comme sont variés les services qu'elles doivent à la gloire de Dieu. Marthe, suivez-moi dans votre voie de charité ; Marie me suivra dans sa voie de contemplation : je veux qu'elle demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne la visiter par la croix. Pour vous, suivez-moi dans la pratique des œuvres saintes. Mais votre voie, comme la sienne, conduit à Dieu : dans l'une comme dans l'autre, il faut qu'il soit l'unique et le tout de l'âme, et que rien ne vous trouble plus. Ne craignez pas ! Encore quelque temps d'efforts, encore quelques humiliations peut-être, et votre cœur, aussi bien que celui de Marie, aura trouvé la bonne part, et ne la perdra plus. Espérez, parce que je suis bon et que je vous aime. »

O saintes de Béthanie, ô Marthe, ô Marie, apprenez-nous à écouter comme il convient les paroles de Jésus. Heureux les cœurs qui vous ressemblent ! Heureuses les âmes dociles ! Le Seigneur les aime et se plaît à les instruire. Obtenez à chacun de nous la grâce de connaître la cause qui fait que nous n'entendons pas les enseignements du Sauveur ; obtenez-nous la force d'ôter l'obsta-

cle qui empêche sa voix d'arriver au fond de nos cœurs. Ou l'amour de Jésus, ou l'humilité, ou le recueillement nous manque; ou peut-être tout cela nous manque à la fois. O Marie, si humble dans votre charité; ô Marthe, si aimante dans votre humilité; hôtesses si chères à notre Sauveur, obtenez pour nos cœurs misérables la grâce d'être humbles et charitables, le courage de fuir la dissipation et de vaincre la paresse; ainsi serons-nous dociles aux leçons de notre Dieu, et généreux pour les mettre en pratique.

FIN DU LIVRE TROISIÈME ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction 1

LIVRE I.

LA CONVERSION.

Récit de saint Luc 13

Un pharisien pria Jésus de manger avec lui.

MÉDITATION I. Des mauvaises dispositions de l'âme pécheresse et insensible à la voix de Jésus 17

Jésus entra dans la maison et se mit à table.

" II. De l'abus des grâces divines. . . . 21

" III. De la réalisation des desseins de Dieu, qui fait tout concourir à sa gloire . 25

Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville...

" IV. Du péché en regard des attributs de Dieu 28

" V. De la folie du pécheur. 33

" VI. Du péché en tant qu'il s'oppose à la gloire de Dieu 38

" VII. Du péché considéré dans sa malice . 43

" VIII. Du péché en face de la justice divine . 48

MÉDITATION IX. Du péché en regard de l'amour divin . 54
" X. De l'ingratitude du pécheur 59
" XI. Du scandale 62

Ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien...

" XII. Comment Jésus prépare l'âme qu'il veut amener à conversion. . . . 66
" XIII. Jésus répand l'espérance dans le cœur qu'il veut ramener à lui 70
" XIV. Jésus attire vers lui le cœur du pécheur. 74
" XV. Jésus inspire au cœur du pécheur un ardent désir de posséder Dieu . . 79

Elle apporta un vase d'albâtre plein de parfum.

" XVI. Générosité de l'âme vraiment convertie. 83
" XVII. Humilité de l'âme vraiment convertie. 87

Et, se tenant derrière lui, à ses pieds...

" XVIII. Confusion de l'âme pénitente aux pieds de Jésus 91
" XIX. Constance du pécheur converti en face de la froideur apparente de Jésus . 95
" XX. Premières consolations du pécheur converti 100

Toute en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes...

" XXI. Du silence et des larmes, premiers signes de la charité. 104
" XXII. De la charité, ou de la contrition parfaite dans l'âme vraiment pénitente. 107
" XXIII. Douceur de la contrition parfaite . . 110
" XXIV. Premier effet de la contrition parfaite : le mépris de soi-même 113

Et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête...

" XXV. Second effet de la contrition parfaite : l'immolation de soi-même. . . . 116
" XXVI. Véritable caractère de l'immolation de soi-même 120
" XXVII. Allégresse de Jésus à la vue d'une âme sincèrement convertie 123

Et elle les couvrait de ses baisers...

" XXVIII. Confiance de l'âme pénitente. . . . 126

MÉDITATION XXIX. Pureté et simplicité des actes de l'âme pénitente 130
" XXX. Humilité de l'âme pénitente 133
" XXXI. Saints désirs de l'âme pénitente . . 136

Et elle les oignait de parfum.

" XXXII. Puissance de l'amour divin 140
" XXXIII. Tendres exigences du cœur divinement jaloux de Jésus 144
" XXXIV. La foi et l'humilité sont les bases du véritable amour 148
" XXXV. De la fidélité de l'amour divin. . . 151

A cette vue le pharisien dit en lui-même : si cet homme était prophète, il saurait quelle est cette femme, et que c'est une pécheresse.

" XXXVI. De la résistance que Dieu oppose à l'âme superbe 156
" XXXVII. De l'aveuglement produit par l'orgueil 160

Alors, Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

" XXXVIII. Patience de Jésus à la recherche d'une âme égarée 164

Maître, dites.

" XXXIX. De la révérence que nous devons témoigner à Dieu dans nos rapports avec lui 168

Un créancier avait deux débiteurs ;... il leur remit leur dette à tous deux. Lequel doit l'aimer davantage?

" XL. Des sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes dans nos rapports avec Dieu 171

J'estime que c'est celui auquel il a le plus remis.

" XLI. De la vanité et de la dissipation, causes de l'aveuglement spirituel . 175

Vous avez bien jugé.

" XLII. Des effets de l'aveuglement, qui sont : la sévérité pour autrui, la clémence pour soi-même, et l'outrage à la justice de Dieu. 178

Vous voyez cette femme?...

MÉDITATION XLIII. Du mérite des œuvres faites avec pureté d'intention 182

Vos péchés vous sont remis.

" XLIV. De la tendresse avec laquelle Jésus se dévoile à l'âme sincèrement revenue à lui 187

Qui est cet homme qui se permet de remettre les péchés?

" XLV. De la reconnaissance envers Dieu . 191

Votre foi vous a sauvé; allez en paix.

" XLVI. De l'amour pratique de la vérité . . 195

" XLVII. Du repos et des désirs de l'âme qui s'est donnée toute à Dieu . . . 199

LIVRE II.

CHANGEMENT DE VIE.

Récit de saint Luc 205

Etaient avec Jésus quelques femmes qu'il avait délivrées de leurs infirmités et des esprits mauvais.

MÉDITATION I. L'âme convertie, s'enflammant de charité par la dévotion au Saint-Esprit, trouve en elle le guide le plus sage 217

" II. La charité sent que notre faiblesse et la séduction du monde nous imposent la fuite des occasions du péché 220

" III. La contrition et l'humilité nous imposent le même devoir, et la charité le fait remplir avec joie. 223

" IV. Le seul moyen efficace d'éviter les occasions du péché est le changement des habitudes de notre vie 227

" V. Il est nécessaire que, pour l'âme convertie, la compagnie de son Sauveur remplace celle des créatures 230

" VI. Cette compagnie est encore nécessaire parce que Jésus est à la fois notre maître et notre modèle 235

MÉDITATION VII. L'amour de Jésus nous enseigne la nécessité de la pénitence et nous en fait aimer la pratique 237

Etaient avec Jésus quelques femmes... Elles l'assistaient de leurs biens.

" VIII. La charité veut que l'âme convertie consacre ses biens à son nouvel amour . . 242

" IX. Le premier emploi des richesses matérielles doit être pour le culte et pour la gloire de Dieu. 246

" X. Les richesses doivent encore être offertes à Jésus dans la personne de ses membres souffrants 249

" XI. L'âme convertie ne doit point refuser à Jésus, s'il le demande, le sacrifice de sa réputation et de son honneur 254

" XII. L'âme convertie doit demeurer dans la voie purgative jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'appeler à un autre état . . . 258

LIVRE III.

FIDÉLITÉ A LA GRACE DE LA VOCATION.

Récit de saint Luc 263

Une femme nommée Marthe reçut Jésus en sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait a parole.

MÉDITATION I. Qu'est-ce que la grâce de la vocation . 266

" II. Combien il est facile de connaître notre vocation. 271

" III. Au prix de quels travaux nous sommes fidèles à notre vocation 274

" IV. Sagesse et perfection de la vie contemplative 278

" V. Combien est laborieux le repos de la contemplation 282

" VI. Combien est laborieux le repos de la contemplation *(suite)*. 285

Jésus entrant dans un village, une femme nommée Marthe le reçut.

MÉDITATION VII. Des diverses visites de Jésus à nos âmes. 288

" VIII. Méritée par notre amour pour lui, la visite de Jésus nous apporte un accroissement de cet amour 292

" IX. Comment certaines âmes refusent la visite de Jésus 296

" X. Recevoir avec un empressement trop humain la visite de Jésus, c'est opposer un obstacle aux grâces qu'elle apporte. 299

Marthe avait une sœur appelée Marie.

" XI. L'estime et le désir des grâces spirituelles, et l'humilité du cœur attirent la visite de Jésus 303

Marie, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

" XII. L'humilité, en tempérant le désir de la visite de Jésus, fait que l'âme fidèle sait attendre les moments du Seigneur et se rendre plus digne de ses faveurs 306

" XIII. Dans sa visite à l'âme fidèle, Jésus l'initie aux mystères de la charité des trois personnes divines entr'elles et pour leurs créatures. 309

" XIV. Sans l'humilité et la docilité, il n'est pas possible de goûter la parole de Dieu . 323

" XV. L'âme chrétienne ne saurait se rendre la parole de Dieu agréable et profitable, si elle n'y attache pas un intérêt supérieur et exclusif 326

" XVI. La visite de Jésus apporte à l'âme fidèle une plus grande connaissance de Dieu et une plus profonde humilité . . . 329

Marthe s'agitait beaucoup pour le service. Elle s'arrêta et dit : « Seigneur, vous ne vous souciez pas de ce que ma sœur me laisse tout le service ? »

" XVII. La préoccupation d'elle-même empêche l'âme d'apercevoir le dessein pour lequel Jésus daigne la visiter, et rend inutile cette faveur 333

MÉDITATION XVIII. Combien notre nature déchue oppose de résistance à la parole de Dieu. . . 336

" XIX. L'âme fidèle repose si doucement en Dieu que l'opinion et le blâme des hommes ne la touchent point 340

Marthe, Marthe, vous êtes en sollicitude et vous vous troublez à propos de beaucoup de choses.

" XX. Jésus prend la défense de l'âme qui le suit dans les voies parfaites, et éclaire celle dont la vertu est encore imparfaite 343

Une seule chose est nécessaire.

" XXI. L'unique nécessaire est la possession de Dieu, nul autre bien ne pouvant satisfaire notre âme 346

Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée.

" XXII. Sagesse de l'âme qui a fait choix de Dieu pour son unique partage . . . 349

Tournai, typ. Casterman.

CATHOLIC COLLEGE
OF THE
HOLY GHOST
PITTSBURGH, PA.

GRADUATE

3 5282 00166 9608

	DATE DUE		

BS2485
E9x
vol.1

STACKS BS2485.E9x vol. 1
Exupere de Prats de Mollo,
Sainte Madeleine dans l'evangile
3 5282 00166 9608